

ŒUVRES COMPLETES

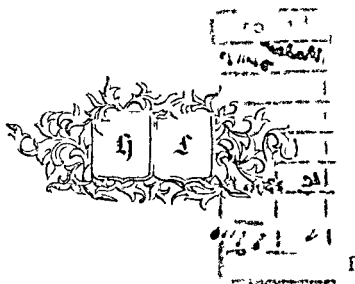
DE P - J DE

BÉRANGER

ILLUSTRÉS

A

GRANDVILLE



PARIS

H. TOURNIER AÎNÉ, ÉDITEUR

RUE N. 17

EN FACE DE LA BOURSE

M DCCC VI

PREFACE.

NOVEMBRE 181

Pourquoi les libraires ne cessent-ils de vouloir des préfaces, et pourquoi les lecteurs ont-ils cesse de les lire? On agite tous les jours, dans de graves assemblées, une foule de questions bien moins importantes que celle-ci, et je me propose de la résoudre dans un ouvrage en trois volumes in-8, qui, si l'on en permet la publication, pourra amener la réforme de plusieurs abus très dangereux. Forcé, en attendant, de me conformer à l'usage, je me creusais la tête depuis un mois pour trouver le moyen de dire au public, qui ne s'en soucie guère, qu'ayant fait des chansons je prends le parti de les faire imprimer. Le Bourgeois Gentilhomme, embrouillant son compliment à la belle comtesse, est moins embarrassé que je ne l'étais. J'appelai mes amis à mon aide, et l'un d'eux, profond ouït, vint il y a quelques jours m'offrir, pour mettre en tête de mon recueil, une dissertation qu'il trouve excellente, et dans laquelle il prouve que les *flonflons*, les *fariradonde*, les *tourelouribo*, et tant d'autres refrains qui ont eu le privilège de charmer nos pères, dérivent du grec et de l'hébreu. Quoique je sois ignorant comme un chansonnier, j'aime beaucoup les traits d'érudition. Enchanté de cette dissertation, je me préparais à en faire mon profit, ou plutôt celui du libraire, lorsqu'un autre de mes amis, car j'ai beaucoup d'amis (c'est ce qu'il est bon de consigner ici, attendu que les journaux pourront faire croire le contraire), lorsque, dis-je, un de mes amis, homme de plaisir et de bon sens, m'apporta d'un air empressé un chiffon de papier trouvé dans le fond d'un vieux secrétaire.

C'est de l'écriture de Collé! me dit-il du plus loin qu'il m'apparut. J'ai confronté ce fragment avec le manuscrit des

« Mémoires du premier de nos chansonniers, et je vous en
« garantis l'authenticité. Vous verrez en le lisant pourquoi il
« n'a pas trouvé place dans ses Mémoires, qui ne contiennent
« pas toujours des choses aussi raisonnables.

Je ne me le fis pas dire deux fois, et je lus avec la plus grande
attention ce morceau, dont le fond des idées me séduisit telle-
ment, que d'abord je ne m'aperçus pas que le style pouvait
faire douter un peu que Colle en fût l'auteur.

Malgré toutes les observations de mon ami le savant, qui
tenait à ce que j'adoptasse sa dissertation, je fis sur-le-champ
le projet de me servir, pour ma préface, de ce legs que le hasard
me procurait dans l'héritage d'un homme qui n'a laissé que des
collatéraux.

Ceux qui trouveront ce petit dialogue indigne de Colle pour-
ront s'en prendre à l'ami qui me l'a fourni, et qui m'a sur
devoir en déposer le manuscrit chez un notaire, pour le sou-
mettre à la confrontation des mercuriales. Les précautions prises,
je le transcris ici en toute sûreté de conscience.

CONVERSATION

ENTRE MON CENSEUR ET MOI — 1 JANVIER 1768

(Je prends la liberté de substituer le nom de Collé au moi qui se trouve dans tout le dialogue)

LE CENSEUR — Voici monsieur mon approbation pour votre Théâtre de Société Il contient des ouvrages charmants

COLLE — Et mes chansons, monsieur mes chansons comment les avez vous traitées ?

LE CENSEUR — Vous me trouverez sévère Mais je ne puis vous dissimuler que le choix ne m'en paraît pas sagement fait

COLLE — Connaissez vous quelque bonne chanson que j'aurai omise

LE CENSEUR — J'ai été au contraire forcé d'indiquer la suppression d'un grand nombre

COLLE feuilletant son manuscrit Quoi ! monsieur ! vous exigez que je retranche

(Ici le papier endommagé ne permet que de deviner le titre des chansons supprimées par le censeur)

LE CENSEUR — Vous n'avez pas dû penser que cela passerait à la censure

COLLE — Elles ont bien passé ailleurs

LE CENSEUR — Raison de plus

COLLE — Pardonnez je ne connaissais pas bien encore les raisons d'un censeur

LE CENSEUR — Examinons avec sang froid les deux genres de chansons qui m'ont contrainct à la sévérité D'abord pourquoi dans des vaudevilles mêlez vous toujours quelques traits de satire relatifs aux circonstances ?

COLLE — Que ne me demandez vous plutôt pourquoi je fais des vaudevilles ? La chanson est essentiellement du parti de l'opposition D'ailleurs en frondant quelques abus qui n'en seront pas moins éternels en ridiculisant quelques personnages à qui l'on pourrait souhaiter de n'être que ridicules ai je insulté jamais à ce qui a droit au respect de tous ? Le respect pour le souverain paraît il me coûter ?

LE CENSEUR — Mais les ministres monsieur les ministres ! Si à Naples l'on peut sans danger offenser la Divinité il n'y fait pas bon pour ceux qui parlent mal de saint Janvier

COLLE — Je le conçois à Naples saint Janvier passe pour faire des miracles

LE CENSEUR — Vous y seriez aussi incrédule qu'à Paris

COLLE — Dites aussi clairvoyant

LE CENSEUR — Tant pis pour vous monsieur Au fait de quoi se

POST-SCRIPTUM DE 1821.

Je crois inutile d'ajouter aucune réflexion à cette préface du recueil chantant que je publiai à la fin de 1815. J'ai fait de puis quelques tentatives pour étendre le domaine de la chanson. Le succès seul peut les justifier. Des amateurs du genre pourront se plaindre de la gravité de certains sujets que j'ai cru pouvoir traiter. Voici ma réponse : La chanson vit de l'inspiration du moment. Notre époque est sérieuse, même un peu triste : j'ai dû prendre le ton qu'elle m'a donné, il est probable que je ne l'aurais pas choisi. Je pourrais repousser ainsi plusieurs autres critiques, s'il n'était naturel de penser qu'on accordera trop peu d'attention à ces chansons pour qu'il soit nécessaire de les défendre sérieusement. Un recueil de chansons est et sera toujours un livre sans conséquence.

NOUVELLE PREFACE.

1833

Au moment de prendre congé du public, je sens avec une émotion plus profonde la reconnaissance que je lui dois, je me retrace plus vivement les marques d'intérêt dont il m'a comblé depuis près de vingt ans que mon nom a commencé à lui être connu

Telle a été sa bienveillance, qu'il n'eût tenu qu'à moi de me faire illusion sur le mérite de mes ouvrages. J'ai toujours mieux aimé attribuer ma popularité, qui m'est bien chère, à mes sentiments patriotiques, à la constance de mes opinions et, j'ose ajouter, au dévouement désintéressé avec lequel je les ai défendues et propagées

Qu'il me soit donc permis de rendre compte à ce même public dans une simple causerie, des circonstances et des impressions qui m'ont été particulières, et auxquelles se rattache la publication des chansons qu'il a accueillies si favorablement. C'est une sorte de narration familière ou il reconnaîtra du moins tout le prix que j'ai attaché à ses suffrages

Je dois parler d'abord de ce dernier volume

Chacune de mes publications a été pour moi le résultat d'un pénible effort. Celle-ci m'aura causé à elle seule plus de malaise que toutes les autres ensemble. Elle est la dernière, malheureusement elle vient trop tard. C'est immédiatement après la révolution de Juillet que ce volume eut dû paraître : ma modeste mission était alors terminée. Mes éditeurs savent pourquoi il ne m'a pas été permis d'achever plus tôt un rôle privé désormais de l'intérêt qu'il pouvait avoir sous le règne de la légitimité. Beaucoup de chansons de ce nouveau recueil appartiennent à ce temps déjà loin de nous et plusieurs même auront besoin de notes

Mes chansons, c'est moi. Aussi le triste progrès des années s'y fait sentir au fur et à mesure que les volumes s'accumulent, ce qui me fait craindre que celui-ci ne paraisse bien sérieux. Si beaucoup de personnes m'en font un reproche, quelques-unes en sauront gré, je l'espère, elles reconnaîtront que l'esprit de l'époque actuelle a dû contribuer non moins que mon âge à rendre le choix de mes sujets plus grave et plus philosophique

Les chansons nées depuis 1830 semblent en effet se rattacher plutôt aux questions d'intérêt social qu'aux discussions purement politiques. En doit-on être étonné? Une fois qu'on suppose reconquis le principe gouvernemental pour lequel on a combattu, il est naturel que l'intelligence éprouve le besoin d'en faire l'application au profit du plus grand nombre. Le bonheur de l'humanité a été le songe de ma vie. J'en ai l'obligation, sans doute, à la classe dans laquelle je suis né, et à l'éducation pratique que j'y ai reçue. Mais il a fallu bien des circonstances extraordinaires pour qu'il fût permis à un chansonnier de s'immiscer dans les hautes questions d'améliorations sociales. Heureusement une foule d'hommes, jeunes et courageux, éclairés et ardents, ont donné, depuis peu, un grand développement à ces questions, et sont parvenus à les rendre presque vulgaires. Je souhaite que quelques unes de mes compositions prouvent à ces esprits élevés ma sympathie pour leur généreuse entreprise.

Je n'ai rien à dire des chansons qui appartiennent au temps de la Restauration, si ce n'est qu'elles sont sorties toutes faites de la prison de *la Force*. J'aurais peu tenu à les imprimer, si elles ne complétaient ces espèces de mémoires chantants que je publie depuis 1815. Je n'ai pas, au reste, à craindre qu'on me fasse le reproche de ne montrer de courage que lorsque l'ennemi a disparu. On pourra même remarquer que ma détention, bien qu'assez longue, ne m'avait nullement aigri : il est vrai qu'alors je croyais voir s'approcher l'accomplissement de mes prophéties contre les Bourbons. C'est ici l'occasion de m'expliquer sur la petite guerre que j'ai faite aux princes de la branche déchue.

Mon admiration enthousiaste et constante pour le génie de l'empereur, ce qu'il inspirait d'idolâtrie au peuple, qui ne cessa de voir en lui le représentant de l'égalité victorieuse, cette admiration, cette idolâtrie, qui devaient faire un jour de Napoléon le plus noble objet de mes chants, ne m'aveuglèrent jamais sur le despotisme toujours croissant de l'empire. En 1814, je ne vis dans la chute du colosse que les malheurs d'une patrie que la République m'avait appris à adorer. Au retour des Bourbons, qui m'étaient indifférents, leur faiblesse me parut devoir rendre facile la renaissance des libertés nationales. On nous assurait qu'ils feraient alliance avec elles, malgré la Charte, j'y croyais peu, mais on pouvait leur imposer ces libertés. Quant au peuple, dont je ne me suis jamais séparé, après le dénoûment fatal de si longues guerres, son opinion ne me parut pas d'abord décidément contraire aux maîtres qu'on venait d'exhumer pour lui. Je chanta alors la gloire de la France, je la chantai en pré-

sence des étrangers, frondant déjà toutefois quelques ridicules de cette époque sans être encore hostile à la royauté restaurée.

On m'a reproché d'avoir fait une opposition de haine aux Bourbons : ce que je viens de dire répond à cette accusation que peu de personnes aujourd'hui, j'en suis sûr, tiendraient à repousser, et qu'autrefois j'acceptais en silence.

Les illusions durèrent peu, quelques mois suffirent pour que chacun put se reconnaître, et dessillèrent les yeux des moins clairvoyants, je ne parle que des gouvernés.

Le retour de l'empereur vint bientôt partager la France en deux camps, et constituer l'opposition qui a triomphé en 1830. Il releva le drapeau national et lui rendit son avenir, en dépit de Waterloo et des désastres qui en furent la suite. Dans les *cent jours* l'enthousiasme populaire ne m'abusa point : je vis que Napoléon ne pouvait gouverner constitutionnellement, et n'était pas pour cela qu'il avait été donné au monde. Tant bien que mal, j'exprimai mes craintes dans la chanson intitulée *la Politique de Lise* dont la forme a si peu de rapport avec le fond : ainsi que le prouve mon premier recueil, je n'avais pas encore osé faire prendre à la chanson un vol plus élevé : seules poussaient. Il me fut plus facile de livrer au ridicule les Français qui ne rougissaient pas d'appeler de leurs vœux impies le triomphe et le retour des armées étrangères. J'avais recueilli des larmes à leur première entrée à Paris, j'en versai à la seconde : il est peut-être des gens qui s'habituent à de pareils spectacles.

J'eus alors la conviction profonde que, les Bourbons fussent-ils tels qu'on vient encore dire leurs pitisans, il n'y avait plus pour eux possibilité de gouverner la France, ni pour la France possibilité de leur faire adopter les principes libéraux qui depuis 1814, avaient reconquis tout ce que leur avaient fait perdre la terreur, l'arabesque directoriale et la gloire de l'empire. Cette conviction qui ne m'a plus abandonné, je la devais moins d'abord aux calculs de ma raison qu'à l'instinct du peuple. À chaque événement je l'ai étudié avec un soin religieux, et j'ai presque toujours attendu que ses sentiments me parussent en rapport avec mes réflexions pour en faire ma règle de conduite, dans le rôle que l'opposition d'alors m'avait donné à remplir. Le peuple, c'est ma muse.

C'est cette muse qui me fit résister aux prétendus sages, dont les conseils fondés sur de vaines espérances chimériques, me poursuivaient maintes fois. Les deux publications qui m'ont valu des condamnations judiciaires m'exposèrent à me voir abandonné de beaucoup de mes amis politiques. J'en courus le

risque L'approbation des masses me resta fidèle, et les amis revinrent *

Je tiens à ce qu'on sache bien qu'à aucune époque de ma vie de chansonnier, je ne donnai droit à personne de me dire Fais ou ne fais pas ceci, va ou ne va pas jusque-là. Quand je sacrifiai le modique emploi que je ne devais qu'à M. Arnault, et qui était alors ma seule ressource, des hommes pour qui j'ai conservé une reconnaissance profonde, me firent des offres avantageuses que j'eusse pu accepter sans rougir, mais ils avaient une position politique trop influente pour qu'elle ne m'eût pas gêné quelquefois. Mon humeur indépendante résista aux séductions de l'amitié. Aussi étais-je surpris et affligé lorsqu'on me disait le pensionné de tel ou tel, de Pierre ou de Paul, de Jacques ou de Philippe. Si cela eût été, je n'en aurais pas fait mystère. C'est parce que je sais quel pouvoir la reconnaissance exerce sur moi, que j'ai craint de contracter de semblables obligations, même envers les hommes que j'estime le plus **

Il en est un que mes lecteurs auront nommé d'abord M. Lafitte. Peut-être ses instances eussent-elles fini par triompher de mes refus, si des malheurs dont la France entière a gémi n'étaient venus mettre un terme à l'infatigable générosité de ce grand et vertueux citoyen, le seul homme de notre temps qui ait su rendre la richesse populaire.

La révolution de Juillet a aussi voulu faire ma fortune, je l'ai traitée comme une puissance qui peut avoir des caprices auxquels il faut être en mesure de résister. Tous ou presque tous mes amis ont passé au ministère. J'en ai même encore un ou deux qui restent suspendus à ce mât de cocagne. Je me plais à croire qu'ils y sont accrochés par la basque, malgré les efforts qu'ils font pour descendre. J'aurais donc pu avoir part à la distribution des emplois. Malheureusement je n'ai pas l'amour des sinecures, et tout travail oblige m'est devenu insupportable, hors peut-être encore celui d'expéditionnaire. Des médisants ont prétendu que je faisais de la vertu. Et donc je faisais de la paresse. Ce défaut m'a tenu lieu de bien des qualités, aussi je

* Par un rapprochement singulier, dont je m'honore, ces deux condamnations me reunirent en prison à M. Cauchois-Lemaire, ex-proscrit, écrivain encore plus intempestif que moi, c'est-à-dire plus courageux et par conséquent aussi plus abandonné des uns et plus maltraité des autres.

** J'ai cependant reçu un service pécuniaire à cette époque. Lorsque j'étais à la Force, en 1829, une souscription fut ouverte pour payer mon amende et les frais de justice. Malgré tous les efforts de mes jeunes amis de la société *Aide-toi, le Ciel t'aidera*, la souscription ne fut pas remplie entièrement, grâce aux mêmes personnes qui avaient empêché la réélection de Manuel en 1824. Je n'ai point su quelle somme il manquait, mais je n'ai pu ignorer que l'un de nos plus recommandables citoyens, M. Berard, chez qui la souscription était ouverte, m'acquitta envers le fisc. Ce service, au reste, doit me sembler de peu d'importance, comparé à ceux de tout genre que m'a rendus l'amitié de M. Berard.

Il recommande a beaucoup de nos honnêtes gens Il expose pourtant a de singuliers reproches C'est a cette paresse si douce que des censeurs rigides ont attribué l'éloignement où je me suis tenu de ceux de mes honorables amis qui ont eu le malheur d'arriver au pouvoir laissant trop d'honneur a ce qu'ils veulent bien appeler ma bonne tête, et oubliant trop combien il y a loin du simple bon sens a la science des grandes affaires, ces censeurs prétendent que mes conseils eussent éclairé plus d'un ministre A les en croire, tapi derrière le fauteuil de velours de nos hommes d'état, j'aurais conjuré les vents, dissipé les orages, et fait nager la France dans un océan de délices Nous aurions tous de la liberté a revendre ou plutôt a donner, car nous n'en savons pas bien encore le prix Eh ! messieurs mes deux ou trois amis, qui prenez un chansonnier pour un magicien, on ne vous a donc pas dit que le pouvoir est une cloche qui empêche ceux qui la mettent en branle d'entendre aucun autre son ? Sans doute des ministres consultent quelquefois ceux qu'ils ont sous la main consulter est un moyen de parler de soi qu'on néglige rarement Mais il ne suffit pas de consulter de bonne foi des gens qui conseilleraient de même Il faudrait encore exécuter ceci est la part du caractère Les intentions les plus pures le patriotisme le plus éclairé ne le donnent pas toujours Qui n'a vu de hauts personnages quitter un donneur d'avis avec une pensée courageuse, et, l'instant d'après, revenir vers lui, de je ne sais quel lieu de fascination, avec l'embarras d'un démenti donné aux résolutions les plus sages ? Oh ! disent-ils, nous n'y serons plus repris ! quelle galère ! Le plus honteux ajoute Je voudrais bien vous voir a ma place ! Quand un ministre dit cela soyez sur qu'il n'a plus la tête à lui Cependant il en est un, mais un seul, qui, sans avoir perdu la tête a répété souvent ce mot de la meilleure foi du monde, aussi ne l'adressait-il jamais a un ami

Je n'ai connu qu'un homme dont il ne m'eût pas été possible de m'éloigner, si l'on fut arrivé au pouvoir Avec son imperturbable bon sens, plus il était propre a donner de sages conseils, plus sa modestie lui faisait rechercher ceux des gens dont il avait éprouvé la raison Les déterminations une fois prises, il les suivait avec fermeté et sans jactance S'il en avait reçu l'inspiration d'un autre, ce qui était rare, il n'oubliait point de lui en faire honneur Cet homme, c'était Manuel, a qui la France doit encore un tombeau

Sous le ministère emmiellé de M. de Martignac, lorsque fatigués d'une lutte si longue contre la légitimité plusieurs de nos chefs politiques travaillaient a la fameuse fusion, un d'eux s'écria Sommes nous heureux que celui-la soit mort ! C'est

un éloge funèbre qui dit tout ce que Manuel vivant n'eût pas fait à cette époque de promesses hypocrites et de concessions funestes.

Moi, je puis dire ce qu'il aurait fait pendant les Trois-Journées. La rue d'Artois, l'Hôtel-de-Ville et les barricades l'auraient vu tour à tour, délibérant ici, se battant là, mais les barricades d'abord, car son courage de vieux soldat s'y fût trouvé plus à l'aise au milieu de tout le brave peuple de Paris. Oui, il eut travaillé au berceau de notre révolution. Certes, on n'eût pas eu à dire de lui ce qu'on a répété de plusieurs, qu'ils sont comme des greffiers de mairie qui se croiraient les pères des enfants dont ils n'ont que dressé l'acte de naissance.

Il est vraisemblable que Manuel eût été forcé d'accepter une part aux affaires du nouveau gouvernement. Je l'aurais suivi, les yeux fermés, par tous les chemins qu'il lui eut fallu prendre pour revenir bientôt sans doute au modeste asile que nous partageons. Patriote avant tout, il fût rentré dans la vie privée sans humeur, sans arrière-pensées, à l'heure qu'il est, de l'opposition probablement encore, mais sans haine de personnes, car la force donne de l'indulgence, mais sans désespérer du pays, parce qu'il avait foi dans le peuple.

Le bonheur de la France le préoccupait sans cesse, eût-il vu accomplir ce bonheur par d'autres que lui, sa joie n'en eût pas été moins grande. Je n'ai jamais rencontré d'homme moins ambitieux, même de célébrité. La simplicité de ses mœurs lui faisait chérir la vie des champs. Dès qu'il eût été sûr que la France n'avait plus besoin de lui, je l'entends s'écrier : Allons vivre à la campagne.

Ses amis politiques ne l'ont pas toujours bien apprécié, mais survenait-il quelque embarras, quelque danger, tous s'empressaient de recourir à sa raison imperturbable, à son inébranlable courage. Son talent ressemblait à leur amitié. C'est dans les moments de crise qu'il en avait toute la plénitude, et que bien des faiseurs de phrases, qu'on appelle orateurs, baissent la tête devant lui.

Tel fut l'homme que je n'aurais pas quitté, eût-il dû vieillir dans une position éminente. Loin de lui la pensée de m'affubler d'aucun titre, d'aucun emploi ! car il respectait mes goûts. C'est comme simple volontaire qu'il eut voulu me garder à ses côtés sur le champ de bataille du pouvoir. Et moi, en restant auprès de lui, je lui aurais du moins fait gagner le temps que lui eussent pris, chaque jour, les visites qu'il n'eût pas manqué de me faire si je m'étais obstiné à vivre dans notre paisible retraite. Aux sentiments les plus élevés s'unissaient dans son cœur les affections les plus douces, il n'était pas moins tendre ami que citoyen dévoué.

Ces derniers mots suffiront pour justifier cette digression, qui d'ailleurs ne peut déplaire aux vrais patriotes. Ils n'ont jamais plus regretté Manuel que depuis la révolution de Juillet en dépit de quelques gens qui peut-être répètent tout bas ! Sommes-nous heureux que celui-là soit mort !

Il est temps de jeter un coup d'œil général sur mes chansons. Je le confesse d'abord je conçois les reproches que plusieurs ont dû m'attirer de la part des esprits austères, peu disposés à pardonner quelque chose, même à un livre qui n'a pas la prétention de servir à l'éducation des demoiselles. Je dirai seulement, sinon comme défense, au moins comme excuse, que ces chansons, folles inspirations de la jeunesse et de ses retours, ont été des compagnes fort utiles, données aux graves refrains et aux couplets politiques. Sans leur assistance, je suis tenté de croire que ceux-ci auraient bien pu n'aller ni aussi loin, ni aussi bas, ni même aussi haut. Ce dernier mot dut-il scandaliser les vertus de salon.

Quelques unes de mes chansons ont été traitées d'impies, les pauvrettes ! par MM. les procureurs du roi, avocats-généraux et leurs substituts, qui sont tous gens très religieux à l'audience. Je ne puis, à cet égard, que répéter ce qu'on a dit cent fois. Quand, de nos jours, la religion se fait instrument politique, elle s'expose à voir méconnaître son caractère sacré, les plus tolérants deviennent intolérants pour elle, les croyants, qui croient autre chose que ce qu'elle enseigne vont quelquefois, par représailles, l'attaquer jusque dans son sanctuaire. Moi, qui suis de ces croyants, je n'ai jamais été jusque-là. Je me suis contenté de faire rire de la livrée du catholicisme ! et ce de l'impiété ?

Enfin, grand nombre de mes chansons ne sont que des inspirations de sentiments intimes ou des caprices d'un esprit vagabond, ce sont là mes filles chéries. Voilà tout le bien que j'en veux dire au public. Je ferai seulement observer encore, qu'en jetant une grande variété dans mes recueils, celles-ci ont dû n'être pas inutiles non plus au succès des chansons politiques.

Quant à ces dernières, a-t-on en croire même que les adversaires les plus prononcés de l'opinion que j'ai défendue pendant quinze ans, elles ont exercé une puissante influence sur les masses, seul levier qui, désormais, rende les grandes choses possibles. L'honneur de cette influence, je n'en ai pas réclamé au moment de la victoire. mon courage s'évanouit aux cris qu'elle fait pousser. Je crois, en vérité, que la défaite va mieux à mon humeur. Aujourd'hui j'ose donc réclamer ma part dans le triomphe de 1830, triomphe que je n'ai su chanter que longtemps après et devant les sépultures des citoyens à qui nous le devons. Ma

chanson d'*adieu* se ressent de ce mouvement de vaine politique , produit sans doute par les flatteries qu'une jeunesse enthousiaste m'a prodiguées et me prodigue encore. Prévoyant que bientôt l'oubli enveloppera les chansons et le chansonnier, c'est une épitaphe que j'ai voulu préparer pour notre tombe commune.

Malgré tout ce que l'amitié a pu faire, malgré les plus illustres suffrages et l'indulgence des interprètes de l'opinion publique, j'ai toujours pensé que mon nom ne me survivrait pas, et que ma réputation déclinerait d'autant plus vite qu'elle a été nécessairement fort exagérée par l'intérêt de parti qui s'y est attaché. On a jugé de sa durée par son étendue. J'ai fait, moi, un calcul différent qui se réalisera de mon vivant, pour peu que je vieillisse. A quoi bon nous révéler cela? du ont quelques aveugles. Pour que mon pays me sache gré, surtout, de m'être livré au genre de poésie que j'ai jugé le plus utile à la cause de la liberté, lorsque je pouvais tenter des succès plus solides dans les genres que j'avais cultivés d'abord.

Sur le point de faire ici un examen consciencieux de ces productions fugitives, le courage m'a manqué, je l'avoue. J'ai craint qu'on ne me prit au mot lorsque je releverais des fautes, et qu'on ne fit la sourde oreille aux cajoleries paternelles que je pourrais adresser à mes chansons, car encore faut-il bien que tout n'en soit pas mauvais. Puis, malgré la politesse des critiques à mon égard, ce serait peut-être pousser la reconnaissance trop loin que de faire ainsi leur besogne. Je le répète : le courage m'a manqué. On n'incendie guère sa maison que lorsqu'elle est assurée. Ce que je puis dire d'avance à ceux qui se font les exécuteurs des hautes œuvres littéraires, c'est que je suis complètement innocent des éloges exagérés qui m'ont été prodigués, que jamais il ne m'est arrivé de solliciter le moindre article de bienveillance, que j'ai été même jusqu'à prier des amis journalistes d'être pour moi plus sobres de louanges, que, loin de vouloir ajouter le bruit au bruit, j'ai évité les ovations qui l'augmentent, me suis tenu loin des coteries qui le propagent; et que j'ai fermé ma porte aux commis-voyageurs de la Renommée, ces gens qui se chargent de colporter votre réputation en province et jusque dans l'étranger, dont les *revues* et les *magasins* leur sont ouverts.

Je n'ai jamais poussé mes prétentions plus haut que ne l'indique le titre de chansonnier, sentant bien qu'en mettant toute ma gloire à conserver ce titre auquel je dois tant, je lui devrais encore d'être jugé avec plus d'indulgence, placé par-là loin et au-dessous de toutes les grandes illustrations de mon siècle. Le besoin de cette position spéciale a toujours dû m'ôter l'idée de

courir après les dignités littéraires les plus enviées et les plus dignes de l'être, quelque instance que m'aient faite des amis influents et dévoués, qui, dans la poursuite de ces dignités, me promettaient, je suis honteux de le dire plus de bonheur que n'en a eu B. Constant, grand publiciste, grand orateur, grand écrivain Pauvre Constant!

A ceux qui douteraient de la sincérité de mes paroles, je répondrai Les rêves poétiques les plus ambitieux ont bercé ma jeunesse, il n'est presque point de genre élevé que je n'aie tenté en silence Pour remplir une immense carrière, à vingt ans, dépourvu d'études, même de celle du latin, j'ai cherché à pénétrer le génie de notre langue et les secrets du style Les plus nobles encouragements m'ont été donnés alors Je vous le demande croyez-vous qu'il ne me soit rien resté de tout cela, et qu'aujourd'hui, jetant un regard de profonde tristesse sur le peu que j'ai fait, je sois disposé à m'en exagérer la valeur? Mais j'ai utilisé ma vie de poète, et c'est là ma consolation Il fallait un homme qui parlât au peuple le langage qu'il entend et qu'il aime et qui se créât des imitateurs pour varier et multiplier les versions du même texte J'ai été cet homme La Liberté et la Patrie, dira-t-on, se fussent bien passées de vos refrains La Liberté et la Patrie ne sont pas d'aussi grandes dames qu'on le suppose elles ne dédaignent le concours de rien de ce qui est populaire Il y aurait, selon moi, injustice à porter sur mes chansons un jugement ou il ne me serait pas tenu compte de l'influence qu'elles ont exercée Il est des instants pour une nation, où la meilleure musique est celle du tambour qui bat la charge

Après tout, si l'on trouve que j'exagère beaucoup l'importance de mes couplets, qu'on pardonne au vétéran qui prend sa retraite, de grossir tant soit peu ses états de services On pourra même observer que je paie à peine de mes blessures D'ailleurs la récompense que je sollicite ne sera pas ajouter un centime au budget

Comme chansonnier, il me faut répondre à une critique que j'ai vu plusieurs fois reproduite On m'a reproché d'avoir dénaturé la chanson en lui faisant prendre un ton plus élevé que celui des Collé, des Panard, des Désaugiers J'aurais mauvaise grâce à le contester, car c'est, selon moi, la cause de mes succès D'abord, je ferai remarquer que la chanson, comme plusieurs autres genres est toute une langue, et que comme telle elle est susceptible de prendre les tons les plus opposés J'ajoute que, depuis 1789 le peuple ayant mis la main aux affaires du pays ses sentiments et ses idées patriotiques ont acquis un très-grand développement notre histoire le prouve La chan-

son, qu'on avait définie l'expression des sentiments populaires, devait des-lors s'élever à la hauteur des impressions de joie ou de tristesse que les triomphes ou les désastres produisaient sur la classe la plus nombreuse. Le vin et l'amour ne pouvaient guère plus que fournir des cadres pour les idées qui préoccupaient le peuple exalté par la révolution, et ce n'était plus seulement avec les maris trompés, les procureurs avides et la *barque à Caron*, qu'on pouvait obtenir l'honneur d'être chanté par nos artisans et nos soldats aux tables des guinguettes. Ce succès ne suffisait pas encore, il fallait de plus que la nouvelle expression des sentiments du peuple put obtenir l'entrée des salons, pour y faire des conquêtes dans l'intérêt de ces sentiments. De là, autre nécessité de perfectionner le style et la poésie de la chanson.

Je n'ai pas fait seul toutes les chansons depuis quinze ou dix-huit ans. Qu'on semillette tous les recueils, et l'on verra que c'est dans le style le plus grave que le peuple voulait qu'on lui parlât de ses regrets et de ses espérances. Il doit sans doute l'habitude de ce diapason élevé à l'immortelle *Marseillaise*, qu'il n'a jamais oubliée, comme on l'a pu voir dans la grande Semaine.

Pourquoi nos jeunes et grands poètes ont-ils dédaigné les succès que, sans nuire à leurs autres travaux, la chanson leur eût procurés? Notre cause y eût gagné, et, j'ose le leur dire, eux-mêmes eussent profité à descendre quelquefois des hauteurs de notre vieux Pinde, un peu plus aristocratique que ne le voudrait le génie de notre bonne langue française. Leur style eût sans doute été obligé de renoncer, en partie, à la pompe des mots, mais, par compensation, ils se seraient habitués à résumer leurs idées en de petites compositions vives, et plus ou moins dramatiques, compositions que saisit l'instinct du vulgaire, lors même que les détails les plus heureux lui échappent. C'est là, selon moi, mettre de la poésie en dessous. Peut-être est ce, en définitive, une obligation qu'impose la simplicité de notre langue et à laquelle nous nous conformons trop rarement. La Fontaine en a pourtant assez bien prouvé les avantages.

J'ai pensé quelquefois que si les poètes contemporains avaient réfléchi que désormais c'est pour le peuple qu'il faut cultiver les lettres, ils m'auraient envié la petite palme qu'à leur défaut je suis parvenu à cueillir, et qui sans doute eût été durable mêlée à de plus glorieuses. Quand je dis peuple, je dis la foule, je dis le peuple d'en bas, si l'on veut. Il n'est pas sensible aux recherches de l'esprit, aux délicatesses du goût, soit! mais par-là même, il oblige les auteurs à concevoir plus fortement, plus grandement, pour captiver son attention. Appro-

priez donc a sa forte nature et vos sujets et leurs développements ce ne sont ni des idées abstraites, ni des types qu'il vous demande montrez lui le cœur humain Il me semble que Shakspeare fut soumis à cette heureuse condition Mais que deviendra la perfection du style? Croit-on que les vers inimitables de Racine, appliqués à l'un de nos meilleurs mélodrames, eussent empêché, même aux boulevards l'ouvrage de réussir? Inventez, concevez pour ceux qui tous ne savent pas lire écrivez pour ceux qui savent écrire

Par suite d'habitudes enracinées, nous jugeons encore le peuple avec prévention Il ne se présente a nous que comme une tourbe grossière, incapable d'impressions élevées généreuses, tendres Toutefois, chez nous il y a pis, même en matière de jugements littéraires, surtout au théâtre Si il reste de la poésie au monde, c'est, je n'en doute pas, dans ses rangs qu'il faut l'aller chercher Qu'on essaie donc d'en faire pour lui, mais, pour y parvenir, il faut étudier ce peuple Quand par hasard nous travaillons pour nous en faire applaudir, nous le traitons comme font ces rois qui, dans leurs jours de munificence, lui jettent des cervelas à la tête et le noient dans du vin frelaté Voyez nos peintres représentent-ils des hommes du peuple, même dans des compositions historiques, ils semblent se complaire à les faire hideux Ce peuple ne pourrait il pas dire a ceux qui le représentent ainsi Est ce ma faute si je suis misérablement déguenillé? si mes traits sont flétris par le besoin, quelquefois même par le vice? Mais dans ces traits pâles et fatigués a brillé l'enthousiasme du courage et de la liberté, mais, sous ces haillons, coule un sang que je prodigue à la voix de la patrie C'est quand mon âme s'exalte qu'il faut me peindre Alors je suis beau, et le peuple aurait raison de parler ainsi

Tout ce qui appartient aux lettres et aux arts est sorti des classes inférieures, a peu d'exceptions pres Mais nous ressemblons tous à des parvenus désireux de faire oublier leur origine, ou si nous voulons bien souffrir chez nous des portraits de famille, c'est a condition d'en faire des caricatures Beau moyen de s'anoblir, vraiment! Les Chinois sont plus sages ils anoblisent leurs aïeux

Le plus grand poète des temps modernes, et peut être de tous les temps Napoléon, lorsqu'il se dégagait de l'imitation des anciennes formes monarchiques, jugeait le peuple ainsi que devraient le juger nos poètes et nos artistes Il voulait, par exemple, que le spectacle des représentations *gratis* fut composé des chefs d'œuvre de la scène française Corneille et Molière en faisaient souvent les honneurs, et l'on a remarqué que

jamais leurs pièces ne furent applaudies avec plus de discernement. Le grand homme avait appris de bonne heure, dans les camps et au milieu des troubles révolutionnaires, jusqu'à quel degré d'élévation peut atteindre l'instinct des masses habilement remuées. On serait tenté de croire que c'est pour satisfaire à cet instinct qu'il a tant fatigué le monde. L'amour que porte à sa mémoire la génération nouvelle qui ne l'a pas connu, prouve assez combien l'émotion poétique a de pouvoir sur le peuple. Que nos auteurs travaillent donc sérieusement pour cette foule si bien préparée à recevoir l'instruction dont elle a besoin. En sympathisant avec elle, ils achèveront de la rendre morale, et plus ils ajouteront à son intelligence, plus ils étendront le domaine du génie et de la gloire.

Les jeunes gens, je l'espère, me pardonneront des réflexions que je ne hasarde ici que pour eux. Il en est peu qui ne sachent l'intérêt que tous m'inspirent. Combien de fois me suis-je entendu reprocher des applaudissements donnés à leurs plus audacieuses innovations? Pouvais-je ne pas applaudir même en blâmant un peu? Dans mon grenier, à leur âge, sous le règne de l'abbé Delille, j'avais moi-même projeté l'escalade de bien des barrières. Je ne sais quelle voix me criait : Non, les Latins et les Grecs mêmes ne doivent pas être des modèles, ce sont des flambeaux : sachez vous en servir. Déjà la partie littéraire et poétique des admirables ouvrages de M. de Chateaubriand m'avait arraché aux lisières des *Le Bâteurs* et des *La Harpe*, service que je n'ai jamais oublié.

Je l'avoue pourtant, je n'aurais pas voulu plus tard voir recourir à la langue morte de Ronsard, le plus classique de nos vieux auteurs, je n'aurais pas voulu surtout qu'on tournât le dos à notre siècle d'affranchissement, pour ne fouiller qu'au cercueil du moyen-âge, à moins que ce ne fût pour mesurer et peser les chaînes dont les hauts barons accablaient les pauvres serfs, nos aïeux. Peut-être avais-je tort, après tout. C'est lorsqu'à travers l'Atlantique, il croyait voguer vers l'Asie, berceau de l'ancien monde, que Colomb rencontra un monde nouveau. Courage donc, jeunes gens ! il y a de la raison dans votre audace, mais puisque vous avez l'avenir pour vous, montrez un peu moins d'impatience contre la génération qui vous a précédés, et qui marche encore à votre tête par rang d'âge. Elle a été riche aussi en grands talents, et tous se sont plus ou moins consacrés aux progrès des libertés dont les fruits ne mûriront guère que pour vous. C'est du milieu des combats à mort de la tribune, au bruit des longues et sanglantes batailles, dans les douleurs de l'exil, au pied des échafauds, que, par de brillants et nombreux succès, ils ont entretenu le culte des Muses, et

qu'ils ont dit à la barbarie Tu n'iras pas plus loin Et vous le savez elle ne s'arrête que devant la gloire

Quant à moi, qui jusqu'à présent, n'ai eu qu'à me louer de la jeunesse, j'en attendrai pas qu'elle me crie Arrière, bonhomme ! laisse-nous passer Ce que l'ingrate pourrût faire aint peu Je sors de la lice pendant que j'ai encore la force de m'en éloigner Trop souvent, au soir de la vie, nous nous laissons surprendre par le sommeil sur la chaise ou il vient nous clouer Mieux vaudrait aller l'attendre au lit, dont alors on a si grand besoin Je me hâte de gagner le mien, quoiqu'il soit un peu dur

Quoi ! vous ne ferez plus de chansons ? Je ne promets pas cela, entendons nous, de grâce Je promets de n'en pas publier davantage Aux joies du travail succèdent les dégoûts du besoin de vivre, bon gré mal gré, il faut trafiquer de la muse le commerce m'ennuie, je me retire Mon ambition n'a jamais été à plus d'un morceau de pain pour mes vieux jours elle est satisfaite, bien que je ne sois pas même électeur, et que je ne puisse espérer jamais l'honneur d'être éligible, en dépit de la révolution de Juillet, à qui je n'en veux pas pour cela A ne faire des chansons que pour vous, dira-t-on, le dégoût vous prendra bien vite Eh ! ne puis-je faire autre chose que des couplets pour ma fête ? Je n'ai pas renoncé à être utile Dans la retraite où je vais me confiner, les souvenirs se presseront en foule Ce sont les bonnes fortunes d'un vieillard Notre époque, agitée par tant de passions extrêmes, ne transmettra que peu de jugements équitables sur les contemporains qui occupent ou ont occupé la scène, qui ont soufflé les acteurs ou encombré les coulisses J'ai connu un grand nombre d'hommes qui ont marqué depuis vingt ans, sur presque tous ceux que je n'ai pas vus ou que je n'ai fait qu'entrevoir ma mémoire a recueilli quantité de faits plus ou moins caractéristiques Je veux faire une espèce de Dictionnaire historique, où, sous chaque nom de nos notabilités politiques et littéraires, jeunes ou vieilles, viendront se classer mes nombreux souvenirs et les jugements que je me permettrai de porter ou que j'emprunterai aux autorités compétentes Ce travail peu fatigant, qui n'exige ni des connaissances profondes, ni le talent de prosateur, remplira le reste de ma vie Je jouirai du plaisir de rectifier bien des erreurs et des calomnies qu'enfante toujours une lutte envimmée, car ce n'est pas dans un esprit de dénigrement, on le conçoit, que j'ai formé ce projet Dans une cinquantaine d'années, ceux qui voudront écrire l'histoire de ces jours féconds en événements, n'auront à consulter je le crains bien, que des documents entachés de partialité Les notes que je laisserai à ma mort pourront inspirer quelque confiance, même dans ce qu'elles auront de sévère, car je ne prétends pas n'être qu'un

panégyriste. Les historiens savent tant de choses, qu'ils sauront sans doute alors que j'ai eu peu à me plaindre des hommes, même des hommes puissants, que si je n'ai rien été, c'est comme d'autres sont quelque chose, je veux dire en me donnant de la peine pour cela, ils n'auront donc pas à me ranger au nombre des gens désappointés et chagrins. Ils sauront peut-être aussi que j'ai joui de la réputation d'observateur assez attentif, assez exact, assez pénétrant, et qu'enfin je m'en suis toujours plutôt pris à la faiblesse des hommes qu'à leur mauvais vouloir du mal que j'ai pu voir faire dans mon temps. Des matériaux recueillis dans cet esprit manquent trop souvent pour que les historiens à venir ne tirent pas bon parti de ceux que je laisserai. La France un jour pourra m'en savoir gré. Qui sait si ce n'est pas à cet ouvrage de ma vieillesse que mon nom devra de me survivre? Il serait plaisant que la postérité dit : Le judicieux, le grave Béranger! Pourquoi pas?

Mais voici bien des pages à la suite les unes des autres, sans trop de logique, ni surtout de nécessité. Se douterait-on, à la longueur de cette préface, que j'ai toujours redouté d'entretenir le public de moi, autrement qu'en chansons? Je crains bien d'avoir abusé étrangement du privilège que donne l'instant des adieux, il me reste pourtant encore une dette de cœur à acquitter.

Au risque d'avoir l'air de solliciter pour mes nouvelles chansons l'indulgence des journaux, mise par moi si souvent à l'épreuve, je dois témoigner ma reconnaissance à leurs rédacteurs, pour l'appui qu'ils m'ont prêté dans mes petites guerres avec le pouvoir. Ceux de mon opinion ont plus d'une fois bravé les ciseaux de la censure et les ongles de la main de justice pour venir à mon secours dans les moments périlleux. Nul doute que sans eux on ne m'eût fait payer plus chèrement la témérité de mes attaques. Je ne suis point de ceux qui oublient les obligations qu'ils ont à la presse périodique.

Je me fais un devoir d'ajouter que même les journaux de l'opinion la plus opposée à la mienne, tout en repoussant l'hostilité de mes principes, m'ont paru presque toujours garder la mesure qu'un homme convaincu a droit d'attendre de ses adversaires, surtout quand il ne s'en prend qu'à ceux qui sont en position de se venger.

J'attribue cette bienveillance si générale à l'empire qu'exerce en France le genre auquel je me suis exclusivement livré. Cela seul suffirait pour m'ôter toute envie d'accoler jamais aucun autre titre à celui de chansonnier, qui m'a rendu cher à mes concitoyens.





LE ROI D'YVETOT.

CHANSONS.



LE ROI DYVEIOT

MAI 181

Air Quand un t nâron vient en ces lieux

Il était un roi d Yvetot
Peu connu dans l histoire,
Se levant tard se couchant tot,
Dormant fort bien sans gloire,
Et couronné par Jeanneton
D un simple bonnet de coton,
Dit-on
Oh ' oh ' oh ' oh ' ah ' ah ' ah ' ah '
Quel bon petit roi c était la '
La, la

Il faisait ses quatre repas
Dans son palais de chaume,
Et sur un une, pas a pas,
Parcourait son royaume
Joyeux, simple et croyant le bien,
Pour toute garde il n avait rien
Qu un chien
Oh ' oh ' oh ' oh ' ah ' ah ' ah ' ah '
Quel bon petit roi c était la '
La, la

Il n avait de gout onéreux
Qu une soif un peu vive,
Mais en rendant son peuple heureux,
Il faut bien qu un roi vive
Lui même, a table et sans suppôt,
Sur chaque muid levait un pot
D impot
Oh ' oh ' oh ' oh ' ah ' ah ' ah ' ah '
Quel bon petit roi c était la '
La, la

Aux filles de bonnes maisons
Comme il avait su plaire,
Ses sujets avaient cent raisons



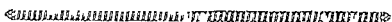
LE SÉNATEUR.



Sur ton lit, de mes cheveux épars,
 Fleur a fleur vois tomber ma couronne
 Le cristal vient de se briser,
 Dieu ! baise ma gorge brûlante,
 Et tairis l'écume enivrante
 Dont tu te plais à l'arroser

Verse encor ! mais pourquoi ces atours
 Entre tes baisers et mes charmes ?
 Romps ces nœuds, oui, romps les pour toujours
 Ma pudeur ne connaît plus d'alarmes
 Presse en tes bras mes charmes nus
 Ah ! je sens redoubler mon être !
 À l'ardeur qu'en moi tu fais naître
 Ton ardeur ne suffira plus

Dans mes bras tombe enfin à ton tour
 Mais, hélas ! tes baisers languissent
 Ne bois plus, et garde à mon amour
 Ce nectar ou tes feux s'amortissent
 De mes désirs mal apaisés,
 Ingrat, si tu pouvais te plaindre,
 J'aurais du moins pour les éteindre
 Le vin ou je les ai puisés



LE SÉNATEUR

181

Air : J'en ai vu de pareils

Mon épouse fait ma gloire
 Rose a de si jolis yeux !
 Je lui dois, l'on peut m'en croire,
 Un ami bien précieux
 Le jour où j'obtins sa foi,
 Un sénateur vint chez moi
 Quel honneur !
 Quel bonheur !
 Ah ! monsieur le sénateur,
 Je suis votre humble serviteur

De ses faits je tiens registre
 C'est un homme sans égal
 L'autre hiver chez un ministre

Il m'en va ma femme, va-t-elle !
 S'il me trouve en son chemin
 Il me frapp' deux fois sur
 Quel honneur !
 Quel bonheur !
 Ah ! mon cœur le veut tout
 Je suis votre humble serviteur

Pres de Rouen il n'y a point de
 L'innocence de l'innocence
 Lorsque nos femmes sont en
 Il fait tout ce qu'il peut
 Il m'en va, il m'en va
 Il me fera de la peine
 Quel honneur !
 Quel bonheur !
 Ah ! monsieur le sénateur,
 Je suis votre humble serviteur

Chez moi qu'il ne tienne pas
 Mon cœur s'en va
 Il me dit d'un air com-
 Allez donc vous promener
 Mon cher, ne vous gênez pas
 Mon équipage est en bas
 Quel honneur !
 Quel bonheur !
 Ah ! monsieur le sénateur,
 Je suis votre humble serviteur

Certain soir à sa compagne,
 Il nous mena par le bord,
 Il m'emmena de campagne,
 La Rose fit lit à part
 Mais de la maison, ma foi,
 Le plus beau lit fut pour moi
 Quel honneur !
 Quel bonheur !
 Ah ! monsieur le sénateur,
 Je suis votre humble serviteur

A l'enfant que Dieu m'envoie
 Pour parrain je l'ai donné
 C'est presque en pleurant de joie
 Qu'il baise le nouveau-né,
 Et mon fils des ce moment

Est mis sur son testament
 Quel honneur !
 Quel bonheur !
 Ah ! monsieur le sénateur,
 Je suis votre humble serviteur

A table il aime qu'on rie,
 Mais parfois j'y suis trop vert
 J'ai poussé la raillerie
 Jusqu'à lui dire au dessert
 On croit, j'en suis convaincu,
 Que vous me fûtes c
 Quel honneur !
 Quel bonheur !
 Ah ! monsieur le sénateur
 Je suis votre humble serviteur



L'ACADÉMIE ET LE CAVEAU

CHANSON DE RECEPTION AU CAVEAU MODERNE — 1817

Air Tout le long de la rivière

Au caveau je n'osais frapper
 Des méchants m'avaient su tromper
 C'est presque un cercle académique,
 Me disait maint esprit caustique
 Mais, que vois-je ! de bons amis
 Que rassemble un couvert bien mis
 Asseyez-vous me dit la compagnie
 Non non ce n'est point comme à l'Académie
 Ce n'est point comme à l'Académie

Je me voyais, pendant un mois,
 Courant pour disputer les voix
 A des gens qu'appuierait le zèle
 D'un grand seigneur ou d'une belle,
 Mais, faisant moitié du chemin
 Vous m'accueillez le verre en main
 D'ici l'intrigue est à jamais bannie
 Non, non, ce n'est point comme à l'Académie
 Ce n'est point comme à l'Académie

Toussant crachant, faudra-t-il donc,
 Dans un discours superbe et long,
 Dire Quel honneur vous me faites !

Messieurs, vous êtes trop honnêtes ,
 Ou quelque chose d'aussi fort ?
 Mais que je m'effrayais a tort !
 On peut ici montrer moins de génie
 Non, non, ce n'est point comme a l'Académie
 Ce n'est point comme a l'Académie

Je croyais voir le président
 Faire bâiller en répondant
 Que l'on vient de perdre un grand homme ,
 Que moi je le vaux , Dieu sait comme.
 Mais ce président sans façon *
 Ne péroré ici qu'en chanson
 Toujours trop tôt sa harangue est finie.
 Non, non , ce n'est point comme a l'Académie
 Ce n'est point comme a l'Académie

Admis enfin , aurai-je alors ,
 Pour tout esprit , l'esprit de corps ?
 Il rend le bon sens , quoi qu'on dise
 Solidaire de la sottise ,
 Mais dans votre société,
 L'esprit de corps, c'est la gailé
 Cet esprit-la règne sans tyrannie
 Non, non , ce n'est point comme a l'Académie
 Ce n'est point comme a l'Académie.

Ainsi, j'en juge a votre accueil,
 Ma chaise n'est point un fauteuil
 Que je vais chérir cet asile,
 Où tant de fois le Vaudeville
 A renouvelé ses grelots ,
 Et sur la porte écrit ces mots
 Joie, amitié, malice et bonhomie !
 Non, non , ce n'est point comme a l'Académie
 Ce n'est point comme a l'Académie



LA GAUDRIOLE.

Air La bonne aventure

Momus a pris pour adjoints
 Des rimeurs d'école ,

* De saugieis

Des chansons en quatre points

Le froid nous désole

Mirliton s'en est allé

Ah ! la muse de Collé,

C'est la gaudriole,

O gué,

C'est la gaudriole

Moi, des sujets polissons

Le ton m'affriole

Minerve dans mes chansons

Fait la cabriole

De ma grand mère, après tout,

Tartufes je tiens le gout

De la gaudriole

O gué,

De la gaudriole

Elle amusait a dix ans

Son maître d'école

Des cordeliers gros plaisants

Elle fut l'idole

Au prêtre qui l'exhortait,

En mourant elle contait

Une gaudriole,

O gué,

Une gaudriole

C'était la régence alors,

Et sans hyperbole,

Grâce aux plus drols de corps,

La France était folle

Tous les hommes plaisaient,

Et les femmes se prêtaient

A la gaudriole

O gué,

A la gaudriole

On ne rit guère aujourd'hui

Est-on moins frivole ?

Trop de gloire nous a nuï

Le plaisir s'envole

Mais au Français attristé

Qui peut rendre la gaieté ?

C'est la gaudriole,

O gué

C'est la gaudriole.

Prudes qui ne criez plus
 Lorsqu'on vous viole,
 Pourquoi prendre un air confus
 A chaque parole ?
 Passez les mots aux rieurs,
 Les plus gros sont les meilleurs
 Pour la gaudriole,
 O gué,
 Pour la gaudriole



ROGER BONTEMPS.

1811

Air Repé du cap à Grenaple

Aux gens atrabilaires
 Pour exemple donné,
 En un temps de miseres
 Roger Bontemps est né
 Vivre obscur a sa guise,
 Narguer les mecontents,
 Eh gai ! c'est la devise
 Du gros Roger Bontemps
 Du chapeau de son père,
 Coiffé dans les grands jears,
 De roses ou de herre
 Le rajeunir toujours,
 Mettre un manteau de bure ;
 Vieil ami de vingt ans,
 Eh gai ! c'est la parure
 Du gros Roger Bontemps.
 Posseder dans sa hutte
 Une table, un vieux lit,
 Des cartes, une flûte,
 Un broc que Dieu remplit,
 Un portrait de maitresse,
 Un coffre et rien dedans,
 Eh gai ! c'est la richesse
 Du gros Roger Bontemps.



ROGER BONTEMPS



Aux enfants de la ville
Montrer de petits jeux,
Etre un faiseur habile
De contes graveleux,
Ne parler que de danse
Et d'almanachs chantants,
Eh gai ! c'est la science
Du gros Roger Bontemps

Faute de vin d'élite,
Sabler ceux du canton,
Préférer Marguerite
Aux dames du grand ton,
De joie et de tendresse
Remplir tous ses instants,
Eh gu ! c'est la sagesse
Du gros Roger Bontemps

Dire au ciel Je me fie,
Mon père, à ta bonté,
De ma philosophie
Pardonne la gaité,
Que ma saison dernière
Soit encore un printemps,
Eh gai ! c'est la prière
Du gros Roger Bontemps

Vous, pauvres pleins d'envie,
Vous, riches désireux,
Vous, dont le char dévie
Après un cours heureux,
Vous, qui perdrez peut être
Des titres éclatants,
Eh gai ! prenez pour maître
Le gros Roger Bontemps



PARNY

Romane — Musique de M. B. Wilhem

Je disais aux fils d'Epicure
Réveillez par vos joyeux chants
Parny, qui sait de la nature
Célébrer les plus doux penchants
Mais les chants que la joie inspire

Font place aux regrets superflus ,
 Parny n'est plus !
 Il vient d'expirer sur sa lyre
 Parny n'est plus !

Je disais aux Grâces émues
 « Il vous doit sa célébrité.
 « Montrez-vous à lui demi-nues ,
 « Qu'il peigne encor la volupté. »
 Mais chacune d'elles soupire
 Auprès des Plaisirs éperdus
 Parny n'est plus !
 Il vient d'expirer sur sa lyre
 Parny n'est plus !

Je disais aux dieux du bel âge
 « Amours, rendez à ses vieux ans
 « Les fleurs qu'aux pieds d'une volage
 « Il prodigua dans son printemps »
 Mais en pleurant je les vois lui
 Des vers qu'ils ont cent fois relus
 Parny n'est plus !
 Il vient d'expirer sur sa lyre
 Parny n'est plus !

Je disais aux Muses plaintives *
 « Oubliez vos malheurs récents * ,
 « Pour charmer l'écho de nos rives ,
 « Il vous suffit de ses accents. »
 Mais du poétique délire
 Elles brisent les attributs
 Parny n'est plus !
 Il vient d'expirer sur sa lyre
 Parny n'est plus !

Il n'est plus ! ah ! puisse l'envie
 S'interdire un dernier effort ** !
 Immortel il quitte la vie ,
 Pour lui tous les dieux sont d'accord
 Que la haine, prête à maudire,
 Pardonne aux aimables vertus.
 Parny n'est plus !

* Allusion à la mort de Lebrun, de Delille, de Bernardin de Saint-Pierre, de Grétry, etc

** Autre allusion aux insultes faites à la mémoire de l'auteur de *la Guerre des Dieux*

2

1

1

1

1

1



MA GRAND'PÈRE.

Il vient d'expirer sur sa lyre
Parny n'est plus !

~~~~~

## MA GRAND MÈRE

I E I \_ ' E I \_

Ma grand mère, un soir a sa fête,  
De vin pur ayant bu deux doigts,  
Nous disait en branlant la tête  
Que d'amoureux j'eus autrefois !

|                      |         |
|----------------------|---------|
| Combien je regrette  | } (bis) |
| Mon bras si dodu,    |         |
| Ma jambe bien faite, |         |
| I t le temps perdu ! |         |

Quoi ! maman, vous n'étiez pas sage ?  
— Non vraiment ! et de mes apprêts  
Seule à quinze ans j'appris l'usage,  
Car la nuit je ne dormais pas

Combien je regrette  
Mon bras si dodu  
Ma jambe bien faite  
I t le temps perdu !

Maman, vous aviez le cœur tendre ?  
— Oui, si tendre qu'à dix-sept ans,  
J'indor ne se fit pas attendre,  
Et qu'il n'attendit pas longtemps

Combien je regrette  
Mon bras si dodu,  
Ma jambe bien faite,  
I t le temps perdu !

Maman, J'indor savait donc plaire ?  
— Oui, seul il me plut quatre mois,  
Mais bientôt, j'estimai Valère,  
Et fis deux heureux à la fois

Combien je regrette  
Mon bras si dodu,  
Ma jambe bien faite  
I t le temps perdu !

Quoi ! maman, deux amants ensemble ?  
— Oui, mais chacun d'eux me trompa

Plus fine alors qu'il ne vous semble,  
J'épousai votre grand-papa.

Combien je regrette  
Mon bras si dodu,  
Ma jambe bien faite,  
Et le temps perdu !

Maman, que lui dit la famille ?

—Rien, mais un mari plus sensé  
Eût pu connaître à la coquille  
Que l'œuf était déjà cassé.

Combien je regrette  
Mon bras si dodu,  
Ma jambe bien faite,  
Et le temps perdu !

Maman, lui fûtes-vous fidèle ?

—Oh ! sur cela je me tais bien  
A moins qu'à lui Dieu ne m'appelle,  
Mon confesseur n'en saura rien

Combien je regrette,  
Mon bras si dodu,  
Ma jambe bien faite,  
Et le temps perdu !

Bien tard, maman, vous fûtes veuve ?

—Oui, mais, grâce à ma gaité,  
Si l'église n'était pas neuve,  
Le saint n'en fut pas moins fêté

Combien je regrette  
Mon bras si dodu,  
Ma jambe bien faite,  
Et le temps perdu !

Comme vous, maman, faut-il faire ?

—Eh ! mes petits-enfants, pourquoi,  
Quand j'ai fait comme ma grand'mère,  
Ne feriez-vous pas comme moi ?

Combien je regrette  
Mon bras si dodu,  
Ma jambe bien faite,  
Et le temps perdu !

# II MORT VIVANT

RONDEAU

1 2 3

Lorsque l'ennui pénètre dans moi, je suis mort,  
Priez pour moi, je suis mort, je suis mort,  
Quand le plaisir à grands coups m'abreuvant  
Gaiement m'assège et derrière et devant  
Je suis vivant, bien vivant, très vivant.

Un sol fait-il sonner son coffre-fort,  
Priez pour moi, je suis mort, je suis mort,  
Volnay, pomard, Beaune et moulin à vent  
Fait-on sonner votre âge en vous servant,  
Je suis vivant, bien vivant, très vivant.

Des pauvres rois veut-on régler le sort,  
Priez pour moi, je suis mort, je suis mort,  
En fait de vin qu'on se montre savant,  
Dût-on pousser le sujet trop avant  
Je suis vivant, bien vivant, très vivant.

Faut-il aller guerroyer dans le Nord,  
Priez pour moi, je suis mort, je suis mort,  
Que, près du feu, l'un l'autre se bravant,  
On trinque à la dernière un paravent,  
Je suis vivant, bien vivant, très vivant.

De beaux esprits s'annoncent-ils d'abord,  
Priez pour moi, je suis mort, je suis mort,  
Mais, sans esprit, faut-il mettre en avant  
De gais couplets qu'on répète en buvant,  
Je suis vivant, bien vivant, très vivant.

Suis-je au sermon d'un bigot qui m'endort,  
Priez pour moi, je suis mort, je suis mort,  
Que l'amitié réclame un coeur servant,  
Que dans la cave elle fonde un couvent,  
Je suis vivant, bien vivant, très vivant.

Monseigneur entre, et la liberté sort,  
Priez pour moi, je suis mort, je suis mort,  
Mais que Thémire à table nous trouvant,

Avec l'ai s'égaie en arrivant,  
 Je suis vivant, bien vivant, très-vivant !  
 Faut-il sans boire abandonner ce bord,  
 Priez pour moi je suis mort, je suis mort !  
 Mais pour m'y voir jeter l'ancre souvent,  
 Le verre en main quand j'implore un bon vent,  
 Je suis vivant, bien vivant, très-vivant !



## LE PRINTEMPS ET L'AUTOMNE

Deux saisons reglent toutes choses,  
 Pour qui sait vivre en s'amusant  
 Au printemps nous devons les roses,  
 A l'automne un jus bienfaisant  
 Les jours croissent, le cœur s'éveille  
 On fait le vin quand ils sont courts  
 Au printemps, adieu la bouteille !  
 En automne, adieu les amours !

Mieux il vaudrait unir sans doute  
 Ces deux penchants faits pour charmer ,  
 Mais pour ma santé je redoute  
 De trop boire et de trop aimer  
 Or, la sagesse me conseille  
 De partager ainsi mes jours  
 Au printemps, adieu la bouteille !  
 En automne, adieu les amours !

Au mois de mai j'ai vu Rosette,  
 Et mon cœur a subi ses lois  
 Que de caprices la coquette  
 M'a fait essuyer en six mois !  
 Pour lui rendre enfin la pareille  
 J'appelle octobre à mon secours  
 Au printemps, adieu la bouteille !  
 En automne, adieu les amours !

Je prends, quitte, et reprends Adèle,  
 Sans façon comme sans regrets  
 Au revoir, un jour me dit-elle  
 Elle revint longtemps après,  
 J'étais à chanter sous la treille  
 Ah ! dis-je, l'année a son cours  
 Au printemps, adieu la bouteille !

—





LA MÈRE AVEUGLE.

En automne, adieu les amours<sup>1</sup>

Mais il est une enchanteresse  
Qui change à son gré mes plaisirs  
Du vin elle excite l'ivresse

1 Et maîtrise jusqu'aux désirs  
Pour elle ce n'est pas merveille  
De troubler l'ordre de mes jours,  
Au printemps avec la bouteille,  
En automne avec les amours



## LA MIRI AVIUGLI

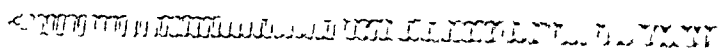
LE TROISIÈME ACTE

Tout en filant votre lin  
Ecoutez moi bien, ma fille  
Déjà votre cœur sautille  
Au nom du jeune Colin  
Craignez ce qu'il vous conseille  
Quoique aveugle, je surveille,  
A tout je prête l'oreille  
Et vous soupirez tout bas  
Votre Colin n'est qu'un traître  
Mais vous ouvrez la fenêtre,  
Lise, vous ne filez pas (bis)  
Il fut trop chaud, dites-vous,  
Mais par la fenêtre ouverte,  
A Colin, toujours alerte,  
Ne faites pas les yeux doux  
Vous vous plaignez que je gronde  
Hélas! je fus jeune et blond,  
Je sais combien dans ce monde  
On peut faire de faux pas  
L'amour trop souvent l'emporte  
Mais quelqu'un est à la porte  
Lise, vous ne filez pas  
C'est le vent, me dites vous,  
Qui fait crier la serrure,  
Et mon vieux chien qui murmure  
Gagne à cela de bons coups  
Oui, suez-vous à mon âge  
Colin deviendra volage

Craignez, si vous n'êtes sage,  
De pleurer sur vos appas  
Grand Dieu ! que viens-je d'entendre ?  
C'est le bruit d'un baiser tendre,  
Lise, vous ne filez pas

C'est votre oiseau, dites-vous,  
C'est votre oiseau qui vous baise.  
Dites-lui donc qu'il se taise,  
Et redoute mon courroux  
Ah ! d'une folle conduite  
Le déshonneur est la suite,  
L'amant qui vous a séduite  
En rit même entre vos bras  
Que la prudence vous sauve  
Mais vous allez vers l'alcôve,  
Lise, vous ne filez pas

C'est pour dormir, dites-vous  
Quoi ! me jouer de la sorte ?  
Colin est ici, qu'il sorte,  
Ou devienne votre époux  
En attendant qu'à l'église  
Le séducteur vous conduise,  
Filez, filez, filez, Lise,  
Près de moi, sans faire un pas  
En vain votre lin s'embrouille,  
Avec une autre quenouille.  
Non, vous ne filerez pas



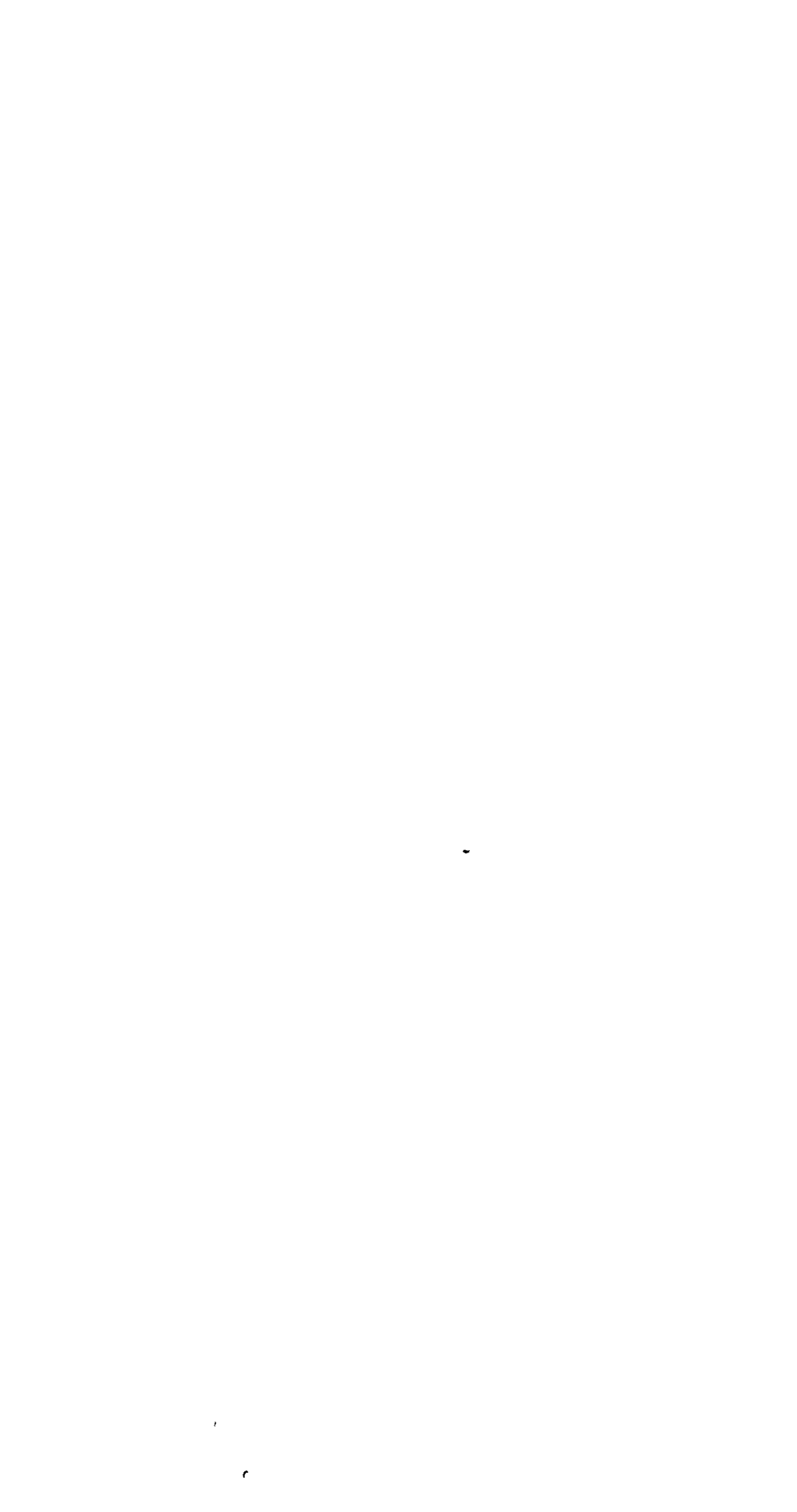
## LE PETIT HOMME GRIS.

Air Tolo, c. r. l. r.

Il est un petit homme  
Tout habillé de gris,  
Dans Paris.  
Jouïssu comme une pomme,  
Qui, sans un sou comptant,  
Vit content,  
Et dit Moi, je m'en .  
Et dit Moi, je m'en ..  
Ma foi, moi, je m'en ris !  
Oh ! qu'il est gai (bis) le petit homme gris !



LE PETIT HOMME GRIS



A courir les fillettes,  
 A boire sans compter,  
 A chanter,  
 Il s'est couvert de dettes,  
 Mais, quant aux créanciers,  
 Aux huissiers,  
 Il dit Moi, je m'en  
 Il dit Moi, je m'en  
 Ma foi, moi, je m'en ris !  
 Oh ! qu'il est gai (*bis*) le petit homme gris !  
 Qu'il pleuve dans sa chambre,  
 Qu'il s'y couche le soir  
 Sans y voir,  
 Qu'il lui faille en décembre  
 Souffler, faute de bois,  
 Dans ses doigts,  
 Il dit Moi, je m'en  
 Il dit Moi, je m'en  
 Ma foi moi, je m'en ris !  
 Oh ! qu'il est gu (*bis*) le petit homme gris !  
 Sa femme, assez gentille  
 Tait payer ses atours  
 Aux amours,  
 Aussi, plus elle brille,  
 Plus on le montre au doigt  
 Il le voit,  
 Et dit Moi, je m'en  
 Et dit Moi, je m'en  
 Ma foi, moi, je m'en ris !  
 Oh ! qu'il est gai (*bis*) le petit homme gris !  
 Quand la goutte l'accable  
 Sur son lit déliré  
 Le cure,  
 De la mort et du diable,  
 Parle à ce moribond,  
 Qui répond  
 Ma foi moi je m'en  
 Ma foi, moi, je m'en  
 Ma foi, moi, je m'en ris !  
 Oh ! qu'il est gu (*bis*) le petit homme gris !



# LA BONNE FILLE,

OU LES MOEURS DU TEMPS — 1813

Air Il est toujours l. m. p.

Je sais fort bien que sur moi l'on babille,  
 Que soi-disant  
 J'ai le ton trop plaisant,  
 Mais cet air amusant  
 Sied si bien à Camille'  
 Philosophe par goût,  
 Et toujours et de tout  
 Je ris, je ris, tant je suis bonne fille  
 Pour le théâtre ayant quitté l'aiguille,  
 A mon début,  
 Craignant quelque rebut,  
 Je me livre en tribut  
 Au censeur Mascarille,  
 Et ce cuistre insolent  
 Dénigre mon talent,  
 Mais moi j'en ris, tant je suis bonne fille  
 Un sénateur, qui toujours apostille,  
 Dit Je voudrais  
 Servir tes intérêts,  
 Lors j'essaye a grands frais  
 D'échauffer le vieux drille  
 Quoi qu'il fit espérer,  
 Je n'en pus rien tirer,  
 Mais j'en ai ri, tant je suis bonne fille  
 Un chambellan, qui de cinquante pétille,  
 Après qu'un jour  
 Il m'eut fait voir la cour,  
 Enrichit mon amour  
 De ce jonc qui scintille  
 J'en fais voir le chaton  
 C'est du faux, me dit-on,  
 Et moi j'en ris, tant je suis bonne fille  
 Un bel esprit, beau de l'esprit qu'il pille,  
 Grace a moi fut  
 Nommé de l'Institut.



LA BONNE FILLE





Quand des voix qu'il me dut  
 Vient l'éclat dont il brille,  
 Avec moi que de fois  
 Il a manqué de voix !  
 Mais j'en ai ri, tant je suis bonne fille  
 Un lycéen, qui sort de sa coquille,  
 Tout triomphant  
 Dans ses bras m'étouffant  
 De me faire un enfant  
 Me proteste qu'il grille  
 Et le petit moi veux,  
 Au lieu d'un, m'en fait deux,  
 Mais moi j'en ris, tant je suis bonne fille  
 Trois auditeurs me disent Viens, Camille,  
 Soupe avec nous,  
 Que nous fassions les fous  
 J'étais seule pour tous  
 L'un d'eux me déshabille  
 Puis le vin met dedans  
 Nos petits intendants,  
 Et moi j'en ris, tant je suis bonne fille  
 Telle est ma vie, et sur mainte vétille  
 J'aurais ici  
 Pu glisser, Dieu merci !  
 Dans ses jupons aussi  
 Je sais qu'on s'entortille,  
 Mais les restrictions  
 Mais les précautions,  
 Moi, je m'en ris, tant je suis bonne fille



## AINSI SOIT-IL

481

Air Alléluia

Je suis devin mes chers amis  
 L'avenir qui nous est promis  
 Se découvrir à mon art subtil  
 Ainsi soit-il !

Plus de poète adulateur  
 Le puissant craindra le flatteur,

Nul courtisan ne sera vil  
Ainsi soit-il !

Plus d'usuriers, plus de joueurs,  
De petits banquiers grands seigneurs,  
Et pas un commis incivil  
Ainsi soit-il !

L'amitié, charme de nos jours,  
Ne sera plus un froid discours  
Dont l'infortune rompt le fil  
Ainsi soit-il !

La fille, novice à quinze ans,  
A dix-huit avec ses amants  
N'exercera que son habil  
Ainsi soit-il !

Femme fuira les vains atours,  
Et son mari pendant huit jours  
Pourra s'absenter sans péril  
Ainsi soit-il !

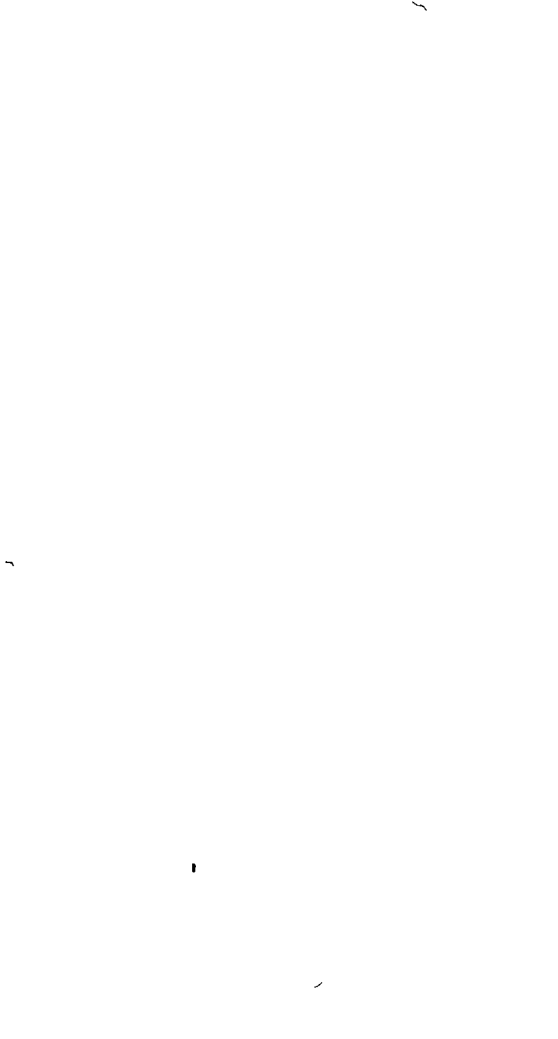
L'on montrera dans chaque écrit  
Plus de génie et moins d'esprit,  
Laissant tout jargon pueril  
Ainsi soit-il !

L'auteur aura plus de fierté,  
L'acteur moins de fatuité,  
Le critique sera civil  
Ainsi soit-il !

On rira des erreurs des grands,  
On chahutera leurs agents,  
Sans voir arriver l'alguazil  
Ainsi soit-il !

En France enfin renaît le goût,  
La justice règne partout,  
Et la vérité sort d'exil  
Ainsi soit-il !

Or, mes amis, bénissons Dieu,  
Qui met chaque chose en son lieu  
Celles-ci sont pour l'an trois mil  
Ainsi soit-il !





L'ÉDUCATION DES DEMOISELLES.



## L'ÉDUCATION DES DEMOISELLES

Air Tra la la L'Amour et la

Le bel instituteur de filles  
Que ce monsieur de l'énelon !  
Il parle de messe et d'aiguilles  
Maman, c'est un sot tout du long  
Concerts, bals et pièces nouvelles  
Nous instruisent mieux que cela  
Tra la la la, les demoiselles,  
Tra la la la, se forment là

Qu'a broder une autre s'applique,  
Maman, je veux au piano,  
Avec mon maître de musique,  
D'Armide chante le duo  
Je crois sentir les étincelles  
De l'amour dont Renaud brûle  
Tra la la la, les demoiselles,  
Tra la la la se forment là

Qu'une autre écrive la dépense,  
Maman, pendant une heure ou deux,  
Je veux que mon maître de danse  
M'enseigne un pas voluptueux  
Ma robe rend mes pieds rebelles  
Un peu plus haut relevons-la  
Tra la la la, les demoiselles,  
Tra la la la, se forment là

Que sur ma sœur une autre veille,  
Maman, je veux mettre au salon  
Déjà je dessine à merveille  
Les contours de cet Apollon  
Grand Dieu, que ses formes sont belles !  
Surtout les beaux nus que voilà !  
Tra la la la, les demoiselles,  
Tra la la la, se forment là

Maman, il faut qu'on me marie  
La coutume ainsi l'exigeant  
Je t'avourai, ma chère amie,  
Que même le cas est urgent

Le monde sait de mes nouvelles,  
 Mais on y rit de tout cela  
 Tra la la la, les demoiselles,  
 Tra la la la, se forment la



## DEO GRATIAS D'UN ÉPICURIEN.

Air Tout le long de la rivière

Dans ce siècle d'impiété,  
 L'on rit du *Benedicite* !  
 Faut-il qu'a peine il m'en souviennne ?  
 Mais que pour l'appétit revienne,  
 Je dis mes *grâces* lorsqu'enfin  
 Je n'ai plus soif, je n'ai plus faim  
 Toujours l'espoir suit le plaisir qui passe  
 Que vous êtes bon, mon Dieu ! je vous rends grâce,  
 O mon Dieu ! mon Dieu ! je vous rends grâce

Mon voisin, faible du cerveau,  
 Ne boit jamais son vin sans eau,  
 Rien qu'a voir mousser le champagne,  
 Déjà la migraine le gagne,  
 Tandis que pur, et coup sur coup,  
 Pour ma sante je bois beaucoup  
 Vous savez seul comment tout cela passe.  
 Que vous êtes bon, mon Dieu ! je vous rends grâce,  
 O mon Dieu ! mon Dieu ! je vous rends grâce

De soupçons jaloux assiégé,  
 Dorval n'a ni bu ni mangé  
 Cet epoux sans philosophie  
 Par bonheur de nous se défie,  
 Et tient sa femme, aux yeux si doux,  
 Sous triple porte a deux verroux .  
 Par la fenêtre il fait tout pour qu'on passe  
 Que vous êtes bon, mon Dieu ! je vous rends grâce,  
 O mon Dieu ! mon Dieu ! je vous rends grâce

Certain soir, monsieur célébra  
 Une déesse d'Opéra  
 Pour prix d'un grain d'encens profane,  
 Vite au régime on le condamne ,  
 Sans accident, moi j'ai fêté  
 Huit danseuses de la Gaité







MADAME GRÉGOIRE.

Pour un miracle on veut que cela passe  
Que vous êtes bon, mon Dieu ! je vous rends grâce  
O mon Dieu ! mon Dieu ! je vous rends grâce

Mais quel convive, assis là-bas,  
N ose rire et ne chante pas ?  
Chut ! me dit-on, c est un vrai sage  
Qui dans les cours a fait naufrage  
Quoi ! chez nous cet homme rêveur  
Des rois regrette la faveur !

Plus sage, moi, je sais comme on s en passe  
Que vous êtes bon, mon Dieu ! je vous rends grâce  
O mon Dieu ! mon Dieu ! je vous rends grâce

A table trouvant tout au mieux,  
Je crois qu un ordre exprès des cieux  
Tient en haleine la sagesse,  
Des fous ménage la faiblesse,  
Et fait de leur vie un repas  
Dont le dessert ne finit pas  
Où, c est ainsi que jeunesse se passe  
Que vous êtes bon, mon Dieu ! je vous rends grâce  
O mon Dieu ! mon Dieu ! je vous rends grâce



## MADAME GRÉGOIRE

À CÉLÉSTE

C était de mon temps  
Que brillait madame Grégoire  
J allais à vingt ans  
Dans son cabaret rire et boire  
Elle attirait les gens  
Par des airs engageants  
Plus d un brun à large poitrine  
Avait là crédit sur la mine  
Ah ! comme on entrut  
Boire à son cabaret !

D un certain époux  
Bien qu elle pleurât la mémoire,  
Personne de nous  
N avait connu défunt Grégoire,

Mais a le remplacer  
 Qui n'eût voulu penser ?  
 Heureux l'écot où la commerc  
 Apportait sa pinte et son verre !  
 Ah ! comme on entraît  
 Boire a son cabaret !

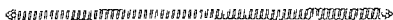
Je crois voir encor  
 Son gros rire aller jusqu'aux larmes,  
 Et sous sa croix d'or  
 L'ampleur de ses pudiques charmes  
 Sur tous ses agrements  
 Consultez ses amants ,  
 Au comptoir la sensible brune  
 Leur rendait deux pièces pour une  
 Ah ! comme on entraît  
 Bone a son cabaret !

Des buveurs grivois  
 Les femmes lui cherchaient querelle  
 Que j'ai vu de fois  
 Des galants se battre pour elle !  
 La garde et les amours  
 Se chamaillant toujours,  
 Elle, en femme des plus capables,  
 Dans son lit cachait les coupables  
 Ah ! comme on entraît  
 Boire a son cabaret !

Quand ce fut mon tour  
 D'être en tout le maître chez elle,  
 C'était chaque jour  
 Pour mes amis fête nouvelle  
 Je ne suis point jaloux  
 Nous nous ariangions tous  
 L'hôtesse, poussant a la vente,  
 Nous livrait jusqu'a la servante  
 Ah ! comme on entraît  
 Boire a son cabaret !

Tout est bien changé  
 N'ayant plus rien a mettre en perce,  
 Elle a pris congé  
 Et des plaisirs et du commerce  
 Que je regrette, hélas !  
 Sa cave et ses appas !

Longtemps encor chaque pratique  
S'écrit devant sa boutique  
Ah ! comme on entraît  
Boire à son cabaret !



## CHARLES SEPT

Musique de M B Wilhem

Je vais combattre, Agnès l'ordonne  
Adieu, repos, plaisirs adieu !  
J'aurai, pour venger ma couronne,  
Des héros, l'amour et mon Dieu  
Anglais, que le nom de ma belle  
Dans vos rangs porte la terreur  
J'oubliais l'honneur auprès d'elle  
Agnès me rend tout à l'honneur

Dans les jeux d'une cour oisive,  
Français et roi, loin des dangers,  
Je laissais la France captive  
En proie au fer des étrangers  
Un mot, un seul mot de ma belle  
A couvert mon front de rougeur  
J'oubliais l'honneur auprès d'elle,  
Agnès me rend tout à l'honneur

Si faut mon sang pour la victoire,  
Agnès tout mon sang coulera  
Mais non, pour l'amour et la gloire  
Victorieux Charles vivra  
Je dois vaincre, j'ai de ma belle  
Tous les chiffres et la couleur  
J'oubliais l'honneur auprès d'elle,  
Agnès me rend tout à l'honneur

Dunois La Trémouille, Saintrailles  
O Français ! quel jour enchanté  
Quand des l'uriers de vingt batailles  
Je couronnerai la beauté !  
Français nous devons à ma belle  
Moi la gloire et vous le bonheur  
J'oubliais l'honneur auprès d'elle  
Agnès me rend tout à l'honneur



## MES CHEVEUX.

Air Vaud n° 10 de 1812

Mes bons amis, que je vous prêche à table,  
Moi, l'apôtre de la gaité.

Opposez tous au destin peu traitable  
Le repos et la liberté.

A la grandeur, a la richesse,  
Préférez des loisirs heureux

C'est mon avis, moi de qui la sagesse  
A fait tomber tous les cheveux

Mes bons amis, voulez-vous dans la joie  
Passer quelques instants sereins,

Buvez un peu, c'est dans le vin qu'on noie  
L'ennui, l'humeur et les chagrins

A longs flots puisez l'allégresse

Dans ces flacons d'un vin mousseux.

C'est mon avis, moi de qui la sagesse  
A fait tomber tous les cheveux.

Mes bons amis, et bien boire et bien me

N'est rien encor sans les amours

Que la beauté vous charme et vous attire,

Dans ses bras coulez tous vos jours

Gloire, trésors, santé, jeunesse,

Sacrifiez tout à ses vœux

C'est mon avis, moi de qui la sagesse

A fait tomber tous les cheveux

Mes bons amis, du sort et de l'envie

On brave ainsi les traits cuisants

En peu de jours usant toute la vie

On en retrace les vieux ans

Achetez la plus douce ivresse

Au prix d'un âge malheureux

C'est mon avis, moi de qui la sagesse

A fait tomber tous les cheveux.





LES GUEUX.



## LES GUEUX

181

Air Première rond du D p et pour Saint Mal

Les gueux, les gueux  
Sont les gens heureux  
Ils s'aiment entre eux  
Vivent les gueux !

Des gueux chantons la louange  
Que de gueux hommes de bien !  
Il faut qu'enfin l'esprit venge  
L'honnête homme qui n'a rien

Les gueux, les gueux  
Sont les gens heureux ,  
Ils s'aiment entre eux  
Vivent les gueux !

Oui, le bonheur est facile  
Au sein de la pauvreté  
J'en atteste l'Evangile  
J'en atteste ma gaité

Les gueux les gueux  
Sont les gens heureux ,  
Ils s'aiment entre eux  
Vivent les gueux !

Au Parnasse la misère  
Longtemps a régné, dit-on  
Quel bien possédait Homère ?  
Une besace un bâton

Les gueux les gueux  
Sont les gens heureux ,  
Ils s'aiment entre eux  
Vivent les gueux !

Vous qu'afflige la détresse  
Croyez que plus d'un héros  
Dans le soulier qui le blesse  
Peut regretter ses sabots

Les gueux les gueux



Sont les gens heureux ,  
Ils s'aiment entre eux  
Vivent les gueux !

Du faste qui vous étonne ,  
L'exil punit plus d'un grand  
Diogène , dans sa tonne ,  
Brave en paix un conquérant

Les gueux , les gueux ,  
Sont les gens heureux ,  
Ils s'aiment entre eux .  
Vivent les gueux !

D'un palais l'éclat vous frappe ,  
Mais l'ennui vient y gémir  
On peut bien manger sans nappe ,  
Sur la paille on peut dormir

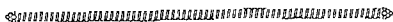
Les gueux , les gueux ,  
Sont les gens heureux ,  
Ils s'aiment entre eux  
Vivent les gueux !

Quel dieu se plaît et s'agite  
Sur ce grabat qu'il fleurit ?  
C'est l'amour qui rend visite  
A la pauvreté qui rit

Les gueux , les gueux ,  
Sont les gens heureux ,  
Ils s'aiment entre eux  
Vivent les gueux !

L'amitié que l'on regrette  
N'a point quitté nos climats  
Elle trinque à la guinguette ,  
Assise entre deux soldats

Les gueux , les gueux ,  
Sont les gens heureux ,  
Ils s'aiment entre eux  
Vivent les gueux !



## LA DESCENTE AUX ENFERS

( 1711 )

Air Boira qui voudra larirett

Sur la foi de votre bonne,  
Vous qui craignez Lucifer,  
Approchez, que je vous donne  
Des nouvelles de l'Enfer

Tant qu'on le pourra, larirette,  
On se damnera larira

Tant qu'on le pourra,  
L'on trinquera

Chantera

Aimera

La fillette

Tant qu'on le pourra, larirette ,

On se damnera larira

Sachez que la nuit dernière

Sur un vieux balai rôti

Avec certaine sorcière,

Pour l'Enfer je suis parti

Tant qu'on le pourra, larirette,

On se damnera, larira

Tant qu'on le pourra,

L'on trinquera

Chantera,

Aimera

La fillette ,

Tant qu'on le pourra, larirette

On se damnera, larira

Ma sorcière est jeune et belle

Et dans ces lieux inconnus ,

Diablotins, par ribambelle,

Viennent baiser ses pieds nus

Tant qu'on le pourra, larirette

On se damnera larira

Tant qu'on le pourra

L'on trinquera,

Chantera,  
 Aimera  
 La fillette  
 Tant qu'on le pourra, larirette,  
 On se damnera, larira  
  
 Quoi qu'en disent maints bélîtres,  
 En entrant nous remarquons  
 Un amas d'écailles d'huîtres,  
 Et des debris de flacons.  
  
 Tant qu'on le pourra, larirette,  
 On se damnera, larira.  
 Tant qu'on le pourra,  
 L'on trinquera,  
 Chantera,  
 Aimera  
 La fillette.  
 Tant qu'on le pourra, larirette,  
 On se damnera, larira  
  
 Là, ni chaudieres, ni flammes,  
 Et si grands que soient leurs toits,  
 Aux Enfers nos pauvres âmes  
 Reprennent un peu de corps.  
  
 Tant qu'on le pourra, larirette,  
 On se damnera, larira  
 Tant qu'on le pourra,  
 L'on trinquera,  
 Chantera,  
 Aimera  
 La fillette  
 Tant qu'on le pourra, larirette,  
 On se damnera, larira  
  
 Chez lui le diable est bonhomme,  
 Aussi voyons-nous d'abord  
 Ixion faisant un somme  
 Près de Tantale ivre mort  
  
 Tant qu'on le pourra, larirette,  
 On se damnera, larira.  
 Tant qu'on le pourra,  
 L'on trinquera,  
 Chantera,  
 Aimera  
 La fillette.

Tant qu'on le pourra, larirette,  
On se damnera, larira

Rien n'est moins épouvantable  
Que l'aspect de ce démon,  
Sa majesté tenait table  
Entre Epicure et Ninon

Tant qu'on le pourra, larirette,  
On se damnera, larira

Tant qu'on le pourra  
L'on trinquera,  
Chantera,  
Aimera  
La fillette

Tant qu'on le pourra, larirette  
On se damnera, larira

Ses arrêts les plus sévères,  
Qu'en mourant nous redoutons,  
Sont rendus au bruit des verres  
Et de huit cents mirlitons

Tant qu'on le pourra larirette  
On se damnera, larira

Tant qu'on le pourra,  
L'on trinquera,  
Chantera,  
Aimera  
La fillette

Tant qu'on le pourra, larirette,  
On se damnera, larira

Aux buveurs à rouge trogne,  
Il dit Trinquons à grands coups  
Vous n'aimez que le bourgogne  
De champagne enivrez-vous

Tant qu'on le pourra, larirette  
On se damnera larira

Tant qu'on le pourra  
L'on trinquera  
Chantera,  
Aimera  
La fillette

Tant qu'on le pourra, larirette,  
On se damnera, larira

A la prude qui se gêne  
 Pour lorgner un jouvenceau ,  
 Il dit Avec Diogène  
 Fais l'amour dans un tonneau

Tant qu'on le pourra, larirette,  
 On se damnera, larira.

Tant qu'on le pourra ,  
 L'on trinquera ,  
 Chantera ,  
 Aimera  
 La fillette.

Tant qu'on le pourra, larirette ,  
 On se damnera, larira.

Gens dont nous fuyons les traces ,  
 Il vous dit Plus retenus ,  
 Laissez Cupidon aux Grâces ,  
 Contentez-vous de Vénus.

Tant qu'on le pourra, larirette,  
 On se damnera, larira

Tant qu'on le pourra ,  
 L'on trinquera ,  
 Chantera ,  
 Aimera  
 La fillette

Tant qu'on le pourra, larirette ,  
 On se damnera, larira

Il dit encor bien des choses  
 Qui charment les assistants ,  
 Puis a Ninon, sur des roses,  
 Il ôte au moins soixante ans

Tant qu'on le pourra, larirette ,  
 On se damnera, larira

Tant qu'on le pourra,  
 L'on trinquera ,  
 Chantera ,  
 Aimera  
 La fillette

Tant qu'on le pourra, larirette,  
 On se damnera, larira

Alors ma sorcière éprouve  
 Un désir qui l'embellit,

Et soudain je me retrouve  
 Dans ses bras et sur mon lit  
 Tant qu'on le pourra lairette,  
 On se damnera, larira  
 Tant qu'on le pourra,  
 L'on trinquera,  
 Chantera  
 Aimera  
 La fillette  
 Tant qu'on le pourra, laruette  
 On se damnera larira  
 Si, d'après ce qu'on rapporte,  
 On baille au céleste lieu,  
 Que le diable nous emporte  
 Et nous rendrons grace à Dieu  
 Tant qu'on le pourra, luirette,  
 On se damnera, larira  
 Tant qu'on le pourra,  
 L'on trinquera,  
 Chantera  
 Aimera  
 La fillette  
 Tant qu'on le pourra, larirette,  
 On se damnera larira



## LE COIN DE L'AMITIÉ

COUplets CHANTÉS PAR UNE DEMOISELLE À UNE JEUNE MARIE  
 SON AMIE

Air Vaudeville de la Part e carte

L'Amour, l'Hymen, l'Intérêt, la Folie,  
 Aux quatre coins se disputent nos jours  
 L'Amitié vient compléter la partie,  
 Mais qu'on lui fait de mauvais tours !  
 Lorsqu'aux plaisirs l'âme se livre entière,  
 Notre raison ne brille qu'à moitié  
 Et la Folie attaque la première  
 Le coin de l'Amitié

Puis vient l'Amour, joueur malin et traître  
 Qui de tromper éprouve le besoin

En tricherie on le dit passe maître ,  
 Pauvre Amitié, gare a ton coin !  
 Ce dieu jaloux, des qu'il voit qu'on l'adore,  
 A tout soumettre aspire sans pitié  
 Vous cedez tout, il veut avoir encore  
 Le coin de l'Amitié

L'Hymen arrive oh ! combien on le fête !  
 L'Amitié seule apprête ses atours  
 Mais dans les soins qu'il vient nous mettre en tete  
 Il nous renferme pour toujours  
 Ce dieu, chez lui calculant a toute heure,  
 Y laisse enfin l'Intérêt prendre pied ,  
 Et trop souvent lui donne pour demeure  
 Le coin de l'Amitié

Aupres de toi nous ne craignons, ma chere,  
 Ni l'intérêt, ni les folles erreurs ,  
 Mais aujourd'hui que l'Hymen et son frere  
 Inspirent de crainte a nos cœurs !  
 Dans plus d'un coin, où de fleurs ils se parent  
 Pour ton bonheur qu'ils règnent de moitié  
 Mais que jamais, jamais ils ne s'emparent  
 Du coin de l'Amitié



## L'AGE FUTUR ,

OU CE QUI SERONT NOS ENFANTS — 1814

Air Ail ? vous en avez vu !

Je le dis sans blesser personne,  
 Notre âge n'est point l'âge d'or ,  
 Mais nos fils, qu'on me le pardonne,  
 Vaudront bien moins que nous encor  
 Pour peupler la machine ronde,  
 Qu'on est fou de mettre du sien !

Ah ! pour un rien,  
 Oui, pour un rien,  
 Nous laisserions finir le monde,  
 Si nos femmes le voulaient bien

En joyeux gourmands que nous sommes,  
 Nous savons chanter un repas,  
 Mais nos fils, pesants gastronomes,

Boiront et ne chanteront pas  
 D'un sot et face rubiconde  
 Ils feront un épicurien

Ah ! pour un rien

Oui, pour un rien,  
 Nous laisserions finir le monde  
 Si nos femmes le voulaient bien

Grâce aux beaux esprits de notre âge,  
 L'ennui nous gagne assez souvent  
 Mais deux Instituts, je le gage,  
 Fûteront dans l'âge suivant  
 De se recruter à la ronde  
 Tous deux trouveront le moyen

Ah ! pour un rien,

Oui, pour un rien

Nous laisserions finir le monde  
 Si nos femmes le voulaient bien

Nous aimons bien un peu la guerre,  
 Mais sans redouter le repos  
 Nos fils, ne se reposant guère,  
 Batailleront à tout propos  
 Seul prix d'une ardeur furibonde  
 Un laurier sera tout leur bien

Ah ! pour un rien,

Oui, pour un rien

Nous laisserions finir le monde  
 Si nos femmes le voulaient bien

Nous sommes peu galants sans doute,  
 Mais nos fils d'excès en excès  
 L'garant l'amour sur sa route,  
 Ne lui parleront plus francs  
 Ils traduiront, Dieu les confonde !  
 L'Art d'aimer en italien

Ah ! pour un rien,

Oui, pour un rien

Nous laisserions finir le monde  
 Si nos femmes le voulaient bien

Ainsi, malgré tous nos sophistes  
 Chez nos descendants on verra  
 Pour grands hommes des journalistes  
 Pour amusement l'Opéra  
 Pas une vierge pudibonde,



Pas même un aimable vaurien  
 Ah! pour un rien,  
 Oui, pour un rien,  
 Nous laisserions finir le monde,  
 Si nos femmes le voulaient bien

De fleurs, amis, ceignant nos têtes,  
 Vainement nous formons des vœux  
 Pour que notre culte et nos fêtes  
 Soient en honneur chez nos neveux  
 Ce chapitre que Momus fonde  
 Chez eux manquera de doyen  
 Ah! pour un rien  
 Oui, pour un rien,  
 Nous laisserions finir le monde,  
 Si nos femmes le voulaient bien

~~~~~

LE VIEUX CELIBATAIRE

~~~~~

Allons, Babet, il est bientôt dix heures,  
 Pour un goutteux c'est l'instant du repos  
 Depuis un an qu'avec moi tu demeures,  
 Jamais, je crois, je ne fus si dispos.  
 A mon coucher ton aimable présence,  
 Pour ton bonheur ne sera pas sans fruit  
 Allons, Babet, un peu de complaisance,  
 Un lait de poule et mon bonnet de nuit

Petite bonne, agaçante et jolie,  
 D'un vieux garçon doit être le soutien  
 Jadis ton maître a fait mainte folie  
 Pour des minois moins friands que le tien  
 Je veux demain, bravant la médisance,  
 Au Cadran Bleu te régaler sans bruit  
 Allons, Babet, un peu de complaisance,  
 Un lait de poule et mon bonnet de nuit

N'expose plus a des travaux pémibles  
 Cette main douce et ce teint des plus frais,  
 Auprès de moi coule des jours paisibles,  
 Que mille atours relevent tes attraits  
 L'amour par eux m'a rendu sa puissance



LE VIEUX CÉLIBATAIRE



L'AMI ROBIN.

Ne vois tu pas son flambeau qui me luit ?  
Allons, Babet, un peu de complaisance  
Un lait de poule et mon bonnet de nuit

A mes désirs qu'on ! Babet se refuse !  
Mademoiselle, auriez vous un amant ?  
De mon neveu le jockey vous amuse,  
Mais songez y je fais mon testament  
Docile enfin livre sans résistance  
A mes baisers ce sein qui m'a séduit  
Allons, Babet, un peu de complaisance,  
Un lait de poule et mon bonnet de nuit

Ah ! tu te rends, tu cèdes à ma flamme !  
Mais la nature, hélas ! trahit mon cœur  
Ne pleure point, va, tu seras ma femme,  
Malgré mon âge et le public moqueur  
Fais donc si bien que ta douce influence  
Rende à mes sens la chaleur qui me fuit  
Allons, Babet, un peu de complaisance,  
Un lait de poule et mon bonnet de nuit



## L'AMI ROBIN

Air A la Monaco

De tout Cythere  
Sois le courtier  
On para bien ton ministère  
De tout Cythere  
Sois le courtier  
Ami Robin, quel bon métier !

Robin connaît toutes nos belles  
Et jusqu'ou leur prix peut aller  
Messieurs, qui voulez des pucelles,  
C'est à Robin qu'il faut parler

De tout Cythere  
Sois le courtier  
On para bien ton ministère  
De tout Cythere  
Sois le courtier  
Ami Robin quel bon métier !

Prodiguons l'or, et des maîtresses  
De toutes parts vont nous venir ,  
Car si nous tenions aux comtesses,  
Robin pourrait nous en fournir

De tout Cythère  
Sois le courtier  
On paîra bien ton ministere  
De tout Cythère  
Sois le courtier  
Ami Robin, quel bon metier !

J'ai connu Robin a l'école  
Ce n'était point un libertin ,  
Mais il gagnait mainte pistole  
A nous procurer l'Arétin

De tout Cythere  
Sois le courtier  
On paîra bien ton ministère  
De tout Cythère  
Sois le courtier  
Ami Robin, quel bon métier !

Quand de prendre femme il eut l'age,  
Il la prit belle exprès pour ça  
Par malheur la sienne était sage,  
Mais aussi Robin divorça

De tout Cythère  
Sois le courtier  
On paîra bien ton ministère  
De tout Cythère  
Sois le courtier  
Ami Robin, quel bon métier !

Que le neuf ou le vieux vous tente,  
Il sera votre fournisseur  
Robin vend sa nièce et sa tante,  
Il vendrait sa mère et sa sœur

De tout Cythère  
Sois le courtier  
On paîra bien ton ministère  
De tout Cythère  
Sois le courtier  
Ami Robin, quel bon métier !





LES GAULOIS ET LES FRANCS.



Si je lis bien dans son systeme  
Vers la cour il marche à grands pas  
Combien de gens qui déjà même  
Devant Robin ont chapeau bas !

De tout Cythere  
Sois le courtier  
On paiera bien ton ministère  
De tout Cythère  
Sois le courtier  
Ami Robin, quel bon métier !



## LES GAULOIS ET LES FRANCS

JANVIER 1814

Air Gai ! gai ! m r ou nol

Gai ! gai ! serrons nos rangs !  
Espérance  
De la France,  
Gai ! gai ! serions nos rangs !  
En avant Gaulois et Francs !  
D Attila suivant la voie,  
I a barbare  
Qu elle égare  
Vient une seconde fois  
Périr dans les champs gaulois  
Gai ! gai ! serrons nos rangs  
Espérance  
De la France,  
Gai ! gai ! serrons nos rangs,  
En avant, Gaulois et Francs !  
Renonçant a ses marais,  
Le Cosaque  
Qui bivouaque  
Croit, sur la foi des Anglais,  
Se loger dans nos palais  
Gai ! gai ! serrons nos rangs,  
Espérance  
De la France,  
Gai ! gai ! serrons nos rangs



En avant, Gaulois et Francs !

Le Russe, toujours tremblant

Sous la neige

Qui l'assiège,

Las de pain noir et de gland,

Veut manger notre pain blanc

Gai ! gai ! serrons nos rangs,

Esperance

De la France,

Gai ! gai ! serrons nos rangs,

En avant, Gaulois et Francs !

Ces vins que nous amassons

Pour les boire

A la victoire

Seraient bus par des Saxons !

Plus de vin, plus de chansons !

Gai ! gai ! serrons nos rangs,

Esperance

De la France,

Gai ! gai ! serrons nos rangs,

En avant, Gaulois et Francs !

Pour des Calmoucks durs et laids

Nos filles

Sont trop gentilles,

Nos femmes ont trop d'attraits

Ah ! que leurs fils soient Français !

Gai ! gai ! serrons nos rangs,

Espérance

De la France,

Gai ! gai ! serrons nos rangs,

En avant, Gaulois et Francs !

Quoi ! ces monuments chéris,

Histoire

De notre gloire,

S'écrouleraient en débris !

Quoi ! les Prussiens à Paris !

Gai ! gai ! serrons nos rangs,

Espérance

De la France,

Gai ! gai ! serrons nos rangs,

En avant, Gaulois et Francs !





FRÉTILLON.

Nobles Francs et bons Gaulois,  
 La paix, si chere  
 A la terre,  
 Dans peu viendra sous vos toits  
 Vous payer de tant d'exploits  
 Gai ! gai ! serrons nos rangs,  
 Espérance  
 De la France,  
 Gai ! gai ! serrons nos rangs,  
 En avant, Gaulois et Francs !

## FRÉTILLON

Air Ma commere quand je dan e

Francs amis des bonnes filles,  
 Vous connaissez Frétillon  
 Ses charmes aux plus gentilles  
 Ont fait baisser pavillon  
 Ma Frétillon, (*bis*)  
 Cette fille  
 Qui frétille,  
 N a pourtant qu'un cotillon  
 Deux fois elle eut équipage,  
 Dentelles et diamants,  
 Et deux fois mit tout en gage  
 Pour quelques fripons d'amants  
 Ma Frétillon, (*bis*)  
 Cette fille  
 Qui frétille  
 Reste avec un cotillon  
 Point de dame qui la vaille  
 Cet hiver, dans son taudis,  
 Couché presque sur la paille,  
 Mes sens étaient engourdis,  
 Ma Frétillon, (*bis*)  
 Cette fille  
 Qui frétille,  
 Mit sur moi son cotillon  
 Mais que vient-on de m'apprendre ?  
 Quoi ! le peu qui lui restait,

Frétillon a pu le vendre  
 Pour un fat qui la battait !  
     Ma frétillon, (*bis*)  
     Cette fille  
     Qui frétille,  
 A vendu son cotillon  
  
 En chemise, à la croisée,  
 Il lui faut tendre ses lacs  
 A travers la toile usée  
 Amour lorgne ses appas.  
     Ma Frétillon, (*bis*)  
     Cette fille  
     Qui frétille,  
 Est si bien sans cotillon  
  
 Seigneurs, banquiers et notaires,  
 La feront encor briller,  
 Puis encor des mousquetaires  
 Viendront la déshabiller  
     Ma Frétillon, (*bis*)  
     Cette fille  
     Qui frétille  
 Mourra sans un cotillon



## UN TOUR DE MAROTTE.

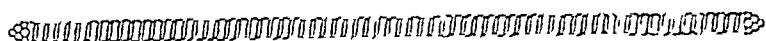
CHANSON CHANTÉE AUX SOUPERS DE MOMUS

Air La marmotte a mal aux pieds  
  
 Que Momus, dieu des bons couplets,  
     Soit l'am d'Épicure  
 Je veux porter ses chapelets  
     Pendus a ma ceinture  
     Payant tribut  
     A l'attribut  
     De sa gaité falote,  
     De main en main,  
     Jusqu'a demain  
     Passons-nous la marotte  
  
 La marotte au sceptre des rois  
     Oppose sa puissance  
 Momus en donne sur les doigts

Du grand que l'on encense  
 Gaiement frappons  
 Sots et fripons,  
 En casque, en mitre, en colte  
 De main en main,  
 Jusqu'à demain,  
 Passons nous la marotte  
  
 Qu'un fat soit l'aigle des salons,  
 Qu'un docteur sente l'ambre  
 Qu'un valet change ses galons  
 Sans changer d'antichambre,  
 Paris, enclin  
 Au trait malin,  
 Grâce à nous les ballotte  
 De main en main,  
 Jusqu'à demain,  
 Passons-nous la marotte  
  
 Mais de la marotte, à sa cour,  
 La beauté veut qu'on use,  
 C'est un des hochets de l'amour  
 Et Vénus s'en amuse  
 Son joyeux bruit  
 Souvent séduit  
 L'actrice et la devote  
 De main en main,  
 Jusqu'à demain  
 Passons-nous la marotte  
  
 Elle s'allie au tambourin  
 Du dieu de la vengeance  
 Quand pour guérir le noir chagrin  
 Coule un vin sans mélange  
 Oui ses grelots  
 Font à grands flots  
 Jaillir cet antidote  
 De main en main  
 Jusqu'à demain  
 Passons-nous la marotte  
  
 Point de convives paresseux  
 Amis car il me semble  
 Que l'amitié bénit tous ceux  
 Que la marotte assemble  
 Jeunes d'esprit,  
 Ensemble on rit,

Puis ensemble on radote  
 De main en main,  
 Jusqu'a demain,  
 Passons-nous la marotte.

Au bruit des grelots dans ce lieu,  
 Chantez donc votre messe  
 L'assistant, le prêtre et le dieu  
 Inspirent l'allégresse.  
 D'un gai refrain,  
 A ce lutrin,  
 Pour qu'on suive la note,  
 De main en main,  
 Jusqu'a demain,  
 Passons-nous la marotte.



## LA DOUBLE IVRESSÉ.

Air Que ne suis je la fougere

Je reposais sous l'ombrage,  
 Quand Nœris vint m'éveiller,  
 Je crus voir sur son visage  
 Le feu du désir briller  
 Sur son front Zéphyre agite  
 La rose et le pampre vert,  
 Et de son sein qui palpite  
 Flotte le voile entr'ouvert

Un enfant qui suit sa trace  
 (Son frère, si je l'en crois)  
 Presse pour remplir sa tasse  
 Des raisins entre ses doigts  
 Tandis qu'a mes yeux la belle  
 Chante et danse a ses chansons,  
 L'enfant, caché derrière elle,  
 Mêle au vin d'affreux poisons

Nœris prend la tasse pleine,  
 Y goûte et vient me l'offrir  
 Ah ! dis-je, la ruse est vaine  
 Je sais qu'on en peut mourir  
 Tu le veux, enchanteresse !  
 Je bois, dussé-je en ce jour

Du vin expier l'ivresse  
 Par l'ivresse de l'amour  
 Mon delire fut extrême  
 Mais aussi qu'il dura peu !  
 Ce n'est plus Nœris que j'aime  
 Et Nœris s'en fait un jeu  
 De ces ardeurs infidèles  
 Ce qui reste, c'est qu'enfin,  
 Depuis à l'amour des belles  
 J'ai mêlé le gout du vin



## VOYAGE AU PAYS DE COCAGNE

Air L'ombre s'évapore

Ah ! vers une rive  
 Ou sans peine on vive,  
 Qui m'aime me suive !  
 Voyageons gaïment  
 Ivre de champagne,  
 Je bats la campagne,  
 Et vois de Cocagne  
 Le pays charmant

Terre chérie,  
 Sois ma patrie  
 Qu'ici je rie  
 Du sort inconstant  
 Pour moi tout change  
 Bonheur étrange !  
 Je bois et mange  
 Sans un sou comptant

Mon appétit s'ouvre,  
 Et mon œil découvre  
 Les portes d'un Louvre  
 En tourte arrondi,  
 J'y vois de gros gardes  
 Cuirassés de bardes,  
 Portant hallebardes  
 De sucre candi



Bon Dieu ! que j'aime  
Ce doux système !  
Les canons même  
De sucre sont faits  
Riches sculptures,  
Belles peintures  
En confitures  
Ornent les buffets

Pierrots et Paillasses,  
Beaux esprits cocasses  
Charment sur les places  
Le peuple chahi,  
Pour qui cent fontaines,  
Au lieu d'eaux malsaines,  
Versent, toujours pleines,  
Le beaune et l'ai

Des gens enfouissent,  
D'autres défouissent,  
Aux broches tournent  
Veau, bœuf et mouton,  
Des lois de table  
L'ordre équitable,  
De tout coupable  
Fait un marmiton

Dans un palais j'entre,  
Et je m'assieds entre  
Des grands dont le ventre  
Se porte un défi,  
Je trouve en ce monde,  
Où la graisse abonde,  
Vénus toute ronde  
Et l'Amour bouffi

Nul front sinistre  
Propos de cunstre,  
Airs de ministre,  
N'y sont point permis  
La table est mise,  
La chère exquise,  
Que l'on se grise  
Trinquons, mes amis !

Mais parlons d'affaires  
Beautés peu sévères,

Qu au doux bruit des verres  
 D un dessert friand ,  
 On chante et l on disc  
 Quelque gaillardise  
 Qui nous scandalise  
 En nous égayant

Quand le vin tape  
 L époux qu on drappe ,  
 Que sur la nappe  
 Il s endort a point ,  
 De femme aimable  
 Mère intraitable ,  
 Ah ! sous la table  
 Ne regardez point

Tolle et tendre orgie !  
 La face rougie ,  
 La panse élargie ,  
 La chacun est roi ,  
 Et quand l heure invite  
 A gagner son gîte ,  
 L on rentre bien vite  
 Ailleurs que chez soi

Que de goguettes !  
 Que d amourettes !  
 Jamais de dettes ,  
 Point de nœuds constants  
 Entre l ivresse  
 Et la paresse ,  
 Notre jeunesse  
 Va jusqu a cent ans

Oui , dans ton empire ,  
 Cocagne , on respire  
 Mais qui vient détruire  
 Ce rêve enchanteur ?  
 Amis , j en ai honte ,  
 C est quelqu un qui monte  
 Apporter le compte  
 Du restaurateur



## LE COMMENCEMENT DU VOYAGE.

CHANSON CHANTÉE SUR LE BRIC-À-BAUC D'UN ENFANT NOUVEAU-NÉ

Air du Vaudeville des Chénilles de Maître Adam

Voyez, amis, cette barque légère  
Qui de la vie essaie encor les flots  
Elle contient gentille passagère,  
Ah ! soyons-en les premiers matelots.  
Déjà les eaux l'enlèvent au rivage,  
Que doucement elle fuit pour toujours.  
Nous qui voyons commencer le voyage,  
Par nos chansons égayons-en le cours.

Déjà le Sort a soufflé dans les voiles,  
Déjà l'Espoir prépare les agrès,  
Et nous promet, à l'éclat des étoiles,  
Une mer calme et des vents doux et frais.  
Fuyez, fuyez, oiseaux d'un noir présage  
Cette nacelle appartient aux Amours  
Nous qui voyons commencer le voyage,  
Par nos chansons égayons-en le cours

Au mât propice attachant leurs guirlandes,  
Oui, les Amours prennent part au travail.  
Aux chastes Sœurs on a fait des offrandes,  
Et l'Amitié se place au gouvernail.  
Bacchus lui-même anime l'équipage,  
Qui des Plaisirs invoque le secours  
Nous qui voyons commencer le voyage,  
Par nos chansons égayons-en le cours.

Qui vient encor saluer la nacelle ?  
C'est le Malheur benissant la Vertu,  
Et demandant que du bien fait par elle  
Sur cet enfant le prix soit répandu  
A tant de vœux, dont retentit la plage,  
Sûrs que jamais les dieux ne seront sourds,  
Nous qui voyons commencer le voyage,  
Par nos chansons égayons-en le cours.



## LA MUSIQUE

1810

Air La farira dondaine gai !

Purgeons nos desserts  
Des chansons a boire,  
Vivent les grands airs  
Du Conservatoire !

Bon !

La farira dondaine,

Gai !

La farira dondé

Tout est rechauffé  
Aux diners d Agathe  
Au lieu de café,  
Vite une sonate

Bon !

La farira dondaine,

Gai !

La farira dondé

L Opéra toujours  
Tait bruit et merveilles  
On y voit les sourds  
Boucher leurs oreilles

Bon !

La farira dondaine,

Gai !

La farira dondé

Acteurs tres-profonds,  
Sujets de disputes,  
Messieurs les bouffons,  
Soufflez dans vos flutes

Bon !

La farira dondaine,

Gai !

La farira dondé

Et vous, gens de l art,  
Pour que je jouisse,  
Quand c est du Mozart

Que l'on m'avertisse.

Bon !

La farira dondaine,

Gai !

La farira dondé.

Nature n'est rien ;

Mais on recommande

Goût italien

Et grâce allemande.

Bon !

La farira dondaine ,

Gai !

La farira dondé

Si nous t'enterrons,

Bel art dramatique,

Pour toi nous dirons

La messe en musique.

Bon !

La farira dondaine !

Gai !

La farira donde.



## LES GOURMANDS.

A MESSIEURS LES GASTRONOMES — 1810

Air Tout le long de la rivière

*Gourmands, cessez de nous donner*

*La carte de votre diner*

*Tant de gens qui sont au régime*

*Ont droit de vous en faire un crime*

*Et d'ailleurs, a chaque repas,*

*D'étouffer ne tremblez-vous pas ?*

*C'est une mort peu digne qu'on l'admire*

*Ah ! pour étouffer n'étouffons que de rire,*

*N'étouffons, n'étouffons que de rire*

*La bouche pleine, osez-vous bien*

*Chanter l'Amour, qui vit de rien ?*

*A l'aspect de vos barbes grasses,*

*D'effroi vous voyez fuir les Grâces,*

Ou, de truffes en vain gonflés,  
 Près de vos belles vous ronflez  
 I embonpoint même a du parfois vous nuire  
 Ah ! pour étouffer, n étouffons que de rire,  
 N étouffons, n étouffons que de rire

Vous n exaltez, maitres gloutons,  
 Que la gloire des marmitons  
 Méprisant l auteur humble et maigre  
 Qui mouille un pain bis de vin aigre,  
 Vous ne trouvez le laurier bon  
 Que pour la sauce et le jambon ,  
 Chez des Francais quel étrange délire !  
 Ah ! pour étouffer, n étouffons que de rire ,  
 N étouffons, n étouffons que de rire

Pour goûter a point chaque mets,  
 A table ne causez jamais,  
 Chassez en la plaisanterie  
 Trop de gens, dans notre patrie,  
 De ses charmes étaient imbus,  
 Les bons mots ne sont qu'un abus ,  
 Pourtant, messieurs, permettez-nous d en dire  
 Ah ! pour étouffer, n étouffons que de rire ,  
 N étouffons, n étouffons que de rire

Francais, dinons pour le dessert  
 L Amour y vient, Philis le sert ,  
 Le bouchon part, l esprit pétille,  
 La Décence même y babille,  
 Et par la Gaite, qui prend feu,  
 Se laisse coudoyer un peu  
 Chantons alors l ai qui nous inspire  
 Ah ! pour étouffer, n étouffons que de rire ,  
 N étouffons, n étouffons que de rire



## MA DERNIERE CHANSON, PEUT-ÊTRE

FIN DE JANVIER — 1814

Air Eh quoi ! vous somme illez encore ? (d° Fan bon)

Je n eus jamais d indifférence  
 Pour la gloire du nom francais

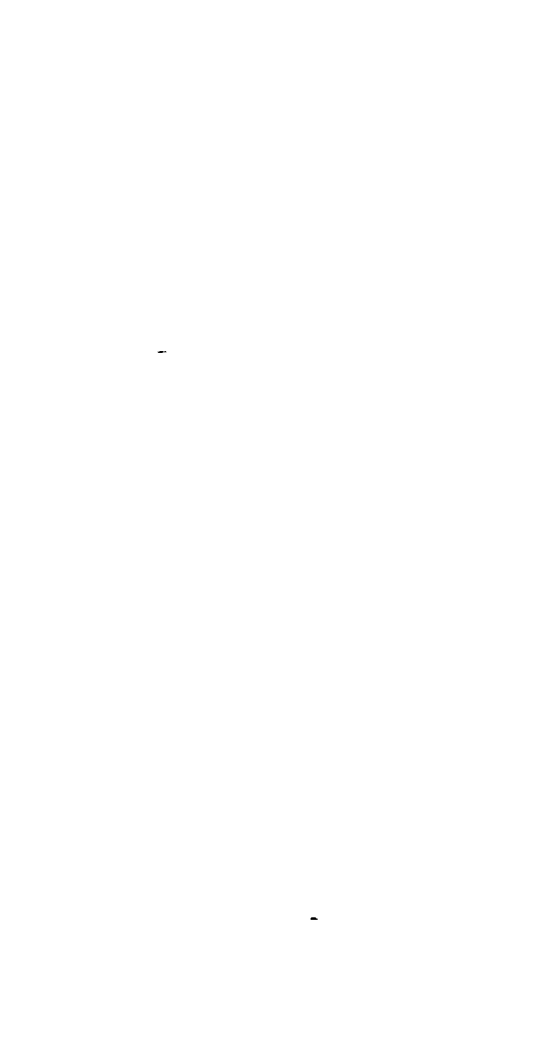
L'étranger envahit la France,  
Et je maudis tous ses succès  
Mais, bien que la douleur honore,  
Que servira d'avoir gémi ?  
Puisqu'ici nous rions encore,  
Autant de pris sur l'ennemi !

Quand plus d'un brave aujourd'hui tremble,  
Moi poltron, je ne tremble pas  
Heureux que Bacchus nous rassemble  
Pour trinquer à ce gai repas !  
Amis, c'est le dieu que j'implore,  
Par lui mon cœur est affermi  
Buvons gaîment, buvons encore  
Autant de pris sur l'ennemi !

Mes créanciers sont des corsaires  
Contre moi toujours soulevés.  
J'allais mettre ordre à mes affaires,  
Quand j'appris ce que vous savez  
Gens que l'avarice dévore,  
Pour votre or soudain j'ai frémi  
Prêtez-m'en donc, prêtez encore :  
Autant de pris sur l'ennemi !

Je possède jeune maîtresse,  
Qui va courir bien des dangers  
Au fond, je crois que la traîtresse  
Desire un peu les étrangers  
Certains excès que l'on déplore  
Ne l'épouvantent qu'à demi.  
Mais cette nuit me reste encore  
Autant de pris sur l'ennemi !

Amis, s'il n'est plus d'espérance,  
Jurons, au risque du trépas,  
Que pour l'ennemi de la France  
Nos voix ne résonneront pas  
Mais il ne faut point qu'on ignore  
Qu'en chantant le cygne a fini  
Toujours Français, chantons encore  
Autant de pris sur l'ennemi !







L'ÉLOGE DES CHAPONS.

CHAPONS

# ÉLOGE DES CHAPONS

Le Pileux et le Gris

Pour ma part, moi, j'en réponds,  
 Oui, poulettes,  
 Oui, coquettes,

Pour ma part, moi, j'en réponds,  
 Bienheureux sont les chapons !

Exempts du tendre embarras  
 Qui maigrit l'espèce humaine,  
 Comme ils sont dodus et gras,  
 Ces bons citoyens du Maine !

Pour ma part, moi, j'en réponds,  
 Oui, poulettes,  
 Oui, coquettes,

Pour ma part, moi, j'en réponds,  
 Bienheureux sont les chapons !

Qui d'eux, troublé nuit et jour  
 Fut jaloux jusqu'à la rage,  
 Leur faut-il contre l'amour  
 Recourir au mariage ?

Pour ma part, moi, j'en réponds,  
 Oui, poulettes,  
 Oui, coquettes,

Pour ma part, moi, j'en réponds,  
 Bienheureux sont les chapons !

Plusieurs, pour la forme, ont pris  
 Une compagne gentille  
 J'en sais qui sont bons maris,  
 Qui même ont de la famille

Pour ma part, moi, j'en réponds,  
 Oui, poulettes,  
 Oui, coquettes,

Pour ma part, moi, j'en réponds,  
 Bienheureux sont les chapons !

Moderés dans leurs desirs,  
 Jamais ces gens que j'estime  
 N'ont pour fruit de leurs plaisirs

Les remords ou le régime.

Pour ma part, moi, j'en réponds,  
 Oui, poulettes,  
 Oui, coquettes,  
 Pour ma part, moi, j'en réponds,  
 Bienheureux sont les chapons !

Or, messieurs, examinons  
 Notre sort auprès des belles  
 Que de mal nous nous donnons  
 Pour tromper des infidèles !

Pour ma part, moi, j'en réponds,  
 Oui, poulettes,  
 Oui, coquettes,  
 Pour ma part, moi, j'en réponds,  
 Bienheureux sont les chapons !

C'est mener un train d'enfer,  
 Quelque agrément qu'on y trouve,  
 D'ailleurs on n'est pas de fer,  
 Et Dieu sait comme on le prouve !

Pour ma part, moi, j'en réponds,  
 Oui, poulettes,  
 Oui, coquettes,  
 Pour ma part, moi, j'en réponds,  
 Bienheureux sont les chapons !

En dépit d'un faux honneur,  
 Prenons donc un parti sage  
 Faisons tous notre bonheur  
 Allons, messieurs, du courage !

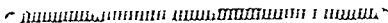
Pour ma part, moi, j'en réponds,  
 Oui, poulettes,  
 Oui, coquettes,  
 Pour ma part, moi, j'en réponds,  
 Bienheureux sont les chapons !

Assez de monde concourt  
 A propager notre espèce  
 Coupons, morbleu ! coupons court  
 Aux erreurs de la jeunesse

Pour ma part, moi, j'en réponds,  
 Oui, poulettes,  
 Oui, coquettes,



Pour ma part, moi, j'en réponds  
 Bienheureux sont les charpons!



## LE BON FRANÇAIS

CHANSON CHANTÉE DEVANT DES AIDES DE CAMP DE L'EMPEREUR  
 ALEXANDRE — MAI 1812

I I I I I

J'aime qu'un Russe soit Russe,  
 Et qu'un Anglais soit Anglais  
 Si l'on est Prussien en Prusse  
 En France soyons Français  
 Lorsqu'ici nos cœurs émus  
 Comptent des Français de plus ,

Mes amis, mes amis,  
 Soyons de notre pays  
 Oui, soyons de notre pays

Charles Quint portait envie  
 À ce roi plein de valeur  
 Qui s'écriait à Pavia  
*Tout est perdu fors l'honneur!*  
 Consolons par ce mot là  
 Ceux que le nombre accablait

Mes amis, mes amis,  
 Soyons de notre pays,  
 Oui, soyons de notre pays

Louis dit-on, fut sensible  
 Aux malheurs de ces guerriers  
 Dont l'hiver le plus terrible  
 A seul flétri les lauriers  
 Pres des lis qu'ils soutiendront  
 Ces lauriers reverdiront

Mes amis mes amis  
 Soyons de notre pays,  
 Oui soyons de notre pays

Reste à voir si l'on se rappelle que M. le comte d'Artois a été le  
 premier à se charger de la réimpression de ce livre, et que  
 les y avoir eu la même parenté, c'est que le livre de son  
 premier à se charger de la réimpression de ce livre, et que  
 les y avoir eu la même parenté, c'est que le livre de son

Enchaîné par la souffrance,  
Un roi fatal aux Anglais \*  
A jadis sauvé la France  
Sans sortir de son palais  
On sait, quand il le faudra,  
Sur qui Louis s'appuira \*\*.

Mes amis, mes amis,  
Soyons de notre pays,  
Oui, soyons de notre pays

Redoutons l'anglomanie,  
Elle a déjà gâté tout  
N'allons point en Germanie  
Chercher les règles du goût  
N'empruntons à nos voisins  
Que leurs femmes et leurs vins

Mes amis, mes amis,  
Soyons de notre pays;  
Oui, soyons de notre pays

Notre gloire est sans seconde  
Français, où sont nos rivaux ?  
Nos plaisirs charment le monde  
Eclairé par nos travaux,  
Qu'il nous vienne un gai refrain,  
Et voila le monde en train !

Mes amis, mes amis,  
Soyons de notre pays,  
Oui, soyons de notre pays

En servant notre patrie,  
Où se fixent pour toujours  
Les plaisirs et l'industrie,  
Les beaux-arts et les amours,  
Amons, Louis le permet,  
Tout ce qu'Henri-Quatre aimait

Mes amis, mes amis,  
Soyons de notre pays,  
Oui, soyons de notre pays.

\* Charles V, dit le Sage

\*\* Le roi avait dit, à Saint-Ouen, aux maréchaux Masséna, Mortier, Lefèvre, Ney, etc, qu'il s'appuierait sur eux





LA GRANDE ORGIE.

# LA GRANDE ORCIE

1811

1 2 3 4 5

Le vin charme tous les esprits  
 Qu'on le donne  
 Par tonne  
 Que le vin pleuve dans Paris,  
 Pour voir les gens les plus aigris  
 Gris

Non, plus d'accès  
 Aux procès,  
 Vidons joyeux Français,  
 Vos cives renommées  
 Qu'un censeur vain  
 Croie en vain  
 L'air le pouvoir du vin,  
 Et s'enivre aux fumées

Le vin charme tous les esprits  
 Qu'on le donne  
 Par tonne  
 Que le vin pleuve dans Paris,  
 Pour voir les gens les plus aigris  
 Gris

Graves auteurs,  
 Froids rhéteurs,  
 Tristes prédicateur  
 Endormeurs d'auditoires  
 Cens a pamphlets  
 A couplets  
 Changez en fobelets  
 Vos larges écrittoires

Le vin charme tous les esprits  
 Qu'on le donne  
 Par tonne  
 Que le vin pleuve dans Paris  
 Pour voir les gens les plus aigris  
 Gris



Loin du fracas  
 Des combats,  
 Dans nos vins délicats  
 Mars a noyé ses foudres  
 Gardiens de nos  
 Arsenaux,  
 Cédez-nous les tonneaux  
 Ou vous mettiez vos poudres  
 Le vin charme tous les esprits  
 Qu'on le donne  
 Par tonne  
 Que le vin pleuve dans Paris,  
 Pour voir les gens les plus aigris  
 Gris

Nous qui courons  
 Les tendrons,  
 De Cythère enivrons  
 Les colombes légères  
 Oiseaux chéris  
 De Cypriis,  
 Venez, malgré nos cris,  
 Boire au fond de nos verres  
 Le vin charme tous les esprits  
 Qu'on le donne  
 Par tonne  
 Que le vin pleuve dans Paris,  
 Pour voir les gens les plus aigris  
 Gris

L'or a cent fois  
 Trop de poids  
 Un essaim de grivois,  
 Buvant a leurs mignonnes,  
 Trouve au total  
 Ce cristal  
 Préférable au métal  
 Dont on fait les couronnes  
 Le vin charme tous les esprits  
 Qu'on le donne  
 Par tonne  
 Que le vin pleuve dans Paris,  
 Pour voir les gens les plus aigris  
 Gris

Infants charmants  
De mains  
Qui des grands sentiments  
Banniront la folie  
Nos fils bien gros  
Bien dispos,  
Vallront parmi les pots,  
Le front taché de lie

Le vin charme tous les esprits  
Qu'on le donne  
Par tonne  
Que le vin pleuve dans Paris  
Pour voir les gens les plus aigris  
Gris

Et d'un honneur  
Suborneur  
Enfin du vrai bonheur  
Vous porterons les signes  
Les rois boiront  
Tous en rond  
Les lauriers serviront  
D'échalas à nos vignes

Le vin charme tous les esprits  
Qu'on le donne  
Par tonne  
Que le vin pleuve dans Paris,  
Pour voir les gens les plus aigris  
Gris

Raison adieu !  
Qu'en ce lieu  
Succombant sous le dieu  
Objet de nos louange  
Bien ou mal mis  
Tou amis  
Dans l'ivresse en formis  
Nous rêvons les vendans es !

Le vin charme tous les esprits  
Qu'on le donne  
Par tonne  
Que le vin pleuve dans Paris  
Pour voir les gens les plus aigris  
Gris



## LE JOUR DES MORTS.

Air Mirliton (Les deux premiers vers de l'air sont doublés)

Amis, entendez les cloches  
 Qui, par leurs sons gémissants,  
 Nous font de bruyants reproches  
 Sur nos rires indécents  
 Il est des âmes en peine,  
 Dit le prêtre intéressé  
 C'est le jour des morts, mirliton, mirlitaine,  
*Requiescant in pace !*

Qu'en ce jour la poésie  
 Sème les tombeaux de fleurs,  
 Qu'à nos yeux l'hypocrisie  
 Les ariose de ses pleurs  
 Je chante au sort qui m'entraîne  
 Sur les traces du passé  
 C'est le jour des morts, mirliton, mirlitaine,  
*Requiescant in pace !*

Méchants, redoutez les diables,  
 Mais qu'il soit un paradis  
 Pour les filles charitables,  
 Pour les buveurs francs amis,  
 Que saint Pierre aux gens sans haine  
 Ouvre d'un air empressé  
 C'est le jour des morts, mirliton, mirlitaine,  
*Requiescant in pace !*

Le souvenir de nos pères  
 Nous doit-il mettre en souci ?  
 Ils ont ri de leurs misères,  
 Des nôtres rions aussi  
 Lise n'est point inhumaine,  
 Mon flacon n'est point cassé  
 C'est le jour des morts, mirliton, mirlitaine,  
*Requiescant in pace !*

Je ne veux point qu'on me pleure,  
 Moi, le boute-en-train des fous  
 Puissé-je, à ma dernière heure,  
 Voir nos fils plus gais que nous !





REQUÊTE DES CHIENS DE QUALITÉ.

Qu'ils chantent à perdre haleine  
 Sur le bord du grand fosse  
 C'est le jour des morts mirliton, mirlitaine,  
*Lequel cant in pace!*

~~~~~

ALQUÊTI

PRÉSENTÉ PAR LES CHIENS DE QUALITÉ,

POUR OBTENIR QUELQUE ÉLÈVE RÉVÊTU L'ENTRÉE LIBRE
 AU JARDIN DES TILIÈRES — JULY 1811

Et F d d d d d d d d d

Puisque le tyran est à bras, { *bis*
 Laissez nous prendre nos ébats

Aux maîtres des cérémonies
 Plaise ordonner que, des demain,
 Entrent sans laisse aux Tilières
 Les chiens du faubourg Saint-Germain

Puisque le tyran est à bras,
 Laissez nous prendre nos ébats

Des chiens dont le privé se couvre
 Distinguez nous à nos colliers
 On sent que les honneurs du Louvre
 Irruent mal à ces roturiers

Puisque le tyran est à bras
 Laissez-nous prendre nos ébats

Quoique toujours, sous son empire,
 L'usurpateur nous ait chassés,
 Nous avons laissé sans mot dire
 Aboier tous les gens pressés

Puisque le tyran est à bras,
 Laissez-nous prendre nos ébats

Quand sur son règne on prend des notes,
 Grâce pour quelques chiens félons!
 Tel qui longtemps lécha ses bottes
 Lui mord aujourd'hui les talons

Puisque le tyran est à bras,
 Laissez nous prendre nos ébats

En attrapant mieux que des puces,
 On a vu carlins et bassets
 Caresser Allemands et Russes
 Couverts encor du sang français
 Puisque le tyran est a bas,
 Laissez-nous prendre nos ébats
 Qu'importe que, sûr d'un gros lucre,
 L'Anglais dise avoir triomphé '
 On nous rend le morceau de sucre ,
 Les chats reprennent leur café
 Puisque le tyran est a bas,
 Laissez-nous prendre nos ébats.
 Quand nos dames reprennent vite
 Les barbes et le caraco,
 Quand on refait de l'eau benite,
 Remettez-nous *in statu quo*
 Puisque le tyran est a bas,
 Laissez-nous prendre nos ébats
 Nous promettons, pour cette grâce,
 Tous, hors quelques barbets honteux,
 De sauter pour les gens en place,
 De courir sur les malheureux
 Puisque le tyran est a bas,
 Laissez-nous prendre nos ébats



LA CENSURE

CHANSON QUI COURUT MANUSCRITE AU MOIS D'AOUT 1814 *

Air Qu'est-ce qu'ça m'a fait a moi ?

Que, sous le joug des libraires,
 On livre encor nos auteurs
 Aux censeurs, aux inspecteurs,
 Rats-de-cave litteraires,
 Riez-en avec moi
 Ah' pour rire

* On venait de discuter a la Chambre une loi restrictive de la liberte de la presse, presentee par l'abbé de Montesquiou, ministre de l'intérieur

Et pour tout dire,
 Il n'est besoin, ma foi,
 D'un privilège du roi !
 L'état ayant plus d'un membre
 Que la presse eût fait trembler,
 Qu'on ait craint son franc parler
 Dans la chambre et l'antichambre,
 Riez-en avec moi

Ah ! pour rire
 Et pour tout dire
 Il n'est besoin, ma foi
 D'un privilège du roi !

Que cette chambre s'ensole
 Laisse avec soumission
 Sortir la procession
 Et renfermer la pensée,
 Riez-en avec moi

Ah ! pour rire
 Et pour tout dire
 Il n'est besoin, ma foi
 D'un privilège du roi !

Qu'un censeur bien tyrannique
 De l'esprit soit le geôlier,
 Et qu'avec son prisonnier
 Jamais il ne communique,
 Riez-en avec moi

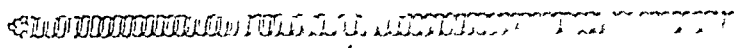
Ah ! pour rire
 Et pour tout dire
 Il n'est besoin, ma foi,
 D'un privilège du roi !

Quand déjà l'on n'y voit guère,
 Quand on a peine à marcher,
 En feignant de la mouche
 Qu'on éteigne la lumière,
 Riez-en avec moi

Ah ! pour rire
 Et pour tout dire,
 Il n'est besoin, ma foi,
 D'un privilège du roi !

Qu'un ministre qui s'irrite
 Quand on lui fait la leçon,
 Lise tout bas ma chanson

Qui lui parvient manuscrite,
 Riez-en avec moi
 Ah ! pour rire
 Et pour tout dire
 Il n'est besoin, ma foi,
 D'un privilège du roi !



BEAUCOUP D'AMOUR.

M. L. C. P. B. W. L.

Malgré la voix de la sagesse,
 Je voudrais amasser de l'or
 Soudain aux pieds de ma maîtresse
 J'n'ai déposer mon trésor
 Adèle, à ton moindre caprice
 Je satisferais chaque jour
 Non, non, je n'ai point d'avarice,
 Mais j'ai beaucoup, beaucoup d'amour

Pour immortaliser Adèle,
 Si des chants m'étaient inspires,
 Mes vers, où je ne peindrais qu'elle,
 A jamais seraient admirés
 Puissent ainsi dans la mémoire
 Nos deux noms se graver un jour !
 Je n'ai point l'amour de la gloire,
 Mais j'ai beaucoup, beaucoup d'amour

Que la Providence m'élève
 Jusqu'au trône éclatant des rois,
 Adèle embellira ce rêve
 Je lui cederai tous mes droits
 Pour être plus sûr de lui plaire,
 Je voudrais me voir une cour
 D'ambition je n'en ai guère,
 Mais j'ai beaucoup, beaucoup d'amour

Mais quel vain désir m'importune ?
 Adèle comble tous mes vœux
 L'éclat, le renom, la fortune,
 Moins que l'amour rendent heureux
 A mon bonheur je puis donc croire,
 Et du sort braver le retour





LES BOXEURS.

Je n'ai ni bien ni rang ni gloire,
Mais j'ai beaucoup, beaucoup d'amour

~~~~~

## LES BOXEURS OU L'ANGLOMANIE

AOUT 1811

A A , 6 f d a , 1 d f

Quoique leurs cheveux soient bien luis,  
*God dam'* moi j'aime les Anglais  
Ils ont un si bon caractère '  
Comme ils sont polis, et surtout  
Que leurs plaisirs sont de bon gout '

Non, chez nous, point,

Point de ces coups de poing

Qui font tant d'honneur à l'Angleterre

Voilà des boxeurs à Paris

Courons vite ouvrir des paris

Et même par devant notaire

Ils doivent se battre un contre un,

Pour des Anglais c'est peu commun

Non, chez nous, point,

Point de ces coups de poing

Qui font tant d'honneur à l'Angleterre

En scène d'abord admirons

La grâce de ces deux lurons

Grâce qui jamais ne s'altère

De la halle on dirait deux forts

Peut être ce sont des milords

Non, chez nous, point

Point de ces coups de poing

Qui font tant d'honneur à l'Angleterre

Ca, mesdames qu'en pensez vous?

C'est à vous de juger les coups

Quoi' ce spectacle vous attriste '

Le sang jaillit battez des mains

Dieu! que les Anglais sont humains

Non, chez nous, point,

Point de ces coups de poing

Qui font tant d'honneur à l'Angleterre

Anglais! il faut vous suivre en tout

Pour les lois, la mode et le gout,

Même aussi pour l'art militaire  
 Vos diplomates, vos chevaux  
 N'ont pas épuisé nos bravos.  
 Non, chez nous, point,  
 Point de ces coups de poing  
 Qui font tant d'honneur à l'Anglais

## LE TROISIEME MARI.

CHANSON AVEC ACCOMPAGNEMENT DE GISTIS

Air de l'opéra

Malheureuse avec deux maris,  
 Au troisième enfin je commande  
 Jean est grondeur, mais je m'en ris,  
 Il est tout petit, je suis grande  
 Sitôt qu'il fait un peu de bruit,  
 Je lui mets son bonnet de nuit  
 Vli, vli, taisez-vous,  
 Lui dis-je, ou que je vous entende  
 Vli, vli, taisez-vous  
 Je me venge de deux époux  
 Six mois après des nœuds si doux,  
 Et les affaires arrangées,  
 J'en eus deux filles, qu'entre nous,  
 De trois mois l'on dit plus âgées  
 Au baptême Jean fit du train,  
 Car Léandre était le parrain  
 Vli, vli, taisez-vous,  
 Jean, vous n'aurez point de dragees,  
 Vli, vli, taisez-vous  
 Je me venge de deux époux  
 Léandre me fait lui prêter  
 De l'argent qu'il rend Dieu sait comme  
 Jean, qui travaille et sait compter,  
 S'aperçoit qu'on touche à sa somme  
 Hier il dit qu'on l'a volé,  
 Moi, du trésor je prends la clé  
 Vli, vli, taisez-vous,  
 Plus d'argent pour vous, petit homme  
 Vli, vli, taisez-vous  
 Je me venge de deux époux



LE TROISIEME MARI



VIEUX HABITS, VIEUX GALONS.

Léandre un soir était chez moi  
 A neuf heures mon mari frappe  
 Je n'ouvris point, l'on sait pourquoi  
 Mais, à minuit, Léandre échappe  
 Il gelait, et Jean morfondu  
 A la porte avait attendu  
 Vli, vli, taisez-vous  
 Quoi! monsieur croit-il qu'on l'attrape?  
 Vli, vli, taisez-vous  
 Je me venge de deux époux  
 Mais à mon tour, je le surpris  
 Avec la vieille Pétronille  
 D'un doigt de vin il était gris,  
 Il la trouvait fraîche et gentille  
 Sur ses deux pieds il se dressait,  
 Et le menton lui caressait  
 Vli, vli, taisez-vous,  
 Vous sentez le vin et la fille,  
 Vli, vli, taisez-vous  
 Je me venge de deux époux  
 Jean peut briller entre deux draps  
 Malgré sa chétive apparence,  
 Léandre fait plus d'embarras,  
 Mais a beaucoup moins de vaillance  
 Lorsque Jean veut se reposer,  
 S'il me plaît encor d'en user  
 Vli, vli, taisez vous  
 Et vite que l'on recommence,  
 Vli vli, taisez vous  
 Je me venge de deux époux



## VIEUX HABITS ! VIEUX GALONS !

ou

REFLEXIONS MORALES ET POLITIQUES  
 D'UN MARCHAND D'HABITS DE LA CAPITALE

PREMIERE RESTAURATION — 1814

Air Vendu par Deux Ed. Jod

Tout marchands d'habits que nous sommes  
 Messieurs, nous observons les hommes



Du bout du monde à l'autre bout,  
L'habit fait tout  
Dans les changements qui surviennent,  
Les dépouilles nous appartiennent  
Toujours en grand nous calculons  
Vieux habits! vieux galons!

Parfois en lisant la Gazette,  
Comme tant d'autres je regrette  
Que tout Français n'ait pas gardé  
L'habit brodé  
Mais, j'en crois ceux qui s'y connaissent,  
Les anciens préjugés renaissent  
On va quitter les pantalons  
Vieux habits! vieux galons!

Les modes et la politique  
Ont cent fois rempli ma boutique,  
Combien on doit à leurs travaux  
D'habits nouveaux!  
Quand de nos déesses civiques  
On met en oubli les tuniques,  
Aux passants nous les rappelons  
Vieux habits! vieux galons!

Un temps fameux par cent batailles  
Mit du galon sur bien des tailles,  
De galon même étaient couverts  
Les habits verts\*  
Mais sans le bonheur point de gloire!  
Nous seuls, après chaque victoire,  
Nous avions ce que nous voulons  
Vieux habits! vieux galons!

Nous trouvons aussi notre compte  
Avec tous les gens qui sans honte  
Savent, dans un retour subit,  
Changer d'habit  
Les valets, troupe chamarrée,  
Troquant aujourd'hui leur livrée,  
Que d'habits bleus\*\* nous étalons!  
Vieux habits! vieux galons!

Les défenseurs de nos grands-pères,  
Sortant de leur noble repaire,

\* La livrée impériale, vert et or — \*\* La livrée royale

Reprennent enfin à leur tour  
 I habit de cour  
 Chez nous retrouvant leurs costumes  
 Avec talons rouges et plume ,  
 Ils vont régner dans les salons  
 Vieux habits ! vieux galons !

Sans nul égard pour nos scrupules,  
 Si la foule des incrédules  
 Mit au nombre de ses larcins  
 I habit des saints,  
 Au nez de plus d'un philosophe  
 Je vais en revendre l'étoffe  
 De piété nous redoublons  
 Vieux habits ! vieux galons

Longtemps vaultés dans chaque ouvrage,  
 Des grands qu'aujourd'hui l'on outrage,  
 Portent au fond de leurs manoirs  
 Des habits noirs

Mais, grâce à nous, vont reparaitre  
 Ces manteaux qu'eux-mêmes peut-être  
 Trouvaient bien pesants et bien longs  
 Vieux habits ! vieux galons !

De m'enrichir j'ai l'assurance  
 L'on sçura toujours en France  
 En ville, au théâtre à la cour,  
 I habit du jour  
 Cens vêtus d'or et de carlate,  
 Pendant un mois chacun vous flatte,  
 Puis à vos portes nous allons  
 Vieux habits ! vieux galons !



## IL NOUVEAU DIOCI NI

CENT JOURS AVRIL 181

11 E 11

Diogène,  
 Sous ton manteau,  
 Libre et content, je ris et bois sans gêne  
 Diogène,  
 Sous ton manteau,

Libre et content, je roule mon tonneau  
 Dans l'eau, dit-on, tu puisas ta rudesse,  
 Je n'en bois pas, et, censeur plus joyeux,  
 En moins d'un mois, pour loger ma sagesse,  
 J'ai mis à sec un tonneau de vin vieux

Diogène,  
 Sous ton manteau,  
 Libre et content, je ris et bois sans gêne.

Diogène,  
 Sous ton manteau,  
 Libre et content, je roule mon tonneau  
 Où je suis bien aisément je séjourne,  
 Mais, comme nous, les dieux sont inconstants  
 Dans mon tonneau, sur ce globe qui tourne,  
 Je tourne avec la fortune et le temps

Diogène,  
 Sous ton manteau,  
 Libre et content, je ris et bois sans gêne

Diogène,  
 Sous ton manteau,  
 Libre et content, je roule mon tonneau  
 Pour les partis dont cent fois j'osai rire  
 Ne pouvant être un utile soutien,  
 Devant ma tonne on ne viendra pas dire  
 Pour qui tiens-tu, toi qui ne tiens à rien ?

Diogène,  
 Sous ton manteau,  
 Libre et content, je ris et bois sans gêne

Diogène,  
 Sous ton manteau,  
 Libre et content, je roule mon tonneau.

J'aime à fronder les préjugés gothiques  
 Et les cordons de toutes les couleurs,  
 Mais, étrangère aux excès politiques,  
 Ma *Liberté* n'a qu'un chapeau de fleurs.

Diogène,  
 Sous ton manteau,  
 Libre et content, je ris et bois sans gêne.

Diogène,  
 Sous ton manteau,  
 Libre et content, je roule mon tonneau

Qu'en un congrès se partageant le monde,  
Des potentats soient trompeurs ou trompés,  
Je ne vais point demander à la ronde  
Si de ma tonne ils se sont occupés

Diogène,  
Sous ton manteau  
Libre et content je ris et bois sans gêne

Diogène,  
Sous ton manteau,  
Libre et content je roule mon tonneau

N'ignorant pas ou conduit la satire,  
Je fuis des cours le pompeux appareil  
Des vains honneurs trop enclin à médire  
Auprès des rois je crains pour mon soleil

Diogène,  
Sous ton manteau,  
Libre et content je ris et bois sans gêne

Diogène,  
Sous ton manteau  
Libre et content, je roule mon tonneau

Lanterne en main, dans l'Athènes moderne,  
Chercher un homme est un dessein fort beau  
Mais quand le soir voit briller ma lanterne,  
C'est qu'aux Amours elle sert de flambeau

Diogène,  
Sous ton manteau,  
Libre et content, je ris et bois sans gêne

Diogène,  
Sous ton manteau,  
Libre et content, je roule mon tonneau

Exempt d'impôt, déserteur de phalange,  
Je suis pourtant assez bon citoyen  
Si les tonneaux manquaient pour la vendange  
Sans murmurer je prêterais le mien

Diogène,  
Sous ton manteau,  
Libre et content, je ris et bois sans gêne

Diogène,  
Sous ton manteau,  
Libre et content, je roule mon tonneau



## LE MAITRE D'ÉCOLE.

Air F. G. F. G. F. G.

Ah ! le mauvais garnement !  
 Sans respect il sort des bornes.  
 Je n'ai dormi qu'un moment,  
 Et voila son rudiment  
 Zon, zon, zon, zon, zon, zon, zon !  
 Le coquin m'en fait des cornes  
 Zon, zon, zon, zon, zon, zon, zon !  
 Le fouet, petit polisson !

Il a fait pis que cela  
 Pour m'echauffer les oreilles ,  
 L'autre jour il me vola  
 Du vin que je cachais la  
 Zon, zon, zon, zon, zon, zon, zon !  
 Il m'en a bu deux bouteilles  
 Zon, zon, zon, zon, zon, zon, zon !  
 Le fouet, petit polisson !

Chez elle quand, le matin,  
 Ma femme est a sa toilette,  
 Je sais que le libertin  
 Quitte ecriture et latin  
 Zon, zon, zon, zon, zon, zon, zon !  
 Par la serrure il la guette  
 Zon, zon, zon, zon, zon, zon, zon !  
 Le fouet, petit polisson !

A ma fille il fait l'amour,  
 Et joue avec la friponne  
 Je l'ai sui pris l'autre jour,  
 Maître d'école a son tour,  
 Zon, zon, zon, zon, zon, zon, zon !  
 Rendant ce que je lui donne  
 Zon, zon, zon, zon, zon, zon, zon !  
 Le fouet, petit polisson !

De le frapper je suis las ,  
 Mais dans ses dents monsieur gronde  
 Dieu ! ne prononce-t-il pas  
 Le mot de c. . tout bas ?

Zon, zon, zon, zon, zon, zon, zon !  
 Il n'est plus d'enfants au monde  
 Zon, zon, zon, zon, zon zon zon !  
 I e fouet, petit polisson !

CHANTON HUISSIER

## LE CÉLIBATAIRE

CHANSON DE NOCE CHANTÉE AU MARIAGE DE MON AMI M. WILHEM

A. E. I. I. c. à l'ad.

Du célibat fidèle appui,  
 Je vois avec colère  
 L'Amour essayer aujourd'hui  
 Les larmes de son frère  
 Grâces, talents et vertus,  
 Ont droit à mille tributs  
 Mais un célibataire  
 Ne peut chanter des nœuds si doux  
 On n'aura rien à faire  
 Chez de pareils époux

Monsieur prend femme, c'est fort bien,  
 Il la prend jeune et belle,  
 Mais, comptant ses amis pour rien  
 Monsieur la prend fidèle  
 Il faudra dans cinquante ans  
 Célébrer leurs feux constants  
 Non, tout célibataire  
 Ne peut chanter des nœuds si doux  
 On n'aura rien à faire  
 Chez de pareils époux

Morbleu ! qui n'aurait de l'humeur  
 T'n pensant que madame  
 De monsieur fera le bonheur,  
 Bien qu'elle soit sa femme ?  
 Jours de paix et nuits d'amour  
 Le diable y perdra son tour  
 Non, tout célibataire  
 Ne peut chanter des nœuds si doux !  
 On n'aura rien à faire  
 Chez de pareils époux

Encor, si l'Amour avait pris  
 Une dime en cachette '  
 Mais le plus heureux des maïs,  
 En quittant sa couchette,  
 Demain se pavanera,  
 Et les mains se frottera .  
 Non, tout célibataire  
 Ne peut chanter des nœuds si doux  
 On n'aura rien à faire  
 Chez de pareils époux



## TRINQUONS.

Air La Catacou<sup>a</sup>

Trinquer est un plaisir fort sage  
 Qu'aujourd'hui l'on traite d'abus  
 Quand du mepris d'un tel usage  
 Les gens du monde sont imbus,  
 De le suivre, amis, faisons gloire,  
 Riant de qui peut s'en moquer,  
 Et pour choquer,  
 Nous provoquer,  
 Le verre en main, en rond nous attaquer,  
 D'abord nous trinquerons pour boire,  
 Et puis nous boirons pour trinquer  
 A table, croyez que nos pères  
 N'enviaient point le sort des rois,  
 Et qu'au fragile éclat des verres  
 Ils le comparaient quelquefois  
 A voix pleine ils chantaient Grégoire,  
 Docteur que l'on peut expliquer,  
 Et pour choquer,  
 Se provoquer,  
 Le verre en main, tous en rond s'attaquer,  
 Nos bons aïeux trinquaient pour boire,  
 Et puis ils buvaient pour trinquer.  
 L'Amour alors près de nos mères,  
 Faisant cho us, battant des mains,  
 Rapprochait les cœurs et les verres,  
 Enivrait avec tous les vins

Aussi n'a-t-on pas la mémoire  
 Qu'une belle ait voulu manquer  
 Pour bien choquer  
 A provoquer,  
 Le verre en main, chacun à l'attaquer  
 D'abord elle trinquait pour boire  
 Puis elle buvait pour trinquer  
  
 Qu'on boive aux maîtres de la terre,  
 Qui n'en boivent pas plus gaiment,  
 Je veux, libre par caractère,  
 Boire à mes amis seulement  
 Malheur à ceux dont l'humeur noire  
 S'obstine à ne point remarquer  
 Que pour choquer,  
 Se provoquer,  
 Le verre en main, tous en rond s'attaquer  
 L'amitié qui trinque pour boire,  
 Boit bien plus encor pour trinquer



## PRIÈRE D'UN ÉPICURIEN

COUPLLET ÉCRIT AUX CATACOMBES LE JOUR OÙ S'Y RÉNDIRENT LES  
 MEMBRES DU CAÏFAL

Air C'est avec elle

Du champ que ton pouvoir féconde  
 Vois la Mort trancher les épis,  
 Amour, réparateur du monde,  
 Réveille les cœurs assoupis  
 A l'horreur qui nous environne  
 Oppose le besoin d'aimer  
 Et si la Mort toujours moissonne,  
 Ne te lasse pas de semer



## LES INFIDÉLITÉS DE LISETTE

Air Brin brin brin

Lisette dont l'empire  
 S'étend jusqu'à mon vin,



J'éprouve le martyr  
 D'en demander en vain  
 Pour souffrir qu'à mon âge  
 Les coups me soient comptés,  
 Ai-je compté, volage,  
 Tes infidélités ?

Lisette, ma Lisette,  
 Tu m'as trompé toujours ,  
 Mais vive la grisette !  
     Je veux, Lisette,  
     Boire à nos amours

Lindor, par son audace,  
 Met ta ruse en défaut .  
 Il te parle a voix basse,  
 Il soupire tout haut.  
 Du tendre espoir qu'il fonde  
 Il m'instruisit d'abord  
 De peur que je n'en gronde,  
 Verse au moins jusqu'au bord

Lisette, ma Lisette,  
 Tu m'as trompé toujours ,  
 Mais vive la grisette !  
     Je veux, Lisette,  
     Boire à nos amours

Avec l'heureux Clitandre  
 Lorsque je te surpris,  
 Vous comptiez d'un air tendre  
 Les baisers qu'il t'a pris  
 Ton humeur peu sévère  
 En comptant les doubla  
 Remplis encor mon verre  
 Pour tous ces baisers-la

Lisette, ma Lisette,  
 Tu m'as trompé toujours ,  
 Mais vive la grisette !  
     Je veux, Lisette,  
     Boire a nos amours

Mondoï, qui toujours donne  
 Et rubans et bijoux,  
 Devant moi te chiffonne  
 Sans te mettre en courroux  
 J'ai vu sa main hardie





LA CHATTE.

S'égarer sur ton sein  
Verse jusqu'à la lie  
Pour un si grand larcin

Lisette, ma Lisette,  
Tu m'as trompé toujours,  
Mais vive la grisette !

Je veux, Lisette,  
Boire à nos amours

Certain soir je pénètre  
Dans ta chambre, et sans bruit  
Je vois par la fenêtre  
Un voleur qui s'enfuit  
Je l'avais, dès la veille,  
Fait fuir de ton boudoir  
Ah ! qu'une autre bouteille  
M'empêche de tout voir !

Lisette ma Lisette,  
Tu m'as trompé toujours  
Mais vive la grisette !

Je veux, Lisette,  
Boire à nos amours

Tous comblés de tes grâces,  
Mes amis sont les tiens,  
Et ceux dont tu te lasses,  
C'est moi qui les soutiens  
Qu'avec ceux-là, traitresse,  
Le vin me soit permis  
Sois toujours ma maîtresse,  
Et gardons nos amis

Lisette, ma Lisette  
Tu m'as trompé toujours,  
Mais vive la grisette !

Je veux, Lisette  
Boire à nos amours



## LA CHATTE

Al. L. p. tr. C. n. tr. a

Tu réveilles ta maîtresse  
Minette, par tes longs cris

Est-ce la faim qui te presse ?  
 Entends-tu quelque souris ?  
 Tu veux fuir de ma chambrette,  
 Pour courir je ne sais ou  
 Mia-mia-ou ! Que veut minette ?  
 Mia-mia-ou ! c'est un matou

Pour toi je ne puis rien faire ,  
 Cesse de me caresser  
 Sur ton mal l'amour m'éclaire  
 J'ai quinze ans, j'y dois penser  
 Je gémis d'être seulette,  
 En prison sous le verrou  
 Mia-mia-ou ! Que veut minette ?  
 Mia-mia-ou ! c'est un matou

Si ton ardeur est extrême,  
 Même ardeur vient me brûler ,  
 J'ai certain voisin que j'aime,  
 Et que je n'ose appeler  
 Mais pour quoi, sur ma couchette,  
 Rêver à ce jeune fou !  
 Mia-mia-ou ! Que veut minette ?  
 Mia-mia-ou ! c'est un matou

C'est toi, chatte libertine,  
 Qui mets le trouble en mon sein  
 Dans la mansarde voisine  
 Du moins réveille Valsain  
 C'est peu qu'il presse en cachette  
 Et ma main et mon genou  
 Mia-mia-ou ! Que veut minette ?  
 Mia-mia-ou ! c'est un matou

Mais je vois Valsain paraître !  
 Par les toits il vient ici  
 Vite, ouvrons-lui la fenêtre  
 Toi, minette, passe aussi  
 Lorsqu'enfin mon cœur se prête  
 Aux larcins de ce filou,  
 Mia-mia-ou ! que ma minette,  
 Mia-mia-ou ! trouve un matou

## ADIEUX DE MARIE STUART

Musique de M. B. Willem

Adieu, charmant pays de France,  
Que je dois tant chérir !  
Berceau de mon heureuse enfance,  
Adieu ! te quitter c'est mourir

Toi que j'adoptai pour patrie,  
Et d'où je crois me voir banni,  
Entends les adieux de Marie  
France et garde son souvenir  
Le vent souffle, on quitte la plage,  
Et, peu touché de mes sanglots  
Dieu, pour me rendre à ton rivage,  
Dieu n'a point soulevé les flots !

Adieu, charmant pays de France  
Que je dois tant chérir !  
Berceau de mon heureuse enfance,  
Adieu ! te quitter c'est mourir

Lorsqu'aux yeux du peuple que j'aime,  
Je ceignis les lys éclatants  
Il applaudit au rang suprême  
Moins qu'aux charmes de mon printemps  
En vain la grandeur souveraine  
M'attend chez le sombre l'écrou,  
Je n'ai désiré d'être reine  
Que pour régner sur des Français

Adieu, charmant pays de France,  
Que je dois tant chérir !  
Berceau de mon heureuse enfance  
Adieu ! te quitter c'est mourir

L'amour, la gloire, le génie,  
Ont trop enivré mes beaux jours  
Dans l'inculte Calédonie  
De mon sort va changer le cours  
Hélas ! un présage terrible  
Doit livrer mon cœur à l'effroi  
J'ai cru voir, dans un songe horrible  
Un échafaud dressé pour moi

Adieu ! charmant pays de France,  
 Que je dois tant chérir !  
 Berceau de mon heureuse enfance,  
 Adieu, te quitter c'est mourir  
 France, du milieu des alarmes,  
 La noble fille des Stuarts,  
 Comme en ce jour qui voit ses larmes,  
 Vers toi tournera ses regards  
 Mais, Dieu ! le vaisseau trop rapide  
 Déjà vogue sous d'autres cieux ,  
 Et la nuit, dans son voile humide,  
 Dérobe tes bords à mes yeux !  
 Adieu, charmant pays de France,  
 Que je dois tant chérir !  
 Berceau de mon heureuse enfance,  
 Adieu ! te quitter c'est mourir



## LES PARQUES.

Air Elle aime à rire, elle aime à boire

Sages et fous, gueux et monarques,  
 Apprenez un fait tout nouveau  
 Bacchus a vidé son caveau  
 Pour remplir la coupe des Parques  
 C'est afin de plaire aux Amours,  
 Qui chantaient d'une voix sonore  
 Que tout mortel ajoute encore  
 Des jours heureux a ses beaux jours !  
 Du monde éternelle ennemie,  
 Atropos, au fatal ciseau,  
 Buvant à longs traits et sans eau,  
 Sur la table tombe endormie ,  
 Mais ses deux sœurs filent toujours,  
 Souriant a qui les implore  
 Que tout mortel ajoute encore  
 Des jours heureux à ses beaux jours.  
 Lachésis, remplissant sa tasse,  
 S'écrie Atropos dort enfin !  
 Mais trop sec, hélas ! et trop fin,







MON CURÉ.

Je crains que mon fil ne se casse  
 Pour le tremper yons recours  
 A ce nectar qui me restaure  
 Que tout mortel ajoute encore  
 Des jours heureux a ses beaux jours !

Carbassant sa quenouille immense,  
 Clotho lui dit Oui, travaillons,  
 De vin arrosons les sillons  
 Ou de mon lin croit la semence  
 Cette rosée aura toujours  
 Le pouvoir de la faire éclore  
 Que tout mortel ajoute encore  
 Des jours heureux a ses beaux jours !

Quand ces Parques, vidant bouteille,  
 Filent nos jours sans nul souci,  
 Nous qui buvons galement ici,  
 Craignons qu'Atropos ne s'éveille  
 Qu'elle dorme au gré des Amours,  
 Et répétons a chaque aurore  
 Que tout mortel ajoute encore  
 Des jours heureux a ses beaux jours !



## MON CURÉ

Acte I. Scène 1.

Le curé de notre hameau  
 S'empresse a vider son tonneau,  
 Pour quand viendra l'automne  
 Bénissant Dieu de ses présents,  
 A sa nièce, enfant de seize ans,  
 Il dit parfois Mignonne,  
 Cache moi bien ce qu'on fera  
 Le diable aura ce qu'il pourra  
 T'h! zon, zon zon  
 Baise moi, Suzon,  
 T't ne dammons personne  
 Fait pour chasser les loups gloutons  
 Dois je essayer sur les moutons  
 Si ma boulette est bonne !

Non, mais à mon troupeau je dis .  
 La paix est un vrai paradis  
 Qu'ici-bas l'on se donne  
 Surtout j'ai soin, tant qu'il se peut,  
 De ne prêcher que lorsqu'il pleut  
 Eh ! zon, zon zon,  
 Baise-moi, Suzon,  
 Et ne dammons personne

Les dimanches, point ne défends  
 La joie à ces pauvres enfants ,  
 J'aime alors qu'on s'en donne  
 Du cœur, où seul je suis souvent,  
 Je les entends rire en buvant  
 Chez la mère Simone,  
 Ou j'y cours même, s'il le faut,  
 Les prier de chanter moins haut  
 Eh ! zon, zon, zon,  
 Baise-moi, Suzon,  
 Et ne dammons personne

Sans jamais en rien publier,  
 Je vois s'enfler le tablier  
 De plus d'une friponne  
 S'épouse-t-on six mois trop tard ,  
 Faut-il baptiser un bâtard ,  
 C'est le ciel qui l'ordonne-  
 Les plaintes fort peu me siéraient ,  
 Le ciel et Suzon en riraient  
 Eh ! zon, zon, zon,  
 Baise-moi, Suzon,  
 Et ne dammons personne.

Notre maire, un peu mécréant,  
 A maint sermon répond Néant  
 Mais que Dieu lui pardonne !  
 Depuis qu'à sa table il m'admet,  
 J'ai su qu'à deux mains il semait,  
 Sans bruit faisant l'aumône,  
 Or la grâce ne peut faillir  
 Puisqu'il sème, il doit recueillir  
 Eh ! zon, zon, zon,  
 Baise-moi, Suzon,  
 Et ne dammons personne

Je préside à tous les banquets,

A ma fête j'ai des bouquets  
 Et l'on remplit ma tonne  
 Mon évêque, triste et bigot  
 Prétend que je sens le fagot  
 Mais pour qu'un jour, monnonne,  
 J'aie ou les anges font leurs nuds,  
 Revoir tous ceux que j'ai bénis,  
 I h' zon, zon, zon  
 Baisé-moi, Suzon  
 Et ne damnons personne



## LA BOUTEILLE VOITÏ

Air La F d'at ar c

Sans bruit, dans ma retraite  
 Hier l'Amour pénétra,  
 Courut a ma cachette,  
 Et de mon vin s'empara  
 Depuis lors ma voix sommeille  
 Adieu tous mes joyeux sons  
 Amour, rends moi ma bouteille,  
 Ma bouteille et mes chansons

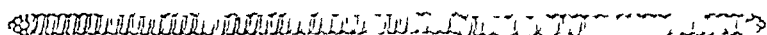
Iris, dame et coquette,  
 A ce larcin l'a poussé  
 Je n'ai plus la recette  
 Qui soulage un cœur blessé  
 C'est pour gémir que je veille,  
 En proie aux jaloux soupçons  
 Amour, rends moi ma bouteille,  
 Ma bouteille et mes chansons

L'epicurien aimable  
 A verser frus m'invitant,  
 Un vieil ami de table  
 Me tend son verre en chantant  
 Un autre vient à l'oreille  
 Me demander des leçons  
 Amour, rends moi ma bouteille,  
 Ma bouteille et mes chansons

Tant qu'Iris eut contre elle  
 Ce bon vin si regretté,

Grisette folle et belle  
Tenait mon cœur en gaité,  
Lison n'a point sa pareille  
Pour vivre avec des garçons.  
Amour, rends-moi ma bouteille,  
Ma bouteille et mes chansons

Mais le filou se livre  
Joyeux, il vient à ma voix,  
De mon vin il est ivre,  
Et n'en a bu que deux doigts  
Qu'Iris soit une merveille,  
Je me ris de ses façons  
Amour me rend ma bouteille,  
Ma bouteille et mes chansons



## BOUQUET

A UNE DAME ÂGÉE DE SOIXANTE DIX ANS, LE JOUR DE SAINT-MARGUERITE

Air La C'la Jua

Laissons la musique nouvelle,  
Notre amie est du bon vieux temps  
Sur un air aussi simple qu'elle  
Chantons des couplets bien chantants  
L'esprit du jour a son mérite,  
Mais c'est surtout lui que je crains  
Ses traits si fins  
Me semblent vains,  
Pour les entendre il faudrait des devins  
Amis, chantons à Marguerite  
De vieux airs et de gais refrains  
Elle a chanté dans sa jeunesse  
Ces couplets comme on n'en fait plus,  
Où Favart peignait la tendresse,  
Où Panard frondait les abus  
Contre l'humeur qui nous irrite,  
Quels antidotes souverains!  
Leurs vers badins,  
Francs et malins,  
Aux moins joyeux faisaient battre des mains



Landerirette,  
 On ne saurait manger son bien  
 Un gourmand dans son assiette  
 Fond le bien de ses aïeux ,  
 Mon hôte a crédit me traite ,  
 J'ai bonne chère et vin vieux  
 Quand on n'a rien,  
 Landerirette,  
 On ne saurait manger son bien  
 Que Dorval, a la roulette,  
 A tout son or dise adieu  
 J'y jourais bien en cachette ,  
 Mais il faudrait mettre au jeu  
 Quand on n'a rien,  
 Landerirette,  
 On ne saurait manger son bien.  
 Mondor, pour une coquette,  
 Se ruine en dons coûteux ,  
 C'est pour rien que ma Lisette  
 Me trompe et me rend heureux  
 Quand on n'a rien,  
 Landerirette,  
 On ne saurait manger son bien

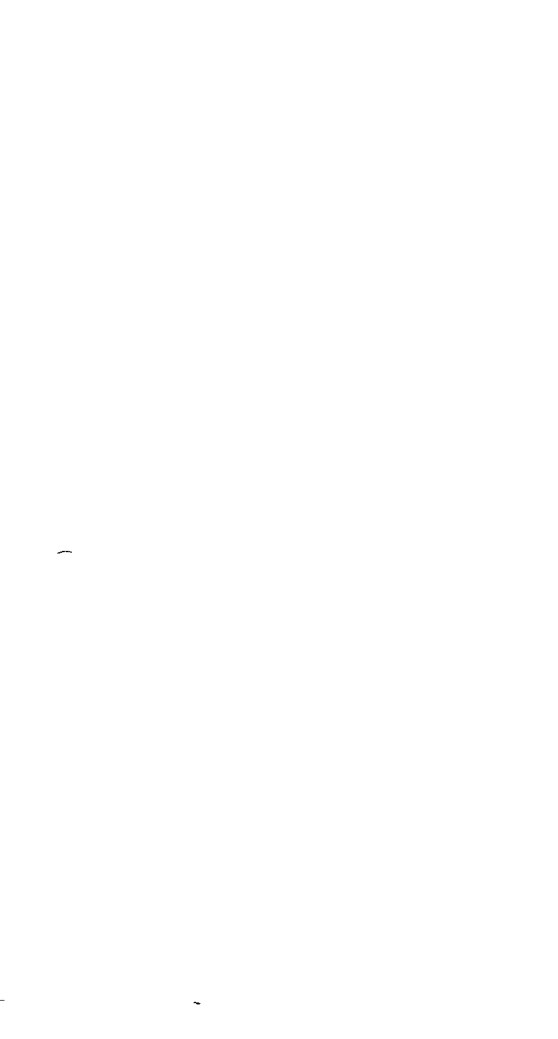


## BON VIN ET FILLETTE.

Air Ma tante Turlurette

L'amour, l'amitié, le vin,  
 Vont égayer ce festin ,  
 Nargue de toute étiquette !  
 Turlurette,  
 Turlurette,  
 Bon vin et fillette !

L'Amour nous fait la leçon  
 Partout ce Dieu sans façon  
 Prend la nappe pour serviette  
 Turlurette,  
 Turlurette,  
 Bon vin et fillette !







LE VOISIN.

Que dans l'oi mangent les grands  
 Il ne faut a deux amants  
 Qu'un seul verre, qu'une assiette  
     Turlurette,  
     Turlurette,  
 Bon vin et fillette !

Sur un trône est-on heureux ?  
 On ne peut s'y placer deux  
 Mais vivent table et couchette !  
     Turlurette,  
     Turlurette  
 Bon vin et fillette !

Si Pauvreté qui nous suit  
 A des trous a son habit,  
 De fleurs orons sa toilette  
     Turlurette,  
     Turlurette,  
 Bon vin et fillette !

Mais que dis-je ? Ah ! dans ce cas  
 Mettons plutôt habit bas  
 Lise en paraîtra mieux faite  
     Turlurette,  
     Turlurette,  
 Bon vin et fillette !



## LE VOISIN

Air Eh ! que t'es-tu ça m'a fait a moi

Je veux, voisin et voisine  
 Quitter le ton libertin  
 J'ai pour oncle un sacristain,  
 Et pour sœur une beguine  
     Mais le diable est bien fin  
 Qu'en dites-vous, ma voisine ?  
     Mais le diable est bien fin  
 Qu'en dites-vous, mon voisin ?  
  
 Paul, docteur en médecine  
 Craint, pour le fil de nos jours  
 Que le vin et les amours

N'usent trop tôt la bobine  
 Eh ! fi du médecin ,  
 Qu'en dites-vous, ma voisine ?  
 Eh ! fi du médecin ,  
 Qu'en dites-vous, mon voisin ?  
 L'embonpoint de Josephine  
 Fait demander ce que c'est ,  
 Moi, je crois que son corset  
 Lui rend la taille moins fine  
 C'est l'effet du basin ,  
 Qu'en dites-vous, ma voisine ?  
 C'est l'effet du basin ,  
 Qu'en dites-vous, mon voisin ?  
 Mademoiselle Justine  
 Met au monde un gros poupon  
 L'un dit que c'est un dragon ,  
 L'autre un soldat de marine  
 Je le crois fantassin ,  
 Qu'en dites-vous, ma voisine ?  
 Je le crois fantassin ,  
 Qu'en dites-vous, mon voisin ?  
 Depuis peu chez ma cousine,  
 Qui jeûnait en carnaval,  
 Je vois certain cardinal,  
 Et trouve bonne cuisine  
 Serait-il mon cousin ?  
 Qu'en dites-vous, ma voisine ?  
 Serait-il mon cousin ?  
 Qu'en dites-vous, mon voisin ?  
 Une actrice qu'on devine,  
 Veut, pour plaire a dix rivaux,  
 Inventer des coups nouveaux  
 Au doux jeu qui les ruine  
 C'est un fort beau dessein ,  
 Qu'en dites-vous, ma voisine ?  
 C'est un fort beau dessein ,  
 Qu'en dites-vous, mon voisin ?  
 Faut-il qu'une affreuse épine  
 Se mêle aux fleurs de Cypris !  
 Pour ce poison de Paris  
 Que n'est-il une vaccine ?  
 Cela serait divin ,





CH. LIT.

LE CARILLONNEUR.

Qu'en dites-vous, ma voisine ?  
Cela serait divin,  
Qu'en dites-vous, mon voisin ?

D'aucun mal, je l'imagine,  
Notre quartier n'est frappé  
La point de mari trompe,  
Point de femme libertine

C'est un quartier fort sain,  
Qu'en dites-vous, ma voisine ?  
C'est un quartier fort sain,  
Qu'en dites-vous, mon voisin ?



## LE CARILLONNEUR

Air Mon système est d'aimer le bon vin

Digue, digue, dig, din, dig, din, don  
Ah ! que j'aime

A sonner un baptême !  
Aux maris j'en demande pardon  
Dig, din, don, din, digue, digue, don

Les décès m'ont assez fait connaître,  
Préludons sur un ton plus heureux  
D'un vieillard l'héritier vient de naître  
Sonçons fort c'est un fait scandaleux

Digue, digue, dig, din, dig, din, don  
Ah ! que j'aime

A sonner un baptême !  
Aux maris j'en demande pardon  
Dig, din, don, din, digue, digue, don

La maman est gaillarde et jolie,  
Mais l'époux est triste et cathartreux  
Sur son compte il sait ce qu'on publie  
Sonçons fort il n'est pas généreux

Digue digue, dig, din, dig, din, don  
Ah ! que j'aime

A sonner un baptême !  
Aux maris j'en demande pardon  
Dig, din, don, din, digue, digue, don

De l'enfant quel peut être le pere ?  
N'est-ce pas mon voisin le banquier ?  
Les cadeaux menent vite une affaire  
Son nons fort il est gros marguillier.

Digue, digue, dig, din, dig, din, don  
Ah ! que j'aime

A sonner un baptême !

Aux maris j'en demande pardon  
Dig, din, don, din, digue, digue, don

Si j'osais, je dirais que le maire  
S'est créé ce petit echevin ,  
Je l'ai vu chiffonner la commère  
Son nons fort . je bon ai de son vin

Digue, digue, dig, din, dig, din, don  
Ah ! que j'aime

A sonner un baptême !

Aux maris j'en demande pardon,  
Dig, din, don, din, digue, digue, don

Je crois bien que notre grand vicaire  
Aura mis le doigt au benitier  
Depuis peu ma fille a su lui plaire  
Son nons fort, pour l'honneur du metier

Digue, digue, dig, din, dig, din, don  
Ah ! que j'aime

A sonner un baptême !

Aux maris j'en demande pardon.  
Dig, din, don, din, digue, digue, don

Notre gouverneur a, je le pense,  
Prélevé des droits sur ce terrain ,  
Dans l'église il vient donner quittance  
Son nons fort . monseigneur est parrain

Digue, digue, dig, din, dig, din, don  
Ah ! que j'aime

A sonner un baptême !

Aux maris j'en demande pardon.  
Dig, din, don, din, digue, digue, don

Plus facile a nommer que ton père,  
Cher enfant, quel bonheur infini !  
Je suis sûr de te voir plus d'un frère  
Son nons fort, et que Dieu soit bém !

Digue, digue dig din dig din don  
 Ah! que j'aime  
 A sonner un baptême '  
 Aux maris j'en demande pardon  
 Dig, din, don, din, digue, digue, don



## LA VIEILLESSE

A MES AMIS

Air de la Pipe de tabac

Nous verrons le temps qui nous presse  
 Semer les rides sur nos fronts  
 Quoi qu'il nous reste de jeunesse,  
 Oui, mes amis, nous vieillirons  
 Mais à chaque pas voir renaitre  
 Plus de fleurs qu'on n'en peut cueillir,  
 Faire un doux emploi de son être,  
 Mes amis, ce n'est pas vieillir

En vain nous égayons la vie  
 Par le champagne et les chansons  
 À table, où le cœur nous convie,  
 On nous dit que nous vieillissons  
 Mais jusqu'à sa dernière aurore  
 En buvant frais s'épanouir,  
 Même en tremblant chanter encore,  
 Mes amis, ce n'est pas vieillir

Brûlons-nous pour une coquette  
 Un encens d'abord accueilli  
 Bientôt peut-être elle répète  
 Que nous n'avons que trop vieilli  
 Mais vivre en tout d'économie  
 Moins prodiguer et mieux jouir  
 D'une amante fure une amie,  
 Mes amis, ce n'est pas vieillir

Si longtemps que l'on entretienne  
 Le cours heureux des passions,  
 Puisqu'il faut qu'enfin l'âge vienne,  
 Qu'ensemble au moins nous vieillissions  
 Chasser du coin qui nous rassemble  
 Les maux prêts à nous assaillir



Arriver au but tous ensemble ,  
Mes amis, ce n'est pas vieillir



## LES BILLETS D'ENTERREMENT.

CHANSON DE NOÛL

Air C'est un Noël, l'enfant lit

Notre allégresse est trop vive,  
Amis, pendant nos ébats,  
Sachez qu'un joli convive  
Sent approcher son trepas  
Faut-il qu'à la fleur de l'âge  
Il ait ce pressentiment !  
Tous nos billets de mariage  
Sont des billets d'enterrement

Il sait que l'Amour le guette  
Pour se venger aujourd'hui  
D'une querelle secrète  
Qu'il eut vingt fois avec lui  
Rien que d'y penser, je gage  
Qu'il meurt presque, en ce moment  
Tous nos billets de mariage  
Sont des billets d'enterrement

Bientôt il prendra la fuite,  
En tremblant se cachera,  
Mais l'Amour, à sa poursuite,  
Dans son réduit l'atteindra  
L'un pousse un trait plein de rage,  
L'autre un long gémissement  
Tous nos billets de mariage  
Sont des billets d'enterrement

Pauvre l'Amour hésite,  
Mais enfin, moins généreux,  
Du trait que l'obstacle irrite  
Il lui porte un coup affieux  
Dans son sang le pauvre nage  
Adieu donc, défunt charmant !  
Tous nos billets de mariage  
Sont des billets d'enterrement





LA DOUBLE CHASSE.

On versera quelques larmes  
 Que le plaisir essuira,  
 Mais, pour l'honneur de ses armes,  
 Le vainqueur en parlera  
 Car, mes amis, dans notre âge  
 En dépit du serement,  
 Peu de billets de mariage  
 Sont des billets d'enterrement



## LA DOUBLÉ CHASSE

LE TON TON TON

Allons, chasseur, vite en campagne,  
 Du cor n'entends-tu pas le son ?  
 Tonton, tonton, tontaine tonton  
 Pars, et qu'auprès de ta compagne  
 L'amour chasse dans ta maison  
 Tonton, tontaine tonton

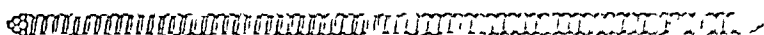
Avec nombreuse compagnie,  
 Chasseur, tu parcours le canton  
 Tonton, tonton, tontaine, tonton  
 Auprès de ta femme jolie  
 Combien de braconniers voit-on ?  
 Tonton, tontaine, tonton

Du cerf prêt à forcer l'enceinte,  
 Chasseur, tu fais le fanfaron  
 Tonton, tonton, tontaine, tonton  
 Auprès de ta femme, sans crainte,  
 Se glisse un chasseur franc luron  
 Tonton tontaine tonton

Chasseur, par ta meute surpris,  
 La bête pleure, on lui répond  
 Tonton, tonton, tontaine, tonton  
 La femme, aux abois déjà mise,  
 Sourit aux efforts du fripon  
 Tonton, tontaine, tonton

Chasseur, un seul coup de ton arme  
 Met bas le cerf sur le gazon  
 Tonton, tonton, tontaine, tonton

L'amant, pour ta moitié qu'il chaille,  
 Use de la poudre a foison  
 Tonton, tontaine, tonton  
 Chasseur, tu rapportes la bête  
 Et de ton cor enflés le son  
 Tonton, tonton, tontaine, tonton  
 L'amant quitte alors sa conquête,  
 Et le cerf entre a la maison  
 Tonton, tontaine, tonton



## • LES PETITS COUPS.

Air Tout est bien

Maîtres de tous nos désirs,  
 Régions-les sans les contraindre  
 Plus l'excès nuit aux plaisirs,  
 Amis, plus nous devons le craindre  
 Autour d'une petite table,  
 Dans ce petit coin fait pour nous,  
 Du vin vieux d'un hôte aimable  
 Il faut boire (*ter*) a petits coups  
 Pour éviter bien des maux,  
 Veut-on suivre ma recette ;  
 Que l'on nage entre deux eaux,  
 Et qu'entre deux vins l'on se mette  
 Le bonheur tient au savoir-vivre,  
 De l'abus naissent les dégoûts,  
 Trop à la fois nous enivre,  
 Il faut boire (*ter*) a petits coups.  
 Loin d'en murmurer en vain,  
 Egayons notre indigence  
 Il suffit d'un doigt de vin  
 Pour reconforter l'espérance  
 Et vous, que flatte un sort prospère,  
 Pour en jour modérez-vous,  
 Car, même dans un grand verre,  
 Il faut boire (*ter*) a petits coups  
 Philis, quel est ton effroi ?  
 La leçon te déplait-elle ?

Les petits coups, selon toi,  
Sentent le buveur qui chancelle  
Quel que soit le désir qui perce  
Dans tes yeux, vifs comme tes gouts,  
Du philtre qu'Amour te verse  
Il faut boire (*ter*) a petits coups

Oui, de repas en repas,  
Pour attendre à la vieillesse,  
Ne nous incommodons pas  
Et soyons fous avec sagesse  
Amis, le bon vin que le notre '  
Et la santé, quel bien pour tous '  
Pour ménager l'un et l'autre,  
Il faut boire (*ter*) a petits coups



## ÉLOGE DE LA RICHESSE

Air du vaud ville d'Arlequin Cru Ho

La richesse, que les frondeurs  
Dedaignent, et pour cause,  
Quand elle vient sans les grandeurs,  
Est bonne a quelque chose  
Loin de les rendre a ton Crésus,  
Va boire avec ses cent écus,  
Savetier, mon compère  
Pour moi, qu'il m'arrive un trésor,  
Que dans mes mains pleuve de l'or,  
De l'or,  
De l'or,  
Et j'en fais mon affaire '  
Je souris à la pauvreté,  
Et j'ignore l'envie  
Pourquoi perdrais-je ma gaité  
Dans une douce vie ?  
Maison, jardin, livres, tableaux,  
Large voiture et bons chevaux,  
Pourraient ils me déplaire ?  
Quand mes vœux prendraient plus d'essor,  
Que dans mes mains pleuve de l'or,  
De l'or

De l'or,  
 Et j'en fais mon affaire !

Bonjour, Mondor, riche voisin,  
 Ta maîtresse est jolie,  
 Son œil est noir, son esprit fin,  
 Et sa taille accomphie  
 J'atteste sa fidélité,  
 Mais que peut contre sa fierté  
 L'amour d'un pauvre hère ?  
 Pour te l'enlever, cher Mondor,  
 Que dans mes mains pleuve de l'or,  
 De l'or,  
 De l'or,  
 Et j'en fais mon affaire !

Le vin s'aigrit dans mon gosier  
 Chez un traiteur maussade ;  
 Mais a sa table un financier  
 Me verse-t-il rasade .  
 Combien, dis-je, ces bons vins blancs ?  
 On me répond Douze cents francs  
 Par ma foi, ce n'est guère  
 En Champagne on en trouve encor .  
 Que dans mes mains pleuve de l'or,  
 De l'or,  
 De l'or,  
 Et j'en fais mon affaire !

A partager, dès aujourd'hui,  
 Amis, je vous invite  
 Nous saurions tous, en cas d'ennui,  
 Me ruiner bien vite.  
 Manger rentes et capitaux,  
 Equipages, terres, châteaux,  
 Serait gai, je l'espère  
 Ah ! pour voir la fin d'un trésor,  
 Que dans mes mains pleuve de l'or,  
 De l'or,  
 De l'or,  
 Et j'en fais mon affaire !

CHATELAIN MALICOLLE

## LA PRISONNIÈRE ET LE CHEVALIER

D'UN MOIS DE CHEVALERIE. — SEPTIÈME. — LA MORT

I. — 1. — 7

Ah ! s'il passait un chevalier  
 Dont le cœur fut tendre et fidèle  
 Et qu'il triomphât du geôlier  
 Qui me retient dans la tourelle  
 Je bénirais ce chevalier

Par là passait un chevalier  
 À l'honneur, à l'amour fidèle  
 Dame dit-il, quel dur geôlier  
 Vous retient dans cette tourelle ?  
 Est-il prêt à ouïr le chevalier ?  
 C'est mon époux, bon chevalier  
 Qui veut que je lui sois fidèle  
 Et qui me fait en vieux geôlier  
 Couchier seule dans la tourelle  
 Délivrez-moi, bon chevalier

Soudain le jeune chevalier  
 À qui son bon ange est fidèle,  
 Trompe les regards du geôlier  
 Et pénètre dans la tourelle  
 Honneur, honneur au chevalier !

La prisonnière au chevalier  
 Fait promettre un amour fidèle  
 Puis se venge de son geôlier  
 Sur le gril de la tourelle  
 Soyez heureux, beau chevalier !

Alors et dame et chevalier  
 Sautant sur un coursier fidèle,  
 Vont au nez du mari-geôlier  
 Jeter les clefs de la tourelle  
 Puis adieu dame et chevalier

Honneur aux galants chevaliers !  
 Honneur à leurs dames fidèles !  
 Contre l'hymen et ses geôliers,  
 Dans les palais, dans les tourelles  
 Dieu protège les chevaliers





## LES MARIONNETTES.

Air La marionette a mal eu pi d

Les marionnettes, croyez-moi,  
Sont les jeux de tout âge :  
Depuis l'artisan jusqu'au roi,  
De la ville au village,  
Valets, journalistes, flatteurs,  
Dévotes et coquettes,  
Ah ! sans compter nos grands acteurs,  
Combien de marionnettes !

L'homme, fier de marcher debout,  
Vante son équilibre,  
Parce qu'il court et va parlout,  
Le pantin se croit libre  
Mais dans combien de mauvais pas  
Sa fortune le jette !  
Ah ! du destin l'homme ici-bas !  
N'est que la marionnette

Ce tendron des plus innocents,  
Que le désir devore,  
Au trouble secret de ses sens,  
Ne conçoit rien encore  
Veille la nuit, rêver le jour,  
L'étonne et l'inquiète  
Elle a quinze ans ah ! pour l'amour  
La bonne marionnette !

Voyez ce mari parisien  
Que main galant visite,  
Il vous accueille mal ou bien,  
Vous cherche ou vous évite.  
Est-il confiant ou jaloux,  
A l'air dont il vous traite ?  
Non de sa femme un tel époux  
N'est que la marionnette.

Près des femmes que sommes-nous ?  
Des pantins qu'on ballotte  
Messieurs, sautez, faites les fous  
Au gré de leur marotte !



LES MARIONNETTES



Le plus lourd et le plus subtil  
 Font la danse complète,  
 Et Dieu pourtant n'a mis qu'un fil  
 A chaque marionnette



## LE SCANDAL F

Air La fira d'ou d'ou gai !

Aux drames du jour  
 Faisons la morale  
 Sans vivre à la cour,  
 J'aime le scandale

Bon !

La fira d'ou d'ou !

Gai !

La fira d'ou d'ou

Nargue des vertus !  
 On n'en sait que faire  
 Aux sots revêtus  
 Le tout est de plaire

Bon !

La fira d'ou d'ou

Gai !

La fira d'ou d'ou

De ses contes bleus  
 L'honneur nous assomme  
 C'est un vice ou deux  
 Qui font l'honnête homme

Bon !

La fira d'ou d'ou,

Gai !

La fira d'ou d'ou

Pour des vins de prix  
 Vendons tous nos livres  
 C'est peu d'être gris  
 Amis, soyons ivres

Bon !

La fira d'ou d'ou,

Gai !

La fira d'ou d'ou

Grands réformateurs,  
Piliers de coulisses,  
Chassez les erreurs,  
Nous gardons nos vices  
Bon !

La farina dondame,  
Gai !  
La farira donde

Paix ! dit à ce mot  
Caton, qui fait rage,  
Mais il prêche en sot,  
Moi, je ris en sage  
Bon !

La farina dondame,  
Gai !  
La farira donde

~~~~~

LE DOCTEUR ET SES MALADES.

A MON MALDI CIN, LE JOUR DE SA FÊTE

ET À SES COLÈGES

Saluons de maintes rasades
Ce docteur à qui je dois tant
Mais, pour visiter ses malades,
Je crains qu'il n'échappe à l'instant
A ces soins son art le condamne,
S'il vient un message ennemi
Fiévreux, buvez votre tisane,
Laissez-nous fêter notre ami

Oui, que ses malades attendent,
Il est au sein de l'amitié.
Mais vingt jeunes tous le demandent
D'un air qui pourtant fait pitié
De Venus amants trop crédules,
Sur leur état qu'ils ont gémi !
Eh ! messieurs, prenez des pilules,
Laissez-nous fêter notre ami

Quoi ! ne peut-on venir au monde
Sans l'enlever à ses enfants ?

Certaine personne un peu ronde
 Réclame ses secours savants
 J'entends ce tendron qui l'appelle
 Les parents même en ont frémi
 A accouchez pas, mademoiselle,
 Laissez-nous fêter notre ami
 Qu'il coule gaîment son automne
 Que son hiver soit encor loin !
 Puisse-t-il des soins qu'il nous donne
 Ne prouver jamais le besoin !
 Puisqu'enfin dans nos embrassades
 Il n'est point heureux à demi,
 Mourez sans lui mourez malades
 Laissez-nous fêter notre ami



A ANTOINI ARNAULT,

MEMBRE DE L'INSTITUT LE JOUR DE SA FÊTE — ANVÊR 1812

1re et 2e fois

Je viens d'Montmartre avec ma bête !
 Pour fêter ce maître malin
 Et n'crains point qu'au milieu d la fête
 Un bon mot m renvoie au moulin
On dit qu'avec plus d'un génie
 Antoin prend plaisir à cela
 Nous qui n sommes pas d l'Académie
 Souhaitons lui d ces p'tits plaisirs là
 Il n s'en tient pas a des surlies,
 Dans plus d'un genre il est heureux,
 J'sais mêm qu'il fait des tragédies,
 Quand il n'est pas trop paresseux
 De la Mèrpomène idolâtre,
 Qu'il fasse mourir par-ci par-là
 Nous qui n somm s pas d z héros d théâtre
 Souhaitons-lui d ces p'tits plaisirs là
 On m'assur qu'il vient d faire un livre
 Ou e qu'v a du bon je l'crois bien

Je crois inutile d'appeler ici le succès dramatiques de l'auteur de
Har et d'Har etc.

C' docteur-là nous enseigne à vivre
 Par la bouch' d'un arbre ou d'un chien.
 A messieurs les Polichinelles*,
 Il dit Vous en voulez, en v'la.
 Nous qui n'tenons pas les ficelles,
 Souhaitons-lui d' ces p'tits plaisirs-là.

A la cour il s' moqu'rait, j' gage,
 Mèm' de messieurs les chambellans
 De c' pays n'ayant point l' langage,
 Il vant' la paix aux conquérants.
 A d' grands seigneurs qui n' sont pas minees
 Sans ramper toujours il parla
 Nous, qu'on n'a pas encor faits princes,
 Souhaitons-lui d' ces p'tits plaisirs-là

Mais, quoiqu' malin, z'il est bon homme
 D'mandez a sa fille, a ses fils
 Ah! qu'il soit toujours aimé comme
 Il aime ses nombreux amis!
 Que l' secret d' son bonheur suprême
 Reste a c'te gross' maman que v'la
 Nous qui sommes d' ceux qu'Antoine aime,
 Souhaitons-lui d' ces vrais plaisirs-la.

Nota On trouvera peut-être que cette chanson, comme beaucoup d'autres des miennes, était peu digne de voir le jour. En effet, je ne la livre à l'impression que parce qu'elle m'offre l'occasion de payer un tribut d'éloges à l'un de nos littérateurs les plus distingués. Je regrette qu'elle ne soit pas meilleure, et surtout que le ton qui y règne ne m'ait pas permis d'y faire entrer l'expression de ma reconnaissance particulière pour l'homme excellent dont l'amitié me fut si longtemps utile, et me sera toujours précieuse (1815)



LE BEDEAU.

Air Sans devant derrière, sans dessus dessous

Pauvre bedeau ! métier d'enfer !
 La grand'messe aujourd'hui me damne.
 Pour me régaler du plus cher,
 Au beau coin m'attend dame Jeanne.
 Voici l'heure du rendez-vous,

* Polichinelle est le héros d'une des plus jolies fables du recueil de M. Arnault, recueil apprécié par tous les gens de goût, et dont la réputation ne peut qu'aller en augmentant



LE BEDEAU

Mais nos prêtres s'endorment tous
Ah ! maudit soit notre curé !

Je vais, sacristie !

Manquer la partie

Jeanne est prête et le vin tiré

Ite, missa est, monsieur le curé !

Nos enfants de chœur, j'en réponds,

Devinent ce qui me tracasse

Dépêchez-vous, petits fripons,

Où vous aurez des coups de masse

Chantres, c'est du vin à dix sous

Chantez pour moi comme pour vous

Mais maudit soit notre curé !

Je vais, sacristie !

Manquer la partie

Jeanne est prête et le vin tiré

Ite, missa est monsieur le curé !

Notre Suisse, allongez le pas,

Surtout faites ranger ces dames

La queue ne finira pas

Le vicair' lorgne les femmes

Ah ! si la gentille Bibet

Pour se confesser l'attendait !

Mais maudit soit notre curé !

Je vais, sacristie !

Manquer la partie

Jeanne est prête et le vin tiré

Ite, missa est, monsieur le curé !

Curé, songez à la Saint Leu

Ce jour là vous dimiez en ville

Quel train vous nous meniez, morbleu !

On passa presque l'Evangile

En faveur de votre bedeau,

Sautez la moitié du *Credo*

Mais maudit soit notre curé !

Je vais, sacristie !

Manquer la partie

Jeanne est prête et le vin tiré

Ite missa est, monsieur le curé !

La l'enc d'club

A tout jeu le sort nous triche.





JEANNETTE.

Mais enfin est on gris
 Biribi,
 On s'en fiche ! (ter)

C'est trop d'une maîtresse,
 Que je fus malheureux
 Avec deux !
 Que j'eus peu de sagesse
 D'en avoir jusqu'à trois
 À la fois !

À tout jeu le sort nous triche,
 Mais enfin est on gris,
 Biribi
 On s'en fiche ! (ter)

De ma misanthropie
 Pardonnez les accès
 Et l'exces,
 Car je crains la pépie,
 Et je ne vois qu'abus
 Et vins bus
 À tout jeu le sort nous triche
 Mais enfin est on gris
 Biribi
 On s'en fiche ! (ter)



JEANNETTE

Fi des coquettes maniérées !
 Fi des bégueules du grand ton !
 Je préfère à ces mijaurées
 Ma Jeannette, ma Jeanneton

Jeune gentille, et bien faite,
 Elle est fraîche et rondelette,
 Son œil noir est pétillant
 Prudes, vous dites sans cesse
 Qu'elle a le sein trop saillant
 C'est pour ma main qui le presse
 Un défaut bien attrayant

Fi des coquettes maniérées !
 Fi des bégueules du grand ton !

Je préfère à ces mijaurées
Ma Jeannette, ma Jeanneton

Tout son charme est dans la grâce,
Jamais rien ne l'embarrasse.
Elle est bonne, et toujours rit.
Elle dit mainte sottise,
A parler jamais n'apprit,
Et cependant, quoi qu'on dise,
Ma Jeannette a de l'esprit.

Fi des coquettes maniérées !
Fi des bégueules du grand ton !
Je préfère à ces mijaurées
Ma Jeannette, ma Jeanneton

A table dans une fête,
Cette espiègle me tient tête
Pour les propos libertins
Elle a la voix juste et pure,
Sait les plus joyeux refrains
Quand je l'en prie, elle jure,
Elle boit de tous les vins

Fi des coquettes maniérées !
Fi des bégueules du grand ton !
Je préfère à ces mijaurées
Ma Jeannette, ma Jeanneton

Belle d'amour et de joie,
Jamais d'une riche soie
Son corsage n'est pare.
Sous une toile proprette
Son triomphe est assuré,
Et, sans nuire à sa toilette,
Je la chiffonne à mon gré.

Fi des coquettes maniérées !
Fi des bégueules du grand ton !
Je préfère à ces mijaurées
Ma Jeannette, ma Jeanneton

La nuit tout me favorise,
Point de voile qui me nuise,
Point d'inutiles soupirs
Des deux mains et de la bouche
Elle attise les désirs,
Et rompit vingt fois sa couche

Dans l'ardeur de nos plaisirs

Ti des coquettes mamiérées '
Ti des bégueules du grand ton '
Je préfère à ces miyaérées
Ma Jeannette, ma Jeanneton



LES ROMANS

A SOPHIE QUI ME PRIAIT DE COMPOSER UN ROMAN POUR LA DISTRAIRE

Air J'ai vu partout dans mes voyages

Tu veux que pour toi je compose
Un long roman qui fasse effet
A tes vœux ma raison s'oppose,
Un long roman n'est plus mon fait
Quand l'homme est loin de son aurore,
Tous les romans deviennent courts,
Et je ne puis longtemps encore
Prolonger celui des amours

Heureux qui peut dans sa maîtresse
Trouver l'amitié d'une sœur !
Des plaisirs je te dois l'ivresse
Et des tendres soins la douceur
Des héros, des prétendus sages
Les longs romans, qui font pitié
Ne vaudront jamais quelques pages
Du doux roman de l'amitié

Triste roman que notre histoire !
Mais, Sophie, au sein des amours,
De ton destin, j'aime à le croire,
Les plaisirs charmeront le cours
Ah ! puisses-tu, vive et jolie,
Longtemps te couronner de fleurs,
Et sur le roman de la vie
Ne jamais répandre de pleurs !



TRAITÉ DE POLITIQUE

A L'USAGE DE LISE — CENT-JOURS, MAI 1815

Air Un magistrat irréprochable

Lise, qui règues par la grâce
Du Dieu qui nous rend tous égaux,
Ta beauté, que rien ne surpasse,
Enchaîne un peuple de rivaux
Mais, si grand que soit ton empire,
Lise, tes amants sont Français,
De tes erreurs permets de rire,
Pour le bonheur de tes sujets

Combien les belles et les princes
Aiment l'abus d'un grand pouvoir !
Combien d'amants et de provinces
Poussés enfin au désespon !
Crains que la revolte ennemie
Dans ton boudoir ne trouve accès,
Lise, abjure la tyrannie,
Pour le bonheur de tes sujets

Par excès de coquetterie
Femme ressemble aux conquérants,
Qui vont bien loin de leur patrie
Dompter cent peuples différents
Ce sont de terribles coquettes !
N'imité pas leurs vains projets
Lise, ne fais plus de conquêtes,
Pour le bonheur de tes sujets

Grâce aux courtisans pleins de zèle,
On approche des potentats
Moins aisément que d'une belle
Dont un jaloux suit tous les pas
Mais sur ton lit, trône paisible,
Où le plaisir rend ses décrets,
Lise, sois toujours accessible,
Pour le bonheur de tes sujets.

Lise, en vain un roi nous assure
Que, s'il règne, il le doit aux cieux,





L'OPINION DE CES DEVOISELLES.

Ainsi qu'à la simple nature
 Tu dois de charmer tous les yeux
 Bien qu'en des mains comme les tiennes
 Le sceptre passe sans procès,
 De nous il faut que tu le tiennes,
 Pour le bonheur de tes sujets —

Pour te faire adorer sans cesse
 Mets à profit ces vérités
 Lise, deviens bonne princesse
 Et respecte nos libertés
 Des roses que l'amour moissonne
 Ceins ton front tout brillant d'attraits,
 Et garde longtemps ta couronne,
 Pour le bonheur de tes sujets



L'OPINION DE CES DEMOISELLES

CENT JOURS MAI 181

À R. N. d'un chœur j'vut être épique

Quoi ! c'est donc bien vrai qu'on parie
 Qu'il en ira tout à mettre chez nous
 Sans sus dessous

Le Palais Royal, qu'est notre patrie,
 S'en réjouirait,
 Chacun son intérêt

Aussi point de fille qui ne crie
 Viv nos amis,
 Nos amis les ennemis !

De nos Français j'connaissons les astuces
 Ils ne sont pas aussi bons chrétiens
 Que les Prussiens

Comme l'argent pleuvait quand les Russes
 L'auraient haussé de prix
 Toutes les filles de Paris !

Je n'avions pas le temps de chercher nos puces
 Viv nos amis,
 Nos amis les ennemis !

Mais, puisqu'ils reviennent, faut les attendre

Je r'verrons Bulof, Titchakof,
 Et Platof,
 L' bon Saken, dont l' cœur est si tendre,
 Et puis ce cher.
 Ce cher monsieur Blucher ·
 Ils nous donn'ront tout c' qu'ils vont prendre
 Viv' nos amis,
 Nos amis les enn'mis !

Drès qu' les plum's de coq vont r' paraître,
 J' secoûrons, d' façon à l' fair' voir,
 Not' mouchoir
 Quant aux amants, j' dois en r connaître,
 Ça tomb' sous l' sens,
 Au moins deux ou trois cents
 Pour leur entré' louons un' fenêtre.
 Viv' nos amis,
 Nos amis les enn'mis !

J' conviens que d' certain's honnêt's femmes
 Tout autant qu'nous en ont pincé
 L'an passé
 Et qu nos cosaqu's pleins d' leurs bell's flammes,
 Prenaient l chemin
 Du faubourg Saint-Germain
 Malgré l' tort qu' nous ont fait ces dames,
 Viv' nos amis,
 Nos amis les enn'mis !

Les affair's s'ront bientôt bâclees,
 Si j'en crois un vieux libertin
 D' sacristain
 Quand y aurait queuqu's maisons d' brûlées,
 Queuqu's gens d' occis,
 C'est l' cadet d' nos soucis
 Mais j' rirai bien si j' somm's violées
 Viv' nos amis,
 Nos amis les enn'mis !



L'HABIT DE COUR

OU VISITE A UNE ALTESSE

Aux Allez vous en cours de la co

Ne répondez plus de personne,
Je veux devenir courtisan
Trier vite, que l'on me donne
La defroque d'un chambellan
Un grand prince a moi s'intéresse,
Courons assiéger son séjour,
Ah ! quel beau jour ! (bis)
Je vais au palais d'une altesse,
Et j'achète un habit de cour

Déjà, me tirant par l'oreille,
L'ambition hâte mes pas,
Et mon riche habit me conseille
D'apprendre à m'incliner bien bas
Déjà l'on me fait politesse
Déjà l'on m'attend au retour
Ah ! quel beau jour ! (bis)
Je vais saluer une altesse,
Et je porte un habit de cour

N'ayant point encor d'équipage
Je pars à pied modestement,
Quand de bons vivants, au passage,
M'offrent un déjeuner charmant
J'accepte, mais que l'on se presse
Dis-je à ceux qui me font ce tour
Ah ! quel beau jour ! (bis)
Messieurs, je vais voir une altesse,
Respectez mon habit de cour

Le déjeuner fait, je m'esquive
Mais l'un de nos anciens amis
Me réclame, et, joyeux convive,
À sa noce je suis admis
Nombreux flacons, chants d'allégresse,
De notre table font le tour
Ah ! quel beau jour ! (bis)
Pourtant j'allais voir une alt sse

Et j'ai mis un habit de cour !
 Enfin, malgré l'ai qui mousse,
 J'en veux venir a mon honneur
 Tout en chancelant je me pousse
 Jusqu'au palais de monseigneur
 Mais à la porte où l'on se presse,
 Je vois Rose, Rose et l'Amour
 Ah ! quel beau jour ! (bis)
 Rose, qui vaut bien une altesse,
 N'exige point l'habit de cour
 Loin du palais où la coquette
 Vient parfois lorgner la grandeur,
 Elle m'entraîne à sa chambrette,
 Si favorable a notre ardeur.
 Près de Rose, je le confesse,
 Mon habit me paraît bien lourd
 Ah ! quel beau jour ! (bis)
 Soudain, oubliant son altesse,
 J'ai quitte mon habit de cour
 D'une ambition vaine et sotte
 Ainsi le rêve disparaît
 Gaiement je reprends ma maiotte,
 Et m'en retourne au cabaret
 La je m'endois dans une ivresse
 Qui n'a pas de fâcheux retours
 Ah ! quel beau jour ! (bis)
 A qui voudra voir son altesse
 Je donne mon habit de cour



PLUS DE POLITIQUE.

JUILLET 1815.

Air C. jour la, sous son ombrage

Ma mie, ô vous que j'adore,
 Et qui vous plaignez toujours
 Que mon pays ait encore
 Trop de part a mes amours !
 Si la politique ennue,
 Même en frondant les abus,
 Rassurez-vous, ma mie,

Je n'en parlerai plus

Pres de vous j'en ai mémoire
 Donnant prière à mes rivaux
 Des arts, enfants de la gloire
 Je racontais les travaux
 A notre France agrandie
 Ils produisaient leurs tributs
 Ha surserez-vous, ma mie
 Je n'en parlerai plus

Moi peureux dont on se raille
 Après d'amoureux combats,
 J'osais vous parler bataille
 Et chanter nos fiers soldats
 Par eux la terre asservie
 Voyait toiser ses rois vaincus
 Ha surserez-vous, ma mie
 Je n'en parlerai plus

Sans me lasser de vos chaînes
 J'invoquais la liberté
 Du nom de Rome et d'Athènes
 J'effrayais votre galle
 Quoique au fond je me délie
 De nos modernes Titus,
 Rassurez-vous, ma mie,
 Je n'en parlerai plus

La France, que rien n'égale
 Et dont le monde est jaloux,
 J'étais la seule rivale
 Qui fut à craindre pour vous
 Mais las ! j'ai pour ma patrie
 J'ai trop de vœux superflus
 Rassurez-vous, ma mie,
 Je n'en parlerai plus

Oui, ma mie il faut vous croire,
 Nous faisons d'obscurs loisirs
 Sans plus songer à la gloire,
 Dormons au sein des plaisirs
 Sous une houe ennemie
 Les Français sont abattus
 Rassurez-vous, ma mie
 Je n'en parlerai plus



MARGOT.

Air de l'opéra de M.

Chantons Margot, nos amours,
Margot leste et bien tournée,
Que l'on peut baiser toujours,
Qui toujours est chiffonnée.
Quoi ! l'embrasser ? dit un sot
Oui, c'est l'humeur de Margot
Moquons-nous de ce Blaise
Viens, Margot, viens, qu'on te baise

D'un lutin c'est tout l'esprit,
C'est un cœur de tourterelle.
Si le matin elle rit,
Le soir elle vous querelle
Quoi ! se lâcher ? dit un sot
Oui, c'est l'humeur de Margot.

Voilà comme on l'apaise
Viens, Margot, viens, qu'on te baise

Le verre en main voyez-la,
Comme à table elle babille !
Quel air et quels yeux elle a
Quand le champagne pétille !
Quoi ! l'air décent ? dit un sot
Oui, c'est l'humeur de Margot

Mets ta pudeur à l'aise
Viens, Margot, viens, qu'on te baise.

Qu'elle est bien au piano !
Sa voix nous charme et nous touche.
Mais devant un *soprano*
Elle n'ouvre point la bouche.
Quoi ! par pitié ? dit un sot
Oui, c'est l'humeur de Margot.

Ici point d'Albanèse
Viens, Margot, viens, qu'on te baise

L'amour, a point la servant,
Fait pour Margot feu qui flambe,
Mais par elle il est souvent
Traité par dessous la jambe.

Quoi ! par dessous ? dit un sot
 Oui, c'est l'humeur de Margot
 Il faut bien qu'il s'y plaise
 Viens, Margot, viens, qu'on te baise
 Margot tremble que l'hymen
 De sa main ne se saisisse
 Car elle tient à sa main,
 Qui parfois lui rend service
 Quoi ! pour broder ? dit un sot
 Oui, c'est l'humeur de Margot
 Que fais-tu sur ta chaise ?
 Viens, Margot, viens, qu'on te baise
 Point d'éloges incomplets,
 S'écrira cette brunette
 A moins de douze couplets
 Au diable une chansonnette !
 Quoi ! douze ou rien ? dit un sot
 Oui, c'est l'humeur de Margot
 Nous t'en promettons treize
 Viens, Margot, viens qu'on te baise



A MON AMI DÉSAUGIERS,

QUI VENAIT D'ÊTRE NOMMÉ DIRECTEUR DU VAUDEVILLE — DÉCEMBRE 1811

Au La C^{te} 1811

Bon Désaugiers, mon camarade,
 Mets dans tes poches deux flacons,
 Puis rassemble, en versant rasade,
 Nos auteurs piquants et féconds
 Ramène les dans l'humble asile
 Ou renait le joyeux refrain
 Eh ! va ton train
 Gai boute en-train !
 Mets nous en train, bien en train tous en train,
 Et rends enfin au Vaudeville
 Ses grelots et son tambourin
 Rends lui, s'il se peut, le cortège
 Qu'à la Loire il a fait briller
 L'ombre de Panard te protège,

Vadé semble te conseiller
Fais-nous apparaître a la file
Jusqu'aux enfans de Tabarin
Eh ! va ton train,
Gai boute-en-train !

Mets-nous en train, bien en train, tous en train,
Et rends enfin au Vaudeville
Ses grelots et son tambourin

Au lieu de fades épigrammes,
Qu'il aiguise un couplet gaillard
Collé, quoi qu'en disent nos dames,
Est un fort honnête égrillard.
La gaudriole, qu'on exile,
Doit refleurir sur son terrain
Eh ! va ton train,
Gai boute-en-train !

Mets-nous en train, bien en train, tous en train,
Et rends enfin au Vaudeville
Ses grelots et son tambourin

Malgré messieurs de la police,
Le vaudeville est né frondeur
Des abus fais ton bénéfice,
Force les grands a la pudeur,
Dénonce tout flatteur servile
A la gaïté du souverain
Eh ! va ton train,
Gai boute-en-train !

Mets-nous en train, bien en train, tous en train,
Et rends enfin au Vaudeville
Ses grelots et son tambourin

Sur la scène, où plus a son aise
Avec toi Momus va siéger,
Relève la gaïté française
A la barbe de l'étranger
La chanson est une arme utile
Qu'on oppose a plus d'un chagrin.
Eh ! va ton train,
Gai boute-en-train !

Mets-nous en train, bien en train, tous en train,
Et rends enfin au Vaudeville
Ses grelots et son tambourin

Verse, ami, verse donc a bon e,

Que nos chants reprennent leur cours
 Il nous faut consoler la gloire,
 Il faut rassurer les amours
 Vous cultivons un champ fertile
 Qui n'attend qu'un ciel plus serein
 Il va ton train,
 Ça boute en train !
 Mettez nous en train bien en train, tous en train,
 Et rends enfin au Vaudeville
 Ses grelots et son tambourin

~~~~~

## MA VOCATION

L' — — — — —

Jeté sur cette boule  
 Laid chétif et souffrant  
 J'ai soufflé dans la foule,  
 J'ai dû d'être assez grand  
 Une plainte touchante  
 De ma bouche sortit,  
 Le bon Dieu me dit Chante,  
 Chante, pauvre petit ! (bis)

Le char de l'opulence  
 M'a débarrassé en passant,  
 J'éprouve l'insolence  
 Du riche et du puissant  
 De leur morgue tranchante  
 Rien ne nous garantit  
 Le bon Dieu me dit Chante  
 Chante, pauvre petit !

D'une vie incertaine  
 Avant eu de l'effroi  
 Je rampe sous la chaîne  
 Du plus modique emploi  
 La liberté m'enchantait,  
 Mais j'ai grand appétit  
 Le bon Dieu me dit Chante  
 Chante pauvre petit !

L'Amour dans ma détresse  
 Da gna me consoler

Mais avec la jeunesse  
Je le vois s'envoler.  
Près de beauté touchante  
Mon cœur en vain pâtit  
Le bon Dieu me dit Chante,  
Chante, pauvre petit !

Chanter, ou je m'abuse,  
Est ma tâche ici-bas.  
Tous ceux qu'ainsi j'amuse  
Ne m'aimeront-ils pas ?  
Quand un cercle m'enchanté,  
Quand le vin divertit,  
Le bon Dieu me dit Chante,  
Chante, pauvre petit !



## LE VILAIN.

Air de Nini chez madame d'Anglès

Hé quoi ! j'apprends que l'on critique  
Le *de* qui précède mon nom  
Êtes-vous de noblesse antique ?  
Moi, noble ? oh ! vraiment, messieurs, non.  
Non, d'aucune chevalerie  
Je n'ai le brevet sur vélin.  
Je ne sais qu'aimer ma patrie.. (*bis*)  
Je suis vilain et très-vilain (*bis.*)  
Je suis vilain,  
Vilain, vilain.

Ah ! sans un *de* j'aurais dû naître ,  
Car, dans mon sang si j'ai bien lu,  
Jadis mes aïeux ont d'un maître  
Maudit le pouvoir absolu  
Ce pouvoir, sur sa vieille base,  
Étant la meule du moulin,  
Ils étaient le grain qu'elle écrase  
Je suis vilain et très-vilain,  
Je suis vilain,  
Vilain, vilain

Mes aïeux jamais dans leurs terres,





LE VIEUX MÉNÉTRIER.

N ont vexé des serfs indigents  
 Jamais leurs nobles cimenterres  
 Dans les bois n ont fait peur aux gens  
 Aucun d eux, las de sa campagne  
 Ne fut transformé par Merlin  
 En chambellan de Charlemagne  
 Je suis vilain et très vilain,  
     Je suis vilain,  
     Vilain, vilain

Jamais aux discordes civiles  
 Mes braves aïeux n ont pris part ,  
 De l Anglais aucun dans nos villes  
 N introduisit le léopard ,  
 Et quand l église, par sa brigade,  
 Poussait l état vers son déclin,  
 Aucun d eux n a signé la ligue  
 Je suis vilain et très-vilain,  
     Je suis vilain,  
     Vilain, vilain

Laissez-moi donc sous ma bannière  
 Vous messieurs, qui, le nez au vent,  
 Nobles par votre boutonniere,  
 Encensez tout soleil levant  
 J honore une race commune  
 Car, sensible, quoique malin,  
 Je n ai flatté que l infortune  
 Je suis vilain et très-vilain,  
     Je suis vilain  
     Vilain, vilain



## LE VIEUX MÉNÉTRIER

NOVEMBRE 181

Air C e t un lola landerrett

Je ne suis qu'un vieux bonhomme,  
 Ménétrier du hameau ,  
 Mais pour sage on me renomme,  
 Et je bois mon vin sans eau

Enchanteur fameux d ns le romans de la Table ronde



Autour de moi sous l'ombrage  
 Accourez vous délasser.  
 Eh' lon lan la, gens de village,  
 Sous mon vieux chène il faut dauser

Oui, dansez sous mon vieux chène,  
 C'est l'arbre du cabaret  
 Au bon temps toujours la haine  
 Sous ses rameaux expirait.  
 Combien de fois son feuillage  
 Vit nos aïeux s'embrasser !  
 Eh' lon lan la, gens de village,  
 Sous mon vieux chène il faut danser.

Du château plaignez le maître,  
 Quoiqu'il soit votre seigneur  
 Il doit du calme champêtre  
 Vous envier le bonheur,  
 Triste au fond d'un équipage,  
 Quand la-bas il va passer,  
 Eh' lon lan la, gens de village  
 Sous mon vieux chène il faut danser

Loin de maudire à l'église  
 Celui qui vit sans curé,  
 Priez que Dieu fertilise  
 Son grain, sa vigne, son pré  
 Au plaisir s'il rend hommage,  
 Qu'il vienne ici l'encenser  
 Eh' lon lan la, gens de village,  
 Sous mon vieux chène il faut danser

Quand d'une faible charmille  
 Votre héritage est fermé,  
 Ne portez plus la faucille  
 Au champ qu'un autre a semé  
 Mais sûrs que cet héritage  
 A vos fils devra passer,  
 Eh' lon lan la, gens de village,  
 Sous mon vieux chène il faut danser

Quand la paix répand son baume  
 Sur les maux qu'on endura,  
 N'exilez point de son chaume  
 L'aveugle qui s'égara  
 Rappelant après l'orage  
 Ceux qu'il a pu disperser,

Eh ! lon lan la, gens de village,  
Sous mon vieux chène il faut danser

Ecoutez donc le bonhomme,  
 Sous son chêne accourez tous  
 De pardonner je vous somme  
 Mes enfants, embrassez-vous  
 Pour voir ainsi d'âge en âge  
 Chez nous la paix se fixer,  
 Ah ! lon lan la, gens de village  
 Sous mon vieux chêne il faut danser

## LES OISEAUX

COUPLETS ADRESSES A M ARNAULT PARTANT POUR SON EXIL.

JANVIER 1816

L'hiver redoublant ses ravages  
 Désole nos toits et nos champs,  
 Les oiseaux sur d'autres rivages  
 Portent leurs amours et leurs chants  
 Mais le calme d'un autre asile  
 Ne les rendra pas inconstants,  
 Les oiseaux que l'hiver exile  
 Reviendront avec le printemps

A l'exil le sort les condamne  
Et plus qu'eux nous en gémissons !  
Du palais et de la cabane  
L'écho redisait leurs chansons  
Qu'ils aillent d'un bord plus tranquille  
Charmer les heureux habitants  
Les oiseaux que l'hiver exile  
Reviendront avec le printemps

Oiseaux fixés sur cette plage,  
Nous portons envie à leur sort  
Déjà plus d'un sombre nuage  
S'élève et gronde au fond du nord  
Heureux qui sur une aile agile  
Peut s'éloigner quelques instants !  
I es oiseaux que l'hiver exile  
Reviendront avec le printemps

Il s'agit de la peine de mort.

Et, l'orage enfin dissipé,  
Ils reviendront sur le vieux chêne  
Que tant de fois il a frappé  
Pour prédire au vallon fertile  
De beaux jours alors plus constants,  
Les oiseaux que l'hiver exile  
Reviendront avec le printemps



## LES DEUX SOEURS DE CHARITÉ.

Air de l'Opéra de Paris

Dieu lui-même  
Ordonne qu'on aime  
Je vous le dis, en vérité :  
Sauvez-vous par la charité (bis)

Vierge défunte, une sœur grise.  
Aux portes des cieux rencontra  
Une beauté leste et bien mise  
Qu'on regrettait à l'Opéra. (bis.)  
Toutes deux, dignes de louanges,  
Arrivaient après d'heureux jours,  
L'une sur les ailes des anges,  
L'autre dans les bras des Amours.

Dieu lui-même  
Ordonne qu'on aime  
Je vous le dis, en vérité  
Sauvez-vous par la charité.

Là-haut, saint Pierre en sentinelle,  
Après un Ave pour la sœur,  
Dit à l'actrice On peut, ma belle,  
Entrez chez nous sans confesseur.  
Elle s'écrie Ah ! quoique bonne,  
Mon corps à peine est inhumé !  
Mais qu'à mon curé Dieu pardonne !  
Hélas ! il n'a jamais aimé.

Dieu lui-même  
Ordonne qu'on aime  
Je vous le dis, en vérité  
Sauvez-vous par la charité



LES DEUX SŒURS DE CHARITÉ



Dans les palus et sous le chaume,  
 Moi, dit la sœur, j'ai de mes mains  
 Distillé le miel et le baume  
 Sur les souffrances des humains  
 Moi, qui subjuguais la puissance,  
 Dit l'actrice, j'ai bien des fois  
 Fait savourer à l'indigence  
 La coupe où s'enivrent les rois

Dieu lui-même  
 Ordonne qu'on aime  
 Je vous le dis en vérité  
 Sauvez-vous par la charité  
 Oui, reprend la sainte colombe  
 Mieux qu'un ministre des autels,  
 A descendre en paix dans la tombe  
 Ma voix préparait les mortels  
 Offrant à ceux qui m'ont suivie  
 Dit la nymphe, une douce erreur,  
 Moi, je faisais chérir la vie  
 Le plaisir fait croire au bonheur

Dieu lui-même  
 Ordonne qu'on aime  
 Je vous le dis en vérité  
 Sauvez-vous par la charité  
 Aux bons cœurs, ajoute la nonne  
 Quand mes prières s'adressaient,  
 Du riche je portais l'aumône  
 Aux pauvres qui me bénissaient,  
 Moi, dit l'autre, par la détresse  
 Voyant l'honnête homme abattu,  
 Avec le prix d'une caresse,  
 Cent fois j'ai sauvé la vertu

Dieu lui-même  
 Ordonne qu'on aime  
 Je vous le dis, en vérité  
 Sauvez-vous par la charité  
 Entrez entrez, ô tendres femmes!  
 Répond le portier des élus  
 La charité remplit vos âmes  
 Mon Dieu n'exige rien de plus  
 On est admis dans son empire,

Pourvu qu'on ait séché des pleurs,  
 Sous la couronne du martyre,  
 Ou sous des couronnes de fleurs

Dieu lui-même  
 Ordonne qu'on aime  
 Je vous le dis en vérité  
 Sauvez-vous par la charité.



## COMPLAINTE

D'UNE DE CES DEMOISELLES, A L'OCCASION DES AFFAIRES DU TEMPS  
 NOVEMBRE 1816

Air Faut d'la vertu, pas trop n'en faut

Faut qu' lord Villain-ton ait tout pris  
 Gn'a plus d'argent dans c'gueux de Paris } *bis*

Du métier d' fille j' me dégoûte ,  
 C' commerce n' rapporte plus rien.  
 Mais si l' public nous fait banqu'route,  
 C'est qu' les affaires n' vont pas bien.

Faut qu' lord Villain-ton ait tout pris,  
 Gn'a plus d'argent dans c' gueux d' Paris

Au bonheur on fait semblant d' croire,  
 Mais j'en jug' mieux qu' tous les flatteurs  
 Si d' la cour je n' savais l'histoire,  
 J' croirais quasi qu'on a des mœurs.

Faut qu' lord Villain-ton ait tout pris,  
 Gn'a plus d'argent dans c' gueux de Paris

Nous servions d' maitress' et d' modèles  
 A nos peintres gorgés d'écus.  
 J' crois qu'a leux femm's y sont fidèles,  
 D' puis qu' les modeles n' servent plus

Faut qu' lord Villain-ton ait tout pris,  
 G'na plus d'argent dans c' gueux d' Paris

Quand gn'a pas l' moindr' profit-z à faire  
 Sur tant d' réformés mécontents,  
 Les juges p't-êtr' f'raient notr' affaire ,  
 Mais l'roi n' leux en laisse pas l' temps

Faut qu lord Villain-ton ait tout pris,  
Gn a plus d argent d'ns c gueux d Paris

Enfin je n trouvons plus not compte  
Avec nos braves qu l on vexa  
Vu leux misère, y jurait d la honte  
A leux d mander queuq chos pour ça

l aut qu lord Villain-ton ait tout pris  
Gn a plus d argent dans c gueux d Paris

Heureusement qu monsieur Lab  
A nous servir s est z engagé  
Comme un diable, y s démene y crie  
Pour qu on rend les biens du clergé

Faut qu lord Villain ton ait tout pris  
Gn a plus d argent dans c gueux d Paris



## CE N'EST PLUS LISETTE

Air Eh ! non non non vous n etes pas Ninette

Quoi ! Lisette, est-ce vous ?  
Vous, en riche toilette !  
Vous, avec des bijoux !  
Vous, avec une aigrette !

Eh ! non, non, non  
Vous n etes plus Lisette  
Eh ! non, non, non,  
Ne portez plus ce nom

Vos pieds dans le satin !  
N osent fouler l herbe  
Des fleurs de votre teint  
Ou faites-vous emplette ?

Eh ! non non, non,  
Vous n êtes plus Lisette  
Eh ! non, non non,  
Ne portez plus ce nom

Dans un lieu décoré  
De tout ce qui s achète,  
L opulence a doré  
Jusqu à votre couchette



Eh ! non, non, non,  
 Vous n'êtes plus Lisette  
 Et ! non, non, non,  
 Ne portez plus ce nom

Votre bouche sourit  
 D'une façon discrète  
 Vous montrez de l'esprit,  
 Du moins on le répète.

Eh ! non, non, non,  
 Vous n'êtes plus Lisette.

Eh ! non, non, non,  
 Ne portez plus ce nom

Comme ils sont loin ces jours  
 Où dans votre chambrette,  
 La reine des amours  
 N'était qu'une grisette !

Eh ! non, non, non,  
 Vous n'êtes plus Lisette.

Eh ! non, non, non  
 Ne portez plus ce nom.

Quand d'un cœur amoureux  
 Vous prisiez la conquête,  
 Vous faisiez dix heureux,  
 Et n'étiez pas coquette.

Eh ! non, non, non,  
 Vous n'êtes plus Lisette.

Eh ! non, non, non,  
 Ne portez plus ce nom

Maîtresse d'un seigneur  
 Qui paya sa défaite,  
 De l'ombre du bonheur  
 Vous êtes satisfaite.

Eh ! non, non, non,  
 Vous n'êtes plus Lisette.

Eh ! non, non, non,  
 Ne portez plus ce nom.

Si l'Amour est un dieu,  
 C'est près d'une fillette.  
 Adieu, madame, adieu  
 En duchesse on vous traite

Eh ! non, non, non,  
 Vous n'êtes plus Lisette.

Eh ' non, non, non,  
Ne portez plus ce nom



## L'HIVER

Air Un fil et un oiseau

Les oiseaux nous ont quittés  
Déjà l'hiver qui les chasse  
Tend son manteau de glace  
Sur nos champs et nos cités  
A mes vitres scintillantes  
Il trace des fleurs brillantes,  
Il rend mes portes bruyantes,  
Et fait grelotter mon chien  
Réveillons, sans plus attendre  
Mon feu qui dort sous la cendre  
*Chauffons nous, chauffons nous bien (bis)*

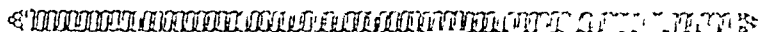
O voyageur imprudent !  
Retourne vers ta famille  
J'en crois mon feu qui pétille,  
Le froid devient plus ardent  
Moi, j'en puis braver l'injure  
Rose, en douillette, en fourrure,  
Ici, contre la froidure  
Vient m'offrir un doux soutien,  
Rose, tes mains sont de glace,  
Sur mes genoux prends ta place  
*Chauffons nous, chauffons nous bien*

L'ombre s'avance, et la nuit  
Roule son char sur la neige  
Rose, l'Amour nous protège,  
C'est pour nous que le jour fuit  
Mais un couple nous arrive,  
Joyeux ami, beauté vive,  
Entrez tous deux sans qui-vive,  
Le plaisir n'y perdra rien  
Moins de froid que de tendresse,  
Autour du feu qu'on se presse  
*Chauffons nous, chauffons-nous bien*

Les caresses ont cessé

Devant la lampe indiscrete  
 Un festin que Rose apprête,  
 Gaiment par nous est diessée  
 Notre ami s'est fait, a table,  
 D'un brigand bien redoutable  
 Et d'un spectre épouvantable  
 Le fidèle historien  
 Tandis que le punch s'allume,  
 Beau du feu qui le consume,  
 Chauffons-nous, chauffons-nous bien

Sombre hiver, sous tes glacons  
 Ensevelis la nature,  
 Ton aquilon, qui murmure,  
 Ne peut troubler nos chansons  
 Notre esprit, qu'amour seconde,  
 Au coin du feu crée un monde  
 Qu'un doux ciel toujours féconde,  
 Ou s'aimer tient lieu de bien  
 Que nos portes restent closes,  
 Et, jusqu'au retour des roses,  
 Chauffons-nous, chauffons-nous bien



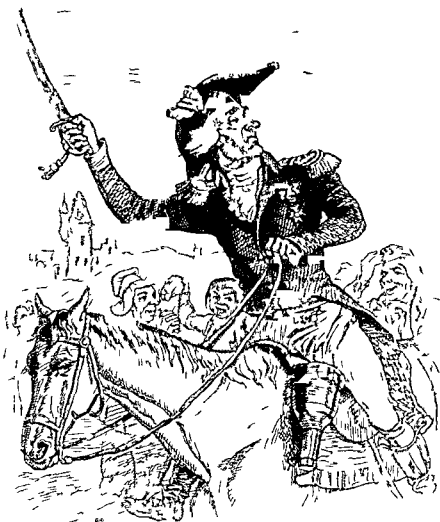
## LE MARQUIS DE CARABAS

NOVEMBRE 1816

Air du roi Desobert

Voyez ce vieux marquis  
 Nous traiter en peuple conquis,  
 Son coursier décharné  
 De loin chez nous l'a ramené  
 Vers son vieux castel  
 Ce noble mortel  
 Marche en brandissant  
 Un sabre innocent  
 Chapeau bas ! chapeau bas !  
 Gloire au marquis de Carabas !

Aumôniers, châtelains,  
 Vassaux, vavassaux et vilains,  
 C'est moi, dit-il, c'est moi  
 Qui seul ai rétabli mon roi.



LE MARQUIS DE CARABAS



Mais s'il ne me rend  
 Les droits de mon rang,  
 Avec moi corbleu !  
 Il verra beau jeu  
 Chapeau bas ! chapeau bas !  
 Gloire au marquis de Carabas !

Pour me calomnier,  
 Bien qu'on ait parlé d'un meunier  
 Ma famille eut pour chef  
 Un des fils de Pépin-le-Rich  
 D'après mon blason,  
 Je crois ma maison  
 Plus noble ma foi  
 Que celle du roi  
 Chapeau bas ! chapeau bas !  
 Gloire au marquis de Carabas !

Qui me résisterait ?  
 La marquise a le tabouret  
 Pour être évêque un jour,  
 Mon dernier fils suivra la cour  
 Mon fils le baron,  
 Quoique un peu poltron  
 Veut avoir des croix  
 Il en aura trois  
 Chapeau bas ! chapeau bas !  
 Gloire au marquis de Carabas !

Vivons donc en repos  
 Mais l'on m'ose parler d'impôts !  
 A l'état, pour son bien,  
 Un gentilhomme ne doit rien  
 Grâce à mes créneaux,  
 A mes arsenaux,  
 Je puis au préfet  
 Dire un peu son fait  
 Chapeau bas ! chapeau bas !  
 Gloire au marquis de Carabas !

Prêtres que nous vengeons,  
 Levez la dîme et partageons  
 Et toi, peuple animal,  
 Porte encor le bât féodal  
 Seuls nous chasserons  
 Et tous vos tendrons

Subiront l'honneur  
 Du droit du seigneur  
 Chapeau bas ! chapeau bas !  
 Gloire au marquis de Carabas !  
 Curé, fais ton devoir ;  
 Remplis pour moi ton encensoir.  
 Vous, pages et varlets,  
 Guerre aux vilains, et rossez-les !  
 Que de mes aïeux  
 Ces droits glorieux  
 Passent tout entiers  
 A mes héritiers  
 Chapeau bas ! chapeau bas !  
 Gloire au marquis de Carabas !



## MA RÉPUBLIQUE.

Air Vaud vill d. la p'tite Gouv. cant.

J'ai pris goût à la république  
 Depuis que j'ai vu tant de rois.  
 Je m'en fais une, et je m'applique  
 A lui donner de bonnes lois.  
 On n'y commerce que pour boire,  
 On n'y juge qu'avec gaité,  
 Ma table est tout son territoire,  
 Sa devise est la liberté  
 Amis, prenons tous notre verre  
 Le sénat s'assemble aujourd'hui.  
 D'abord, par un arièt sévère,  
 A jamais proscrivons l'ennui  
 Quoi ! proscrire ? Ah ! ce mot doit être  
 Inconnu dans notre cité  
 Chez nous l'ennui ne pourra naître  
 Le plaisir suit la liberté  
 Du luxe, dont elle est blessée,  
 La joie ici défend l'abus,  
 Point d'entraves à la pensée,  
 Par ordonnance de Bacchus  
 A son gré que chacun professe  
 Le culte de sa déité,

Qu'on puisse aller même à la messe  
Ainsi le veut la liberté

La noblesse est trop abusive  
Ne parlons point de nos aïeux  
Point de titre même au convive  
Qui rit le plus ou boit le mieux  
Et si quelqu'un, d'humeur traitresse,  
Aspirait à la royauté  
Plongeons ce César dans l'ivresse,  
Nous sauverons la liberté

Trinquons à notre république,  
Pour voir son destin affermi  
Mais ce peuple si pacifique  
Déjà redoute un ennemi  
C'est Lisette qui nous rappelle  
Sous les lois de la volupté  
Elle veut régner, elle est belle,  
C'en est fait de la liberté



## LIVROGNE ET SA FEMME

Air Qu'on dit vert de la bête

Trinquons, et toc et tin tin, tin !  
Jean, tu bois depuis le matin  
Ta femme est une vertu  
Ce soir tu seras battu } bis

Tandis que dans sa mansarde  
Jeanne veille, et qu'il lui tarde  
De voir rentrer son mari,  
Maitre Jean à la guinguette  
A ses amis en goguette  
Chante son refrain chéri

Trinquons, et toc, et tin tin, tin !  
Jean, tu bois depuis le matin  
La femme est une vertu  
Ce soir tu seras battu

Jeanne pour moi seul est tendre,  
Dit-il, laissons-la m'attendre  
Mais, maudissant son époux,



Jeanne, la puce à l'oreille,  
Bat sa chatte que reveille  
La tendresse des matous.

Trinquons, et toc, et tin, tin, tin !  
Jean, tu bois depuis le matin.

Ta femme est une vertu  
Ce soir tu seras battu

Livrant sa femme au veuvage,  
Jean se perd dans son breuvage,  
Et, prête à se mettre au lit,  
Jeanne, qui verse des larmes,  
Dit en regardant ses charmes  
C'est son verre qu'il remplit !

Trinquons, et toc, et tin, tin, tin !  
Jean, tu bois depuis le matin.

Ta femme est une vertu  
Ce soir tu seras battu

Pour allumer sa chandelle,  
Un voisin frappe chez elle,  
Jeanne ouvre après un refus  
Que Jean boive, chante ou fume,  
Je ne sais ce qu'elle allume,  
Mais je sais qu'on n'y voit plus

Trinquons, et toc, et tin, tin, tin !  
Jean, tu bois depuis le matin

Ta femme est une vertu  
Ce soir tu seras battu

En rajustant sa cornette,  
Ah ! qu'on souffre, dit Jeannette,  
Quand on attend son époux !  
Ma vengeance est bien modeste,  
Avec lui je suis en reste,  
Il a bu plus de dix coups.

Trinquons, et toc, et tin, tin, tin !  
Jean, tu bois depuis le matin

Ta femme est une vertu  
Ce soir tu seras battu.

A demain ! se dit le couple,  
L'époux rentre, et son dos souple  
N'en subit pas moins l'arrêt  
Il s'écrie Amour fait rage !





PAILLASSE.

Demain, puisque Jeanne est sage  
 Répétons au criaret  
 Trinquons et toc, et tin, tin, tin !  
 Jern tu bois depuis le matin  
 La femme est une vertu  
 Ce soir tu seras battu



## PAILLASSE

1816

Air Amis d'aujourd'hui nos parents

J suis né Paillasse et mon papa  
 Pour m lancer sur la place,  
 D un coup d pied queuqu part m attrapa  
 Et m dit Saute, Paillasse !  
 J as le jarret dispos,  
 Quoiqu t ay l ventre gros  
 Et la fac rubiconde  
 N saut point z à demi,  
 Paillass mon ami  
 Saute pour tout le monde !

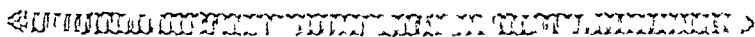
Ma mèr qui poussait des hélas  
 En m voyant prendre ma course,  
 M habille avec son seul mat las,  
 M disant Ce fut ma r ssource  
 La d sous fais, mon fils,  
 Ce que d sus je fis  
 Pour gagner la pièce ronde  
 N saut point z à demi  
 Paillass mon ami  
 Saute pour tout le monde !

Content comme un gueux, j m en allais,  
 Quand un seigneur m arrête  
 Et m donn l emploi dans son palais,  
 D un p tit chien qu il regrette  
 Le chien sautait bien,  
 J surpasse le chien,  
 Plus d un envieux en gronde  
 N saut point-z à demi,  
 Paillass mon ami

Saute pour tout le monde !  
 J' buvais du bon , mais un hasard ,  
 Où j' n'ons rien mis du nôtre ,  
 Fait qu' monseigneur n'est qu'un bâtard ,  
 Et qu'il en vient-z un autre  
 Et du dépouille  
 Qui m'a bien payé !  
 Et tons l'autre a la ronde  
 N' saut' point-z à demi,  
 Paillass' mon ami  
 Saute pour tout le monde !

A peine a-t-on fêté c'lui-ci,  
 Que l' premier r'vient-z en traître  
 Moi qu'aime a diner, Dieu merci,  
 J'saute encor sous sa fûnître  
 Mais le v'la r'chasse,  
 V'la l'autre r'placé.  
 Viv' ceux que Dieu seconde !  
 N' saut' point-z à demi,  
 Paillass' mon ami  
 Saute pour tout le monde !

Vienn qui voudra, j' saut'rai toujours,  
 N' faut point qu' la r'cette baisse  
 Boir', manger, r'ue et fair' des tours,  
 Voyez comm' ça m'engraisse  
 En gens qui, ma foi,  
 Saut' moins gaiment qu'toi  
 Puisque l' pays abonde ,  
 N' saut' point-z à demi,  
 Paillass' mon ami  
 Saute pour tout le monde !



## MON AME.

4816

Air des Sylvas et des Amours

C'est a table, quand je m'enivre  
 De gaîte, de vin et d'amour,  
 Qu'incertain du temps qui va suivre,  
 J'aime à prévoir mon dernier jour (bis.)

Il semble alors que mon âme me quitte  
 Adieu ! lui dis je a ce banquet joyeux  
 Ah ! sans regret, mon âme, partez vite, { *bis*  
 En souriant remontez dans les cieux  
 Remontez, remontez dans les cieux (*bis*)

Vous prendrez la forme d'un ange,  
 De l'air vous parcourrez les champs  
 Votre joie, enfin sans mélange  
 Vous dictera les plus doux chants  
 L'aimable paix, que la terre a proscrite,  
 Cendra de fleurs votre front radieux  
 Ah ! sans regret, mon âme, partez vite,  
 En souriant remontez dans les cieux  
 Remontez, remontez dans les cieux

Vous avez vu tomber la gloire  
 D'un Ilion trop insulté,  
 Qui prit l'autel de la Victoire  
 Pour l'autel de la Liberté  
 Vingt nations ont poussé de Thersite  
 Jusqu'en nos murs le char injurieux  
 Ah ! sans regret, mon âme, partez vite  
 En souriant remontez dans les cieux  
 Remontez, remontez dans les cieux

Cherchez au-dessus des orages  
 L'ant de Français morts à propos,  
 Qui se dérobaient aux outrages  
 Ont au ciel porté leurs drapeaux  
 Pour conjurer la foudre qu'on irrite,  
 Unissez vous à tous ces demi-dieux  
 Ah ! sans regret, mon âme, partez vite  
 En souriant remontez dans les cieux  
 Remontez, remontez dans les cieux

La Liberté, vierge féconde  
 Règne aux cieux, qui vous sont ouverts !  
 L'amour seul m'aidait en ce monde  
 A traîner de pénibles fers  
 Mais, dès demain, je crains qu'il ne m'évite  
 Pauvre captif, demain je serai vieux  
 Ah ! sans regret, mon âme, partez vite,  
 En souriant remontez dans les cieux  
 Remontez, remontez dans les cieux

N'attendez plus, partez, mon âme,

Doux rayon de l'astre éternel !  
 Mais passez des bras d'une femme  
 Au sein d'un Dieu tout paternel  
 L'ai pétillé a défaut d'eau bénite ,  
 De vrais amis viennent fermer mes yeux  
 Ah ! sans regret, mon âme, partez vite ,  
 En souriant remonte/ dans les cieux  
 Remontez, remontez dans les cieux



## LE JUGE DE CHARENTON \*.

NOVEMBRE 1816

Air de la Godaqui

Un maître fou qui, dit-on,  
 Fit jadis mainte fredaine,  
 Des loges de Charenton  
 S'est enfui l'autre semaine  
 Chez un juge qui griffonnait,  
 Il arrive et prend simarre et bonnet,  
 Puis à l'audience, hors d'haleine,  
 Il entre et soudain dit *Precha ! Precha !*  
 Et patati, et patata  
 Prêtons bien l'oreille a ce discours-la

« L'esprit saint soutient ma voix,  
 « Et les accusés vont rire,  
 « Moi, l'interprète des lois,  
 « J'en viens faire la satire  
 « Nous les tenons d'un impudent  
 « Qui, pour s'amuser, me fit président  
 « J'ai longtemps vanté son empire,  
 « Mais j'étais alors payé pour cela »  
 Et patati, et patata

\* Il n'y a point de mauvais discours que ne puisse faire oublier une action généreuse, et rien n'est plus honorable, selon moi, que la protection accordée a des infortunes places sous le poids d'une accusation capitale. Aussi je n'aurais pas reproduit ici cette chanson, sans l'espèce de scandale que, lors de son apparition, elle causa jusque dans les deux Chambres. Mais je ne puis m'empêcher d'avouer que, si j'avais pu la condamner a l'oubli, qu'elle mérite sans doute, j'en aurais toujours regretté le dernier couplet (NOTE DE 1821 \*\*)

\*\* A l'époque ou cette Note fut publiée, M Bellart était encore procureur-général

Pouvait on s attendre à ce discours là ?

Le drame et Galimafré  
Corrompent nos cuisinières  
I'n frac on voit un curé  
Et nos enfants ont trois pères  
Le mariage est un loyer  
On entre en octobre, on sort en janvier  
Les cachemires adultères  
Nous donnent la peste, et ma femme en a  
Et patati, et patata  
Il a mis de tout dans ce discours-là

Pour débaucher un mari,  
Que les filles ont d adresse !  
Sous madame Dubarri  
Elles allaient à confesse  
Ah ! qu enfin (et le terme est clair)  
« L epouse et l époux ne soient qu une chair,  
Et vous, qui nous tentez sans cesse,  
Filles, respectez l habit que vous  
Et patati et patata  
Rien n est plus mor il que ce discours là

Mais, triste effet du typhus,  
Au lieu d église on élève  
Le temple du dieu Plutus,  
Qui sera beau s il achève  
Partout règnent les intrigants  
On n interdit plus les extravagants  
Ce dernier point n est pas un rêve,  
Puisqu en robe ici je dis tout cela  
Et patati, et patata  
On trouve du bon dans ce discours là

Il poursuivait sur ce ton,  
Quand deux bisets, sous les armes,  
Ramènent à Charenton  
Cet orateur plein de charmes  
Néanmoins l avocat Bèlant  
S écrie Ah ! les fous ont bien du talent !  
J ai fait rire et verser des larmes,  
Mais je n ai rien dit qui vîlût cela  
Et patati, et patata  
C est moi qu on sifflait sans ce discours là



Doux rayon de l'astre éternel !  
 Mais passez des bras d'une femme  
 Au sein d'un Dieu tout paternel  
 L'ai pétillé a défaut d'eau bénite ,  
 De vrais amis viennent fermer mes yeux  
 Ah ! sans regret, mon ame, partez vite ,  
 En souriant remontez dans les cieux  
 Remontez, remontez dans les cieux



## LE JUGE DE CHARENTON \*.

NOVEMBRE 1816

Air de la Godaqui

Un maître fou qui, dit-on,  
 Fit jadis mainte fredaine,  
 Des loges de Charenton  
 S'est enfui l'autre semaine  
 Chez un juge qui griffonnait,  
 Il arrive et prend simarre et bonnet,  
 Puis a l'audience, hors d'haleine,  
 Il entre et soudain dit *Precht ! Precht !*  
 Et patati, et patata  
 Prêtons bien l'oreille a ce discours-la

« L'esprit saint soutient ma voix,  
 « Et les accusés vont rire,  
 « Moi, l'interprète des lois,  
 « J'en viens faire la satire  
 « Nous les tenons d'un impudent  
 « Qui, pour s'amuser, me fit président  
 « J'ai longtemps vanté son empire,  
 « Mais j'étais alors payé pour cela »  
 Et patati, et patata

\* Il n'y a point de mauvais discours que ne puisse faire oublier une action généreuse, et rien n'est plus honorable, selon moi, que la protection accordée a des infortunes placées sous le poids d'une accusation capitale. Aussi je n'aurais pas reproduit ici cette chanson, sans l'espèce de scandale que, lors de son apparition, elle causa jusque dans les deux Chambres. Mais je ne puis m'empêcher d'avouer que, si j'avais pu la condamner a l'oubli, qu'elle mérite sans doute, j'en aurais toujours regretté le dernier couplet (NOTE DE 1821 \*\*)

\*\* A l'époque ou cette Note fut publiée, M Bellait était encore procureur-général

Pouvait on s attendre à ce discours-la ?

Le drame et Gahmafré  
Corrompent nos cuisinieres  
En frac on voit un cure  
Et nos enfants ont trois pères

Le mariage est un loyer  
On entre en octobre, on sort en janvier  
Les cachemires adultères

Nous donnent la peste, et ma femme en a  
Et patati, et patata

Il a mis de tout dans ce discours là

Pour débaucher un mari,  
Que les filles ont d adresse !  
Sous madame Dubarri  
Elles allaient à confesse

Ah ! qu enfin (et le terme est clair)

« L epouse et l époux ne soient qu une chair,

Et vous, qui nous tentez sans cesse,

Illes, respectez l habit que voilà

Ft patati et patata

Rien n est plus moral que ce discours là

Mais, triste effet du typhus,

Au lieu d eglise on elève

Le temple du dieu Plutus,

Qui sera beau s il acheve

Partout règnent les intrigants

On n interdit plus les extravagants

Ce dernier point n est pas un rêve,

Puisqu en robe ici je dis tout cela

Et patati, et patata

On trouve du bon dans ce discours là

Il poursuivait sur ce ton,

Quand deux bisets, sous les armes,

Ramènent a Charenton

Cet orateur plein de charmes

Néanmoins l avocat Bêlant

S écrie Ah ! les fous ont bien du talent !

J ai fait rire et verser des larmes,

Mais je n ai rien dit qui valut cela

Et patati, et patata

C est moi qu on sifflait sans ce discours là



## LES CHAMPS.

Air Mon amour etait pour Marie

Rose, partons , voici l'aurore  
 Quitte ces oreillers si doux,  
 Entends-tu la cloche sonore  
 Marquer l'heure du rendez-vous ?  
 Cherchons, loin du bruit de la ville,  
 Pour le bonheur un sûr asile.  
 Viens aux champs couler d'heureux jours ,  
 Les champs ont aussi leurs amours.

Viens aux champs fouler la verdure,  
 Donne le bras à ton amant ,  
 Rapprochons-nous de la nature  
 Pour nous aimer plus tendrement  
 Des oiseaux la troupe éveillée  
 Nous appelle sous la feuillée.  
 Viens aux champs couler d'heureux jours ,  
 Les champs ont aussi leurs amours.

Nous prendrons les goûts du village ,  
 Le jour naissant t'éveillera .  
 Le jour mourant sous le feuillage  
 A notre couche nous rendra.  
 Puisses-tu, maîtresse adorée,  
 Te plaindre encor de sa durée !  
 Viens aux champs couler d'heureux jours ,  
 Les champs ont aussi leurs amours.

Quand l'été vers un sol fertile  
 Conduit des moissonneurs nombreux ;  
 Quand, près d'eux, la glaneuse agile  
 Cherche l'épi du malheureux ;  
 Combien, sur les gerbes nouvelles,  
 De baisers pris aux pastourelles !  
 Viens aux champs couler d'heureux jours ,  
 Les champs ont aussi leurs amours

Quand des corbeilles de l'automne  
 S'épanche à flots un doux nectar,  
 Près de la cuve qui bouillonne  
 On voit s'égayer le vieillard ,

Et cet oracle du village  
Chante les amours d'un autre âge  
Viens aux champs couler d'heureux jours,  
Les champs ont aussi leurs amours

Allons visiter des rivages  
Que tu croiras des bords lointains  
Je verrai, sous d'épais ombrages,  
Tes pas devenir incertains  
Le désir cherche un lit de mousse,  
Le monde est loin, l'herbe est si douce !  
Viens aux champs couler d'heureux jours,  
Les champs ont aussi leurs amours

C'en est fait ! adieu, vains spectacles !  
Adieu, Paris, où je me plus,  
Où les beaux-arts font des miracles,  
Où la tendresse n'en fait plus !  
Rose, dérobons à l'envie  
Le doux secret de notre vie  
Viens aux champs couler d'heureux jours,  
Les champs ont aussi leurs amours



## LA COCARDE BLANCHE

COUPLETS CENSES FAITS POUR UN DÎNER DE ROYALISTES  
CÉLÉBRERAIENT L'ANNIVERSAIRE DE LA PREMIÈRE ENTRÉE DES RUSSES  
DES AUTRICHIENS ET DES PRUSSIENS À PARIS — 30 MARS 1810

Air des trois Cousins

CHOEUR

Jour de paix, jour de délivrance,  
Qui des vaincus fit le bonheur,  
Beau jour, qui vint rendre à la France  
La cocarde blanche et l'honneur !

Chantons ce jour cher à nos belles,  
Où tant de rois par leurs succès  
Ont puni les Français rebelles,  
Et sauvé tous les bons Français

Jour de paix, jour de délivrance,  
Qui des vaincus fit le bonheur  
Beau jour, qui vint rendre à la France  
La cocarde blanche et l'honneur !

Les étrangers et leurs cohortes  
Par nos vœux étaient appelés.  
Qu'aisément ils ouvraient les portes  
Dont nous avions livré les clés !

Jour de paix, jour de délivrance,  
Qui des vaincus fit le bonheur ;  
Beau jour qui vint rendre à la France  
La cocarde blanche et l'honneur !

Sans ce jour, qui pouvait répondre  
Que le ciel, comblant nos malheurs,  
N'eût point vu sur la tour de Londres  
Flotter enfin les trois couleurs ?

Jour de paix, jour de délivrance,  
Qui des vaincus fit le bonheur,  
Beau jour, qui vint rendre à la France  
La cocarde blanche et l'honneur !

On répètera dans l'histoire  
Qu'aux pieds des Cosaques du Don,  
Pour nos soldats et pour leur gloire,  
Nous avons demandé pardon

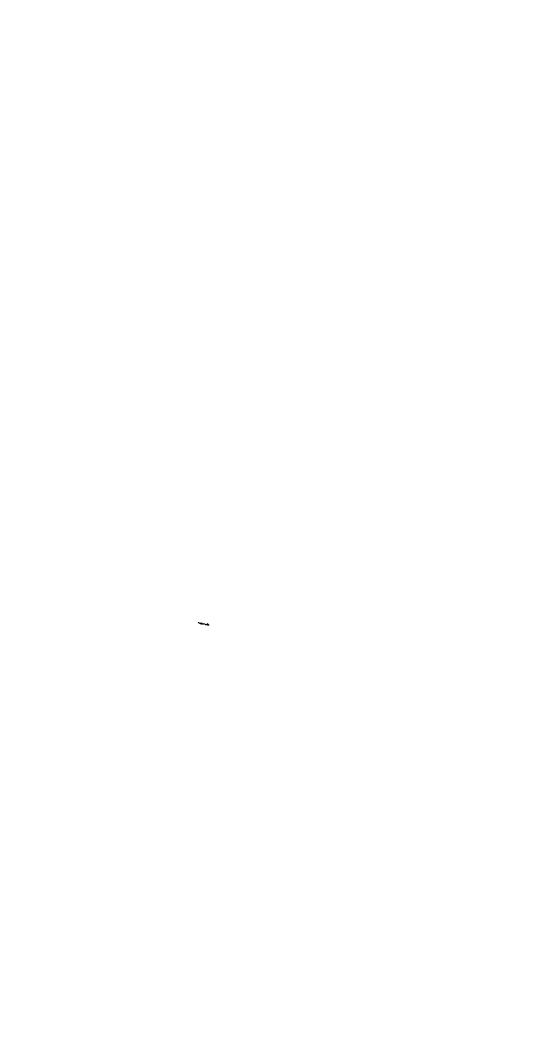
Jour de paix, jour de délivrance,  
Qui des vaincus fit le bonheur,  
Beau jour, qui vint rendre à la France  
La cocarde blanche et l'honneur !

Appuis de la noblesse antique,  
Buvons, après tant de dangers,  
Dans ce repas patriotique,  
Au triomphe des étrangers.

Jour de paix, jour de délivrance,  
Qui des vaincus fit le bonheur,  
Beau jour qui vint rendre à la France  
La cocarde blanche et l'honneur !

Enfin, pour sa clémence extrême,  
Buvons au plus grand des Henri,  
A ce roi qui sut par lui-même  
Conquérir son trône et Paris.

Jour de paix, jour de délivrance,  
Qui des vaincus fit le bonheur,  
Beau jour qui vint rendre à la France  
La cocarde blanche et l'honneur !





MON HABIT.

## MON HABIT

Arda Vaz. Head of the

Sois moi fidèle, ô pauvre habit que j'aime !  
 I nsemble nous devenons vieux  
 Depuis dix ans je te brosse moi-même,  
 I t Socrate n eut pas fait mieux  
 Quand le sort à ta mince étoffe  
 I vrerait de nouveaux combats,  
 I mite moi, résiste en philosophie  
 Mon vieil ami, ne nous séparons pas

Je me souviens, car j'ai bonne mémoire,  
Du premier jour où je te mis  
C'était ma fête, et, pour comble de gloire,  
Tu fus chanté par mes amis  
Ton indigence, qui m'honore  
Ne m'a point banni de leurs bras  
Tous ils sont prêts à nous fêter encore  
Mon vieil ami, ne nous séparons pas

A ton revers j'admire une reprise,  
C'est encore un doux souvenir  
Feignant un soir de fuir la tendre Ise,  
Je sens sa main me retenir  
On te déchire, et cet outrage  
Auprès d'elle enchaîne mes pas  
Lisette a mis deux jours à tant d'ouvrage,  
Mon vieil ami, ne nous séparons pas

T ai je imprégné des flots de muse et d ambre  
Qu un fat exhale en se mirant ?  
M a t on jamais vu dans une antichambre  
T'exposer au mépris d un grand ?  
Pour des rubans la l rance entière  
Fut en proie a de longs débats  
La fleur des champs brille à ta boutonnière  
Mon vieil ami, ne nous séparons pas

Ne crains plus tant ces jours de courses vaines  
Ou notre destin fut pareil  
Ces jours mêlés de plaisirs et de peines,  
Mêlés de pluie et de soleil



Je dois bientôt, il me le semble,  
Mettre pour jamais habit bas  
Attends un peu , nous finirons ensemble  
Mon vieil ami, ne nous séparons pas

~~~~~

LE VIN ET LA COQUETTE.

Air d'un air de l'air de l'air

Amis, il est une coquette
Dont je redoute ici les yeux
Que sa vanité qui me guette,
Me trouve toujours plus joyeux
C'est au vin de rendre impossible
Le triomphe qu'elle espérait
Ah ! cachons bien que mon cœur est sensible
La coquette en abuserait

Faut-il qu'elle soit si charmante !
Ah ! de mon cœur prenez pitié !
Chantez la liqueur écumante
Que verse en riant l'Amitié
Enlacez le lierre paisible
Sur mon front, qui me trahirait
Ah ! cachons bien que mon cœur est sensible
La coquette en abuserait

Poursuivons de nos épigrammes
Ce sexe que j'ai trop aimé,
Achevons d'éteindre les flammes
Du flambeau qui m'a consumé
Que Bacchus, toujours invincible,
Ote à l'Amour son dernier trait.
Ah ! cachons bien que mon cœur est sensible
La coquette en abuserait

Mais l'Amour pressa-t-il la grappe
D'où nous vient ce jus enivrant ?
J'aime encor, mon verre m'échappe,
Je ne ris plus qu'en soupirant
Pour fuir ce charme irrésistible,
Trop d'ivresse enchaîne mes pas
Ah ! vous voyez que mon cœur est sensible
Coquette, n'en abusez pas





LA STE.-ALLIANCE BARBARESCUE.



LA SAINTE-ALLIANCE BARBARESQUE

1810

Ar d C. 13

Proclamons la Sainte-Alliance
 En te au nom de la Providence,
 Et que signe un congrès *ad hoc*,
 Entre Alger, Tunis et Maroc (bis)
 Leurs souverains, nobles corsaires,
 Ne feront que mieux leurs affaires
 Vivent des rois qui sont unis !
 Vive Alger, Maroc et Tunis ! (bis)

Ces rois, dans leur Sainte-Alliance,
 Trouvant tout bon pour leur puissance,
 Jurent de se mettre en commun
 Bravement toujours vingt contre un
 On dit qu'ils s'adjoindront Christophe
 Malgré la couleur de l'étoffe
 Vivent des rois qui sont unis !
 Vive Alger Maroc et Tunis !

Ces rois, par leur Sainte-Alliance,
 Nous forçant à l'obéissance,
 Veulent qu'on lise l'Alcoran
 Et le Bonald et le Ferrand
 Mais Voltaire et sa coterie
 Sont à l'index en Barbarie
 Vivent des rois qui sont unis !
 Vive Alger, Maroc et Tunis !

Français, à leur Sainte-Alliance
 Envoyons pour droit d'assurance,
 Nos censeurs anciens et nouveaux,
 Et nos juges et nos prévôts
 Avec eux ces rois, sans entraves,
 Feront le commerce d'esclaves
 Vivent des rois qui sont unis !
 Vive Alger, Maroc et Tunis !

Malgré cette Sainte Alliance,
 Si du trône, par occurrence,
 Un roi tombait, que subito

On le ramène en son château
 Mais il soldera les mémoires
 Du pain, du foin et des victoires.
 Vivent des rois qui sont unis '
 Vive Alger, Maroc et Tunis '

Enfin, pour la Sainte-Alliance,
 C'est peu qu'on paie a l'échéance,
 Il faut des rameurs sur les bancs,
 Et des muets aux rois forbans
 Même a ces majestés caduques
 Il faudrait des peuples d'eunuques
 Vivent des rois qui sont unis '
 Vive Alger, Maroc et Tunis '



L'ERMITE ET SES SAINTS.

COUPLETS ADRESSES A M DE JOUÏ, 18 JOUR DE SA FÊTE

AH! Priez-VOUS, En fin

On va rouvrir la Sorbonne ,
 L'église attend ses décrets ,
 On ne brûle encor personne,
 Mais les fagots sont tout prêts
 Par bonheur chez nous habite
 Un saint d'un esprit plus doux
 Ermite, bon ermite,
 Priez, priez pour nous '

Des prêtres grands catholiques,
 L'ont instruit a servir Dieu
 Il tient aux mêmes reliques
 Qu'aimait l'abbé de Chauheu
 A l'amour sa muse invite
 Par lui nous serons absous
 Ermite, bon ermite,
 Priez, priez pour nous '

Rabelais, ce fou si sage,
 Lui légua, par parenté,
 Un capuchon dont l'usage
 En fait un sage en gaité
 Contre la gent hypocrite

Voyez son malin courroux
Ermite, bon ermite,
Priez, priez nous !

Ce n'est tout son patrimoine,
Car, pour être chansonnier,
De Lattaignant, gai chanoine
Il choisit le hénitier
Mais de ses refrains qu'on cite
Lattaignant serait jaloux
Ermite, bon ermite,
Priez, priez pour nous !

Il lui manquait un bréviaire,
Le bon ermite, à dessein
Prit les œuvres de Voltaire,
Qui se disait capucin
Grâce à l'auteur qu'il médite,
Il sait charmer tous les goûts
Ermite, bon ermite,
Priez, priez pour nous !

De tels saints suivant les traces
Sur son griffon califourchon,
Il laisse fourrer aux Grâces
Des fleurs sous son capuchon
A l'aimer tout nous invite
Avec lui sauvons nous tous
Ermite, bon ermite,
Priez, priez pour nous



MON PETIT COIN

1819

Air du Vaud vill d la plet Garenne.

Non, le monde ne peut me plaire,
Dans mon coin retournons rêver
Mes amis, de votre galère
Un forcat vient de se sauver
Dans le désert que je me trace,
Je suis libre comme un Bédouin
Mes amis, laissez moi, de grâce,

Laissez-moi dans mon petit coin
 Là, du pouvoir bravant les armes,
 Je pèse et nos fers et nos droits ,
 Sur les peuples versant des larmes,
 Je juge et condamne les rois ,
 Je prophétise avec audace ,
 L'avenir me sourit de loin
 Mes amis, laissez-moi, de grâce,
 Laissez-moi dans mon petit coin.

Là, j'ai la baguette des fées,
 A faire le bien je me plais
 J'élève de nobles trophées ,
 Je transporte au loin des palais
 Sur le trône ceux que je place,
 D'être aimés sentent le besoin
 Mes amis, laissez-moi, de grâce,
 Laissez-moi dans mon petit coin

C'est là que mon âme a des ailes
 Je vole, et joyeux séraphin,
 Je vois aux flammes éternelles
 Nos rois précipites sans fin
 Un seul échappe de leur race ,
 De sa gloire je suis témoin
 Mes amis, laissez-moi, de grâce,
 Laissez-moi dans mon petit coin.

Je forme ainsi pour ma patrie
 Des vœux que le ciel entend bien
 Respectez donc ma rêverie ·
 Votre monde ne me vaut rien
 De mes jours filés au Parnasse
 Daignent les Muses prendre soin !
 Mes amis, laissez-moi, de grâce,
 Laissez-moi dans mon petit coin



LE SOIR DES NOCES.

Air Zon ! ma Lisette, zon ! ma Lison

L'hymen prend cette nuit
 Deux amants dans sa nasse



LE SOIR DES NOCES

Qu'au seul de leur réduit
Un doux concert se place

Zon ! flute et basse !

Zon ! violon !

Zon ! flûte et basse !

Et violon, zon, zon !

Par ce trou fait exprès,
Voyons ce qui se passe
L'épouse a mille attraits,
L'époux est plein d'audace

Zon ! flute et basse !

Zon ! violon !

Zon ! flute et basse !

Et violon, zon, zon !

L'épouse veut encor
L'air l'époux qui l'embrasse
Mais sur plus d'un trésor
Le fripon fait main basse

Zon ! flute et basse !

Zon ! violon !

Zon ! flute et basse !

Et violon, zon, zon !

Il le tremble et pâlit
Pendant qu'il la délace
Il va briser le lit

Il va rompre la glace

Zon ! flûte et basse !

Zon ! violon !

Zon ! flute et basse !

Et violon, zon, zon !

Mais, pris au trébuchet,
L'époux, quelle disgrâce !
De l'oiseau qu'il cherchait
N'a trouvé que la place

Zon ! flute et basse !

Zon ! violon !

Zon ! flute et basse !

Et violon, zon, zon !

La belle en sanglotant
Se confesse à voix basse
D'un divorce éclatant
Tout haut il la menace

Zon' flûte et basse !
 Zon' violon !
 Zon! flûte et basse !
 Et violon, zon, zon !
 Monsieur jure après nous,
 Mais qu'à tout il se fasse .
 Du livre des époux
 Il n'est qu'a la préface
 Zon' flute et basse !
 Zon' violon !
 Zon' flûte et basse !
 Et violon, zon, zon !



L'INDÉPENDANT.

Air Je val. bi. not. quit'ter l'empr

Respectez mon indépendance,
 Esclaves de la vanité
 C'est à l'ombre de l'indigence
 Que j'ai trouvé la liberté (bis)
 Jugez aux chants qu'elle m'inspire
 Quel est sur moi son ascendant ! (bis.)
 Lisette seule a le droit de sourire
 Quand je lui dis Je suis indépendant,
 Je suis, je suis indépendant
 Oui, je suis un pauvre sauvage
 Errant dans la société,
 Et pour repousser l'esclavage
 Je n'ai qu'un arc et ma gaité
 Mes traits sont ceux de la satire,
 Je les lance en me défendant
 Lisette seule a le droit de sourire
 Quand je lui dis . Je suis indépendant,
 Je suis, je suis indépendant
 Chacun rit des flatteurs du Louvre,
 Valets, en tout temps prosternés,
 Dans cette auberge qui ne s'ouvre
 Que pour des passants couronnés
 On rit du fou qui sur sa lyre
 Chante à la porte en demandant



LES CAPUCINS.

Lisette seule a le droit de sourire
Quand je lui dis Je suis indépendant,
Je suis, je suis indépendant

Toute puissance est une gêne
Oh ! d'un roi que je plains l'ennui !
C'est le conducteur de la chaîne,
Ses captifs sont plus gais que lui
Dominer ne peut me séduire,
J'offre l'amour pour répondre

Lisette seule a le droit de sourire
Quand je lui dis Je suis indépendant,
Je suis, je suis indépendant

J'en paix avec ma destinée,
Gaîment je poursuis mon chemin,
Riche du pain de la journée,
Et de l'espoir du lendemain
Chaque soir, au lit qui m'attire
Dieu me conduit sans accident

Lisette seule a le droit de sourire
Quand je lui dis Je suis indépendant,
Je suis, je suis indépendant

Mais qu'on je vois Lisette ornée
De ses attraits les plus puissants,
Qui des chaînes de l'hyménée
Veut charger mes bras caressants
Voilà comme on perd un empire !
Non non, point d'hymen imprudent
Que toujours lise ait le droit de sourire
Quand je lui dis Je suis indépendant,
Je suis, je suis indépendant



LES CAPUCINS

1819

Air Faut d'la vertu pas trop n'en faut

Bénis soient la Vierge et les saints
On rétablit les capucins !

} bis

Moi, qui fus capucin indigne,
Je vais, ma petite Tanchon,

Du Seigneur vendanger la vigne,
En reprenant le capuchon.

Bénis soient la Vierge et les saints
On rétablit les capucins !

Fanchon, pour vaincre par surprise
Les philosophes trop nombreux,
Qu'en vrais cosaques de l'église,
Les capucins marchent contre eux

Bénis soient la Vierge et les saints
On rétablit les capucins !

La faim désole nos provinces,
Mais la piété l'en haïnit
Chaque fête, grâce a nos princes,
On peut vivre de pain benit

Bénis soient la Vierge et les saints
On rétablit les capucins !

L'église est l'asile des cuistres,
Mais les rois en sont les piliers
Et bientôt le banc des ministres
Sera le banc des marguilliers

Bénis soient la Vierge et les saints
On rétablit les capucins !

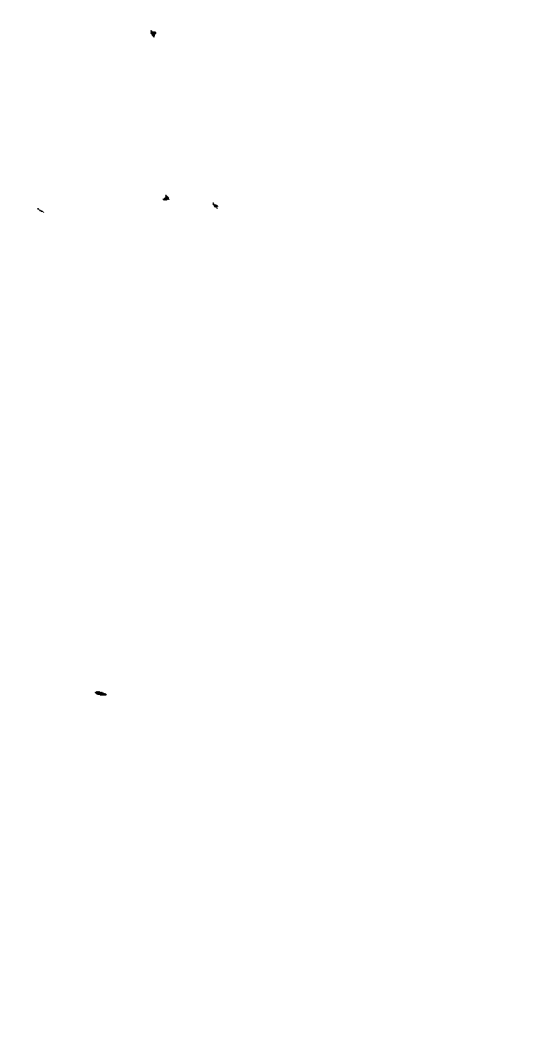
Pour tâter de l'agneau sans taches,
Nos soldats courent s'attabler,
Et devant certaines moustaches
On dit qu'on a vu Dieu trembler

Bénis soient la Vierge et les saints
On rétablit les capucins !

Nos missionnaires font rendre
Aux bonnes gens les biens de Dieu
Ils marchent tout couverts de cendre
C'est ainsi qu'on couvre le feu

Bénis soient la Vierge et les saints
On rétablit les capucins !

Fais-toi devote aussi, Fanchette
Vas, il n'est pas de sot métier
Mais qu'avec nous deux, en cachette,
Le diable crache au bénitier.





LA BONNE VIEILLE.

Bénis soient la Vierge et les saints
On rétablit les capucins !



LA BONNE VIEILLE

Air de Wilhem ou Mu^e de bons et des plaisirs champêtres

Vous vieillerez, o ma belle maitresse !
Vous vieillerez et je ne serai plus
Pour moi le temps semble, dans sa vitesse
Compter deux fois les jours que j'ai perdus
Survivez-moi, mais que l'âge pénible
Vous trouve encor fidèle a mes leçons
Et bonne vieille, au coin d'un feu paisible,
De votre ami répétez les chansons

Lorsque les yeux chercheront sous vos rides
Les traits charmants qui m'auront inspiré,
Des doux récits les jeunes gens avides
Diront Quel fut cet ami tant pleuré ?
De mon amour peignez s'il est possible,
Lardeur, l'ivresse, et même les soupçons
F't bonne vieille, au coin d'un feu paisible,
De votre ami répétez les chansons

On vous dira Savait-il être aimable ?
Et sans rougir vous direz Je l'aimais
D'un trait méchant se montra-t-il capable ?
Avec orgueil vous répondrez J'mais
Ah ! dites bien qu'amoureux et sensible,
D'un luth joyeux il attendrit les sons,
Et bonne vieille, au coin d'un feu paisible,
De votre ami répétez les chansons

Vous que j'appris à pleurer sur la France,
Dites surtout aux fils des nouveaux preux
Que j'ai chanté la gloire et l'espérance,
Pour consoler mon pays malheureux
Rappelez-leur que l'aiglon terrible,
De nos lauriers a détruit vingt moissons,
Et bonne vieille, au coin d'un feu paisible,
De votre ami répétez les chansons

Objet chéri, quand mon renom futile,
De vos vieux ans charmera les douleurs,

A mon portrait, quand votre main débile,
Chaque printemps, suspendra quelques fleurs,
Levez les yeux vers ce monde invisible
Où pour toujours nous nous réunissons,
Et bonne vieille, au coin d'un feu paisible,
De votre ami répétez les chansons



LA VIVANDIÈRE.

1817.

Air de Wilhem, ou D main main, en pin' du jar, en i t t l g aral.

Vivandière du régiment,
C'est Catin qu'on me nomme
Je vends, je donne et bois gaîment
Mon vin et mon rogomme
J'ai le pied leste et l'œil mutin
Tintin, tintin, tintin, r'lin tintin,
J'ai le pied leste et l'œil mutin
Soldats, voilà Catin !

Je fus chère a tous nos héros,
Hélas ! combien j'en pleure !
Aussi soldats et généraux
Me comblaient, a tout heure,
D'amour, de gloire et de butin,
Tintin, tintin, tintin, r'lin tintin,
D'amour, de gloire, et de butin.
Soldats, voilà Catin !

J'ai pris part a tous vos exploits
En vous versant a boire
Songez combien j'ai fait de fois
Rafrachir la Victoire
Ça grossissait son bulletin,
Tintin, tintin, tintin, r'lin tintin;
Ça grossissait son bulletin
Soldats, voilà Catin ?

Depuis les Alpes je vous sers
Je me mis jeune en route
A quatorze ans dans les déserts,
Je vous portais la goutte



LA VIVANDIÈRE



Puis j'entrai dans Vienne un matin,
Tintin, tintin, tintin r lin tintin,
Puis j'entrai dans Vienne un matin
Soldats, voilà Catin !

De mon commerce et des amours
C'était le temps prospère
A Rome je passai huit jours,
Et de notre Saint-Père
Je débauchai le sacristain,
Tintin, tintin, tintin, r lin tintin,
Je débauchai le sacristain
Soldats, voilà Catin !

J'ai fait plus que maint duc et pair
Pour mon pays que j'aime
A Madrid, si j'ai vendu cher
T'êt cher à Moscou même,
J'ai donné gratis a Pantin,
Tintin, tintin, tintin, r lin tintin,
J'ai donné gratis à Pantin
Soldats, voilà Catin !

Quand au nombre il fallut ceder
La victoire infidèle,
Que n'avais-je pour vous guider
Ce qu'avait la Pucelle !
L'Anglais aurait fui sans butin
Tintin, tintin, tintin, r lin tintin,
L'Anglais aurait fui sans butin
Soldats, voilà Catin !

Si je vois de nos vieux guerriers
Pâlis par la souffrance,
Qui n'ont plus, malgré leurs lauriers,
De quoi boire à la France
Je res fleuris encor leur teint,
Tintin, tintin tintin, r lin tintin,
Je res fleuris encor leur teint
Soldats, voilà Catin !

Mais nos ennemis, gorgés d'or
Pairont encor à boire
Où, pour vous doit briller encor
Le jour de la victoire
J'en serai le réveil matin
Tintin, tintin, tintin, r lin tintin

J'en serai le réveil-matin
Soldats, voilà Catin !



COUPLETS A MA FILLEULE,

AGÉ DE TROIS MOIS, LE JOUR DE SON BAPTÊME

Au d'états braves et vaillants

Ma filleule, où diable a-t-on pris
Le pauvre parrain qu'on vous donne ?
Ce choix seul excite vos cris,
De bon cœur je vous le pardonne
Point de bonbons à ce repas,
A vos yeux cela doit me nuire,
Mais, mon enfant, ne pleurez pas,
Votre parrain vous fera rire

L'amitié m'en a fait honneur,
Et c'est l'amitié qui vous nomme
Où, pour n'être pas grand seigneur,
Je n'en suis pas moins honnête homme.
Des cadeaux si vous faites cas,
Vous y trouverez à redire,
Mais, mon enfant, ne pleurez pas,
Votre parrain vous fera rire

Malgré le sort qui sous sa loi
Tient la vertu même asservie,
Pussions-nous, ma commère et moi,
Vous porter bonheur dans la vie !
Pendant leur voyage ici-bas,
Aux bons cœurs rien ne devrait nuire,
Mais, mon enfant, ne pleurez pas,
Votre parrain vous fera rire

Qu'à vos nocces je chanterai,
Si jusque-là mes chansons plaisent !
Mais peut-être alors je serai
Où Panard et Collé se taisent
Quoi ! manquer aux joyeux ébats
Qu'un pareil jour devra produire !
Non, mon enfant, ne pleurez pas,
Votre parrain vous fera rire



L'EXILÉ.

L'EXILÉ

JANVIER 1817

Air Ermite bon ermit

A d aimables compagnes
Une jeune Berute
Disait Dans nos campagnes
Règne l humanité
Un étranger s avance
Qui, parmi nous errant,
Redemande la France
Qu il chante en soupirant
D une terre chérie
C est un fils désolé
Rendons une patrie,
Une patrie
Au pauvre exilé

Près d un ruisseau rapide
Vers la France entraîné
Il s assied, l œil humide,
Et le front incline
Dans les champs qu il regrette
Il sait qu en peu de jours
Ces flots que rien n arrête
Vont promener leur cours
D une terre chérie
C est un fils désolé
Rendons une patrie,
Une patrie
Au pauvre exilé

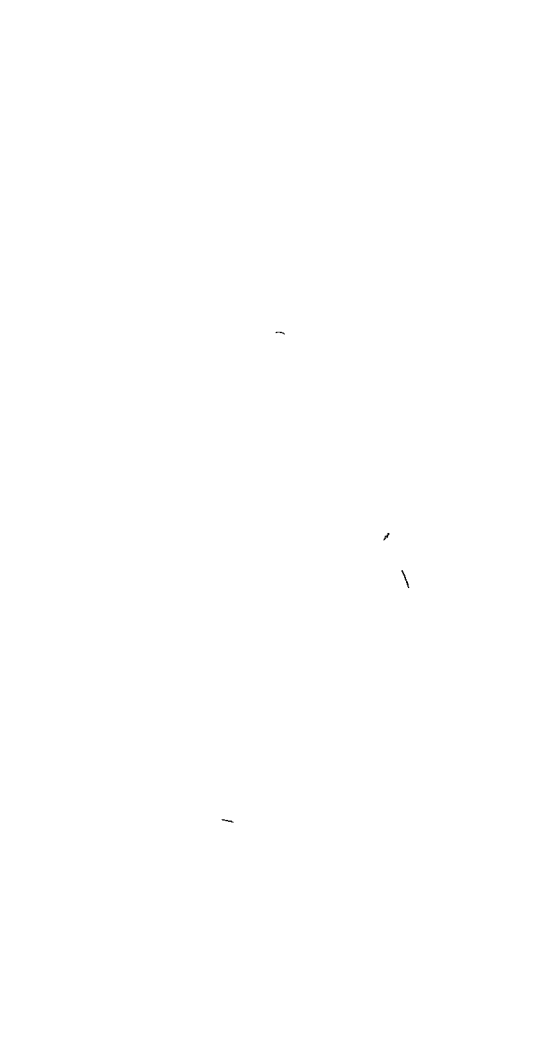
Quand sa mère, peut-être
Implorant son retour
Tombe aux genoux d un maître
Que touche son amour
Trahi par la victoire,
Ce proscrit, dans nos bois,
Inquiet de sa gloire
Tut la haine des rois
D une terre chérie
C est un fils désolé

Rendons une patrie,
 Une patrie
 Au pauvre exilé.

De rivage en rivage
 Que sert de le bannir ?
 Partout de son courage
 Il trouve un souvenir
 Sur nos bords, par la guerre
 Tant de fois envahis,
 Son sang même a naguère
 Coulé pour son pays
 D'une terre chérie
 C'est un fils désolé
 Rendons une patrie,
 Une patrie
 Au pauvre exilé.

Dans nos destins contraires,
 On dit qu'en ses foyers
 Il recueillit nos frères
 Vaincus et prisonniers
 De ces temps de conquêtes,
 Rappelons-lui le cours,
 Qu'il trouve ici des fêtes,
 Et surtout des amours
 D'une terre chérie
 C'est un fils désolé
 Rendons une patrie,
 Une patrie
 Au pauvre exilé

Si notre accueil le touche,
 Si, par nous abrité,
 Il s'endort sur la couche
 De l'hospitalité,
 Que par nos voix légères
 Ce Français réveille,
 Sous le toit de ses pères
 Croie avoir sommeillé
 D'une terre chérie
 C'est un fils désolé.
 Rendons une patrie,
 Une patrie
 Au pauvre exilé.





LA BOUQUETIÈRE ET LE GROQUE-MORT.



LA BOUFFETIÈRE ET LE CROQUE-MORT

À L'ŒUR À LA D. N. S. etc

Je n suis qu'un bouffetière et j n ai rien,

Mais d vos soupirs j me lasse

Monsieur l croqu mort, car il faut bien

Vous dir vot nom-z en face

Quoique j sois t-un esprit fort,

Non, je n veux point d un croqu mort

Encor jeune et johe,

Moi, j vends rosiers, lis et jasmins,

Et n me sens point l envie

De passer par vos mains

C t amour, qui fait plus d un hasard

Vous tire par l oreille

Depuis l jour ou vot corbillard

Renversa ma corbeille

Il m en conta plus d un fleur

Vot métier leur port malheur

I ncor jeune et jolie

Moi, j vends rosiers lis et jasmins

I t n me sens point l envie

De passer par vos mains

A d bons vivants j aime a parler

Et, monsieur, n vous déplaie,

Avec vous m faudrait-z étaler

Mes fleurs chez l père La Chaise,

Mon commerce est mieux fêté

A la porte d la Gaité

Encor jeune et johe,

Moi, j vends rosiers, lis et jasmins,

Et n me sens point l envie

De passer par vos mains

Parce que vous r tournez d grands seigneurs,

Vous vous en fait accroire,

Mais si tant d gens qu ont des honneurs

Vous doit tous un pour-boire,

Y en a plus d un, sans m vanter,

Qu j avons fait ressusciter

Encor jeune et johe,

Ah ! bonne fée, enseignez-nous
Ou vous cachez votre baguette !

I es juges, sous ce roi puissant,
L'taient l'organe de la fée,
Lt par eux jamais l'innocent
Ne voyait sa plainte étouffée
Jamais pour l'erreur 1 genoux
La clémence n'était muette
Ah ! bonne fée, enseignez nous
Ou vous cachez votre baguette !

Pour que son filleul fût ben
Elle avait touché sa couronne
Il voyait tout son peuple uni,
Prêt à mourir pour sa personne
S'il venait des voisins jaloux,
On les forçait à la retraite
Ah ! bonne fée, enseignez nous
Ou vous cachez votre baguette !

Dans un beau palais de cristal,
Hélas ! Urgande est retirée
En Amérique tout va mal,
Au plus fort l'Asie est livrée
Nous éprouvons un sort plus doux
Mais pourtant, si bien qu'on nous traite
Ah ! bonne fée, enseignez nous
Ou vous cachez votre baguette !



MA NACELLE

CHANSON CHANTÉE A MES AMIS REUNIS POUR MA FÊTE

Air Eh ! vogu la galère

Sur une onde tranquille
Voguant soir et matin,
Ma nacelle est docile
Au souffle du destin
Ia voile s'enfle t-elle,
J'abandonne le bord
Eh ! vogu ma nacelle
(O doux zéphyr sois moi fidèle),
Eh ! vogu ma nacelle,

Nous trouverons un port

J'ai pris pour passagère

La muse des chansons,

Et ma course légère

S'égaie a ses doux sons

La folâtre pucelle

Chante sur chaque bord.

Eh ! vogue ma nacelle

(O doux zéphyr, sois-moi fidèle),

Eh ! vogue ma nacelle,

Nous trouverons un port.

Lorsqu'au sein de l'orage

Cent foudres a la fois,

Ebranlant ce rivage,

Epouvantent les rois,

Le plaisir, qui m'appelle,

M'attend sur l'autre bord

Eh ! vogue ma nacelle

(O doux zéphyr, sois-moi fidèle),

Eh ! vogue ma nacelle,

Nous trouverons un port

Loin de là le ciel change

Un soleil éclatant

Vient mûrir la vendange

Que le buveur attend

D'une liqueur nouvelle

Lestons-nous sur ce bord

Eh ! vogue ma nacelle

(O doux zéphyr, sois-moi fidèle),

Eh ! vogue ma nacelle,

Nous trouverons un port

Des rives bien connues

M'appellent a leur tour,

Les Grâces demi-nues

Y célèbrent l'amour

Dieux ! j'entends la plus belle

Soupirer sur le bord

Eh ! vogue ma nacelle

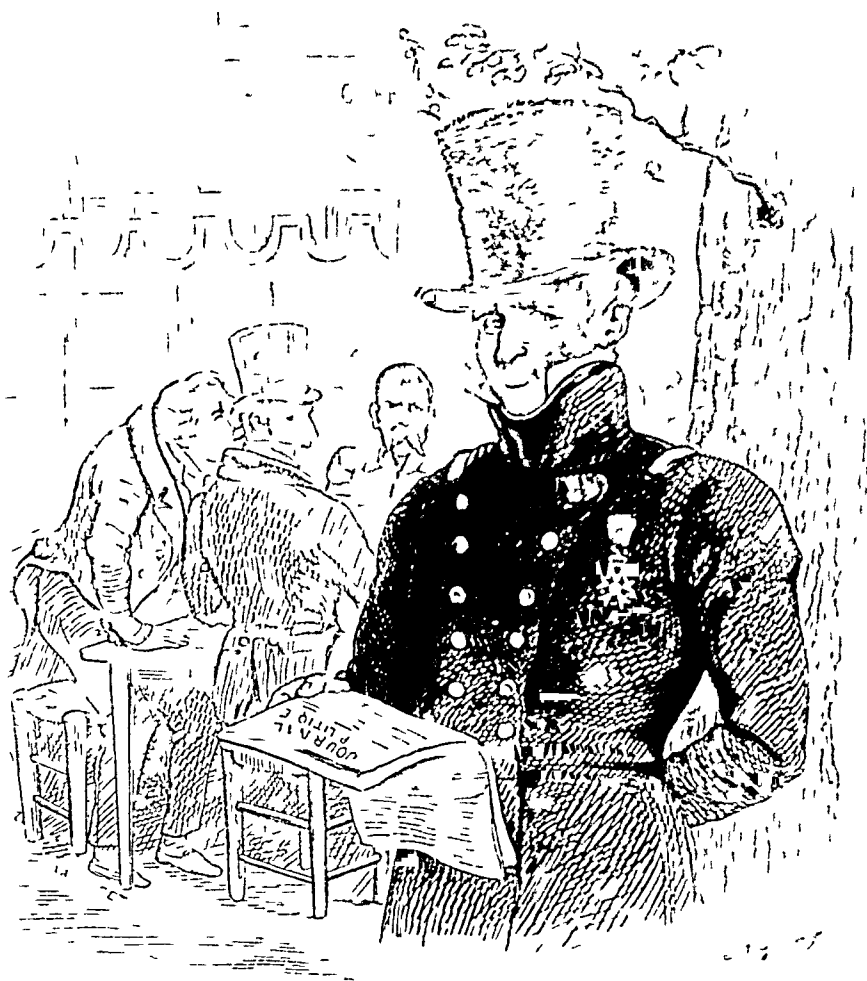
(O doux zéphyr, sois-moi fidèle),

Eh ! vogue ma nacelle,

Nous trouverons un port

Mais, loin du roc perfide





MR. JUDAS.

Qui produit le laurier,
 Quel astre heureux me guide
 Vers un humble foyer,
 L'amitié renouvelle
 Ma fête sur ce bord
 L'h! vogue ma nacelle
 (O doux zéphyr, sois-moi fidèle),
 L'h! vogue ma nacelle,
 Nous entrons dans le port



MONSIEUR JUDAS

À l'Judas qui a pu ro

Monsieur Judas est un drôle
 Qui soutient avec chaleur
 Qu'il n'a joué qu'un seul rôle,
 Il n'a pris qu'une couleur
 Nous qui détestons les gens
 Tantôt rouges, tantôt blancs

Parlons bas

Parlons bas

Ici près j'ai vu Judas,
 J'ai vu Judas, j'ai vu Judas

Curieux et nouvelliste,
 Cet observateur moral
 Parfois se dit journaliste
 Il tranche du libéral
 Mais voulons-nous réclamer
 Le droit de tout imprimer

Parlons bas

Parlons bas

Ici près j'ai vu Judas,
 J'ai vu Judas, j'ai vu Judas

Sans respect du caractère
 Souvent ce lâche effronté
 Porte l'habit militaire
 Avec la croix au côté
 Nous qui faisons volontiers
 L'éloge de nos guerriers,

Parlons bas

Parlons bas ,
Ici près j'ai vu Judas,
J'ai vu Judas, j'ai vu Judas

Enfin sa bouche flétrie
Ose prendre un noble accent,
Et des maux de la patrie
Ne parle qu'en gémissant
Nous qui faisons le procès
A tous les mauvais Français,

Parlons bas,
Parlons bas ,
Ici près j'ai vu Judas,
J'ai vu Judas, j'ai vu Judas

Monsieur Judas, sans malice,
Tout haut vous dit . « Mes amis,
« Les limiers de la police
« Sont à craindre en ce pays »
Mais nous qui de maints brocards
Poursuivons jusqu'aux mouchards,

Parlons bas,
Parlons bas ,
Ici près j'ai vu Judas,
J'ai vu Judas, j'ai vu Judas



LE DIEU DES BONNES GENS.

Air Vaudeville de la Partie carrée

Il est un Dieu , devant lui je m'incline,
Pauvre et content, sans lui demander rien
De l'univers observant la machine,
J'y vois du mal, et n'aime que le bien
Mais le plaisir a ma philosophie
Révèle assez des cieux intelligents
Le verre en main, gaîment je me confie
Au Dieu des bonnes gens

Dans ma retraite où l'on voit l'indigence,
Sans m'éveiller, assise à mon chevet,
Grâce aux amours, bercé par l'espérance,
D'un lit plus doux je rêve le duvet
Aux dieux des cours qu'un autre sacrifie !



LE DIEU DES BONNES GENS

Moi, qui ne crois qu'à des dieux indulgents
Le verre en main, gaument je me confie
Au Dieu des bonnes gens

Un conquérant, dans sa fortune altière,
Se fit un jeu des sceptres et des lois,
Et de ses pieds on peut voir la poussière
Empreinte encor sur le bandeau des rois
Vous rampiez tous, o rois qu'on défie !
Moi, pour braver des mutres exigeants,
Le verre en main, gaument je me confie
Au Dieu des bonnes gens

Dans nos palais, ou près de la Victoire
Brillaient les arts, doux fruits des beaux climats,
J'ai vu du Nord les peuplades sans gloire
De leurs manteaux secouer les frimas
Sur nos débris Albion nous défie ,
Mais les destins et les flots sont changeants
Le verre en main gaument je me confie
Au Dieu des bonnes gens

Quelle menace un prêtre fait entendre !
Nous touchons tous à nos derniers instants
L'éternité va se faire comprendre,
Tout va finir, l'univers et le temps
O chérubins à la face bouffie
Réveillez donc les morts peu diligents
Le verre en main, gaument je me confie
Au Dieu des bonnes gens

Mais quelle erreur ! non, Dieu n'est point colère
S'il créa tout, à tout il sert d'appui
Vins qu'il nous donne, amitié tutélaire
Et vous, amours, qui créez après lui
Prêtez un charme à ma philosophie
Pour dissiper des rêves affligeants
Le verre en main que chacun se confie
Au Dieu des bonnes gens

Des critiques au fait très bienveillants d'ailleurs pour notre auteur
Il ont reproché les traits plaisants ou graves d'écrits contre leur nation
Ils auraient dû se rappeler que cette attaque remonte au temps de l'oc-
cupation de la France par les armées étrangères qui avaient fait la
Restauration à ce temps où sir Walter Scott venait chez nous écrire les
Lettres de Paul lâche et cruel outrage à un peuple aussi malheureux
qu'il a été grand L'idée d'entretenir la haine entre deux nations
a toujours été loin du cœur de celui qui a l'écouation de notre territoire
fut le premier à appeler tous les peuples à une sainte alliance



ADIEU A DES AMIS.

Air. Cet air dans la, l'ad riette

D'ici faut-il que je parle,
 Mes amis, quand loin de vous
 Je ne puis voir sur la carte
 D'asile pour moi plus doux !
 Même au sein de notre ivresse,
 Dieu ! je crois être a demain
 Fouette, cocher, dit la Sagesse,
 Et me voila sur le chemin

Malgré les sermons du sage,
 On pourrait, grâce aux plaisirs,
 Aux fatigues du voyage
 Opposer d'heureux loisirs
 Mais une ardeur importune
 En route met chaque humain
 Fouette, cocher ! dit la Fortune,
 Et nous voila sur le chemin

Ne va point voir ta maîtresse,
 Ne va point au cabaret,
 Me vient due avec rudesse
 Un médecin indiscret.
 Mais Lisette est si jolie !
 Mais si doux est le bon vin !
 Fouette, cocher ! dit la Folie,
 Et me voilà sur le chemin

Parmi vous bientôt peut-être
 Je chanterai mon retour
 Deja je crois voir renaître
 L'aurore d'un si beau jour
 L'allégresse que j'encense
 A mon paquet met la main
 Fouette, cocher ! dit l'Espérance,
 Et me voila sur le chemin



LA RÉVERIE

Air La Si ro a mal d

J'oi d'une Iris volage
 Qu'un seigneur m'enlevait
 Au printemps, sous l'ombrage,
 Un jour mon cœur rêvait
 Privé d'une infidèle
 Il rêvait qu'une autre belle
 Volait à mon secours
 Venez, venez, venez, mes amours ! (bis)

Cette belle était tendre,
 Tendre et sûre à la fois
 Il me semblait l'entendre
 Soupirer dans les bois
 C'était une princesse
 Qui respirait la tendresse
 J'oi de l'éclat des cours
 Venez, venez, venez, mes amours !

Je l'entendais se plaindre
 Du poids de la grandeur
 Cessant de me contraindre
 Je lui peins mon ardeur
 Mes yeux versent des larmes,
 Ravis de voir tant de charmes
 Sous de si beaux atours
 Venez, venez, venez, mes amours !

Elle était la merveille
 Dont je flattais mes sens
 Quand soudain mon oreille
 Souvre aux plus doux accents
 Si c'est vous ma princesse,
 Des roses de la tendresse
 Venez semez mes jours
 Venez, venez, venez, mes amours !

Mais non, c'est la coquette
 Du village voisin
 Qui m'offre une conquête
 En corset de brin

Grandeurs, je vous oublie !
 Cette fille est si jolie !
 Ses jupons sont si courts !
 Venez, venez, venez, mes amours !



BRENNUS,

OU LA VIGNE PLANTÉE DANS LES GAULES

Air nou. ou d' M. Wilt m, ou d- Pi-tr l Gr- :

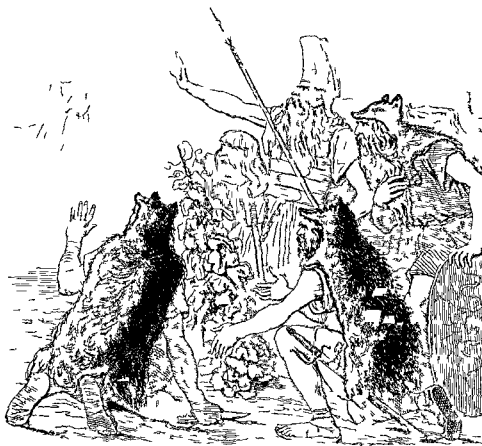
Brennus disait aux bons Gaulois
 Celebrez un triomphe insigne !
 Les champs de Rome ont payé mes exploits,
 Et j'en rapporte un cep de vigne
 Grâce a la vigne, unissons pour toujours
 L'honneur, les arts, la gloire et les amours

Privés de son jus tout puissant,
 Nous avons vaincu pour en boire
 Sur nos coteaux que le pampre naissant
 Serve a couronner la Victoire
 Grâce a la vigne, unissons pour toujours
 L'honneur, les arts, la gloire et les amours

Un jour, par ce raisin vermeil,
 Des peuples vous serez l'envie
 Dans son nectar plein des feux du soleil,
 Tous les arts puiseront la vie
 Grâce a la vigne, unissons pour toujours
 L'honneur, les arts, la gloire et les amours

Quittant nos bords favorises,
 Mille vaisseaux iront sur l'onde,
 Chargés de vin, et de fleurs pavoisés,
 Porter la joie autour du monde
 Grâce a la vigne, unissons pour toujours
 L'honneur, les arts, la gloire et les amours

Femmes, nos maîtres absolus,
 Vous qui préparez nos armures,
 Que sa liqueur soit un baume de plus
 Verse par vous sur nos blessures
 Grâce a la vigne, unissons pour toujours
 L'honneur, les arts, la gloire et les amours



BRENNUS



LES CLÉS DU PARADIS.

Soyons unis, et nos voisins
Apprendront qu'en des jours d'alarmes
Le faible appui que l'on donne aux raisins
Peut vaincre à défaut d'autres armes
Grâce à la vigne, unissons pour toujours
L'honneur, les arts, la gloire et les amours

Bacchus, d'embellir ses destins
Un peuple hospitalier te prie
Mais qu'un proscrit assis à nos festins,
Oublie un moment sa patrie
Grâce à la vigne, unissons pour toujours
L'honneur, les arts, la gloire et les amours

Brennus alors bénit les cieux,
Creuse la terre avec sa lance,
Plante la vigne, et les Gaulois joyeux
Dans l'avenir ont vu la France
Grâce à la vigne, unissons pour toujours
L'honneur, les arts, la gloire et les amours



LES CLEFS DU PARADIS

Air. A coups de p. d. a coups de poing.

Saint Pierre perdit l'autre jour
Les clefs du céleste séjour
(L'histoire est vraiment singulière !)
C'est Margot qui, passant par là,
Dans son gousset les lui vola

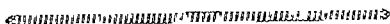
Je vais, Margot,
Passer pour un nigaud,
Rendez moi mes clefs, disait saint Pierre

Margoton, sans perdre de temps,
Ouvre le ciel à deux battants
(L'histoire est vraiment singulière !)
Dévots fieffés, pécheurs maudits,
Entrent ensemble en Paradis

« Je vais, Margot,
Passer pour un nigaud
Rendez moi mes clefs, disait saint Pierre

On voit arriver en chantant

Un turc, un juif, un protestant.
 (L'histoire est vraiment singulière !)
 Puis un pape, l'honneur du corps,
 Qui, sans Margot, restait dehors
 Je vais, Margot,
 « Passer pour un nigaud
 « Rendez-moi mes clefs, » disait saint Pierre
 Des jésuites, que Margoton
 Voit à regret dans ce canton,
 (L'histoire est vraiment singulière !)
 Sans bruit, à force d'avancer,
 Près des anges vont se placer
 « Je vais, Margot,
 « Passer pour un nigaud ,
 « Rendez-moi mes clefs, » disait saint Pierre
 En vain un fou crie en entrant,
 Que Dieu doit être intolérant.
 (L'histoire est vraiment singulière !)
 Satan lui-même est bienvenu
 La belle en fait un saint cornu
 Je vais, Margot,
 « Passer pour un nigaud ,
 « Rendez-moi mes clefs, » disait saint Pierre
 Dieu, qui pardonne à Lucifer,
 Par décret supprime l'Enfer
 (L'histoire est vraiment singulière !)
 La douceur va tout convertir
 On n'aura personne à tortu.
 « Je vais, Margot,
 « Passer pour un nigaud ,
 « Rendez-moi mes clefs, » disait saint Pierre
 Le paradis devient gaillard,
 Et Pierre en veut avoir sa part
 (L'histoire est vraiment singulière !)
 Pour venger ceux qu'il a damnés,
 On lui ferme la porte au nez
 « Je vais, Margot,
 « Passer pour un nigaud ,
 « Rendez-moi mes clefs, » disait saint Pierre



SI J ÉTAIS PETIT OISEAU

1817

Air donné de M. Wilhem ou il le tiq. à en Elle d ux

Moi, qui, même auprès des belles,
 Voudrais vivre en passager
 Que je porte envie aux ailes
 De l oiseau vif et léger !
 Combien d espace il visite !
 A voltiger tout l invite
 L air est doux, le ciel est beau
 Je volerais vite, vite, vite,
 Si j étais petit oiseau
 C est alors que Philomèle
 M enseignant ses plus doux sons,
 J irais de la pastourelle
Accompagner les chansons
 Puis j irais charmer l ermite
 Qui, sans vendre l eau bémte,
 Donne aux pauvres son manteau
 Je volerais vite, vite, vite,
 Si j étais petit oiseau
 Puis j irais dans le bocage
 Ou des buveurs en gaité,
 Attendris par mon ramage,
 Ne boiraient qu a la beauté
 Puis ma chanson favorite,
 Aux guerriers qu on déshérite
 Ferait chérir le hameau
 Je volerais vite, vite, vite,
 Si j étais petit oiseau
 Puis j irais sur les tourelles
 Ou sont de pauvres captifs,
 En leur cachant bien mes ailes
 Former des accords plaintifs
 L un sourit a ma visite
 L autre rêve, dans son gîte
 Aux champs ou fut son berceau
 Je volerais vite, vite, vite
 Si j étais petit oiseau

Puis, voulant rendre sensible
 Un roi, qui fuyait l'ennui,
 Sur un olivier paisible
 J'irais chanter près de lui
 Puis j'irais jusqu'où s'abrite
 Quelque famille proscrite,
 Porter de l'arbre un rameau.
 Je volerais vite, vite, vite,
 Si j'étais petit oiseau.
 Puis, jusques où naît l'aurore,
 Vous, méchants, je vous fuirais,
 A moins que l'Amour encore
 Ne me suive dans ses rêts
 Que sur un sein qu'il agite,
 Ce chasseur que nul n'évite
 Me dresse un piège nouveau,
 J'y volerais vite, vite, vite,
 Si j'étais petit oiseau

LE BON VIEILLARD.

Air. Contours nus d'un corps et d'un

Joyeux enfants, vous que Bacchus rassemble,
 Par vos chansons vous m'attirez ici
 Je suis bien vieux, mais en vain ma voix tiemble.
 Accueillez-moi, j'aime à chanter aussi
 Du temps passé j'apporte des nouvelles,
 J'ai bu jadis avec le bon Panard.
 Amis du vin, de la gloire et des belles,
 Daignez sourire aux chansons d'un vieillard
 De me fêter, eh quoi ! chacun s'empresse !
 A ma santé coule un vin généreux
 Ce doux accueil enhardit ma vieillesse
 Je crains toujours d'attrister les heureux
 Que les plaisirs vous couvrent de leurs ailes,
 Avec le temps vous compterez plus tard
 Amis du vin, de la gloire et des belles,
 Daignez sourire aux chansons d'un vieillard
 Ainsi que vous j'ai vécu de caresses,
 Vos grand'mamans diraient si je leur plus.

J eus des châteaux, des amis, des maîtresses,
 Amis, châteaux, maîtresses ne sont plus
 Les souvenirs me sont restés fidèles,
 Aussi parfois je soupire à l'écart
 Amis du vin, de la gloire et des belles,
 Daignez sourire aux chansons d'un vieillard

Dans nos discords j'ai fait plus d'un naufrage,
 Sans fuir jamais la France et son doux ciel
 Au peu de vin que m'a laissé l'orage,
 L'orgueil blessé ne mêle point de fiel
 J'ai chanté même, aux vendanges nouvelles,
 Sur des coteaux dont j'eus longtemps ma part
 Amis du vin, de la gloire et des belles,
 Daignez sourire aux chansons d'un vieillard

Vieux compagnons des guerriers d'un autre âge,
 Comme Nestor je ne vous parle pas
 De tous les jours où brilla mon courage
 J'achèterais un jour de vos combats
 Je l'avourai, vos palmes immortelles
 M'ont rendu cher un nouvel étendard
 Amis du vin, de la gloire et des belles,
 Daignez sourire aux chansons d'un vieillard

Sur vos vertus quel avenir se fonde !
 Enfants, buvons à mes derniers amours
 La liberté va rajeunir le monde,
 Sur mon tombeau brilleront d'heureux jours
 D'un beau printemps, aimables hirondelles,
 J'ai pour vous voir différé mon départ
 Amis du vin, de la gloire et des belles,
 Daignez sourire aux chansons d'un vieillard



QU'ELLE EST JOLIE !

Grands dieux ! combien elle est jolie
 Celle que j'aimerai toujours !
 Dans leur douce mélancolie
 Ses yeux font rêver aux amours
 Du plus beau souffle de la vie
 À l'animer le ciel se plait
 Grands dieux ! combien elle est jolie !

Et moi, je suis, je suis si laid !
 Grands dieux ! combien elle est jolie !
 Elle compte au plus vingt printemps.
 Sa bouche est fraîche épanouie,
 Ses cheveux sont blonds et flottants
 Par mille talents embellie,
 Seule elle ignore ce qu'elle est
 Grands dieux ! combien elle est jolie !
 Et moi, je suis, je suis si laid !

Grands dieux ! combien elle est jolie !
 Et cependant j'en suis aimé
 J'ai dû longtemps porter envie
 Aux traits dont le sexe est charme
 Avant qu'elle enchantât ma vie,
 Devant moi l'amour s'envolait
 Grands dieux ! combien elle est jolie !
 Et moi, je suis, je suis si laid !

Grands dieux ! combien elle est jolie !
 Et pour moi ses feux sont constants
 La guirlande qu'elle a cueillie
 Ceint mon front chauve avant trente ans
 Voiles qui pavez mon amie,
 Tombez mon triomphe est complet
 Grands dieux ! combien elle est jolie !
 Et moi, je suis, je suis si laid !



LES CHANTRES DE PAROISSE,

OU LE CONCORDAT DE 1817

CHANSON A NOIRE — SEPTEMBRE 1817

Air du B-stingue

Gloria tibi, Domine !
 Que tout chantre
 Boive a plein ventre,
Gloria tibi, Domine !
 Le Concordat nous est donné

Buvons, nous, chantres de paroisse,
 A qui nous tire enfin d'angoisse
 D'abord, pour ne rien oublier,



LES CHANTRES DE PAROISSE

Remontons à François premier

Gloria tibi Domine !

Que tout chante

Boive à plein ventre ,

Gloria tibi Domine !

Le Concordat nous est donné

A Gonsalvi buvons un verre

Il a deux fois fait même affaire ,

Mais cette fois, de droit divin,

L'église y gagne un pot de-vin ,

Gloria tibi, Domine !

Que tout chante

Boive à plein ventre ,

Gloria tibi, Domine !

Le Concordat nous est donné

Des deux clefs de notre bon pape

L'une du ciel ouvre la trappe,

Et l'autre aux griffes du légat

Ouvre les coffres de l'état

Gloria tibi, Domine !

Que tout chante

Boive à plein ventre ,

Gloria tibi, Domine !

Le Concordat nous est donné

Si de nos coqs la voix altière

Troubla l'héritier de saint Pierre,

Grâce aux annates , aujourd'hui

Nos poules vont pondre pour lui

Gloria tibi, Domine !

Que tout chante

Boive à plein ventre ,

Gloria tibi, Domine !

Le Concordat nous est donné

Rendons Avignon au Saint Pere ,

Le premier article du concordat de 1817 remet en vigueur celui de François I et de Léon X

Ce concordat et celui de 1801 sont l'ouvrage du cardinal Hercule Gonsalvi

Le coq des drapeaux de la république française

Les annates redevances payées au Saint Siège par suite du concordat de François I

Le pape réclame encore Avignon dans la bulle de circonscription des diocèses

Il le veut, et c'est là, j'espère,
Prouver aux Français dépouillés
Qu'il est un de nos alliés

Gloria tibi, Domine !

Que tout chanter
Boive a plein ventre ,
Gloria tibi, Domine !
Le Concordat nous est donné

Qu'importe qu'a Rome on détruise
Les libertés de notre église* ?
Nous devons à nos députés
Déjà tant d'autres libertés !

Gloria, tibi, Domine !

Que tout chanter
Boive à plein ventre ,
Gloria tibi, Domine !
Le Concordat nous est donné

Moines et prieurs vont revivre**
Il faut qu'avant peu le grand-livre,
Servant a nos pieux desseins,
Soit mis au rang des livres saints

Gloria tibi, Domine !

Que tout chanter
Boive a plein ventre ,
Gloria tibi, Domine !
Le Concordat nous est donné

Dans chaque ville, un séminaire***
Désormais sera nécessaire ,
C'est un hôpital érigé,
Aux enfants trouvés du clergé

Gloria tibi, Domine !

Que tout chanter
Boive a plein ventre ,
Gloria tibi, Domine !
Le Concordat nous est donné

* Les libertés de l'église gallicane compromises par le concordat de François 1er, ce qui l'empêcha d'être enregistré par plusieurs parlements

** Une des bulles de Pie VII contient ces expressions *Nous dotons en biens fonds et en rentes sur l'état les archevêques et évêques*, etc

*** Le pape recommande l'érection de nouveaux séminaires



L'AVEUGLE DE BAGNOLET.

Pour les protestants, qu'on tolère ,
 Au ciel nous craignons de déplaire ,
 Mais qu'il nous passe encor longtemps
 Nos Suisses qui sont protestants

Gloria tibi, Domine !

Que tout chante

Boive à plein ventre ,

Gloria tibi, Domine !

Le Concordat nous est donné

Chantres, pour nous combien d'offices !

Nous n'irons plus dans les coulisses

Brailler en chœur à l'Opéra ,

Et l'église nous suffira

Gloria tibi, Domine !

Que tout chante

Boive à plein ventre ,

Gloria tibi, Domine !

Le Concordat nous est donné

Où chantres c'est à nous de boire

Ce Concordat fait notre gloire

Car le bon temps revient grand train

Où les rois chantaient au lutrin

Gloria tibi, Domine !

Que tout chante

Boive à plein ventre ,

Gloria tibi, Domine !

Le Concordat nous est donné



L'AVEUGLE DE BAGNOLET

Air Ronde de la Ferme et l'Château

A Bagnolet j'ai vu naguère

Certain vieillard toujours content

Aveugle il revint de la guerre

Et pauvre il mendie en chantant (bis)

Lisez la déclaration adressée au Saint-Siège par M. de Blacas le 1^{er} juillet 1817

On assure que plusieurs chantres de paroisse font partie des chœurs de nos théâtres

Sur sa vielle il redit sans cesse
 « Aux gens de plaisir je m'adresse
 « Ah ! donnez, donnez, s'il vous plaît »
 Et de lui donner l'on s'empresse
 « Ah ! donnez, donnez, s'il vous plaît,
 « A l'aveugle de Bagnolet »

Il a pour guide une fillette,
 Et, près d'aimables étourdis,
 A la contredanse il répète .
 « Comme vous j'ai dansé jadis (bis)
 « Vous qui pressez avec ivresse
 « La main de plus d'une maîtresse,
 « Ah ! donnez, donnez, s'il vous plaît,
 « J'ai bien employé ma jeunesse
 « Ah ! donnez, donnez s'il vous plaît,
 « A l'aveugle de Bagnolet »

Il dit aux dames de la ville
 Qu'il trouve a de gais rendez-vous
 « Avec Babet, dans cet asile,
 « Combien j'ai eu de son époux ' (bis)
 « Belles, qu'une ombre épaisse attire,
 « Là, contre l'hymen tout conspire
 « Ah ! donnez, donnez, s'il vous plaît ,
 « Les maris me font toujours rire
 « Ah ! donnez, donnez, s'il vous plaît,
 « A l'aveugle de Bagnolet »

S'il parle à de certaines filles
 Dont il fit longtemps ses amours
 « Ah ! leur dit-il, toujours gentilles,
 « Aimez bien et plaisez toujours (bis)
 « Pour toucher la prude inhumaine,
 « Trop souvent ma prière est vaine
 « Ah ! donnez, donnez, s'il vous plaît,
 « Refuser vous fait tant de peine '
 « Ah ! donnez, donnez, s'il vous plaît,
 « A l'aveugle de Bagnolet »

Mais aux buveurs sous la tonnelle
 Il dit « Songez bien qu'ici-bas,
 « Même quand la vendange est belle,
 « Le pauvre ne vendange pas (bis)
 « Bons vivants que met en goguette
 « Le vin d'une vieille feuillette, »

Ah ! donnez, donnez, s'il vous plaît
Je me régale de piquette
Ah ! donnez, donnez s'il vous plaît
A l'aveugle de Bagnolet

D'autres buveurs, frânes militaires,
Chantent l'amour à pleine voix,
Ou gaïment rapprochent leurs verres
Au souvenir de leurs exploits (bis)
Il leur dit, ému jusqu'aux larmes
De l'amitié goûtez les charmes
Ah ! donnez, donnez, s'il vous plaît
Comme vous j'ai porté les armes !
Ah ! donnez donnez s'il vous plaît
A l'aveugle de Bagnolet

Aut-il enfin que je le dise ?
On le voit, pour son intérêt
Moins à la porte de l'église
Ou à la porte du cabaret (bis)
Pour ceux que le plaisir couronne
J'entends sa vielle qui résonne
Ah ! donnez, donnez, s'il vous plaît
Le plaisir rend l'âme si bonne !
Ah ! donnez, donnez, s'il vous plaît
A l'aveugle de Bagnolet

~~~~~

## LE PRINCE DE NAVARRE

OU MATHURIN BRUNFAU

Air du Ballet des Pierrots

Ouoi ! tu veux régner sur la France !  
Est-tu fou, pauvre Mathurin ?  
N'échange point ton indigence  
Contre tout l'or d'un souverain  
Sur un trône leunui se enre,  
Lier d'être encense par des sots  
Croyez moi, prince de Navarre,  
Prince, faites nous des sabots

Tout le monde se rappelle que Mathurin Brunfaeu a été le premier à  
être d'un sabot et a fait de donner le titre de prince à l'aveugle

Des leçons que le malheur donne,  
 Tu n'as donc point tué de fruit  
 Réclamerais-tu la couronne,  
 Si le malheur t'avait instruit ?  
 Cette ambition n'est point rare,  
 Même ailleurs que chez les héros  
 Croyez-moi, prince de Navarre,  
 Prince, faites-nous des sabots

Dans le rang que toi-même espères,  
 Trompés par des flatteurs câlins,  
 Que de rois se disent les pères  
 D'enfants qui se croient orphelins !  
 Regner, c'est n'être point avare  
 De lois, de rubans, de grands mots  
 Croyez-moi, prince de Navarre,  
 Prince, faites-nous des sabots

Quand tu combattrais avec gloire,  
 Sache que plus d'un conquérant  
 Se voit arracher la victoire  
 Par un général ignorant  
 Un Anglais, aide d'un Tartare,  
 L'ouïe aux pieds de nobles drapeaux  
 Croyez-moi, prince de Navarre,  
 Prince, faites-nous des sabots

Combien d'agents illégitimes  
 Servent la légitimité !  
 Trop tard sur les malheurs de Nîmes  
 On élançait ta bonte  
 Le roi qu'au Pont-Neuf on répare \*  
 Parle en vain pour les huguénots  
 Croyez-moi, prince de Navarre,  
 Prince, faites-nous des sabots

De tes maux quel serait le terme  
 Si quelques alliés sans foi  
 Prétendaient que tu tiens à ferme  
 Le trône que tu dis à toi ?  
 De jour en jour leur ligue avare  
 Augmenterait le prix des baux  
 Croyez-moi, prince de Navarre,  
 Prince, faites-nous des sabots

Enfin pourrais-tu sans scrupule,

\* On s'occupait alors de relever la statue de Henri IV

Crussant la patte au Saint Esprit,  
 Faire un concordat ridicule  
 Avec ton père en Jésus Christ '  
 Pour lui redorer sa tiare  
 Tu nous surchargerais d'impôts  
 Croyez moi, prince de Navarre,  
 Prince, faites nous des sabots

D ailleurs ton métier nous arrange  
 Nos amis nous ont fait capot  
 C est pour que l étranger la mange  
 Que nous mettons la poule au pot  
 De nos souliers même on s'empare  
 Après avoir pris nos manteaux  
 Croyez moi, prince de Navarre,  
 Prince, faites-nous des sabots



## LA MORT SUBITE

COUPLETS POUR EN Dîner

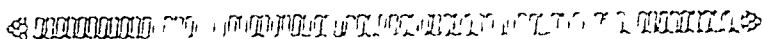
Air du ballet des Pierres

Mes amis, j'accours au plus vite,  
 Car vous ne pardonneriez pas,  
 A moins, dit on de mort subite  
 De manquer a ce gai repas  
 En vain l'amour qui me lutine  
 Pour m'arrêter tente un effort  
 Avec vous il faut que je dine  
 Mes amis, je ne suis pas mort

Mais bien souvent quoique heureux d'être  
 On meurt sans s'en apercevoir  
 Ah ! mon Dieu ! je suis mort peut être  
 C'est ce qu'il est urgent de voir  
 Je me tâte comme Sosie,  
 Je ris, je mange, et je bois fort  
 Ah ! je me connais a la vie  
 Mes amis, je ne suis pas mort

Si j'allais, couronné de lierre,  
 Ici fermer les yeux soudain  
 En chantant, remplissez mon verre,

Et de vos mains pressez ma main.  
Si Bacchus, dont je suis l'apôtre,  
Ne m'inspire un joyeux transport,  
Si ma main ne serre la vôtre,  
Adieu, mes amis, je suis mort !



## LES CINQUANTE ÉCUS

Air. M. de la Fontaine

Grace à Dieu, je suis héritier !  
Le métier  
De rentier  
Me sied et m'enchanté.  
Travailler serait un abus,  
J'ai cinquante écus,  
J'ai cinquante écus,  
J'ai cinquante écus de rente  
Mes amis, la terre est à moi  
J'ai de quoi  
Vivre en roi  
Si l'éclat me tente  
Les honneurs me sont dévolus,  
J'ai cinquante écus,  
J'ai cinquante écus,  
J'ai cinquante écus de rente  
Pour user des droits d'un richard,  
Sans retard  
Sur un char  
De forme élégante,  
Fuyons mes créanciers confus  
J'ai cinquante écus,  
J'ai cinquante écus,  
J'ai cinquante écus de rente  
Adieu Surène et ses coteaux !  
Le bordeaux,  
Le mursault,  
L'ai que l'on chante,  
Vont donc enfin m'être connus  
J'ai cinquante écus,  
J'ai cinquante écus,





Ah ! qu'il est court ! ah ! qu'il est court !  
 Chez nous quand si peu tu demeures,  
 Des prières de quarante heures \*  
 Les heures qu'on retranchera  
 Sont tout ce qu'on y gagnera  
 Carnaval (*bis*), ah ! comment nos belles  
 T'accueilleront-elles ?

On crie a la ville, a la cour  
 Ah ! qu'il est court ! ah ! qu'il est court !  
 Vendu sans doute au ministère,  
 Tu ne viens qu'afin qu'on t'enterre,  
 Quand sur toi nous avions compté  
 Pour quelques jours de liberté.  
 Carnaval (*bis*), ah ! comment nos belles  
 T'accueilleront-elles ?

On crie a la ville, à la cour  
 Ah ! qu'il est court ! ah ! qu'il est court !  
 Des ministres, oui, je le gage,  
 A la chambre on te croit l'ouvrage,  
 Et contre eux enfin déclaré,  
 Le ventre même a murmuré  
 Carnaval (*bis*), ah ! comment nos belles  
 T'accueilleront-elles ?

On crie à la ville, à la cour  
 Ah ! qu'il est court ! ah ! qu'il est court !  
 Dis-moi, ta maigreur sans égale  
 Est-elle une *leçon morale*  
 Que chez nous, en venant dîner,  
 Wellington veut encor donner \*\* ?  
 Carnaval (*bis*), ah ! comment nos belles  
 T'accueilleront-elles ?

On crie à la ville, a la cour  
 Ah ! qu'il est court ! ah ! qu'il est court !  
 En France on vit de sacrifice,  
 Aurait-on craint que la police,  
 Toujours prête a nous égayer,  
 N'eût trop de masques a payer ?

\* La durée de ce carnaval n'était que de vingt-quatre heures

\*\* Lord Wellington, lors de l'enlèvement des chefs d'œuvre du Musée, prétendit que nous avions besoin d'une *leçon morale*

Carnaval (*bis*), ah ! comment nos belles  
T'accueilleront-elles ?

On crie à la ville, à la cour  
Ah ! qu'il est court ! ah ! qu'il est court !



## LE RETOUR DANS LA PATRIE

Air Su on sortant d' on village

Qu'il va lentement le navire  
À qui j'ai confié mon sort !  
Au rivage où mon cœur aspire  
Qu'il est lent à trouver un port !  
France adorée !  
Douce contrée !

Mes yeux cent fois ont cru te découvrir  
Qu'un vent rapide  
Soudain nous guide

Aux bords sacrés où je reviens mourir  
Mais enfin le matelot crie  
Terre ! terre ! là bas voyez !  
Ah ! tous mes maux sont oubliés  
Salut à ma patrie ! (*ter*)

Où voilà les rives de France,  
Où, voilà le port vaste et sur,  
Voisin des champs où mon enfance  
S'écoula sous un chaume obscur  
France adorée !  
Douce contrée !

Après vingt ans enfin je te revois,  
De mon village  
Je vois la plage

Je vois fumer la cime de nos toits  
Combien mon âme est attendrie !  
La furent mes premiers amours,  
Ici ma mère m'attend toujours  
Salut à ma patrie !

Loin de mon berceau, jeune encore,  
L'inconstance emporta mes pas  
Jusqu'au sein des mers où l'aurore  
Sourit aux plus riches climats

France adorée !  
 Douce contrée !  
 Dieu te devant leurs fécondes chaleurs  
 Toute l'année,  
 La, brille ornée  
 De fleurs, de fruits, et de fruits et de fleurs  
 Mais la, ma jeunesse fletrie  
 Rêvait a des climats plus chers,  
 La, je regrettais nos hivers  
 Salut a ma patrie !

J'ai pu me faire une famille,  
 Et des trésors m'étaient promis  
 Sous un ciel ou le sang petille,  
 A mes vœux l'amour fut soumis  
 France adorée !  
 Douce contrée !  
 Que de plaisirs quittes pour te revou !  
 Mais sans jeunesse  
 Mais sans richesse,  
 Si d'être aine je dois perdre l'espoir,  
 De mes amours dans la prairie  
 Les souvenirs seront présents  
 C'est du soleil pour mes vieux ans  
 Salut a ma patrie !

Pousse chez des peuples sauvages  
 Qui m'offraient de regner sur eux,  
 J'ai su defendre leurs rivages  
 Contre des ennemis nombreux  
 France adorée !  
 Douce contrée !

Tes champs alors gémisaient envahis  
 Puissance et gloire,  
 Cris de victoire,

Rien n'étoffa la voix de mon pays  
 De tout quitter mon cœur me prie  
 Je reviens pauvre, mais constant  
 Une bêche est la qui m'attend  
 Salut a ma patrie !

Au bruit des transports d'allégresse,  
 Enfin le navire entre au port  
 Dans cette barque où l'on se presse,  
 Hâtons-nous d'atteindre le bord  
 France adorée !





LE VENTRU.

Personne n'est de ces gens  
 Qui ne font que  
 J'aurais voulu que vous fussiez  
 Plus tôt venu  
 Pour le plaisir d'être  
 Et de vous en aller  
 Sans rien dire

## LE VENTRE

OU COMTE RICHARD DE LA MONTAGNE

ACTE PREMIER

Etant à la messe  
 Il fut que le curé  
 Ce qui fut fait pour le pape  
 Pour la croix et pour le  
 L'abbé et le curé  
 Je reviens avec vous  
 Quels dîners  
 Quels dîners  
 Les ministres m'ont dit  
 Oh ! que j'ai fait de bons dîners

An ventre et au cœur  
 J'ai fait de bons dîners  
 Place à dix pas de  
 A quinze de d'Armes  
 Car dans ce ventre  
 Je suis entre tout  
 Quels dîners  
 Quels dîners  
 Les ministres m'ont dit  
 Oh ! que j'ai fait de bons dîners  
 Comme il faut au ministère

A cette époque M. de Villele était le chef de la  
 vers laquelle penchait toujours le pape  
 Il est tant de raporter que M. de Villele en fit  
 plus avancés dans l'opinion de l'abbé

Des gens qui parlent toujours  
Et hurlent pour faire taire  
Ceux qui font de bons discours,  
J'ai parlé, parlé, parlé,  
J'ai hurlé, hurlé, hurlé

Quels dinés,

Quels dinés

Les ministres m'ont données !  
Oh ! que j'ai fait de bons dinés !

Si la presse a des entraves,  
C'est que je l'avais promis,  
Si j'ai bien parlé des braves,  
C'est qu'on me l'avait permis  
J'aurais voté dans un jour  
Dix fois contre et dix fois pour

Quels dinés,

Quels dinés

Les ministres m'ont données !  
Oh ! que j'ai fait de bons dinés !

J'ai repoussé les enquêtes,  
Afin de plaire à la cour,  
J'ai sur toutes les requêtes  
Demandé l'*ordre du jour*.  
Au nom du roi, par mes cris,  
J'ai rebanni les proscrits \*.

Quels dinés,

Quels dinés

Les ministres m'ont donnés !  
Oh ! que j'ai fait de bons dinés !

Des dépenses de police  
J'ai prouvé l'utilité,  
Et non moins Français qu'un Suisse,  
Pour les Suisses j'ai voté  
Gardons bien, et pour raison,  
Ces amis de la maison

Quels dinés,

Quels dinés

Les ministres m'ont donnés !  
Oh ! que j'ai fait de bons dinés !

Malgré des calculs sinistres,

\* Dans la session de 1818, un grand nombre d'adresses, présentées à la Chambre en faveur du rappel des proscrits, amena une discussion extrêmement vive, que termina l'ordre du jour

Vous purez sans y songer,  
 L'étranger et les ministres,  
 Les ventrus et l'étranger  
 Il faut que, dans nos besoins,  
 Le peuple dine un peu moins,  
 Quels dinés  
 Quels dinés  
 Les ministres m'ont donnés !  
 Oh ! que j'ai fait de bons dinés !

Enfin j'ai fait mes affaires  
 Je suis procureur du roi,  
 J'ai placé deux de mes frères,  
 Mes trois fils ont de l'emploi  
 Pour les autres sessions  
 J'ai cent invitations  
 Quels dinés,  
 Quels dinés  
 Les ministres m'ont donnés !  
 Oh ! que j'ai fait de bons dinés !



## LA COURONNE

COUPLETS CHANTÉS PAR LE ROI DE LA FÊTE

Grâce à la fête, je suis roi  
 Nous le voulons versez à boire !  
 Ça, mes sujets, couronnez-moi !  
 Et qu'on porte envie à ma gloire,  
 À l'espoir du rang le plus beau  
 Point de cœur qui ne s'abandonne  
 Nul n'est content de son chapeau,  
 Chacun voudrait une couronne

Un roi sur son front obscurci  
 Porte une couronne éclatante  
 Le pâtre a sa couronne aussi,  
 Couronne de fleurs qui me tente  
 À l'un le ciel la fait payer,  
 Mais au berger l'amour la donne  
 Le roi l'ôte pour sommeiller,  
 Colin dort avec sa couronne

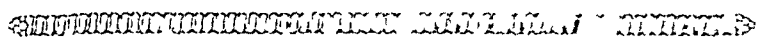
Le Français, poète et guerrier,



Sert les Muses et la Victorie  
Le front ceint d'un double laurier,  
Il triomphe et chante sa gloire  
Quand du rang qu'il doit occuper  
Il tombe, trahi par Bellone,  
Le sceptre lui peut échapper,  
Mais il conserve sa couronne.

Belles, vous portez à quinze ans  
La couronne de l'innocence,  
Bientôt viennent les courtisans,  
Comme les rois on vous encense  
Comme eux de pièges séducteurs  
L'artifice vous environne,  
Vous n'écoutez que vos flatteurs,  
Et vous perdez votre couronne

Perdre une couronne ! A ces mots  
Chacun doit penser à la sienne  
Je n'ai point double les impôts,  
Je n'ai point de noblesse ancienne  
Mon peuple, buvons de concert  
La place me paraît si bonne !  
N'allez pas avant le dessert  
Me faire abdiquer ma couronne



## LES MISSIONNAIRES

1819

Air : Le cœur a le droit de...

Satan dit un jour à ses pairs  
On en veut à nos hordes,  
C'est en éclairant l'univers  
Qu'on éteint les discordes  
Par brevet d'invention  
J'ordonne une mission  
En vendant des prières,  
Vite soufflons, soufflons, morbleu !  
Eteignons les lumières  
Et rallumons le feu  
Exploitions, en diables cafards,  
Hameau, ville et banlieue

bis



LES MISSIONNAIRES



D Ignorance imitons les renards,  
 Cachons bien notre queue  
 Au nom du Père et du Fils,  
 Gagnons sur les crucifix  
 En vendant des prières  
 Vite soufflons soufflons, morbleu !  
 I teignons les lumières  
 I t rallumons le feu  
 Que de miracles on va voir  
 Si le ciel ne s'en mêle !  
 Sur des biens qu'on voudrait ravoïr  
 I rions tomber la grêle,  
 Publions que Jésus-Christ  
 Par la poste nous écrit  
 En vendant des prières  
 Vite soufflons soufflons, morbleu !  
 I teignons les lumières  
 I t rallumons le feu  
 Chassons les autres braladins  
 Divisons les familles  
 En jetant la pierre aux mondains  
 Perdons femmes et filles  
 Que le beau sexe enflammé  
 Nous chante un *Asperges me*  
 En vendant des prières,  
 Vite soufflons, soufflons, morbleu !  
 I teignons les lumières  
 Et rallumons le feu  
 Par Ravallac et Jean Châtel,  
 Plaçons dans chaque prône,  
 Non point le trône sur l'autel,  
 Mais l'autel sur le trône  
 Comme aux bons temps féodaux,  
 Que les rois soient nos bedeaux  
 En vendant des prières  
 Vite soufflons, soufflons morbleu !  
 I teignons les lumières  
 I t rallumons le feu  
 I Intolérance front levé  
 Reprendra son allure  
 Les protestants n'ont point trouvé

D'onguent pour la brûlure  
 Les philosophes aussi  
 Déjà sentent le roussi  
 En vendant des prières,  
 Vite soufflons, soufflons, morbleu !  
 Éteignons les lumières  
 Et rallumons le feu  
  
 Le diable, après ce mandement,  
 Vient convertir la France  
 Guerre au nouvel enseignement,  
 Et gloire à l'ignorance !  
 Le jour fuit, et les cagots  
 Dansent autour des fagots  
 En vendant des prières,  
 Vite soufflons, soufflons, morbleu !  
 Éteignons les lumières  
 Et rallumons le feu



## LE BON MÉNAGE.

Air de l'Opéra

Commissaire !  
 Commissaire !  
 Colin bat sa ménagère  
 Commissaire ,  
 Laissez faire ,  
 Pour l'amour  
 C'est un beau jour.  
  
 Commissaire du quartier,  
 Cela point ne vous regarde ,  
 Point n'est besoin de la garde  
 Qu'appelle en vain le portier  
 Oui, Colin bat sa Colette ,  
 Mais ainsi tous les lundis,  
 L'amour, aux cris qu'elle jette,  
 S'éveille dans leur taudis.  
  
 Commissaire !  
 Commissaire !  
 Colin bat sa ménagère  
 Commissaire,

Laissez faire,  
Pour l'amour  
C'est un beau jour

Colin est un gros garçon  
Qui chante dès qu'il s'éveille  
Colette, ronde et vermeille,  
A la gaité du pinson  
Chez eux la haine est sans force,  
Car tous deux de leur plein gré  
Pour se passer du divorce,  
Se sont passés du curé

Commissaire !  
Commissaire  
Colin bat sa ménagère  
Commissaire,  
Laissez faire,  
Pour l'amour  
C'est un beau jour

Bras dessus et bras dessous,  
Chaque soir à la guinguette  
S'en vont Colin et Colette  
Sabler du vin à six sous  
C'est pour trinquer sous l'ombrage  
Ou, sans témoin fut passé  
Leur contrat de mariage  
Sur un banc qu'ils ont cassé

Commissaire !  
Commissaire  
Colin bat sa menagere  
Commissaire,  
Laissez faire,  
Pour l'amour  
C'est un beau jour

Parfois pour d'autres attraits  
Colin se met en dépense  
Mais Colette a pris l'avance,  
Et s'en venge encore après  
On aura fait quelque conte  
Et, de dépit transportés,  
Peut être ils règlent le compte  
De leurs infidélités

Commissaire !

Commissaire !  
Colin bat sa ménagère  
Commissaire  
Laissez faire,  
Pour l'amour  
C'est un beau jour

Commissaire du quartier  
Cela point ne vous regarde,  
Point n'est besoin de la garde  
Qu'appelle en vain le portier  
Déjà sans doute on s'embrasse,  
Et dans son lit à loisir,  
Demain Colette, un peu lasse,  
Ne s'en prendra qu'au plaisir.

Commissaire !  
Commissaire !  
Colin bat sa ménagère  
Commissaire  
Laissez faire,  
Pour l'amour  
C'est un beau jour

~~~~~

LE CHAMP D'ASILE.

AOUT 1818

Air Pour le Biais (r. G. r.)

Un chef de bannis courageux,
Implorant un lointain asile,
A des sauvages ombrageux
Disait « L'Europe nous exile
« Heureux enfants de ces forêts,
« De nos maux apprenez l'histoire
« Sauvages ! nous sommes Français,
« Prenez pitié de notre gloire
« Elle épouvante encor les rois,
« Et nous bannit des humbles chaumes
« D'où sortis pour venger nos droits,
« Nous avons dompté vingt royaumes
« Nous courions conquérir la Paix
« Qui fuyait devant la Victoire

« Sauvages ! nous sommes Français
Prenez pitié de notre gloire

Dans l'Inde, Albion a tremblé
Quand de nos soldats intrepides
Les chants d'allégresse ont troublé
Les vieux échos des Pyramides
« Les siècles pour tant de hauts faits
N'auront point assez de mémoire
Sauvages ! nous sommes Français,
Prenez pitié de notre gloire

Un homme enfin sort de nos rangs
Il dit Je suis le dieu du monde
L'on voit soudain les rois errants
Conjurer sa foudre qui gronde
De loin saluant son palais,
A ce dieu seul ils semblaient croire
Sauvages ! nous sommes Français,
Prenez pitié de notre gloire

Mais il tombe, et nous, vieux soldats
Qui suivions un compagnon d'armes,
Nous voguons jusqu'en vos climats,
Pleurant la patrie et ses charmes
Qu'elle se relève à jamais
Du grand naufrage de la Loire !
Sauvages ! nous sommes Français
Prenez pitié de notre gloire

Il se tait Un sauvage alors
Répond Dieu calme les orages
Guerriers, partagez nos trésors,
Ces champs, ces fleuves, ces ombrages
Gravons sur l'arbre de la Paix
« Ces mots d'un fils de la Victoire
Sauvages ! nous sommes Français,
Prenez pitié de notre gloire

Le Champ d'Asile est consacré
Léveez-vous, cité nouvelle !
Soyez-nous un port assuré
Contre la fortune infidèle
Peut-être aussi des plus hauts faits
Vos fils vous racontant l'histoire
Vous diront Nous sommes Français
Prenez pitié de notre gloire



LA MORT DE CHARLEMAGNE.

Air Le bruit d's roullet s'g't tout

Dans le vieux Roman de la Rose
 J'ai vu que le fils de Pépin,
 Redoutant son apothéose,
 Disait a l'évêque Turpin
 « Prélat, sois bon a quelque chose,
 « L'âge m'accable, guéris-moi »
 « Oui, lui dit Turpin, et vive le roi ! » (bis)

« Turpin, sais-tu qu'on me répète
 « Ce mot-la depuis bien longtemps ? »
 Turpin répond . « J'ai la recette
 « D'un cœur de vierge de vingt ans
 « Fleur de vingt ans, vertu parfaite,
 « Vous rajeunira, sur ma foi
 « Sauvons la patrie, et vive le roi ! »

Vite un décret de Charlemagne
 Met un haut prix a ce trésor
 On cherche a Rome, en Allemagne,
 Même en France on le cherche encor
 Les curés cherchaient en campagne,
 Disant « Ce prince plein de foi
 « Doublera la dime, et vive le roi ! »

Turpin d'abord trouve lui-même
 Cœur de vingt ans non profane,
 Mais un bon moine de Télème
 Le croque à l'instant sous son né
 Quoi ! sans respect du diadème !
 « Oui, dit le moine, c'est ma loi
 « L'église avant tout, et vive le roi ! »

Un juge, espérant la simarre,
 Loin de Paris cherche si bien,
 Qu'il découvre aussi l'oiseau rare
 Qu'attendait le roi très-chrétien
 Un seigneur dit « Je m'en empare,
 « Le droit de jambage est a moi
 « Tout pour la noblesse, et vive le roi ! »

« Je serai duc ! » s'écrie un page,



LA MORT DE CHARLEMAGNE



Dénichant enfin à son tour
 Tille de vingt ans neuve et sage,
 Que soudain il mene à la cour
 On illumine à son passage
 Et le peuple, qui sait pourquoi
 Chante un *Te Deum* et vive le roi !

Mais, en voyant le doux remède,
 Le roi dit C'est l'esprit malin
 Et donc ! cette vierge est trop laide,
 Mieux vaut mourir comme un vilain
 Or, il meurt, son fils lui succède,
 Et Turpin répète au convoi
 Vite, qu'on l'enterre, et vive le roi !



LE VENTRU AUX ÉLECTIONS DE 1819

Air Faut d la vertu p s trop n en faut

Autour du pot c est trop tourner,
 Messieurs ! l on m attend pour diner } *bis.*

J lecteurs, j ai sans nul mystère,
 J ait de bons diners j an passé
 On met la table au ministere
 Renommez moi, je suis pressé

Autour du pot c est trop tourner,
 Messieurs ! l on m attend pour diner

Préfets, que tout nous réussisse,
 Et du moins vous conserverez,
 Si l on vous traduit en justice,
 Le droit de choisir les jurés

Autour du pot c est trop tourner
 Messieurs ! l on m attend pour diner

Maires, soignez bien mes affaires
 Vous courez aussi des dangers
 Si les villes nommaient leurs maires,
 Moins de loups deviendraient bergers

Autour du pot c est trop tourner,
 Messieurs ! l on m attend pour diner

Dévots j ai la foi la plus forte,

A Dieu je dis chaque matin
Faites qu'à cent écus l'on porte
La patente d'ignorantin

Autour du pot c'est trop tourner,
Messieurs ! l'on m'attend pour dîner

Ultras, c'est moi qu'il faut qu'on nomme,
Faisons la paix, preux chevaliers
N'oubliez pas que je suis homme
A manger a deux rôtiers

Autour du pot c'est trop tourner,
Messieurs ! l'on m'attend pour dîner

Liberaux, dans vos doléances,
Pourquoi donc vous en prendre a moi,
Quand le creuset des ordonnances
Peut faire évaporer la loi '

Autour du pot c'est trop tourner,
Messieurs ! l'on m'attend pour dîner

Les emplois étant ma ressource,
Aux impôts dois-je m'opposer ?
Par honneur je remplis la bourse
Où par devoir j'aime a puiser

Autour du pot c'est trop tourner,
Messieurs ! l'on m'attend pour dîner

On craindrait l'équité farouche
D'un tas d'orateurs éclatants,
Moi, dès que j'ouvrirai la bouche,
Les ministres seront contents

Autour du pot c'est trop tourner,
Messieurs ! l'on m'attend pour dîner.



LA NATURE

Air Ah ! que de chagrins dans la vie !

Combien la nature est féconde
En plaisirs ainsi qu'en douleurs !
De noirs fléaux couvrent le monde
De debris, de sang et de pleurs (bis)

Mais ses pieds la beauté nous attire
 Mais des raisins le nectar est foulé
 Coulez bons vins, femmes, daignez sourire, } *bis*
 Et l'univers est consolé

Chaque pays eut son déluge
 Hélas ! peut être jour et nuit
 Une arche est encor le refuge
 De mortels que l'onde poursuit
 Sitôt qu'Iris brille sur leur navire
 Et que vers eux la colombe a volé,
 Coulez, bons vins, femmes daignez sourire,
 Et l'univers est consolé

Quel autre champ de funérailles !
 L'Éternel s'agite, et, furieux
 Semble, du fond de ses entrailles,
 Vomir l'enfer contre les cieux
 Mais pour renaître enfin sa rage expire
 Ils se rasseoit sur le monde ébranlé
 Coulez, bons vins, femmes, daignez sourire,
 Et l'univers est consolé

Dieu ! que de souffrances nouvelles !
 L'affreux vautour de l'Orient
 La peste a déployé ses ailes
 Sur l'homme, qui tombe en fuyant
 Le ciel s'apaise, et la pitié respire,
 On tend la main au malade exilé
 Coulez, bons vins femmes daignez sourire,
 Et l'univers est consolé

Mars enfin comble nos misères
 Des rois nous payons les débris
 Humide encor du sang des pères
 La terre boit le sang des fils
 Mais l'homme aussi se lasse de détruire,
 Et la nature a son cœur a parlé
 Coulez, bons vins, femmes daignez sourire,
 Et l'univers est consolé

Ah ! loin d'accuser la nature,
 Du printemps chantons le retour
 Des roses de sa chevelure
 Parfumons la joie et l'amour
 Malgré l'horreur que l'esclavage inspire,

Sur les débris d'un empire écroulé,
Coulez, bons vins, femmes, daignez sourire,
Et l'univers est console



LES CARTES, ou L'HOROSCOPE.

Air de La petite Cœur trahie

Tandis qu'en faisant sa prière,
Au coin du feu maman s'endort,
Peu faite pour être ouvrière,
Dans les cartes cherchons mon sort
Maman dirait Craignez les bagatelles '
Le diable est fin, tremblez, Suzon '
Mais j'ai seize ans les cartes seront belles
Les cartes ont toujours raison, } bis
Toujours raison, toujours raison

Amour, enfant ou mariage,
Sachons ce qui m'attend ici.
J'ai certain amant qui voyage
Valet de cœur ? Bon ! le voici
Pour une veuve, aux pleurs il me condamne
L'ingrat l'épouse, ô trahison '
J'entre au couvent, mon confesseur se damne
Les cartes ont toujours raison,
Toujours raison, toujours raison

Au parloir, témoin de mes larmes,
Le roi de carreau vient souvent
C'est un prince épris de mes charmes,
Il m'enlève de mon couvent
Par des cadeaux son altesse m'entraîne
Jusqu'à sa petite maison
La nuit survient, et je suis presque reine
Les cartes ont toujours raison,
Toujours raison, toujours raison

Je suis le prince à la campagne,
On vient lui parler contre moi
En secret un brun m'accompagne,
Tout se découvre adieu mon roi '
Un de perdu, j'en vois arriver douze,
J'enflamme un campagnard grison



LES CARTES

Je suis cruelle, et celui-là m'épouse
 Les cartes ont toujours raison
 Toujours raison, toujours raison

 En menage d'une semaine,
 Dans un char je brille à Paris
 C'est le roi de trefle qui mène
 Mon mari gronde, et je m'en ris
 Dieu ! l'amour fuit à l'aspect d'une vieille !
 En ai-je passé la saison ?
 Eh ! non vraiment, c'est maman qui s'éveille
 Les cartes ont toujours raison,
 Toujours raison, toujours raison



LA SAINTE ALLIANCE DES PEUPLES

CHANSON CHANTÉE À LIANCOURT POUR LA FÊTE DONNÉE PAR
 M. LE DUC DE LA ROCHEFOUCAULD EN RÉJOUISSANCE DE L'ÉVACUATION
 DU TERRITOIRE FRANÇAIS AU MOIS D'OCTOBRE 1818

Air du Dieu d'bonnes grâces

J'ai vu la Paix descendre sur la terre
 Semant de l'or, des fleurs et des épis
 L'air était calme, et du dieu de la guerre
 Il l'e étouffait les foudres assoupis
 Ah ! disait-elle, égaux par la vaillance,
 Français, Anglais, Belge, Russe ou Germain
 Peuples formez une sainte alliance
 Et donnez-vous la main

Pauvres mortels, tant de haine vous l'asse,
 Vous ne goûtez qu'un pénible sommeil
 D'un globe étroit divisez mieux l'espace,
 Chacun de vous aura place au soleil
 Tous attelés au char de la puissance,
 Du vrai bonheur vous quittez le chemin
 Peuples, formez une sainte alliance
 Et donnez-vous la main

Chez vos voisins vous portez l'incendie
 L'aquilon souffle, et vos toits sont brûlés
 Et quand la terre est enfin refroidie,
 Le soc languit sous des bras mutilés
 Près de la borne où chaque état commence

« Aucun épi n'est pur de sang humain
 « Peuples, formez une sainte alliance,
 « Et donnez-vous la main.

 « Des potentats, dans vos cités en flammes,
 « Osent du bout de leur sceptre insolent
 « Marquer, compter et recompter les âmes
 « Que leur adjuge un triomphe sanglant
 « Faibles troupeaux, vous passez, sans défense,
 « D'un joug pesant sous un joug inhumain
 « Peuples, formez une sainte alliance,
 « Et donnez-vous la main

 « Que Mars en vain n'arrête point sa course,
 « Fondez les lois dans vos pays souffrants,
 « De votre sang ne livrez plus la source
 « Aux rois ingrats, aux vastes conquérants
 « Des astres faux conjurez l'influence,
 « Et froi d'un jour, ils pâliront demain
 « Peuples, formez une sainte alliance,
 « Et donnez-vous la main

 « Oui, libre enfin, que le monde respire,
 « Sur le passé jetez un voile épais
 « Semez vos champs aux accords de la lyre,
 « L'encens des arts doit brûler pour la paix
 « L'espoir riant, au sein de l'abondance,
 « Accueillera les doux fruits de l'hymen.
 « Peuples, formez une sainte alliance,
 « Et donnez-vous la main »

Ainsi parlait cette vierge adorée,
 Et plus d'un roi répétait ses discours
 Comme au printemps la terre était parée,
 L'automne en fleurs rappelait les amours*
 Pour l'étranger, coulez, bons vins de France
 De sa frontière il reprend le chemin
 Peuples, formons une sainte alliance,
 Et donnons-nous la main

* L'automne de 1918 fut d'une beauté remarquable, beaucoup d'arbres fruitiers refleurirent, même dans le nord de la France



ROSETTE

Si nuy u d M d B l r

Sans respect pour votre printemps
 Quoi ! vous me parlez de tendresse
 Quand sous le poids de quarante ans
 Je vois succomber ma jeunesse !
 Je n'eus besoin pour m'enflammer
 Jadis que d'une humble grisette
 Ah ! que ne puis-je vous aimer
 Comme autrefois j'aimais Rosette !

Votre équipage, tous les jours
 Vous montre en parure brillante
 Rosette, sous de frais atours
 Courait à pied lest et riante
 Partout ses yeux pour m'alarmer,
 Provoquaient l'œilade indiscrete
 Ah ! que ne puis-je vous aimer
 Comme autrefois j'aimais Rosette !

Dans le satin de ce boudoir,
 Vous souriez à mille glaces
 Rosette n'avait qu'un miroir
 Je le croyais celui des Grâces
 Point de rideaux pour s'enfermer,
 L'aurore égayait sa couchette
 Ah ! que ne puis-je vous aimer
 Comme autrefois j'aimais Rosette !

Votre esprit qui brille éclaire,
 Inspirerait plus d'une lyre
 Sans honte je vous l'avourai
 Rosette à peine savait lire
 Ne pouvait-elle s'exprimer,
 L'amour lui servait d'interprète
 Ah ! que ne puis-je vous aimer
 Comme autrefois j'aimais Rosette !

Elle avait moins d'attraits que vous
 Même elle avait un cœur moins tendre
 Oui ses yeux se tournaient moins doux
 Vers l'aimant, heureux de l'entendre

Mais elle avait, pour me charmer,
Ma jeunesse que je regrette
Ah ! que ne puis-je vous aimer
Comme autrefois j'aimais Rosette'



LES RÉVÉREND PÈRES.

DECEMBRE 1819 *

Air Bonjour, mon ami Vincent

Hommes noirs, d'où sortez-vous'
Nous sortons de dessous terre
Moitié renards, moitié loups,
Notre règle est un mystère
Nous sommes fils de Loyola,
Vous savez pourquoi l'on nous exila
Nous rentrons, songez a vous faire'
Et que vos enfants suivent nos leçons
C'est nous qui fessons,
Et qui refessons
Les jolis petits, les jolis garçons
Un pape nous abolit**,
Il mourut dans les coliques
Un pape nous rétablit***,
Nous en ferons des reliques
Confessons, pour être absolus
Henri-Quatre est mort, qu'on n'en parle plus
Vivent les rois bons catholiques'
Pour Ferdinand-Sept nous nous prononçons.
Et puis nous fessons,
Et nous refessons
Les jolis petits, les jolis garçons
Par le grand homme du jour
Nos maisons sont protégées
Oui, d'un baptême de cour
Voyez en nous les dragées****

* A cette époque, les jésuites avaient déjà fait irruption partout et voulaient s'emparer de l'instruction publique

* Clément XIV, qui mourut un an après le renversement des jésuites, non sans violentes présomptions d'empoisonnement

*** Pie VII

* ** M le duc D venait d'obtenir l'honneur d'avoir la duchesse d'Angoulême pour marraine de son fils



LES RÉVÉREND< PÈRES<

Le favori, par tant d'égarés
 J'espère acquérir de pieux mouchards
 L'encor quelques lois de changées,
 Et, pour le sauver, nous le renversons
 Et puis nous fessons
 Et nous refessons

Les jolis petits, les jolis garçons

Si tout ne changerait dans peu,
 Si l'on croyait la canaille,
 La Charte serait de feu
 Et le monarque de paille
 Nous avons le secret d'en haut
 La Charte de paille est ce qu'il nous faut
 C'est litière pour la prêtraille
 Elle aura la dime, et nous les moissons
 Et puis nous fessons,
 Et nous refessons

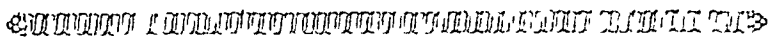
Les jolis petits les jolis garçons

Du fond d'un certain palais
 Nous dirigeons nos attaques
 Les moines sont nos valets
 On a refait leurs casernes
 Les missionnaires sont tous
 Commis voyageurs trafiquant pour nous
 Les capucins sont nos cosiques
 A prendre Paris nous les exerçons
 Et puis nous fessons,
 Et nous refessons

Les jolis petits, les jolis garçons

Enfin reconnaissez nous
 Aux âmes déjà séduites
 Le scobar va sous nos coups
 Voir vos écoles détruites
 Au pape rendez tous ses droits
 Léguez nous vos biens, et portez nos croix
 Nous sommes, nous sommes jésuites
 Français, tremblez tous nous vous bénissons !
 Et puis nous fessons,
 Et nous refessons
 Les jolis petits, les jolis garçons

On voyait sur les capucins dans plusieurs départements et quelques uns tentèrent de se montrer à Paris



LES ENFANTS DE LA FRANCE.

1819

À la gloire de la France.

Reine du monde, ô France ! ô ma patrie !
 Soulève enfin ton front cicatrise
 Sans qu'à tes yeux leur gloire en soit flétrie,
 De tes enfants l'étendard s'est brisé (bis)
 Quand la fortune outrageait leur vaillance
 Quand de tes mains tombait ton sceptre d'or,
 Tes ennemis disaient encor
 Honneur aux enfants de la France ! (bis)

De tes grandeurs tu sus te faire absoudre,
 France, et ton nom triomphe des revers
 Tu peux tomber, mais c'est comme la foudre
 Qui se relève et gronde au haut des ans
 Le Rhin aux bords ravés a ta puissance
 Porte à regret le tribut de ses eaux,
 Il crie au fond de ses roseaux
 Honneur aux enfants de la France !

Pour effacer des coursiers du Barbare
 Les pas empreints dans tes champs profanés,
 Jamais le ciel te fut-il moins avare ?
 D'épis nombreux vois ces champs couronnés
 D'un vol fameux prompts à venger l'offense *
 Vois les beaux-arts, consolant leurs autels,
 Y graver en traits immortels
 Honneur aux enfants de la France !

Prête l'oreille aux accents de l'histoire
 Quel peuple ancien devant toi n'a tremblé ?
 Quel nouveau peuple, envieux de ta gloire,
 Ne fut cent fois de ta gloire accablé ?
 En vain l'Anglais a mis dans la balance
 L'or que pour vaincre ont mendié les rois
 Des siècles entends-tu la voix ?
 Honneur aux enfants de la France !

Dieu, qui punit le tyran et l'esclave,
 Veut te voir libre, et libre pour toujours

* 1^{re} spoliation du Musée





LES MIRRIDONS.

?

Que tes plaisirs ne soient plus une entrave
 La Liberté doit sourire aux amours
 Prends son flambeau, laisse dormir sa lance
 Instruis le monde, et cent peuples divers
 Chanteront en buisant leurs fers
 Honneur aux enfants de la France !

Relève-toi, France, reine du monde !
 Tu vas cueillir tes lauriers les plus beaux
 Oui, d'âge en âge une palme féconde
 Doit de tes fils protéger les tombeaux
 Que près du mien telle est mon espérance,
 Pour la patrie, admirant mon amour
 Le voyageur repète un jour
 Honneur aux enfants de la France !



LES MIRMIDONS,

OU LES PUNFRAILLES D'ACHILLE — 1 FÉVRIER 1919

Az du v'v' de la G' r' r' n' !

CHŒUR

Mirmidons, race féconde
 Mirmidons
 Enfin nous commandons
 Jupiter livre le monde
 Aux mirmidons, aux mirmidons (bis)

Voyant qu'Achille succombe
 Ses mirmidons, hors des rangs
 Disent Dansons sur sa tombe,
 Les petits vont être grands

Mirmidons, race fécondé,
 Mirmidons
 Enfin nous commandons
 Jupiter livre le monde
 Aux mirmidons, aux mirmidons

D'Achille tournant les broches
 Pour engraisser nos rampions
 Il tombe, sonnons les cloches
 Allumons tous nos lampions

Mirmidons, race féconde,
 Mirmidons,
 Enfin nous commandons
 Jupiter livre le monde
 Aux mirmidons, aux mirmidons
 De l'armée et de la flotte
 Les gens seront malmenés
 Rendons-leur les coups de botte
 Qu'Achille nous a donnés.

Mirmidons, race féconde,
 Mirmidons,
 Enfin nous commandons
 Jupiter livre le monde
 Aux mirmidons, aux mirmidons

Toi, *Mironton, mirontaine*,
 Prends l'arme de ce héros,
 Puis, en vrai Croquemitaine,
 Tu feras peur aux marmots

Mirmidons, race féconde,
 Mirmidons,
 Enfin nous commandons
 Jupiter livre le monde
 Aux mirmidons, aux mirmidons

De son habit de bataille,
 Qu'ont respecté les boulets,
 A dix rois de notre taille
 Faisons dix habits complets

Mirmidons, race féconde,
 Mirmidons,
 Enfin nous commandons
 Jupiter livre le monde
 Aux mirmidons, aux mirmidons

Son sceptre, qu'on nous défère,
 Est trop pesant et trop long,
 Son fouet fait mieux notre affaire,
 Trottez, peuples, trottez donc !

Mirmidons, race féconde,
 Mirmidons,
 Enfin nous commandons
 Jupiter livre le monde
 Aux mirmidons, aux mirmidons.

Qu'un Nestor en vain nous crie
 L'ennemi fait des progrès !
 Ne parlons plus de patrie,
 L'on nous écoute au congrès

Mirmidons, race féconde,

Mirmidons,

Enfin nous commandons

Jupiter livre le monde

Aux mirmidons, aux mirmidons

Forçant les lois à se taire,
 Gouvernons sans embarras
 Nous qui mesurons la terre
 A la longueur de nos bras

Mirmidons, race féconde

Mirmidons,

Enfin nous commandons

Jupiter livre le monde

Aux mirmidons, aux mirmidons

Achille était poétique
 Mais, morbleu ! nous l'effaçons
 S'il inspire une œuvre épique,
 Nous inspirons des chansons

Mirmidons, race féconde,

Mirmidons,

Enfin nous commandons

Jupiter livre le monde

Aux mirmidons, aux mirmidons

Pourtant d'une peur servile
 Parfois rien ne nous défend
 Grands dieux ! c'est l'ombre d'Achille !
 Eh ! non, ce n'est qu'un enfant

Mirmidons, race féconde

Mirmidons,

Enfin nous commandons

Jupiter livre le monde

Aux mirmidons, aux mirmidons

LES ROSSIGNOLS.

L

C'est à mon tour n l'art d'écouter

La nuit a ralenti les heures,
 Le sommeil s'étend sur Paris
 Charmez l'écho de nos demeures,
 Éveillez-vous, oiseaux chéris.
 Dans ces instants où le cœur pense,
 Heureux qui peut rentrer en soi !
 De la nuit j'aime le silence
 Doux rossignols, chantez pour moi (bis)
 Doux chantres de l'amour fidèle,
 De Phryné fuyez le séjour.
 Philice rend chaque nuit nouvelle
 Complice d'un nouvel amour :
 En vain des baisers sans ivresse
 Ont scellé des serments sans foi,
 Le ciel nous envoie encore à la tendresse.
 Doux rossignols, chantez pour moi
 Pour vous il n'est point de Zoïle,
 Mais croyez-vous, par vos accords,
 Toucher l'avare au cœur stérile,
 Qui compte à présent ses trésors ?
 Quand la nuit, favorable aux ruses,
 Pour son or le remplit d'effroi,
 Ma pauvreté sourit aux Muses
 Doux rossignols, chantez pour moi.
 Vous qui redoutez l'esclavage,
 Ah ! refusez vos tendres airs
 À ces nobles qui, d'âge en âge,
 Pour en donner portent des fers
 Tandis qu'ils veillent en silence,
 Debut, auprès du lit d'un roi,
 C'est la liberté que j'encense
 Doux rossignols, chantez pour moi.
 Mais votre voix devient plus vive
 Non, vous n'aimez pas les méchants
 Du printemps le parfum m'arrive
 Avec la douceur de vos chants

La nature, plus belle encore,
 Dans mon cœur va graver sa loi
 J attends le réveil de l aurore
 Doux rossignols chantez pour moi



HALTE-LA !

OU LE SYSTÈME DES INTERPRÉTATIONS

CHANSON DE FÊTE POUR MARIE — 1820

Air Halte la ! la Garde royale est là

Comment, sans vous compromettre,
 Vous tourner un compliment ?
 De ne rien prendre à la lettre
 Nos juges ont fait serment
 Puis-je parler de Marie ?
 V dira Non
 C est la mère d un Messie
 I e deuxième de son nom
 Halte-la ! (bis)

Vite en prison pour cela

Dirai-je que la nature
 Vous combla d heureux talents
 Que les Dieux de la peinture
 Sont touchés de votre encens
 Que votre âme encor brisée
 Pleure un vol fait par des rois ?
 Ah ! vous pleurez le Musée !
 Dit Marchangy *le Gaulois*
 Halte-la !

Vite en prison pour cela

Si je dis que la musique
 Vous offre aussi des succès
 Qu à plus d un chant héroïque
 S émeut votre cœur français
 On ne m en fait point accroire,
 S écrie H radieux
 Chanter la France et la gloire,
 C est par trop séditieux
 Halte-la !

Vite en prison pour cela

Si je peins la bienfaisance
 Et les pleurs qu'elle tarit ,
 Si je chante l'opulence
 A qui le pauvre sourit,
 I d P
 Dit « La bonté rend suspect ,
 « Et soulager l'infortune,
 « C'est nous manquer de respect.
 « Halte-la !
 « Vite en prison pour cela
 En vain l'amitié m'inspire
 Je suis effrayé de tout
 A peine j'ose vous dire
 Que c'est le quinze d'août
 Le quinze d'août ! s'écrie
 Bellait toujours en fureur
 « Vous ne fêtez pas Marie,
 « Mais vous fêtez l'Empereur !
 « Halte-la !
 « Vite en prison pour cela .
 Je me tais donc par prudence,
 Et n'offre que quelques fleurs
 Grand Dieu ! quelle inconsequence !
 Mon bouquet a trois couleurs
 Si cette erreur fait scandale
 Je puis me perdre avec vous .
 Mais la clémence royale
 Est là pour nous sauver tous
 Halte-la !
 Vite en prison pour cela

~~~~~

## L'ENFANT DE BONNE MAISON.

OU MÉMOIRE PRÉSENTÉ A MESSIEURS DE L'ÉCOLE DES CHARTRES, CHIFFRÉ  
 PAR UNE NOUVELLE ORDONNANCE

Air de la Trille de son air

Seuls arbitres  
 Du sceau des titres,  
 Chartriers, rendez-moi l'honneur ,  
 Je suis batard d'un grand seigneur (bis)  
 De votre savoir qui prospère,



L'ENFANT DE BONNE MAISON



J attends parchemins et blason  
 Un bâtard est fils de son pere  
 Je veux restaurer ma maison (bis)  
 Oui, plus nobles que certains êtres,  
 Des privilèges fiers suppôts,  
 Moi, je descends de mes ancêtres,  
 Que leur ame soit en repos !

Seuls arbitres  
 Du sceau des titres,  
 Chartriers, rendez-moi l honneur  
 Je suis bâtard d un grand seigneur

Ma mere, en illustre personne  
 Dédaigna robins et traitants,  
 De l Opéra sortit baronne,  
 I t se fit comtesse a trente ans  
 Marquise enfin des plus sévères  
 Fille nargua les sots propos  
 Aupres de mes chastes grand mère,  
 Que son âme soit en repos !

Seuls arbitres  
 Du sceau des titres  
 Chartriers, rendez-moi l honneur  
 Je suis bâtard d un grand seigneur  
 Mon pere, que sans flatterie  
 Je cite avant tous ses aïeux,  
 Était chevalier d industrie,  
 Sans en être moins glorieux  
 Comme il avut pour plaire aux dames  
 De vieux cordons et l air dispos  
 Il vécut aux depens des femmes  
 Que son âme soit en repos !

Seuls arbitres  
 Du sceau des titres  
 Chartriers, rendez moi l honneur  
 Je suis batard d un grand seigneur  
 Endette de plus d une somme  
 Et dans un donjon retire  
 Mon aïeul, en bon gentilhomme,  
 S enivrait avec son curé  
 Sur le dos des gens du village  
 Apres boire, il cassait les pots  
 Il but ainsi son héritage

Que son âme soit en repos !

Seuls arbitres

Du sceau des titres,  
Chartriers, rendez-moi l'honneur ·  
Je suis bâtard d'un grand seigneur

Mon bisaieul, chassant de race,  
Fut un comte fort courageux,  
Qui, laissant rouiller sa cuirasse,  
Joua noblement tous les jeux.

Après une suite traîtresse  
De pics, de repics, de capots,  
Un as dépouilla son altesse  
Que son âme soit en repos !

Seuls arbitres

Du sceau des titres,  
Chartriers, rendez-moi l'honneur  
Je suis bâtard d'un grand seigneur

Mon trisaieul, roi légitime  
D'un pays fort mal gouverne,  
Tranchait parfois du magnanime,  
Surtout quand il avait diné  
Mais les plaisirs de ce grand prince  
Ayant absorbé les impôts,  
Il mangea province a province  
Que son âme soit en repos !

Seuls arbitres

Du sceau des titres,  
Chartriers, rendez-moi l'honneur  
Je suis bâtard d'un grand seigneur

De ces faits dressez un sommaire,  
Messieurs, et prouvez qu'a moi seul  
Je vaux autant que père et mère  
Aieul, bisaieul, trisaieul.  
Grâce à votre art que j'utilise,  
Qu'on me tire enfin des tripots,  
Qu'on m'enterre au cœur d'une église ;  
Que mon âme soit en repos !

Seuls arbitres

Du sceau des titres,  
Chartriers, rendez-moi l'honneur ·  
Je suis bâtard d'un grand seigneur





LES ÉTOILES QUI FILENT.



## LES ÉTOILES QUI FILLENT

JANVIER 1870

À la ballade des Pirotes

Berger, tu dis que notre étoile  
Règle nos jours et brille aux cieux  
—Oui, mon enfant, mais d'ins son voile  
I a nuit la derobe a nos yeux  
—Berger, sur cet azur tranquille  
De lire on te croit le secret  
Quelle est cette étoile qui file  
Qui file, file, e disparaît ?

—Mon enfant, un mortel expire,  
Son étoile tombe a l instant  
Entre amis que la joie inspire  
Celui-ci buvait en chantant  
Heureux, il s endort immobile  
Aupres du vin qu il célébra  
—Encore une étoile qui file  
Qui file, file, et disparaît

—Mon enfant, qu elle est pure et belle !  
C est celle d un objet charmant  
Fille heureuse, amante fidèle  
On l accorde au plus tendre amant  
Des fleurs ceignent son front nubile,  
Et de l hymen l autel est prêt  
—Encore une étoile qui file,  
Qui file, file, et disparaît

—Mon fils, c est l étoile rapide  
D un très grand seigneur nouveau né  
I e berceai qu il a laissé vide  
D or et de pourpre était orné  
Des poisons qu un flatteur distille  
C était à qui le nourrirait  
—Encore une étoile qui file,  
Qui file, file, et disparaît

—Mon enfant, quel éclair sinistre !  
C était l astre d un favori  
Qui se croyait un grand ministre



Quand de nos maux il avait ri  
Ceux qui servaient ce dieu fragile  
Ont déjà cache son portrait.

—Encore une étoile qui file,  
Qui file, file, et disparaît

—Mon fils, quels pleurs seront les nôtres !  
D'un riche nous perdons l'appui  
L'indigence glane chez d'autres,  
Mais elle moissonnait chez lui  
Ce soir même, sûr d'un asile,  
A son toit le pauvre accourait

—Encore une étoile qui file,  
Qui file, file, et disparaît

—C'est celle d'un puissant monarque !  
Va, mon fils, garde ta candeur ,  
Et que ton étoile ne marque  
Par l'éclat ni par la grandeur  
Si tu brillais sans être utile,  
A ton dernier jour on dirait  
Ce n'est qu'une étoile qui file,  
Qui file, file, et disparaît



## L'ENRHUMÉ.

VAUDEVILLE SUR LES NOUVELLES LOIS D'ACCEPTATION — MARS 1820

Air Du petit mot pour rire

Quoi ! pas un seul petit couplet !  
Chansonnier, dis-nous donc quel est  
Le mal qui te consume ?

—Amis, il pleut, il pleut des lois ,  
L'air est malsain, j'en perds la voix  
Amis, c'est la,  
Oui, c'est cela,

C'est cela qui m'enrhume

Chansonnier, quand vient le printemps,  
Les oiseaux, plus gais, plus contents,  
De chanter ont coutume.

—Oui, mais j'aperçois des réseaux ,  
En cage on mettra les oiseaux  
Amis, c'est la,

Oui, c'est cela  
C'est cela qui m'enrhume

La Chambre regorge d'intrus,  
Peins-nous l'un de ces bas ventrus  
Aux diners qu'il écume  
—Non, car ces gens, si gras du bec  
Votent l'eau claire et le pain sec  
Amis, c'est là  
Oui, c'est cela,  
C'est cela qui m'enrhume

Pour nos pairs fais des vers flatteurs,  
Des l'rançais ce sont les tuteurs  
Qu'a leur nez l'encens fume  
—Non, car ils ont mis de moitié  
Leurs pupilles à la Pitié  
Amis, c'est là,  
Oui, c'est cela,  
C'est cela qui m'enrhume

Peins donc S l'anodin  
Peins nous surtout P -Dandin,  
Si fort quand il résume  
—Non, Cicéron m'a convaincu  
P dirait *Il a vécu*  
Amis, c'est là  
Oui, c'est cela,  
C'est cela qui m'enrhume

Mais la Charte encor nous défend  
Du roi c'est l'immortel enfant  
Il l'aime, on le présume

Amis c'est là,  
Oui, c'est cela

Messieurs du centre voulurent qu'on la sût aux ministres le droit de régler la nourriture de personnes arrêtees contre des spectacles

Allusion à une citation sans doute fort heureuse mais peu rassurante que cite le ministre

On ne crut pas de dire tablier à ces deux et dont l'imprimeur exigea la suppression en 1811. L'autre ne consentit à cette suppression que parce qu'il pressentait l'interdiction malines auxquelles elle donnerait lieu. Aussi Marclan y tint-il compte de ces deux lignes de poète. Des points poursuivis en justice. Il fut le conservateur d'autant plus que les deux vers supprimés se raient auprès d'une benfroide éplumée

C'est cela qui m'enrhume  
 Qu'ai-je dit ? et que de dangers !  
 Le ministre des étrangers,  
 Dandin, taille sa plume  
 On va m'arrêter sans procès  
 Le vaudeville est nu français.  
 Amis, c'est là,  
 Oui, c'est cela,  
 C'est cela qui m'enrhume.

~~~~~

LE TEMPS.

Pres de la beauté que j'adore
 Je me croyais égal aux dieux,
 Lorsqu'au bruit de l'airain sonore
 Le Temps apparut à nos yeux
 Faible comme une tourterelle
 Qui voit la serre des vautours,
 Ah ! par pitié, lui dit ma belle,
 Vieillard, épargnez nos amours !
 Devant son front chargé de rides,
 Soudain nos yeux se sont baissés,
 Nous voyons à ses pieds rapides
 La poudre des siècles passés
 À l'aspect d'une fleur nouvelle
 Qu'il vient de flétrir pour toujours,
 Ah ! par pitié, lui dit ma belle,
 Vieillard, épargnez nos amours !
 Je n'épargne rien sur la terre,
 Je n'épargne rien même aux dieux,
 Répond-il d'une voix austère
 Vous ne m'avez connu que vieux
 Ce que le passé vous révèle
 Remonte à peine à quelques jours
 Ah ! par pitié, lui dit ma belle,
 Vieillard, épargnez nos amours !
 Sur cent premiers peuples célèbres,
 J'ai plongé cent peuples fameux



LE TEMPS

Dans un abîme de ténèbres
 Ou vous disparaîtrez comme eux
 J'ai couvert d'une ombre éternelle
 Des astres éteints dans leur cours
 Ah ! par pitié, lui dit ma belle,
 Vieillard, épargnez nos amours !

Mais, malgré moi, de votre monde
 J'ai volupté charme les maux,
 Et de la nature féconde
 L'arbre immense étend ses rameaux
 Toujours sa tige renouvelle
 Des fruits que j'arrache toujours
 Ah ! par pitié, lui dit ma belle,
 Vieillard, épargnez nos amours !

Il nous suit et, près de le suivre,
 Les plaisirs, hélas ! peu constants,
 Nous voyant plus pressés de vivre,
 Nous bercent dans l'oubli du Temps
 Mais l'heure en sonnant nous rappelle
 Combien tous nos rêves sont courts
 Et je m'écrie avec ma belle
 Vieillard, épargnez nos amours !



LA FARIDONDAINE,

OU LA CONSPIRATION DES CHANSONS

INSTRUCTION ADJOUTÉE A LA CIRCULAIRE N° 30 LE PREFET DE POLICE
 CONCERNANT LES RÉUNIONS CHANTANT LES ANTIPLÉS G. GLETTES
 — A RIJ 1890

A A I L L I

Écoute, mouchard, mon ami
 Je suis ton capitaine
 Sois gai pour tromper l'ennemi
 Et chante à perdre haleine
 Tu sais que monseigneur Anglès,
 La faridondaine,
 A peu des couplets

Alors préfet de police suite de l'ordonnance contre les sociétés
 et associations dites () H

Apprends qu'on en fait contre lui,
 Biribi,
 Sur la façon de barbari,
 Mon ami

Des goguettes, a peu de frais,
 On échauffe la veine,
 Aux Apollons des cabarets
 Paie un broc de suiène
 Un aveugle y chante en faussant
 La faridondaine,
 D'un ton menaçant
 On néglige l'air de Henri,
 Biribi,
 Pour la façon de barbari,
 Mon ami.

Sui *Marlton* fais un rapport
 La cour le trouve obscène
 Dénonce aussi *Malbrouch est mort*
A sa Grâce * il fait peine
 Sui tout transforme avec éclat
 La faridondaine
 En crime d'état
 Donnons des juges sans juri,
 Biribi,
 A la façon de Barbari,
 Mon ami

Biribi veut dire en latin
 L'homme de Sainte-Hélène
Barbari, c'est, j'en suis certain,
 Un peuple qu'on enchaîne
Mon ami, ce n'est pas le roi,
 Et *faridondaine*
 Attaque la foi
 Que dirait de mieux *Marchangy*,
 Biribi,
 Sur la façon de barbari,
 Mon ami

Du préfet ce sont les leçons
 Tu les suivras sans peine
 Si l'on ne prend garde aux chansons,
 L'anarchie est certaine

* *Sa Grace*, lord Wellington

Que le trône soit préservé
 De faridondaine
 Par le *God save*
 Substituons l' *O filii*,
 Biribi,
 A la façon de harbari,
 Mon ami



MA LAMPE

CHANSON ADDRESSÉE A MADAME DUFRESNOY

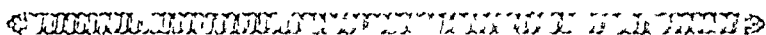
Veille encore, ô lampe fidèle
 Que trop peu d'huile vient nourrir !
 Sur les accents d'une immortelle
 Laisse mes regards s'attendrir
 De l'amour que sa lyre implore,
 Tu le sais, j'ai subi la loi
 Veille, ma lampe, veille encore
 Je lis les vers de Dufresnoy

Son livre est plein d'un doux mystère
 Plein d'un bonheur de peu d'instant,
 Il rend à mon lit solitaire
 Tous les songes de mon printemps
 Les dieux qu'au bel âge on adore
 Voudraient-ils revoler vers moi ?
 Veille, ma lampe, veille encore
 Je lis les vers de Dufresnoy

Si, comme Sapho qu'elle égale
 Elle eût, en proie à deux penchans,
 Des amours ardente rivale,
 Aux Grâces consacré ses chants
 Parny, près d'une Léonore,
 Ne l'aurait pu voir sans effroi
 Veille, ma lampe veille encore
 Je lis les vers de Dufresnoy

Combien a pleuré sur nos arme
 Son noble cœur de gloire épris !
 De n'être pour rien dans ses arme
 L'Amour alors parut surpris
 Jamais au pays qu'elle honore

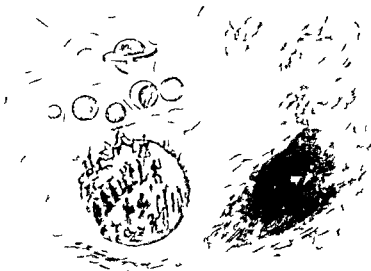
Sa lyre n'a manqué de foi
 Veille, ma lampe, veille encore
 Je lis les vers de Dufresnoy
 Aux chants du Nord on fait hommage
 Des lauriers du Pindé avilis,
 Mais de leur gloire sois l'image,
 Toi, ma lampe, toi qui pâlis
 A ton déclin je vois l'aurore
 Triompher de l'ombre et de toi,
 Tu meurs, et je relis encore
 Les vers charmants de Dufresnoy



LE BON DIEU

LE BON DIEU

Un jour, le bon Dieu s'éveillant
 Fut pour nous assez bienveillant,
 Il met le nez à la fenêtre
 « Leur planète a péri peut-être »
 Dieu dit, et l'aperçoit bien loin
 Qui tourne dans un petit coin
 Si je conçois comment on s'y comporte,
 Je veux bien, dit-il, que le diable m'emporte,
 Je veux bien que le diable m'emporte
 Blancs ou noirs, gelés ou rôtis,
 Mortels, que j'ai faits si petits,
 Dit le bon Dieu d'un air paternel,
 On prétend que je vous gouverne,
 Mais vous devez von, Dieu merci,
 Que j'ai des ministres aussi
 Si je n'en mets deux ou trois à la porte,
 Je veux, mes enfants, que le diable m'emporte,
 Je veux bien que le diable m'emporte
 Pour vivre en paix, vous ai-je en vain
 Donné des filles et du vin ?
 A ma barbe, quoi ! des pygmées,
 M'appelant le Dieu des armées,
 Osent, en invoquant mon nom,
 Vous tirer des coups de canon !
 Si j'ai jamais conduit une cohorte,



LE BON DIEU



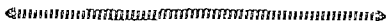
LE VIEUX DRAPEAU.

Je veux mes enfants, que le diable m'emporte,
Je veux bien que le diable m'emporte

Que font ces nains si bien parés
Sur des trônes à clous dorés ?
Le front huilé, l'humeur altière
Ces chefs de votre fourmière
Disent que j'ai béni leurs droits,
Et que par ma grâce ils sont rois
Si c'est par moi qu'ils règnent de la sorte
Je veux, mes enfants, que le diable m'emporte
Je veux bien que le diable m'emporte

Je nourris d'autres nains tout noirs
Dont mon nez craint les encensoirs
Ils font de la vie un carême
En mon nom lancent l'anathème
Dans des sermons fort beaux, ma foi
Mais qui sont de l'hébreu pour moi
Si je crois rien de ce qu'on y rapporte,
Je veux, mes enfants, que le diable m'emporte,
Je veux bien que le diable m'emporte

Enfants, ne m'en veuillez donc plus,
Les bons cœurs seront mes élus
Sans que pour cela je vous noie
Faites l'amour, vivez en joie
Narguez vos grands et vos caïds
Adieu, car je crains les mouchards
A ces gens là si j'ouvre un jour ma porte,
Je veux, mes enfants, que le diable m'emporte
Je veux bien que le diable m'emporte



LE VIEUX DRAPEAU

1820

Air : *Ma aim à m'ell m' à bar*

De mes vieux compagnons de gloire
Je viens de me voir entouré
Les souvenirs m'ont enivré
Le vin m'a rendu la mémoire
Hier de mes exploits et des leurs
J'ai mon drapeau dans ma chaumière

Quand secoûrai-je la poussière
Qui ternit ses nobles couleurs ?

Il est caché sous l'humble paille
Où je dors pauvre et mutilé,
Lui qui, sûr de vaincre, a volé
Vingt ans de bataille en bataille.
Chargé de lauriers et de fleurs,
Il billa sur l'Europe entière
Quand secoûrai-je la poussière
Qui ternit ses nobles couleurs ?

Ce drapeau payait à la France
Tout le sang qu'il nous a coûté
Sur le sein de la Liberté
Nos fils jouaient avec sa lance
Qu'il prouve encore aux oppresseurs
Combien la gloire est roturière
Quand secoûrai-je la poussière
Qui ternit ses nobles couleurs ?

Son aigle est resté dans la poudre,
Fatigué de lointains exploits
Rendons-lui le coq des Gaulois,
Il sut aussi lancer la foudre
La France, oubliant ses douleurs,
Le rebenira, libre et fière
Quand secoûrai-je la poussière
Qui ternit ses nobles couleurs ?

Las d'errer avec la victoire,
Des lois il deviendra l'appui
Chaque soldat fut, grâce à lui,
Citoyen au bord de la Loire
Seul il peut voiler nos malheurs,
Déployons-le sur la frontière
Quand secoûrai-je la poussière
Qui ternit ses nobles couleurs ?

Mais il est là près de mes armes,
Un instant osons l'entrevoir
Viens, mon drapeau ! viens, mon espoir !
C'est à toi d'essuyer mes larmes
D'un guerrier qui verse des pleurs
Le ciel entendra la prière
Oui, je secourrai la poussière
Qui ternit tes nobles couleurs



LA MARQUISE DE PRETINTAILLE.



LA MARQUISE DE PRETINTAILLE

Air J. F. X. L. C. D.

Marquise a trente quartiers pleins,
 J'ai pris mes droits sur les vilains
 I n amour j'aime la canaille
 D'un ton fier je leur dis Venez
 Mais sous mes rideaux blasonnés,
 Vils roturiers

Respectez les quartiers
 De la marquise de Pretintaille

Sacrifierais je à mes attraits
 Des gentilshommes damerets
 Qui n'ont ni carrure ni taille
 Non, mais j'accable cent gredins
 De mes feux et de mes dédains

Vils roturiers,
 Respectez les quartiers
 De la marquise de Pretintaille

Je veux citer les plus marquants,
 Bien qu'après coup tous ces croquants
 Osent me traiter d'antiquaille
 Je ne suis aux yeux des malins
 Qu'une savonnette à vilains

Vils roturiers,
 Respectez les quartier
 De la marquise de Pretintaille

Mon liguais était tout porté
 Mais il parle d'égalité,
 De mes parchemins il se raille
 Paix ! lui dis je, et traite un peu mieux
 Ce que je tiens de mes aïeux

Vils roturiers,
 Respectez les quartiers
 De la marquise de Pretintaille

Arrive, après, mon confesseur,
 Du parti sacré défenseur
 Il serre de près son ouaille

Avec moi son front virginal
Vise au chapeau de cardinal.

Vils roturiers,

Respectez les quartiers
De la marquise de Pretintaille

Je veux corrompre un député
Pour l'amour et la liberté
Il était plus chaud qu'une caille
L'aveu que ma bouche octroya
Mit les droits de l'homme à quia

Vils roturiers,

Respectez les quartiers
De la marquise de Pretintaille

Mon fermier, butor bien nerveux,
Dont la Charte a comble les vœux,
Demgrait la glebe et la taille,
Mais je lui fis voir à loisir
Tout ce qu'on gagne au *bon plaisir*

Vils roturiers,

Respectez les quartiers
De la marquise de Pretintaille

J'oubliais certain grand coquin
Pauvre officier républicain,
Brave au lit comme à la mitraille
J'ai vengé sur ce possédé
Chalette, Cohourg et Conde

Vils roturiers,

Respectez les quartiers
De la marquise de Pretintaille

Mes privilèges s'éteindraient
Si nos étrangers ne rentraient,
A ma note aussi je travaille *
En attendant forçons le roi
De solder les Suisses pour moi

Vils roturiers,

Respectez les quartiers
De la marquise de Pretintaille

* Allusion à la fameuse *note secrète*, ouvrage d'un comité ultra-congréganiste, qui sollicitait auprès des cours étrangères la rentrée en France des soldats de la Sainte-Alliance

CHRONIQUE DE LA RÉVOLUTION FRANÇAISE

IF TREMBLEUR

OU MES ADIEUX A M. DUPONT (DE L'EUROPE) EX-PRESIDENT
A LA COUR ROYALE DE ROUEN

CHANSON FAITE ET CHANTÉE A ROUEN QUÉLQUES JOURS AVANT LES
ELECTIONS DE 1790

Air : Valse de l'été

Dupont, que vient-on de m'apprendre
Quoi ! l'on tourmente vos amis !
J'ai des précautions à prendre
Vous le savez, je suis commis (bis)
Dès qu'une amitié m'embarrasse,
Soudain les nœuds en sont rompus (bis)
Bien mieux que vous je sais garder ma place
Mon cher Dupont je ne vous connais plus
Dupont Dupont je ne vous connais plus

Du peuple obtenez le suffrage
Moi, du pouvoir je crains les coups
En vain la France rend hommage
A la vertu qui brille en vous,
À peine j'ose vous promettre
De vous rendre encor vos saluts,
Votre vertu pourrait me compromettre
Mon cher Dupont je ne vous connais plus
Dupont, Dupont je ne vous connais plus

Chez nous le courage importune,
Et votre sage et noble voix
A fait trembler à la tribune
Ceux qui méconnaissent nos droits
De vos discours on tient registre,
Peut-être aussi les ai je lus
Mais les talents ne font pas un ministre
Mon cher Dupont je ne vous connais plus
Dupont, Dupont, je ne vous connais plus

Héritier de la gloire antique
Admiré de tous les Français

A cette époque l'auteur avait encore l'emploi d'expéditionnaire dans
les bureaux de l'Université

Mais quand les électeurs ont élu Dupont à la pré-
sidence de la cour de Rouen

Le front ceint du rameau civique,
 Sous le chaume vivez en paix.
 A votre renom j'ai beau croire,
 Je pense comme nos ventrus
 On ne vit pas de pain sec et de gloire
 Mon cher Dupont, je ne vous connais plus
 Dupont, Dupont, je ne vous connais plus

Oui, je vous suis sans autre forme,
 Vous que longtemps mon cœur aima.
 Je ne veux pas qu'on me reforme
 Comme Pasquier vous reforma
 Adieu donc, honneur de la France !
 Du préfet je crains les aigus
 Avec Lisot * je ferai connaissance
 Mon cher Dupont, je ne vous connais plus
 Dupont, Dupont, je ne vous connais plus

~~~~~

## MA CONTEMPORAINE.

COUPLET ÉCRIT SUR L'ALBUM DE MADAME DE M

Air : *Ma belle*

Vous vous vantez d'avoir mon âge  
 Sachez que l'Amour n'en croit rien  
 Jadis les Parques ont, je gage,  
 Mêlé votre fil et le mien  
 Au hasard alors ces matrones  
 Faisant deux lots de notre temps,  
 J'eus les hivers et les automnes,  
 Vous les êtes et les printemps

~~~~~

LA MORT DU ROI CHRISTOPHE

OU NOTI PRÉSENTÉ

PAR LA NOBLESSE D'HAÏTI AUX TROIS GRANDS ALLIÉS — DI CÉMBRE 1820

Air : *La Gato*

Christophe est mort, et du royaume
 La noblesse a recours à vous

Député ministériel oppose à M Dupont, dans le département de
 l'Eure

François, Alexandre Guillaume,
Prenez aussi pitié de nous
Ce n'est point pays limitrophe
Mais le mal fait tant de progrès !

Vite un congrès !

Deux, trois congrès !

Quatre congrès !

Cinq congrès ! dix congrès !

Princes, vengez ce bon Christophe,
Roi digne de tous vos regrets

Il tombe après avoir fait rage
Contre les peuples maladroits
Qui, du trône écartant l'orage
Pour l'affermir, bornent ses droits
À réfuter maint philosophe
Ses canons étaient toujours prêts

Vite un congrès !

Deux, trois congrès !

Quatre congrès !

Cinq congrès ! dix congrès !

Princes, vengez ce bon Christophe,
Roi digne de tous vos regrets

Malgré la trinité royale,
Malgré la sainte Trinité
Notre nation déloyale
A proclamé sa liberté
Pour l'Esprit Saint quelle apostrophe,
Lui qui dicte tous vos décrets !

Vite un congrès !

Deux, trois congrès !

Quatre congrès !

Cinq congrès ! dix congrès !

Princes, vengez ce bon Christophe,
Roi digne de tous vos regrets

Avec respect traitez l'Espagne
Votre maître y perdit ses pas
Naples est un pays de Cocagne
Mais des volcans n'approchez pas

On sait combien de congrès avaient déjà été tenus par les souverains
et leurs ministres

Dans les actes de la Sainte Alliance prédictée par le mystique
Alexandre la Trinité et le Saint Esprit étaient toujours invoqués

L'Espagne et Naples étaient alors en révolution

Vous taillerez en pleine étoffe ;
 Venez chez nous par un vent frais
 Vite un congrès '
 Deux, trois congrès '
 Quatre congrès '
 Cinq congrès ' dix congrès '
 Princes, vengez ce bon Christophe,
 Roi digne de tous vos regrets,

 Dons Quichottes de l'arbitraire,
 Allons, morbleu, de la valeur !
 Ce monarque était votre frère,
 Les rois sont de même couleur.
 Exploiter une catastrophe
 S'accorde avec vos plans secrets
 Vite un congrès '
 Deux, trois congrès '
 Quatre congrès '
 Cinq congrès ' dix congrès '
 Princes, vengez ce bon Christophe,
 Roi digne de tous vos regrets



LA FORTUNE.

Air de la Saboteuse

Pan ' pan ' est-ce ma brune,
 Pan ' pan ' qui frappe en bas ?
 Pan ! pan ' c'est la Fortune
 Pan ' pan ' je n'ouvre pas

 Tous mes amis, le verre en main,
 De joie enivrent ma chambrette
 Nous n'attendons plus que Lisette
 Fortune, passe ton chemin

 Pan ' pan ' est-ce ma brune,
 Pan ' pan ' qui frappe en bas ?
 Pan ! pan ' c'est la Fortune
 Pan ' pan ' je n'ouvre pas

 Si l'on en croit ce qu'elle dit,
 Son or chez nous ferait merveilles
 Mais nous avons la vingt bouteilles,
 Et le traiteur nous fait crédit



LA FORTUNE

Pan' p in' est ce ma brune,
 Pan' pan' qui frappe en bas,
 Pan' pan ! c'est la Fortune
 Pan' pan je n ouvre pas

Ille offre perles et rubis,
 Manteaux d'une richesse extrême
 Ilh' que nous fait la pourpre même,
 Nous venons d'ôter nos habits

Pan' pan' est-ce ma brune
 Pan' pan' qui frappe en bas,
 Pan' pan' c'est la Fortune
 Pan' pan' je n ouvre pas

Ille nous tr uite en écoliers
 Parle de gloire et de génie
 Hélas ! grâce a la calomnie,
 Nous ne croyons plus aux huriers

Pan' pan' est-ce ma brune,
 Pan' pan' qui frappe en bas,
 Pan' pan' c'est la fortune
 Pan' pan' je n ouvre pas

Loin des plaisirs point ne voulons
 Aux cieux être lancés par elle
 Sans même essayer la nacelle
 Nous voyons s'enfler ses ballons

Pan' pan' est ce ma brune
 Pan' pan' qui frappe en bas,
 Pan' pan' c'est la Fortune
 Pan' pan' je n ouvre pas

Mais tous nos voisins attroupés
 Implorent ses faveurs traistresses
 Ah ! chers amis par nos maîtresses
 Nous serons plus gaiement trompés

Pan' pan' est-ce ma brune
 Pan' pan' qui frappe en bas,
 Pan' pan' c'est la Fortune
 Pan' pan' je n ouvre pas



LOUIS XI*.

Air Sans un p'tit brin d'amour, du Au a Je au de M Am d a d. B aut a

Heureux villageois, dansons
Sauter, fillettes
Et garçons !
Unissez vos joyeux sons,
Musettés
Et chansons !

Notre vieux roi, caché dans ces tourelles,
Louis, dont nous parlons tout bas,
Veut essayer, au temps des fleurs nouvelles,
S'il peut sourire a nos ebats

Heureux villageois, dansons
Sauter, fillettes
Et garçons !
Unissez vos joyeux sons,
Musettes
Et chansons !

Quand sur nos bords on rit, on chante, on aime,
Louis se retient prisonnier
Il craint les grands, et le peuple, et Dieu même,
Surtout il craint son héritier

Heureux villageois, dansons
Sauter, fillettes
Et garçons !
Unissez vos joyeux sons,
Musettes
Et chansons !

Voyez ici briller cent hallebardes
Au feu d'un soleil pur et doux
N'entend-on pas le *Qui vive* des gardes,
Qui se mêle au bruit des verroux ?

Heureux villageois, dansons
Sauter, fillettes
Et garçons !

* On sait que ce roi, retiré au Plessis-lez-Tours avec TIISSAN, confident et exécuteur de ses cruautés, voulait voir quelquefois les paysans danser devant les fenêtres de son château



LOUIS XI

Unissez vos joyeux sons,
Musettes
Et chansons !

Il vient ! il vient ! Ah ! du plus humble chaume
Ce roi peut envier la paix
Le voyez-vous comme un p^{le} fantôme
A travers ces barreaux épris !

Heureux villageois, dansons
Sauter, fillettes
Et garçons !
Unissez vos joyeux sons
Musettes
Et chansons !

Dans nos hameaux quelle image brillante
Nous nous faisons d'un souverain !
Quoi ! pour le sceptre une main défaillante !
Pour la couronne un front chagrin !

Heureux villageois, dansons
Sauter, fillettes
Et garçons !
Unissez vos joyeux sons,
Musettes
Et chansons !

Malgré nos chants, il se trouble, il frissonne
L'horloge a causé son effroi
Ainsi toujours il prend l'heure qui sonne
Pour un signal de son beffroi

Heureux villageois, dansons
Sauter fillettes
Et garçons !
Unissez vos joyeux sons,
Musettes
Et chansons !

Mais notre joie, hélas ! le désespère
Il fuit avec son favori
Crignons sa haine, et disons qu'en bon père
A ses enfants il a souri

Heureux villageois dansons
Sauter fillettes
Et garçons !

Unissez vos joyeux sons,
Musettes
Et chansons !



LES ADIEUX A LA GLOIRE.

DECEMBRE 1820

Air Je commence à m'apercevoir, etc (d Alexis)

Chantons le vin et la beauté
Tout le reste est folie
Voyez comme on oublie
Les hymnes de la liberté
Un peuple brave
Retombe esclave
Fils d'Epicure, ouvrez-moi votre cave,
La France, qui souffre en repos,
Ne veut plus que mal à propos
l'ose en trompette ériger ses pipeaux
Adieu donc, pauvre Gloire !
Deshéritons l'histoire
Venez, Amours, et versez-nous à boire
Quoi ! d'indignes enfants de Mars *
Briguaient une livrée,
Quand ma muse employée
Recrutait pour leurs étendards !
Ah ! s'il m'arrive
Beauté naïve,
Sous ses baisers ma voix sera captive,
Ou flattons si bien que pour moi
On exhume aussi quelque emploi
Oui, noir ou blanc, soyons le fou du roi
Adieu donc, pauvre Gloire !
Deshéritons l'histoire
Venez, Amours, et versez-nous à boire
Des excès de nos ennemis
Chaque juge est complice,
Et la main de justice
De soufflets accable Thémis

* Plusieurs généraux de l'ancienne armée sollicitaient et obtenaient des emplois dans la maison du roi

Plus de satire '
 Vosant médire,
 J'orne de fleurs et ma coupe et ma lyre
 J'ai trop bravé nos tribunaux,
 Dans leurs dédales infernaux
 J'entends Cerbere et ne vois point Minos
 Adieu donc, pauvre Gloire '
 Déshéritons l'histoire
 Venez, Amours, et versez-nous à boire
 Des tyrans par nous soudoyés
 La faiblesse est connue
 Gulliver éternue
 Et tous les nains sont foudroyés
 Mais quelle image '
 Non plus d'oripeau
 De nos plaisirs redoutons le naufrage
 Opprimés gémissez plus bas
 Que nous fait dans un grand repas
 Que l'univers souffre ou ne souffre pas
 Adieu donc, pauvre Gloire '
 Déshéritons l'histoire
 Venez Amours et versez nous à boire
 Du sommeil de la liberté
 Les rêves sont pénibles
 Devenons insensibles
 Pour conserver notre gaîté
 Quand tout succombe
 Faible colombe,
 Ma muse aussi sur des roses s'écroule
 J'ose d'imiter l'aigle altier,
 Elle reprend son doux métier
 Bacchus m'appelle, et je rentre au quartier
 Adieu donc, pauvre Gloire '
 Déshéritons l'histoire
 Venez Amours, et versez nous à boire



LES DEUX COUSINS.

OU LETTRE D'UN PETIT ROI À UN PETIT DUC — 1821

Air. Ah ! daignez m'expliquer si c'est

Salut ! petit cousin germain *,
D'un lieu d'exil j'ose t'écrire
La Fortune te tend la main ,
Ta naissance l'a fait sourire
Mon premier jour aussi fut beau ,
Point de Français qui n'en convienne
Les rois m'adoraient au berceau , (bis)
Et cependant je suis à Vienne !

Je fus bercé par tes faiseurs
De vers, de chansons, de poèmes,
Ils sont, comme les confiseurs,
Partisans de tous les baptêmes
Les eaux d'un fleuve bien mondain
Vont laver ton âme chrétienne
On m'offrit de l'eau du Jourdain,
Et cependant je suis à Vienne !

Ces juges, ces pairs avilis,
Qui te prédisent des merveilles,
De mon temps juraient que les lis
Seraient le butin des abeilles
Parmi les nobles detracteurs
De toute vertu plébéienne,
Ma nourrice avait des flatteurs,
Et cependant je suis à Vienne !

Sur des lauriers je me couchais,
La pourpre seule t'environne
Des sceptres étaient mes hochets,
Mon bourlet fut une couronne
Méchant bourlet, puisqu'un faux pas
Même au Saint-Père ôtait la sienne.
Mais j'avais pour moi nos prélats,
Et cependant je suis à Vienne !

* Le roi de Rome, par sa mère, fille d'une princesse de Naples, était cousin des Bourbons de France, et issu de germain avec le duc de Bordeaux

Quint aux maréchaux, je crois peu
Que du monde ils t'ouvrent l'entrée,
Ils préfèrent au cordon bleu,
De l'honneur l'étoile sacrée
Mon père a leur beau dévouement
Livra sa fortune et la mienne
Ils auront tenu leur serment,
Et cependant je suis à Vienne !

Pres du trône si tu grandis
Si je végète sans puissance
Confonds ces courtisans maudits
En leur rappelant ma misère
Dis leur : Je puis avoir mon tour
De mon cousin qu'il vous souvienne
Vous lui promettiez votre amour
Et cependant il est à Vienne !



LES VENDANGERS

1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17 18 19 20 21 22 23 24 25 26 27 28 29 30 31 32 33 34 35 36 37 38 39 40 41 42 43 44 45 46 47 48 49 50 51 52 53 54 55 56 57 58 59 60 61 62 63 64 65 66 67 68 69 70 71 72 73 74 75 76 77 78 79 80 81 82 83 84 85 86 87 88 89 90 91 92 93 94 95 96 97 98 99 100

L'aurore annonce un jourerein
Vite à l'ouvrage
Et reprenons courage
Filles, sœurs et tambourin
Mettez les vendangeurs en train
Du vin qu'a fait tourner l'orage
Un vin nouveau bientôt en olera
Amis, chez nous la gaité renaitra
Ah ! ah ! la gaité renaitra *bis*
Notre maire tourne à tout vent,
D'écharpe il change
Et de tout vin s'arrange
Mais puisque ainsi ce bon vivant
De couleur changea si souvent,
Qu'avec son écharpe il vendange
Et de vin doux on le harbouillera
Amis, chez nous la gaité renaitra
Ah ! ah ! la gaité renaitra
Je juge qui, de vingt façons,
En robe noire

Explique son grimoire,
 Condamne jusqu'à nos chansons
 Mais grâce au vin que nous pressons,
 Que lui-même il chante après boire,
 La liberté, la gloire et *cætera*
 Amis, chez nous la gaieté renaitra
 Ah ! ah ! la gaieté renaitra

 Si le curé, peu tolérant,
 Gronde sans cesse
 Et veut qu'on se confesse,
 Son gros nez rouge nous apprend
 L'intérêt qu'a nos vins il prend
 Pour en boire ailleurs qu'à la messe,
 Sur chaque mort qu'il dise un *Libera*
 Amis, chez nous la gaieté renaitra
 Ah ! ah ! la gaieté renaitra

 Que du châtelain en souci
 L'orgueil insigne
 Au bonheur se résigne,
 Il verra les titres qu'ici
 Noé nous a transmis aussi.
 Ils sont sur des feuilles de vigne,
 Aux parchemins il les préférera
 Amis, chez nous la gaieté renaitra
 Ah ! ah ! la gaieté renaitra

 Beau pays, fertile et guerrier,
 A la souffrance
 Oppose l'espérance
 Au pampre tu peux marier
 Olive, épi, rose et laurier
 Vendangeons, et vive la France !
 Le monde un jour avec nous trinquera
 Amis, chez nous la gaieté renaitra
 Ah ! ah ! la gaieté renaitra



L'ORAGE

Air C'est l'amour, l'amour

Chers enfants, dansez, dansez !
 Votre âge



L'ORAGE

Echappe a l'orage
Par l'espoir galement bercés
Dansez, chantez, dansez !

A l'ombre de vertes charmille ,
Iuy ont l'école et les leçons,
Petits garçons, petites filles
Vous voulez danser aux chansons
I n van ce pauvre monde
Crain de nouveaux malheurs ,
I n van la foudre grondé,
Couronnez-vous de fleurs

Chers enfants, dansez dansez !
Votre âge
I chappe a l'orage
Par l'espoir galement bercés
Dansez, chantez, dansez !

I éclair sillonne le nuage
Mais il n a point frappé vos yeux
I oseru se tait dans le feuillage
I en n interrompt vos chants joyeux
J en crois votre alégresse,
Oui, bientôt d'un ciel pur
Vos yeux, brillants d'ivresse,
Réfléchiront l'azur

Chers enfants dansez, dansez !
Votre âge
I chappe a l'orage
Par l'espoir galement bercés,
Dansez, chantez, dansez !

Vos pères ont eu bien des peines
Comme eux ne soyez point trahis
D'une main ils brisaient leurs chaînes,
De l'autre ils vengeaient leur pays
De leur char de victoire
Tombés sans dishonneur,
Ils vous leguent la gloire
Ce fut tout leur bonheur

Chers enfants, dansez, dansez !
Votre âge
Echappe a l'orage
Par l'espoir galement bercés,

Dancez, chantez, dansez !

Au bruit de lugubres fanfares,
 Hélas ! vos yeux se sont ouverts
 C'était le clairon des Barbares
 Qui vous annonçait nos revers
 Dans le fracas des armes,
 Sous nos toits en débris,
 Vous mêliez à nos larmes
 Votre premier souris

Chers enfants, dansez, dansez !

 Votre âge
 Echappe à l'orage
 Par l'espoir gaïment bercés,
 Dancez, chantez, dansez !

Vous triompherez des tempêtes
 Où notre courage expira
 C'est en éclatant sur nos têtes
 Que la foudre nous éclaira
 Si le Dieu qui vous aime
 Crut devoir nous punir,
 Pour vous sa main resseme
 Les champs de l'avenir

Chers enfants, dansez, dansez !

 Votre âge
 Échappe à l'orage
 Par l'espoir gaïment bercés,
 Dancez, chantez, dansez !

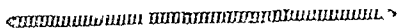
Enfants, l'orage qui redouble,
 Du Sort présage le courroux
 Le Sort ne vous cause aucun trouble,
 Mais à mon âge on craint ses coups
 S'il faut que je succombe
 En chantant nos malheurs,
 Déposez sur ma tombe
 Vos couronnes de fleurs

Chers enfants, dansez, dansez !

 Votre âge
 Echappe à l'orage
 Par l'espoir gaïment bercés,
 Dancez, chantez, dansez !



LE CINQ MAI.



LE CINQ MAI

1821

Aux Muses de la France

Des Espagnols m'ont pris sur leur navire ,
Aux bords lointains ou tristement j errais
Humble débris d'un héroïque empire ,
J'avais dans l'Inde exilé mes regrets
Mais loin du Cap, après cinq ans d'absence,
Sous le soleil je vogue plus joyeux
Pauvre soldat, je reverrai la France
La main d'un fils me fermera les yeux

Dieux ! le pilote a crié Sainte-Hélène !
Et voilà donc où languit le héros !
Bons Espagnols, la s'éteint votre haine ,
Nous maudissons ses fers et ses bourreaux
Je ne puis rien, rien pour sa délivrance
Le temps n'est plus des trépas glorieux !
Pauvre soldat je reverrai la France ,
La main d'un fils me fermera les yeux

Peut être il dort ce boulet invincible
Qui fracassa vingt trônes à la fois
Ne peut il pas, se relevant terrible
Aller mourir sur la tête des rois ?
Ah ! ce rocher repousse l'espérance
L'aigle n'est plus dans le secret des dieux
Pauvre soldat je reverrai la France
La main d'un fils me fermera les yeux

Il fatiguait la Victoire à le suivre
Elle était lasse, il ne l'attendait pas
Frah ! deux fois, ce grand homme a su vivre
Mais quels serpents enveloppent ses pas !
De tout laurier un poison est l'essence ,

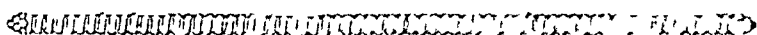
Des peuples de l'Europe le Espagnols étaient ceux qui avaient les plus justes plaintes à former contre Napoléon. En plaçant son soldat sur un vaisseau de cette nation l'auteur eut la pensée de faire voir à quel point les malheurs du grand homme avaient réconcilié tous les peuples avec sa gloire.

On eût traité de plusieurs espèces de lauriers un poison de plus actif. Il est nécessaire de rappeler au lecteur à la mort de Napoléon l'auteur de ces personnes même fort éclairées ont écrit qu'il avait pu s'en employer.

La mort couronne un front victorieux
 Pauvre soldat, je reverrai la France
 La main d'un fils me fermera les yeux
 Des qu'on signale une nef vagabonde,
 « Serait-ce lui ? » disent les potentats
 « Vient-il encore redemander le monde ? »
 « Armons soudain deux millions de soldats
 Et lui, peut-être accablé de souffrance,
 A la patrie adresse ses adieux
 Pauvre soldat, je reverrai la France
 La main d'un fils me fermera les yeux.

Grand de génie et grand de caractère,
 Pourquoi du sceptre arma-t-il son orgueil ?
 Bien au-dessus des trônes de la terre
 Il apparaît brillant sur cet ecueil
 Sa gloire est là comme le phare immense
 D'un nouveau monde et d'un monde trop vieux
 Pauvre soldat, je reverrai la France
 La main d'un fils me fermera les yeux

Bons Espagnols, que voit-on au rivage ?
 Un drapeau noir ! ah, grands dieux, je fremis !
 Quoi ! lui mourir ! o gloire ! quel veuvage !
 Autour de moi pleurent ses ennemis
 Loin de ce roc nous fuyons en silence,
 L'astre du jour abandonne les cieux
 Pauvre soldat, je reverrai la France
 La main d'un fils me fermera les yeux



COMPLAINTÉ SUR LA MORT DE TRESTAILLON*.

IN STYL DU GENRI

Air de tous les républicains

Venez tous, bons catholiques,
 Jésuites, grands et petits,

* Les chansons de Trestailon, de Nabuchodonosor, de la Messe du Saint-Esprit, de la Garde nationale et du *Nouvel ordre du jour*, n'ont jamais paru dans les recueils publiés par M. BERNARD, aux époques qui correspondent à leur date. Habitue des-lors sans doute à traiter la politique sur

Et vous, nouveaux convertis
 Vous, nos meilleures pratiques
 Venez dire un *in pace*
 Pour un héros trepassé

Bénissons tous la mémoire
 De monsieur de Frestailhon
 De la restauration
 Lui seul ayant fait la gloire
 Sa mort, vrai malheur public
 Est un fâcheux pronostic

Portefaix cite dans Nîmes
 Pour sa douce piété,
 D'assassin il fut traité
 Par de brutales victimes,
 Quand son bras sur tel ou tel
 Vengea le trône et l'autel

Souvent ivre de rogame,
 Ou surpris en mauvais lieu,
 Pour rester pur devant Dieu,
 Tous les huit jours, ce digne homme
 Communiait saintement,
 Soit jeûne, soit autrement,

Port de sa cocarde blanche,
 A tuer des protestants
 Il consacrait tout son temps,
 Sans excepter le dimanche
 Car il s'était procure
 Des dispenses du curé

Miracle! en vain il s'amuse
 A massacrer en plein jour,
 Traduit devant une cour,
 Aucun témoin ne l'accuse
 Les juges au prévenu
 Disent Ni vu ni connu

Riche alors de mainte somme
 Qui lui venait de bien haut

un ton plus élevé il n'a pu arler les productions que comme un tribut
 qu'il s'paye la circonstance Mais c'est en nous ayant fait rechercher
 les contrées si multipliées en France et à l'étranger le fléau actuel
 s'est vu dans l'oblitération mal réglée des qu'il a dû copier à l'auteur
 de faire entrer dans le cadre et en conséquence de l'édit de l'apoc
 qui l'a qu'il a été reproduit avec les additions

(Not. I. F. F. F.)

Il buvait frais au temps chaud,
Vivant en bon gentilhomme,
Et chacun avait grand soin
De le saluer de loin

Mais la mort rien ne respecte ,
Elle vient nous le ravir,
Quand il pouvait nous servir
Contre tous ceux qu'on suspecte ,
Il meurt en disant Corbleu !
J'aurais été cordon bleu

Des nobles portent sa bière
Nos magistrats sont en deuil ,
Le clergé, la larme a l'œil,
Marche avec croix et bannière
Ainsi l'on ne dira pas
Que les prêtres sont ingrats

On vient d'écrire au Saint-Père
Pour qu'il soit canonisé
Quoique ce soit bien usé,
Dans peu l'on verra, j'espère,
Nos loups, chassant les brebis,
Lui dire *Ora pro nobis !*

En attendant ses reliques
Qu'a Mont-Rouge on bénira,
Ses exploits on donnera
En exemple aux catholiques,
Afin que sans examen
Chacun d'eux l'imite. *Amen*

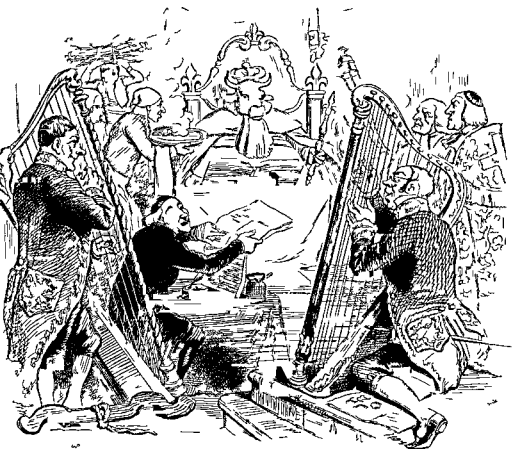


NABUCHODONOSOR.

1823

Air de Calpigi

Puier dans la Bible est de mode
Prenons-y le sujet d'une ode
Je chante un roi devenu bœuf ,
Aux anciens le trait parut neuf (bis.)
Surtout la cour en fut aux anges ,
Et les brocanteurs de louanges



NABUCHODONOSOR

Répétaient sur les harpes d'or
Gloire à Nabuchodonosor !

Le roi beugle eh ! vivent les cornes !
Sire, quittez ces regards mornes,
I ui disaient les amis du lieu ,
T'n Egypte vous seriez Dieu
Pour fouler aux pieds le vulgaire,
Homme ou bœuf, il n'importe guere
Répétons sur nos harpes d'or
Gloire a Nabuchodonosor !

Le roi se fit a son étable
A sa maniere il tenait table,
Et crut régner en buvant frais
Les sots lui pretaient d'heureux traits
On lit dans une dédicace,
Qu'en latin il citait Horace
Repetons sur nos harpes d'or
Gloire a Nabuchodonosor !

Un journal écrit par des cuistres
Annonce qu'avec ses ministres
Tel jour le prince a travaillé
Sans dormir, quoiqu'il ait haille
La cour s'écrie O temps prospere !
Ce n'est point un roi, c'est un pere
Répétons sur nos harpes d'or
Gloire a Nabuchodonosor !

Il hume tout l'encens des mages,
Mais paie un peu cher leurs hommages
Prêtres et grands veulent d'un coup
Rendre au peuple bât et licou
Même, si l'histoire en est crue
Le roi s'attelle à leur charrue
Répétons sur nos harpes d'or
Gloire à Nabuchodonosor !

Le peuple indigné prend un maître
D'autre espece, pire peut-être
Vite les courtisans ingrats
Du roi déchu font un bœuf gras,
Et sans remords le clerge même
S'en régale tout le carême
Répétons sur nos harpes d'or
Gloire a Nabuchodonosor !

Bardes que la cassette inspire,
 Tragiques à mourir de rire,
 Traitez mon sujet, il plaira,
 La censure le permettra
 Oui, parfumeurs de la couronne
 La Bible a quelque chose est bonne
 Repetons sur nos harpes d'or
 Gloire à Nabuchodonosor !

LA MESSE DU SAINT-ESPRIT.

POUR L'OUVERTURE DES CHAMBRES — 1821

À LA C. L.

Hier monseigneur, le front ceint
 De sa mitre épiscopale,
 En ces mots à l'Esprit-Saint
 Parlait dans la cathédrale
 « Tant de bons nobles devenus
 Deputés du peuple, au peuple inconnus,
 « Dans notre Chambre septennale,
 « N'ont que tes clartés pour guider leurs pas
 « Saint-Esprit, descends, descends jusqu'en bas.
 « — Non, dit l'Esprit-Saint, je ne descends pas »
 « Qu'est ceci ? » dit d'un ton dur,
 Une excellence bretonne.
 « Pour ses papiers, à coup sûr,
 « Le tourniquet le chiffonne
 « Parlons-lui, quoique en vérité
 « L'esprit soit de trop dans la Trinité
 « Viens voir à quoi la Charte est bonne
 « De ce lourd carrosse on fait un *encas*
 « Saint-Esprit, descends, descends jusqu'en bas
 « — Non, dit l'Esprit-Saint, je ne descends pas »
 Un financier vient « Sandis !
 « Dit-il, nous prends-tu pour d'autres ?
 « Pour gagner le paradis,
 « J'ai doré mes patenôtres
 « Tremble de perdre ton emploi
 « J'ai séduit des gens plus huppés que toi,

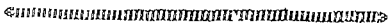
* On se rappelle l'action du tourniquet Saint-Jean sur les élections de Paris

! ouvre un emprunt viens, sois des notres
De notre embonpoint nos amis sont grs
Saint-Esprit descends, descends jusqu'en bas
— Non dit l'Esprit-Saint, je ne descends pas

Un magistrat ena aussi
Oses tu le faire attendre ?
Ma Thémis a, Dieu merci
De bons jurés à revendre
Chaque juge est un homme à moi,
Qui jette en passant sa carte chez toi
Crains de voir jusqu'ou peut s'étendre
La main de Justice au bout de mon bras
Saint-Esprit descends, descends jusqu'en bas
— Non, dit l'Esprit-Saint, je ne descends pas

S'il persiste, il faudra bien,
Dit l'avassinou, qu'on s'en passe
D'ailleurs, la cour, pour soulager,
Préfère en tout saint Ignace
Mont-Rouge à miné tout Paris,
Ia Sorbonne aussi sort de ses débris
Ia jeunesse est dans notre masse,
Et les brusse-cols font place aux rabats
Saint-Esprit, descends descends jusqu'en bas
— Non, dit l'Esprit Saint, je ne descends pas

Mais voudrais tu t'expliquer ?
— Oui, bateleurs en goguettes
Je vous ai vus fabriquer
Vos quatre cents marionnettes
— Quoi ! vous osez tout pervertir
Corrompre, effrayer filouter, mentir !
Et dans vos discours à roulettes
— Paix ! dit l'archevêque, ou crains nos prélats
Saint-Esprit, descends descends jusqu'en bas
— Non, dit l'Esprit Saint, je ne descends pas



LA GARDE NATIONALE

SUR SON FICELLEMENT PAR CHARLES A

Air H. B.

Pour tout Paris quel outrage !
Amis, nous y là licenciés

Est-ce parc' que not' courage
 Brilla contre leurs alliés ? (bis.)
 C'est quelqu' noir projet qui perce
 Morbleu ! pour nous prêter s'cours,
 Il faut qu' chacun d' nous s'exerce
 Du mèm' pied partons toujours
 N' cessons pas, (bis)
 Chers amis, d' marcher au pas

Moitié d' la gard' nationale
 S' composait d'anciens soldats,
 Des braves d' la gard' royale
 Aussi faisons-nous grand cas
 Sans l' ministère, nul doute
 Qu'on eut pu nous voir quelqu' jour,
 Dans not' verre, eux bon' la goutte,
 Nous, marcher a leur tambour
 N' cessons pas,
 Chers amis, d' marcher au pas

Nos voix ont paru sinistres
 D' nouveau pourtant il faudra
 Crier a bas les ministres,
 Les jesuit' et cætera.
 Pour son argent j' crois qu' la foule
 A bien l' droit d' former un vœu,
 N'est-c' que quand la maison croule
 Qu'on permet d' crier au feu ?
 N' cessons pas,
 Chers amis, d' marcher au pas

Au lieu d' monter a la Chambre,
 Nous aurions bien dû, je l' sens,
 Des injur's de plus d'un membre
 D'mander raison aux trois cents
 La Charte qu'on y tiraille
 Est leur rempart, mais, au fond,
 On peut franchir c'te muraille
 Par les breches qu' ils y font
 N' cessons pas,
 Chers amis, d' marcher au pas

Au château faire l' service
 Sans cartouch's pour se garder,
 En voir donner a chaqu' Suisse,
 En arrièr' ça fait r'garder
 Qui rétrograde se blouse,

Gens d la cour, sauf vot respect,
 Vous risquez quatre-vingt-douze
 Pour ravoir quatre-vingt-sept
 N cessons pas
 Chers amis, d marcher au pas
 Puisqu Mont-Rouge nous menace,
 Et rev quelqu Saint-Barthél my,
 Préparons nous, quoi qu on fasse,
 A repousser l ennemi
 Quand vers un perte certaine
 I navire est conduit foll ment,
 En dépit du capitaine
 Faut sauver le bâtiment
 N cessons pas
 Chers amis, d' marcher au pas



NOUVEL ORDRE DU JOUR

1823

Air Cet lamour lamour lamour

Brav' soldats, v là l ord du jour
 Point d victoire
 Ou n y a point d gloire
 Brav soldats v là l ord du jour
 Gard à vous ! demi tour !
 — Notre ancien, qu a donc fait l Espagne ?
 — Mon p tit, ell n vent plus qu aujourd'hui
 Ferdinand fass périr au baigne
 Ceux-là qui s sont battus pour lui
 Nous allons tirer d peine
 Des moins blancs, noirs et roux,
 Dont on prendra d la graine,
 Pour en r planter chez nous
 Brav soldats, v là l ord du jour
 Point d victoire
 Ou n y a point d gloire
 Brav soldats, v la l ord du jour

Cette chanson fut faite po r être répand e dans l armée avant son
 entré en campagn lorsqu'elle campait a x Pyrénées

Gard' à vous ' demi-tour ' !

— Notre ancien, qu' pensez-vous d' la guerre ?

Mon p'tit, ça n' n'a jamais bien !

V'la z'un princ' qui n' s'y connaît guere ,

C'est un' poir' moll' de bon chretien ,

Bientôt l' fils d' Henri-Quatre

Voudra qu' un jour d' action

On n' puisse aller combattre

Sans billet d' confession

Brav' soldats, v'la l'ord' du jour

Point d' victoire

Où n' y a point d' gloire

Brav' soldats, v'la l'ord' du jour

Gard' à vous ' demi-tour

— Notre ancien, qu'est' qu' c'est que l' Trapiste

Avec tous ces Chouans degu'nilles ' !

— Mon p'tit, y vont grossir la liste

Des gens qu' la France a rhabilles ,

Afin qu' pour leur vengeance,

Leurs freies soient massacres,

Ils font un' sainte alliance

Avec nos emigres

Brav' soldats, v'la l'ord' du jour

Point d' victoire

Où n' y a point d' gloire

Brav' soldats, v'la l'ord' du jour

Gard' à vous ' demi-tour ' !

— Notre ancien, quel s'ra not' partage ?

— Mon p'tit, les coups d' canif reviennent

Et puis, suivant le vieil usage,

Les nobles seuls avanceront

Oui, s'lon not' origine,

Nous aurons pour régal,

Nous l' baton d' discipline,

Eux l' bâton d' maréchal

Brav' soldats, v'la l'ord' du jour

Point d' victoire

Où n' y a point d' gloire

Brav' soldats, v'la l'ord' du jour

Gard' à vous ' demi-tour ' !

— Notre ancien, que d'viendra la France,



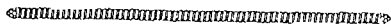
DE PROFUNDIS.

Si je cherchons d' lointains dangers ?
 — Mon p tit, profitant d' not absence,
 On introduira l' z étrangers
 A la fin d' la campagne,
 Nous s rons tout étonnes
 Qu' en enchainant l' Espagne,
 Nous nous s rons enchainés

Brav soldats v la l'ord du jour
 Point d' victoire
 Ou n'y a point d' gloire
 Brav soldats, v la l'ord du jour
 Gard à vous ! demi-tour !

— Notre ancien ! vous que l' pere aux autres
 l'ut fait z officier d' puis longtemps,
 Marquez nous l' pas nous s rons des vôtres
 — Mon p tit, v la du francsais qu' j'entends
 Si la l'rance en alarmes
 Porte un trop lourd fardeau,
 Pour essuyer ses larmes,
 R prenons not vieux drapeau !

Brav soldats v la l'ord du jour
 Point d' victoire
 Ou n'y a point d' gloire
 Brav soldats, v la l'ord du jour
 Gard à vous ! demi-tour !



DE PROFUNDIS

A L'USAGE DE DEUX OU TROIS MARIS

Air En ! gai gai g ! mon effaier !

Eh ! gai, gai gai, *de profundis* !
 Ma femme

A rendu l' âme

Eh ! gai, gai gai *de profundis* !
 Qu' elle aille en paradis

A cette âme si chère
 Le paradis convient,
 Car, suivant ma grand mère,
 De l'enfer on revient

Eh ! gai, gai, gai, *de profundis* !
 Ma femme
 A rendu l'âme

Eh ! gai, gai, gai, *de profundis* !
 Qu'elle aille en paradis.

Hélas ! le ciel lui-même
 Avait tissu nos nœuds,
 Mon bonheur fut extrême.
 Pendant un jour ou deux.

Eh ! gai, gai, gai, *de profundis* !
 Ma femme
 A rendu l'âme

Eh ! gai, gai, gai, *de profundis* !
 Qu'elle aille en paradis

Quoiqu'il fût impossible
 D'avoir l'air plus malin,
 Elle était trop sensible
 Si j'en crois mon voisin.

Eh ! gai, gai, gai, *de profundis* !
 Ma femme
 A rendu l'âme

Eh ! gai, gai, gai, *de profundis* !
 Qu'elle aille en paradis

Non, jamais tourterelle
 N'aima plus tendrement,
 Comme elle était fidèle
 A son dernier amant !

Eh ! gai, gai, gai, *de profundis* !
 Ma femme
 A rendu l'âme.

Eh ! gai, gai, gai, *de profundis* !
 Qu'elle aille en paradis.

Dieu ! faut-il lui survivre !
 Me faut-il la pleurer ?
 Non, non, je veux la suivre
 Pour la voir enterrer.

Eh ! gai, gai, gai, *de profundis* !
 Ma femme
 A rendu l'âme

Eh ! gai, gai, gai, *de profundis* !
 Qu'elle aille en paradis.



PRÉFACE

Air du Vaudeville d Preville et Taconnat

Allez, enfants nés sous un autre règne,
Sous celui ci quittez le coin du feu
Adieu ! partez, bien que pour vous je craigne
Certaines gens qui pardonnent trop peu
On m a crié L occasion est bonne,
Tous les partis rapprochent leurs drapeaux
Allez, enfants, mais n éveillez personne
Mon médecin m'ordonne le repos !

Pour vos aînés que de pas et d'alarmes !
J ai vu Themis m ôter mon plus doux bien
Car en prison le sommeil est sans charmes,
Près du malheur on ne dort jamais bien
J entends encor le verrou qui résonne,
Et dans ma main fait trembler mes pipeaux
Allez, enfants, mais n éveillez personne
Mon médecin m ordonne le repos

Si l on disait I a gaité vous délaisse,
Vous répondrez (et pour moi j'en rougis)
De notre père accusant la faiblesse,
Les plus joyeux sont restés au logis
Ces egrillards iraient, d lumeur bouffonne,
Pincer au lit le diable et ses suppôts
Allez, enfants, mais n éveillez personne
Mon médecin m ordonne le repos

Vous passerez près d une ruche pleine,
D abeilles, non mais de guêpes, je crois
Ne soufflez mot retenez votre haleine
Tremblez enfants, vous qui jurez parfois !
Le dard caché qu a ces guêpes Dieu donne
A fait perir des bergers, des troupeaux
Allez, enfants, mais n éveillez personne
Mon médecin m ordonne le repos

Petits Poucets de la littérature,

Cette chanson est en tête du volume publié en 1834
Dans plus d un villa e on croit encore que les abeilles se font sur
ceux qu profèrent des jurons auprès de leur ruche

S'il vient un ogre, évitez bien sa dent ;
 Ou, s'il s'endort, dérobez sa chaussure ,
 De s'en servir on peut juger prudent
 Non — qu'ai-je dit ? Ah ! la peur déraisonne
 Tous les partis rapprochent leurs drapeaux.
 Allez, enfants , mais n'éveillez personne
 Mon medecin m'ordonne le repos



LA MUSE EN FUITE ,

OU MA PREMIERE VISITE AU PALAIS DE JUSTICE

CHANSON FAITE A L'OCCASION DES PREMIERES POURSUITES JUDICIAIRES
 EXERCES CONTRE MOI POUR LA PUBLICATION DE MON RECUEIL — 1821

Air Halte-la

Quittez la lyre, ô ma muse !
 Et déchiffrez ce mandat
 Vous voyez qu'on vous accuse
 De plusieurs crimes d'état
 Pour un interrogatoire
 Au palais comparaissons
 Plus de chansons pour la gloire !
 Pour l'amour plus de chansons !
 Suivez-moi !
 C'est la loi
 Suivez-moi, de par le Roi
 Nous marchons, et je découvre
 L'asile des souverains
 Muse, la Fronde en ce Louvre
 Vit pénétrer ses refrains *
 Au *Qui vive* d'ordonnance
 Alors, prompte a s'avancer,
 La chanson répondait France !
 Les gardes laissaient passer
 Suivez-moi !
 C'est la loi
 Suivez-moi, de par le Roi
 La justice nous appelle

* Jamais plus de chansons ne furent lancées de part et d'autre qu'à l'époque de la Fronde, et Blot et Marigni, chansonniers du temps, neurent l'objet d'aucune poursuite



LA MUSE EN FUITE

De l'autre côté de l'eau
Voici la Sainte-Chapelle
Où l'on pria pour Boileau
S'il renaissait, ce grand maître,
Le clergé, remis en train
En prison ferait peut-être
L'outrer l'auteur du *Lutrin*

Suivez-moi !

C'est la loi

Suivez-moi de par le Roi

Là devant ce péristyle
Un tribunal impuissant
Au bûcher livra l'*Emile*
Phénix toujours renaissant
Muse, de vos chansonnettes
Aujourd'hui l'on va tîcher
De faire des allumettes
Pour ranimer ce bucher

Suivez-moi !

C'est la loi

Suivez-moi de par le Roi

Muse voici la grand salle
Hé quoi ! vous fuyez devant
Des gens en robe un peu sale,
Par vous piqués trop souvent !
Revenez donc pauvre sotte,
Voir prendre à vos ennemis
Pour peser une marotte
Les balances de Themis

Suivez-moi !

C'est la loi

Suivez-moi, de par le Roi

Elle fuit, et chez le juge
J'entre, et puis enfin je sors
Mais devinez quel refuge
Ma muse avait pris alors
Grimement avec la grisette
D'un président, bon humain

On sait que Boileau fut enterré dans l'église située sous la Sainte Chapelle où l'on voyait le fameux *Lutrin* qui inspira l'un de ses ouvrages les plus parfaits de notre langue

On sait également que par arrêt du parlement l'*Emile* fut brûlé par la main du bourreau et son auteur décrété de prise de corps

Cette folle, à la buvette,
 Répétait le verre en main ·
 Suivez-moi !
 C'est la loi
 Suivez-moi, de par le Roi.



DÉNONCIATION

EN FORME D'IMPROMPTU,

A PROPOS DE COUPLETS QUI M'ONT ETE ENVOIES PENDANT MON PROCHS

Air du Ballet des Pierrots

On m'a dénoncé, je dénonce,
 Oui , je dénonce des couplets
 La gaité de l'auteur annonce
 Qu'il peut figurer au palais ,
 On voit, a l'air dont il vous traite,
 Que cent fois il vous persifla
 Messieurs les juges, qu'on arrête,
 Qu'on arrête cet homme-la

Il prétend rire des entraves
 Qu'a la presse l'on veut donner
 Il croit à la gloire des braves,
 Pourriez-vous le lui pardonner ?
 Il ose vanter la musette
 Qui dans leurs maux les consola
 Messieurs les juges, qu'on arrête,
 Qu'on arrête cet homme-la

Il prodigue la flatterie
 A ceux qui sont persécutés,
 Il pourrait chanter la patrie ,
 C'est un grand tort, vous le sentez
 De l'esprit qu'a ma muse il prête,
 Vengez-vous sur l'esprit qu'il a.
 Messieurs les juges, qu'on arrête,
 Qu'on arrête cet homme-là.

ADIEUX A LA CAMPAGNE

Air Ma des bois et d's a cords c'a p tres

Soleil si doux au déclin de l'automne,
Arbres jaunis, je viens vous voir encor
N'espérons plus que la haine pardonne
A mes chansons leur trop rapide essor
Dans cet asile, ou reviendra Zéphire,
J'ai tout rêvé même un nom glorieux
Ciel vaste et pur, d'igne encor me sourire,
Echos des bois, répétez mes adieux

Comme l'oiseau, libre sous la feuillée,
Que n'ai-je ici laissé mourir mes chants !
Mais de grandeurs la France dépouillée
Courbait son front sous le joug des méchants
Je leur lançai les traits de la satire,
Pour mon bonheur l'amour m'inspirait mieux
Ciel vaste et pur, daigne encor me sourire,
Echos des bois, répétez mes adieux

Déjà leur rage atteint mon indigence ,
Au tribunal ils traient ma gaité,
D'un masque saint ils couvrent leur vengeance
Rougeraient-ils devant ma probité ?
Ah ! Dieu n'a point leur cœur pour me maudire
L'intolérance est fille des faux dieux
Ciel vaste et pur, daigne encor me sourire,
Echos des bois, répétez mes adieux

Sur des tombeaux si j'évoque la Gloire,
Si j'ai prié pour d'illustres soldats,
Ai-je a prix d'or, aux pieds de la Victoire,
Encouragé le meurtre des états ?
Ce n'était point le soleil de l'empire
Qu'à son lever je chantaïs dans ces lieux
Ciel vaste et pur, daigne encor me sourire,

Cette chanson faite dans le mois de novembre 1821 fut copiée et distribuée au tribunal le jour de la première condamnation de l'auteur

Lorsque le recueil de 1821 parut ce fut le ministère qui força les membres du conseil de l'Université d'ôter à l'auteur le modique emploi d'expéditionnaire qu'il occupait depuis douze ans Au reste on l'avait prévenu que s'il faisait imprimer ses nouvelles chansons il perdrait cet emploi

Échos des bois , répétez mes adieux

Que, dans l'espoir d'humilier ma vie,
Bellart s'amuse a mesurer mes fers,
Même aux regards de la France asservie
Un noir cachot peut illustrer mes vers
A ses barreaux je suspendrai ma lyre ,
La Renommée y jettera les yeux
Ciel vaste et pur, daigne encor me sourire,
Échos des bois, répétez mes adieux.

Sur ma prison vienne au moins Philomèle !
Jadis un roi causa tous ses malheurs
Partons j'entends le geôlier qui m'appelle
Adieu les champs, les eaux, les prés, les fleurs
Mes fers sont prêts . la liberté m'inspire
Je vais chanter son hymne glorieux
Ciel vaste et pur, daigne encor me sourire,
Échos des bois, répétez mes adieux



LA LIBERTÉ.

PREMIERE CHANSON FAITE A SAINTE-PELAGIE — JANVIER 1822

Air Chantons Latam ei

D'un petit bout de chaîne
Depuis que j'ai tâté,
Mon cœur en belle haine
A pris la liberté !
Fi de la liberté !
A bas la liberté !

Marchangy, ce vrai sage,
M'a fait par charité
Sentir de l'esclavage
La légitimité
Fi de la liberté !
A bas la liberté !

Plus de vaines louanges
Pour cette déité,
Qui laisse en de vieux langes
Le monde emmaillote !
Fi de la liberté !



LA CHASSE.

A bas la liberté !
 De son arbre civique
 Que nous est il resté ?
 Un bâton despotique,
 Sceptre sans majesté
 Ti de la liberté !
 A bas la liberté !

Interrogeons le Tibre
 Lui seul a bien goûté
 Sueur de peuple libre,
 Crasse de papauté
 Ti de la liberté !
 A bas la liberté !

Du bon sens qui nous gagne
 Quand l'homme est infecté,
 Il n'est plus dans son baigne
 Qu'un forcat révolté
 Ti de la liberté !
 A bas la liberté !

Bons porte-clefs que j'aime
 Géoliers pleins de gaieté
 Par vous au foudre même
 Que ce vœu soit porté
 Ti de la liberté !
 A bas la liberté !



LA CHASSE

CHANSON DE REMERCIEMENT A DES CHASSEURS DU DÉPARTEMENT
 D'ILLE ET VILAINE QUI M'ENVOYERENT UNE BOURRICHE GARNIE
 D'EXCELLENT GIBIER — SAINTE PELAGIE

Air Tonton tontaine tonton

Grâce a votre bourriche pleine
 De gibier digne d'un glouton
 Tonton, tonton, tontaine tonton
 Joyeux chasseurs d'Ille et-Vilaine
 De votre cor je prends le ton
 Tonton, tontaine, tonton

Chassez, morbleu ! chassez encore

Quittez Rosette et Jeanneton,
Tonton, tonton, tontaine, tonton,
Ou, pour rabattre, des l'aurore
Que les Amours soient de planton.
Tonton, tontaine, tonton

Si le Béarnais a fait mettre
Maint chasseur au fond d'un ponton *,
Tonton, tonton, tontaine, tonton,
Gabrielle daignait permettre
Qu'on braconnât dans son canton.
Tonton, tontaine, tonton

Jadis nul n'osait en province
Porter aux champs son mousqueton,
Tonton, tonton, tontaine, tonton
On gardait la perdrix du prince,
Les loups devoraient le mouton.
Tonton, tontaine, tonton

Vous qui consolez ma disgrâce,
Pour nos droits vous tremblez, dit-on,
Tonton, tonton, tontaine, tonton
Sauvez au moins le droit de chasse,
Pour l'honneur du pays breton
Tonton, tontaine, tonton.



MA GUÉRISON.

REPONSE A DES SEMURAIS QUI, POUR FAIRE PASSER
LA TOLIE QUE J'AI EUE D'ESSAYER DE GUÉRIR DES GENS INCURABLES,
M'ONT ENVOYÉ DU VIN DE CHAMBERTIN ET DE ROMANET,
EN M'ORDONNANT DES DOUCES INTÉRIEURS
PENDANT MON SÉJOUR EN PRISON — SAINT-PIERRE

Air de la Treille de sainte

J'espere
Que le vin opère,
Oui, tout est bien, même en prison
Le vin m'a rendu la raison (bis)
Après un coup de romanée
La douche ayant calmé mes sens,

* Henri IV renouvela des ordonnances très-sévères contre les délits de chasse

J'ai maudit ma muse obstinée
 A railler les hommes puissants (bis)
 Un accès pouvait me reprendre,
 Mais, du topique effet certain
 J'avais de l'encens à leur vendre
 Après un coup de chambertin

J'espère
 Que le vin opère
 Oui, tout est bien même en prison
 Le vin m'a rendu la raison

Après deux coups de romanée,
 Rougissant de tous mes forfaits,
 Je vois ma chambre environnée
 D'heureux que le pouvoir a faits
 De mes juges l'arrêt suprême
 Touche mon esprit libertin
 J'admire Marchangy lui-même
 Après deux coups de chambertin

J'espère
 Que le vin opère,
 Oui, tout est bien, même en prison
 Le vin m'a rendu la raison

Après trois coups de romanée,
 Je n'aperçois plus d'opresseurs
 La presse n'est plus enchaînée,
 Le budget seul a des censeurs
 La tolérance par la ville
 Court en habit de sacristain,
 Je vois pratiquer l'Evangile
 Après trois coups de chambertin

J'espère
 Que le vin opère,
 Oui, tout est bien, même en prison
 Le vin m'a rendu la raison

Au dernier coup de romanée
 Mon œil, mouillé de joyeux pleurs,
 Voit la Liberté couronnée
 D'olivier, d'épis et de fleurs
 Les douces lois sont les plus fortes,
 L'avenir n'est plus incertain
 J'entends tomber verrous et portes
 Au dernier coup de chambertin

J'espère
 Que le vin opère,
 Oui, tout est bien, même en prison
 Le vin m'a rendu la raison
 O chambertin ! ô romanée !
 Avec l'aurore d'un beau jour
 L'Illusion chez vous est née
 De l'Espérance et de l'Amour
 Cette fée, aux humains donnée,
 Pour baguette tient du Destin
 Tantôt un cep de romanée,
 Tantôt un cep de chambertin

J'espère
 Que le vin opère,
 Oui, tout est bien, même en prison
 Le vin m'a rendu la raison



L'AGENT PROVOCATEUR.

REMERCIEMENT A D'AUTRES BOURGUIGNONS QUI M'AVAIENT ENVOYÉ DU
 VIN DES DIFFÉRENTS CRUS LES PLUS RENOMMÉS
 SAINT-PIERRE

Air Je vais bientôt quitter l'empire

Avec son habit un peu mince,
 Avec son chapeau goudronné,
 Comme l'honneur de la province
 Ce bourguignon nous est donné (bis)
 Quoiqu'il soit d'âge respectable,
 Que d'un beau nom il soit porteur, (bis)
 Chut ! mes amis, il fait jaser à table
 C'est un agent provocateur (ter.)
 Il est ami de l'infortune,
 M'ont dit ceux qui l'ont annoncé,
 Pourtant un soupçon m'importune
 Par la police il a passé *
 Plus d'un personnage notable,
 La, souvent devient délateur
 Chut ! mes amis, il fait jaser à table

On visite tous les objets envoyés aux prisonniers des agents de police
 sont chargés de ce soin

C'est un agent provocateur
 Mais il circule et de la France
 Déjà nous vintons les héros
 A nos yeux déjà l'espérance
 Sourit à travers les barreaux
 Enfin son charme inévitable
 Sollicite un malin chanteur
 Chut ! mes amis, il fait jaser à table
 C'est un agent provocateur
 Il nous ferait chanter la gloire
 D'un sol fertile en joyeux ceps,
 Et l'empereur dont la mémoire
 Reste en honneur chez les Français
 Oui, sur *Probus*, prince équitable,
 Il nous souffle un chœur flatteur
 Chut ! mes amis, il fait jaser à table
 C'est un agent provocateur
 De ce tristre faisons justice,
 L'après prolongeons le dîner
 S'il a passé par la police,
 Qu'il passe pour y retourner
 Passe donc ô vin délectable !
 Retourne à ce lieu corrupteur
 Chut ! mes amis, il fait jaser à table
 C'est un agent provocateur



MON CARNAVAL

SAINTE PELAGIE

Air nouveau de M. Mais on ne ou des Ch. Vill. d. maître Adam

Amis, voici la riante semaine
 Que tous les ans je fêtais avec vous
 Marotte en main dans le char qu'il promène,
 Momus au bal conduit sages et fous
 Sur ma prison, dans l'ombre ensevelie,
 Il m'a semblé voir passer les Amours
 J'entends au loin l'archet de la Folie

J'a pour ogne est redevable à Probus empereur romain de la plus part des vices qui depuis ont fait sa richesse

O mes amis, prolongez d'heureux jours !

Où, je les vois ces danses amoureuses
Où la beauté triomphe à chaque pas
De vingt danseurs je vois les mains heureuses
Saisir, quitter, ressaisir mille appas
Dans ces plaisirs que votre cœur m'oublie
Un seul mot triste en peut troubler le cours
J'entends au loin l'archet de la Folie
O mes amis, prolongez d'heureux jours !

Combien de fois, auprès de la plus belle,
Dans vos banquets j'ai présidé chez vous !
Là de mon cœur jaillissait l'étincelle
Dont la gaieté vous électrisait tous
De joyeux chants ma coupe était remplie,
Je la vidais, mais vous versiez toujours
J'entends au loin l'archet de la Folie
O mes amis, prolongez d'heureux jours !

Des jours charmants la perte est seule à craindre,
Fêtez-les bien, c'est un ordre des cieux
Moi, je vieillis, et parfois laisse éteindre
Le grain d'encens dont je nourris mes dieux
Quand la plus tendre était la plus jolie,
Des fers alors m'auraient paru bien lourds
J'entends au loin l'archet de la Folie
O mes amis, prolongez d'heureux jours !

Mais accourez, dès qu'une longue ivresse
Du calme enfin vous impose la loi
Dernier rayon, qu'un reste d'allégresse
Brille en vos yeux et vienne jusqu'à moi
Dans vos plaisirs ainsi je me replie,
Je suis vos pas, je chante vos amours
J'entends au loin l'archet de la Folie
O mes amis, prolongez d'heureux jours !



L'OMBRE D'ANACRÉON.

SAINTÉ-PELAGIE

Air de la Sentinelle

Un jeune Grec sourit à des tombeaux
Victoire ! il dit, l'écho redit Victoire !

O demi-dieux ! vous nos premiers flambeaux,
 Trompez le Styx, revoyez votre gloire !
 Soudain sous un ciel enchante
 Une ombre apparaît et s'écrie
 Doux enfant de la Liberté, (bis)
 Le Plaisir veut une patrie !
 Une patrie !

O peuple grec ! c'est moi dont les destins
 Furent si doux chez tes aïeux si braves,
 Quand ils chantaient l'amour dans leurs festins,
 Anacréon en chassait les esclaves
 Jamais la tendre Volupté
 N'approcha d'une âme flétrie
 Doux enfant de la Liberté
 Le Plaisir veut une patrie !
 Une patrie !

De l'aigle encor l'aile rase les cieux,
 Du rossignol les chants sont toujours tendres,
 loi, peuple grec, tes arts, tes lois, tes dieux
 Qu'en as-tu fait ? qu'as-tu fait de nos cendres ?
 Tes fêtes passent sans gaie
 Sur une rive encor fleurie
 Doux enfant de la Liberté
 Le Plaisir veut une patrie !
 Une patrie !

Déjà vainqueur, chante et vole au danger,
 Brise tes fers tu le peux, si tu l'oses
 Sur nos débris, quoi ! le vil étranger
 Dort enivré du parfum de tes roses !
 Quoi ! payer avec la beauté
 Un tribut à la barbarie !
 Doux enfant de la Liberté,
 Le Plaisir veut une patrie !
 Une patrie !

C'est trop rougir aux yeux du voyageur
 Qui d'Olympie évoque la mémoire
 Trappe ! et ces bords, au gré d'un ciel vengeur,
 Reverdiront d'abondance et de gloire
 Des tyrans le sang détesté
 Réchauffe une terre appauvrie
 Doux enfant de la Liberté
 Le Plaisir veut une patrie !
 Une patrie !

« A tes voisins n'emprunte que du fer »
 « Tout peuple esclave est allié perfide
 « Mars va t'armer des feux de Jupiter,
 « Cher a Vénus, son étoile te guide »
 « Bacchus, dieu toujours indompté,
 « Remplira ta coupe tarie.
 « Doux enfant de la Liberté.
 « Le Plaisir veut une patrie !
 « Une patrie ! »

Il se rendort le sage de Téos
 La Grèce enfin suspend ses funeraillcs.
 Thèbes, Corinthe, Athènes, Sparte, Argos,
 Ivres d'espoir, exhumez vos murailles !
 Vos vierges même ont répété
 Ces mots d'une voix attendrie
 « Doux enfant de la Liberté,
 « Le Plaisir veut une patrie !
 « Une patrie ! »



L'ÉPITAPHE DE MA MUSE.

SAINTE-PLLAGIE

Air de Rimou chez mad^{me} de S vigne

Venez tous, passants, venez lire
 L'épitaphe que je me fais
 J'ai chanté l'amoureux délire,
 Le vin, la France et ses hauts faits
 J'ai plaint le peuples qu'on abuse,
 J'ai chansonné les gens du roi
 Béranger m'appelait sa muse (bis.)
 Pauvres pécheurs, priez pour moi ! (bis.)
 Priez pour moi, priez pour moi !

Grâce à moi, qu'il rendit moins folle,
 D'être gueux il se consolait,
 Lui qui des muses de l'école
 N'avait jamais sucé le lait
 Il grelottait dans sa coquille
 Quand d'un luth je lui fis l'octroi

* Suivant M. Pouqueville, les Grecs ont encore en vénération l'étoile de Venus



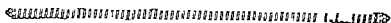
LA SYLPHIDE.

De fleurs j'ai garni sa mandille
 Pauvres pécheurs, priez pour moi !
 Priez pour moi, priez pour moi !

Je l'ai rendu cher au courage,
 Dont il adoucit le malheur
 En amour il fut mon ouvrage,
 J'ai pipé pour cet oiseleur
 A lui plus d'un cœur vint se rendre,
 Mais les oiseaux en feront foi
 J'ai fourni la glu pour les prendre
 Pauvres pécheurs priez pour moi !
 Priez pour moi priez pour moi !

Un serpent (Dieu ! ce mot rappelle
 Marchingy qui rampa vingt ans !)
 Un serpent, qui fait peau nouvelle
 Des que brille un nouveau printemps
 Tond sur nous triomphe et nous livre
 Aux fers dont on pare la loi
 Sans liberté je ne peux vivre
 Pauvres pécheurs, priez pour moi !
 Priez pour moi priez pour moi !

Malgré l'éloquence sublime
 De Dupin, qui pour nous parla,
 N'ayant pu mordre sur la lime,
 Le hideux serpent l'avala
 Or je trépasse et, mieux instruite,
 Je vois l'enfer avec effroi
 Hier Satan s'est fait jésuite
 Pauvres pécheurs, priez pour moi !
 Priez pour moi priez pour moi !



LA SYLPHIDE

AIR J'ESPÈRE QU'IL Y VA

La Raison a son ignorance,
 Son flambeau n'est pas toujours clair
 Elle niait votre existence,
 Sylphes charmants peuples de l'air,
 Mais écartant sa loutre d'égide
 Qui gênait mon œil carieux,

J'ai vu naguère une Sylphide.
Sylphes légers, soyez mes dieux.

Où, vous naissez au sein des roses,
Fils de l'Aurore et des Zephyrs,
Vos brillantes métamorphoses
Sont le secret de nos plaisirs.
D'un souffle vous séchez nos larmes ;
Vous épurez l'azur des cieux :
J'en crois ma Sylphide et ses charmes.
Sylphes légers, soyez mes dieux.

J'ai deviné son origine
Lorsqu'au bal, ou dans un banquet,
J'ai vu sa parure enfantine
Plaire par ce qui lui manquait.
Ruban perdu, boucle dé faite,
Elle était bien, la voila mieux.
C'est de vos sœurs la plus parfaite.
Sylphes légers, soyez mes dieux.

Que de grâce en elle font naître
Vos caprices toujours si doux !
C'est un enfant gâté peut-être,
Mais un enfant gâté par vous
J'ai vu, sous un air de paresse,
L'amour rêveur peint dans ses yeux.
Vous qui protégez la tendresse,
Sylphes légers, soyez mes dieux.

Mais son aimable enfantillage
Cache un esprit aussi brillant
Que tous les songes qu'au bel âge
Vous nous apportez en riant
Du sein de vives étincelles
Son vol m'élevait jusqu'aux cieux ;
Vous dont elle empruntait les ailes,
Sylphes légers, soyez mes dieux.

Hélas ! rapide météore,
Trop vite elle a fui loin de nous.
Doit-elle m'apparaître encore ?
Quelque Sylphe est-il son époux ?
Non, comme l'abeille elle est reine
D'un empire mystérieux,
Vers son trône un de vous m'entraîne
Sylphes légers, soyez mes dieux.



LES CONSEILS DE LISE

CHANSON ADRESSEE A M J LAFFITTE QUI M AVAIT PROPOSE UN EMPLOI
DANS SES BUREAUX POUR REPARER LA PERTE DE MA PLACE
A L UNIVERSITE — 48

Air de la Trille d'au nt

Lise à l'oreille

Me conseille,

Cet oracle me dit tout bas

Chantez, monsieur, n'écrivez pas (bis)

Un doux emploi pourrait vous plaire,

Me dit Lise, mais songez bien,

Songez bien au poids du salure,

Même chez un vrai citoyen (bis)

Rester pauvre vous est facile

Quand l'Amour, afin de l'user,

Vient remonter ce luth fragile

Que Thémis a voulu briser

Lise à l'oreille

Me conseille,

Cet oracle me dit tout bas

Chantez, monsieur, n'écrivez pas

Dans l'emploi qu'un ami vous offre,

Vous n'oseriez plus vieillir enfant,

Célébrer au bruit de son coffre

Les droits que sa vertu défend

Vous croiriez voir à chaque rime

Les sots, doublement satisfaits,

De vos chansons lui faire un crime,

Vous en faire un de ses bienfaits

Lise à l'oreille

Me conseille,

Cet oracle me dit tout bas

Chantez, monsieur, n'écrivez pas

Craignant alors la malveillance,

Vous ririez moins de ce baron,

Courtier de la Sainte-Alliance,

Qui des rois s'est fait le patron

Dans les fonds de peur d'une crise,

Il veut que les Grecs soient déçus*,
 Pour avoir l'endos de Moïse,
 On fait banqueroute à Jésus

Lise à l'oreille
 Me conseille,
 Cet oracle me dit tout bas
 Chantez, monsieur, n'écrivez pas
 Votre muse en deviendrait folle,
 Et croirait flatter en disant
 Que sur la *droite* du Pactole
 Intrigue et ruse vont puisant
 Tandis qu'une noble industrie
 Puisse à *gauche*, et de toute part**
 Reverse à flots sur la patrie
 Un or dont le pauvre a sa part.

Lise à l'oreille
 Me conseille,
 Cet oracle me dit tout bas
 Chantez, monsieur, n'écrivez pas
 Ainsi mon oracle m'inspire,
 Puis ajoute ce dernier point.
 Des distances l'amour peut rire,
 L'amitié n'en supporte point
 Riche de votre indépendance,
 Chez Lafitte toujours fête,
 En trinquant avec l'opulence
 Vous hantez à l'égalité

Lise à l'oreille
 Me conseille,
 Cet oracle me dit tout bas
 Chantez, monsieur, n'écrivez pas

* On n'osait alors secourir les Grecs, qui faisaient d'héroïques efforts pour recouvrer leur liberté

** On sait ce qu'étaient la gauche et la droite de la Chambre à cette époque

LE PIGEON MESSENGER

182

Air de Taconnet

L'un brillant, et ma jeune maîtresse
 Chantait les dieux d'ans la Grèce oubliés
 Nous comparions notre France à la Grèce,
 Quand un pigeon vient s'abattre à nos pieds (bis)
 Nœris découvre un billet sous son aile
 Il le portait vers des foyers chéris (bis)
 Bois dans ma coupe o messager fidèle!
 Et dors en paix sur le sein de Nœris } bis

Il est tombé, l'is d'un trop long voyage,
 Rendons lui vite et force et liberté
 D'un trafiquant remplit il le message?
 Va-t-il d'amour parler à la beauté?
 Peut-être il porte au nid qui le rappelle
 Les derniers vœux d'infortunés proscrits
 Bois dans ma coupe o messager fidèle!
 Et dors en paix sur le sein de Nœris

Mais du billet quelques mots me font croire
 Qu'il est en France à des Grecs rapporte
 Il vient d'Athènes il doit parler de gloire
 Lisons-le donc par droit de parenté
 Athènes est libre! amis! quelle nouvelle!
 Que de lauriers tont à coup reflouris!
 Bois dans ma coupe, ô messager fidèle!
 Et dors en paix sur le sein de Nœris

Athènes est libre! ah! buvons à la Grèce
 Nœris, voici de nouveaux demi-dieux
 L'Europe en vain, tremblante de vieillesse
 D'héritait ces aînés glorieux
 Ils sont vainqueurs, Athènes, toujours belle,
 N'est plus vouée au culte des débris
 Bois dans ma coupe, ô messager fidèle!

Tout le monde connaît l'usage que quelques peuples font des pigeons
 pour porter les lettres pressées. On le leur a vu de leur séjour habi-
 tuel et ils traversent pour y revenir les plus grandes distances avec une
 rapidité qui paraît incroyable.

Et dors en paix sur le sein des Nœris

Athène est libre ! ô muse des Pindares !
 Reprends ton sceptre, et ta lyre, et ta voix.
 Athène est libre en dépit des barbares,
 Athène est libre en dépit de nos rois.
 Que l'univers, toujours instruit par elle,
 Retrouve encore Athènes dans Paris !
 Bois dans ma coupe, ô messager fidèle !
 Et dors en paix sur le sein de Nœris

Beau voyageur au pays des Hellènes,
 Repose-toi, puis vole à tes amours,
 Vole, et, bientôt reporté dans Athènes,
 Reviens braver et tyrans et vautours
 A tant de rois dont le trône chancelle,
 D'un peuple libre apporte encor les cris
 Bois dans ma coupe, ô messager fidèle !
 Et dors en paix sur le sein de Nœris



L'EAU BÉNITE.

COUPLETS POUR LE MARIAGE À L'ÉGLISE
 DE DEUX ÉPOUX MARIÉS DEPUIS LONGTEMPS SANS CÉRIMONIE

Air Peut d'la v'rieu, pas trop n'en leu !

Ces deux époux ont mis enfin
 De l'eau bénite dans leur vin. } bis

A l'autel ce couple s'engage,
 Voilà de quoi nous récrier
 Après vingt ans de mariage
 Oser encor se marier !

Ces deux époux ont mis enfin
 De l'eau bénite dans leur vin

Grand Dieu, des torts que tu nous passes,
 Le moindre, aux yeux de ta bonté,
 Est celui d'avoir dit les *grâces*
 Avant le *bénédicté*

Ces deux époux ont mis enfin
 De l'eau bénite dans leur vin

Madame, de fleurs ennuyée .
 Chut ! taisons-nous , mais puisse un jour

Du chapeau de la mariée
Sa fille aussi coiffer l'Amour!

Ces deux époux ont mis enfin
De l'eau bénite dans leur vin

Pour que l'hymen fasse merveilles,
Versez d'un bordeaux réchauffant,
Reste du vin mis en bouteilles
Au baptême de votre enfant

Ces deux époux ont mis enfin
De l'eau bénite dans leur vin

Toujours heureux, quoiqu'on en glose,
Prouvez au diable et prouvez bien
Que, parfois prise a faible dose,
L'eau bénite ne gâte rien

Ces deux époux ont mis enfin
De l'eau bénite dans leur vin

L'AMITIÉ

COUPLETS CHANTÉS A MES AMIS LE 8 DECEMBRE 18
JOUR ANNIVERSAIRE DE MA CONDAMNATION PAR LA COUR D'ASSISES

Air Quand des ails la fleur printanière

Sur des roses l'Amour sommeille,
Mais, quand s'obscurcit l'horizon,
Célébrons l'Amitié qui veille
A la porte d'une prison

Tyran aussi, l'Amour nous coute
Des pleurs qu'elle sait arrêter
Au poids de nos fers il ajoute,
Llle nous aide à les porter

Sur des roses l'Amour sommeille,
Mais quand s'obscurcit l'horizon,
Célébrons l'Amitié qui veille
A la porte d'une prison

Dans l'une de nos cent bastilles
Iorsque ma Muse emménagea,
A peine on refermait les grilles
Que l'Amitié frappait déjà

Sur des roses l'Amour sommeille,
Mais, quand s'obscurcit l'horizon,
Célébrons l'Amitié qui veille
A la porte d'une prison

Heureux qui, libre de ses chaînes,
Bravant la haine et la pitié,
Joint au souvenir de ses peines
Celui des soins de l'Amitié !

Sur des roses l'Amour sommeille,
Mais, quand s'obscurcit l'horizon,
Célébrons l'Amitié qui veille
A la porte d'une prison

Que fait la gloire à qui succombe ?
Amis, renouons à briller,
Donnons les matras d'une tombe
Pour les plumes d'un oreiller

Sur des roses l'Amour sommeille,
Mais, quand s'obscurcit l'horizon,
Célébrons l'Amitié qui veille
A la porte d'une prison

Sans bruit, ensemble, ô vous que j'aime !
Trompons les livers meurtiers
On peut braver le Temps lui-même
Quand on a bravé les géoliers

Sur des roses l'Amour sommeille,
Mais, quand s'obscurcit l'horizon,
Célébrons l'Amitié qui veille
A la porte d'une prison



LE CENSEUR.

1822

Air de la Robe et des Poils

On me disait Il est temps d'être sage,
Au Pinde aussi l'on change de drapeaux
Tentez la gloire, et, dans un grand ouvrage,
Pour le théâtre abdiquez les pipeaux
De mes refains j'ai repoussé le livre,



LE CENSEUR

Mais, quand j'invoque et Thalie et sa sœur
 Leur voix me crie Ah ! que Dieu nous délivre,
 Nous délivre au moins du censeur

La Liberté, nourrice du génie,
 Voit les Beaux Arts pleurant sur son cercueil,
 Qui va d'un joug subir l'ignominie
 A de son vers d'avance éteint l'orgueil
 Réponds, Corneille, oserais-tu revivre ?
 Et toi, Molière, admirable penseur ?
 Non, dites-vous ou que Dieu vous délivre
 Vous délivre au moins du censeur

Tu veux encor ravir le feu céleste
 Jeune homme épris des lauriers les plus beaux
 Quand la censure, à son rocher funeste,
 De ton génie a promis les lambeaux !
 D'affreux vautours, que leur pâture enivre,
 Vont mutiler le noble ravisseur
 Fils de Japet, ah ! que Dieu te délivre,
 Te délivre au moins du censeur

Avec Thalie, en satires féconde,
 Peignons nos grands, leurs valets, leurs rimeurs,
 Les vils ressorts qui font mouvoir le monde
 Et la cour même envenimant nos mœurs
 Délateur, tremble ! en scène il faut me suivre
 Jeffrys en vain t'a pris pour assesseur
 Quoi ! tu souris ! ah ! que Dieu nous délivre,
 Nous délivre au moins du censeur

De Louis onze évoquons les victimes,
 Que, dévoré d'un sanguinaire enbui,
 Ce roi bigot, pour se souler de crimes,
 Mette sa Vierge entre le diable et lui
 Mais, tout sanglants, nos Frisians vont poursuivre
 Ce vœu formé contre un lâche oppresseur
 Morts ! taisez-vous ! ou que Dieu nous délivre,
 Nous délivre au moins du censeur

Je laisse donc Thalie et Melpomène

Je n'ai pas l'air de l'ennemi fameux pendant la restauration des Stuart et dont le nom est un peu estropié ici par nécessité pour la mesure

Louis XI au dire de quelques historiens demandait pardon de ses crimes à la bonne Vierge de plomb qu'il portait à son chapeau

Tri-tan est le nom du grand préôt de Louis XI il était gentilhomme et réunissait aux fonctions de juge celles d'exécuteur des hautes œuvres

Pour la chanson, libre en dépit des rois.
 Sans le régir, j'agrandis son domaine ;
 D'autres un jour lui traceront des lois.
 Qu'en république on puisse y toujours vivre :
 C'est un état qui n'est pas sans douceur
 Pauvres Français, ah ! que Dieu vous délivre,
 Vous délivre au moins du censeur.



LE MAUVAIS VIN,

OU ILS CAN

Fin On dit peut-être que je suis bête.

Béni sois-tu, vin detestable !
 Pour moi tu n'es point redoutable,
 Bien qu'au maître de ce banquet
 Des flatteurs vantent ton bouquet.
 Arrose donc, fade piquette,
 Les fleurs peintes sur mon assiette.
 Vive le vin qui ne vaut rien !
 Notre santé s'en trouve bien.

Car, si tu m'invitais à boire,
 Bientôt je perdrais la mémoire
 Du docteur, qui me dit toujours :
 « Pour vous c'est assez des amours.
 « Chantez Bacchus ainsi qu'un prêtre
 « Parle de Dieu sans le connaître »
 Vive le vin qui ne vaut rien !
 Notre belle s'en trouve bien.

Car, si tu portais à l'ivresse,
 Certaine Espagnole en détresse,
 Ce soir, pourrait bien, je le sens,
 Mettre à sec ma bourse et mes sens ;
 Et Lisette, qui tient ma caisse,
 Aurait à souffrir de la baisse.
 Vive le vin qui ne vaut rien !
 Notre raison s'en trouve bien.

Car, si tu réchauffais ma veine,
 Armé de vers forgés sans peine,
 Tout en chantant je tomberais
 Peut-être au milieu d'un congrès :



LA CANTHARIDE.

Puis j'irais, pour démagogie,
En prison terminer l'orgie
Vive le vin qui ne vaut rien !
Notre gaité s'en trouve bien

Car en prison l'on ne rit guère,
Mais, vin a qui je fais la guerre,
Tu disparais, et sous mes yeux
Mousse un nectar digne des dieux
Au risque d'une catastrophe,
Versez m'en, je suis philosophe
Versez ! versez ! je ne crains rien,
Du bon vin je me trouve bien



LA CANTHARIDE, OU LE PHILTRE

Air d'a Comedien

Meurs, il le faut, meurs, ô toi qui recèles
Des dons puissants, a la volupté chers !
Rends a l'Amour tous les feux que tes ailes
Ont a ce Dieu dérobés dans les airs

Clara, m'a dit cette femme si vieille
Qui chaque jour pleure encor son printemps,
« Quoi ! votre joue est déjà moins vermeille !
Vous languissez, et n'avez que vingt ans ! »

Un père altier, que seul l'intérêt touche,
« Vous a jetée au lit d'un vieil époux
L'espoir en vain sourit sur votre bouche,
« L'hymen l'effleure, et s'endort près de vous

A votre abord nait la froide risée
L'Amour se dit On m'a fait un larcin,
« Mais cette terre a des nuits sans rosée,
Et d'aucun fruit ne parera son sein

Trompez l'Amour, croyez-en ma sagesse,
Qu'un philtre heureux, par vos mains préparé,
De votre époux rallumant la jeunesse,
Donne à la vôtre un fils tant désiré

La vieille alors, baissant sa voix tremblante,
M'enseigne l'art de ce philtre charmant

J'allais, sans elle, en ma fièvre brûlante,
Maudire époux, père, autel et serment

Mais, vers ce frère accourant dès l'aurore,
Dans ses rameaux j'ai su glisser ma main.
La cantharide y reposait encore
Heureuse aussi, je dormirai demain

Meurs, il le faut, meurs, ô toi qui recèles
Des dons puissants, à la volupté chers !
Rends à l'Amour tous les feux que tes ailes
Ont à ce dieu dérobés dans les airs

Mes jours, mes nuits, ma vie, étaient sans charmes,
Je répugnais à d'innocents plaisirs
Tout bas ma bouche, insultant à mes larmes,
Osait donner un nom à mes désirs

Mon cœur brûlait, hélas ! il brûle encore
Jamais breuvage aura-t-il cette ardeur
Qui dans mon sang circule, me dévore,
Et d'un long trouble accable ma pudeur ?

Père cruel ! il fallait de ta fille
Aux murs d'un cloître ensevelir les jours
La Dieu du moins nous crée une famille,
La son amour éteint tous les amours

Où donc est-il l'époux que ma jeunesse
Avait rêvé jeune, beau, caressant ?
Entré ses bras ma pudique tendresse
Eût été seule un philtre assez puissant

De mon hymen, oui, la froideur me tue
D'un plaisir chaste allumons le flambeau :
Ah ! cessons d'être une vaine statue,
Dont un mari décore son tombeau

La tendre vieille a dit « Soyez docile,
« Et dès demain renaîtront vos couleurs,
« Demain moi-même au seuil de votre asile
« Je suspendrai deux couronnes de fleurs. »

Meurs, il le faut, meurs, ô toi qui recèles
Des dons puissants, à la volupté chers !
Rends à l'Amour tous les feux que tes ailes
Ont à ce dieu dérobés dans les airs

LE TOURNEBROCHE

Air L. M. 1811

Du dîner j'aime fort la cloche,
Mais on la sonne en peu d'endroits,
Plus qu'elle aussi le tournebroche
A nos hommages a des droits
Combien d'ennemis il rapproche
Chez le prince et chez le bourgeois !
A son doux tic tac un jour les partis
Signeront la paix entre deux rôtis

Qu'on reprenne sur la musique
Les querelles du temps passé,
Que par l'Amphion italique
Le grand Mozart soit terrassé,
Je ne tiens qu'au refrain bachique
Par le tournebroche annoncé
A son doux tic tac un jour les partis
Signeront la paix entre deux rôtis

Lorsque la Fortune a sa roue
Attache mille ambitieux,
El les précipite dans la boue
Ou les élève jusqu'aux cieux,
C'est la broche moi je l'avoue,
Dont la roue attire mes yeux
A son doux tic tac un jour les partis
Signeront la paix entre deux rôtis

Une montre admirable ouvrage,
Des heures décrivant le cours,
Règle sans en charmer l'usage,
Le cercle borné de nos jours,
Le tournebroche a l'avantage
D'embellir des instants trop courts
A son doux tic tac un jour les partis
Signeront la paix entre deux rôtis

Ce meuble, suivant maint vieux conte,
A manqué seul à l'âge d'or,
C'est l'Amitié qui, pour son compte,
Dut en inventer le ressort

Vivent ceux que sa main remonte !
 Mais gloire à celui du trésor !
 A son doux tic tac un jour les partis
 Signeront la paix entre deux rôts.



LES SCIENCES.

Fatigué des clartés confuses
 Qui m'ont égaré bien souvent,
 J'allais bannir Amours et Muses,
 J'allais vouloir être savant.
 Mais quoi ! pour une âme incertaine
 La science est d'un vain secours.
 Gardons Lisette et La Fontaine :
 Muses, restez, restez, Amours.

La nature était mon Armide,
 Dans ses jardins j'errais surpris :
 Mais un chimiste moins timide
 Règne en vainqueur sur leurs débris.
 Dans son fourneau rien qu'il ne jette ;
 Des gaz il poursuit le concours
 Ma fée y perdrait sa baguette :
 Muses, restez, restez, Amours.

J'ai regret aux contes de vieille,
 Quand un docteur dit qu'a sa voix
 Les morts lui viennent à l'oreille
 De la vie expliquer les lois.
 De la lampe il voit la matière,
 Les ressorts, le fond, les contours,
 Je n'en veux voir que la lumière
 Muses, restez, restez, Amours.

Enfin aux calculs qu'on entasse
 Si les cieux n'obéissaient pas,
 Plus d'une erreur passe et repasse
 Entre les branches d'un compas
 Un siècle a changé la physique ;
 Nos temps sont féconds en retours.
 Je crains que le soleil n'abdique
 Muses, restez, restez, Amours

Envrons-nous de poésie,



LE PALLADIUM DE LA FEE

Nos cœurs n'en aimeront que mieux,
Elle est un reste d'ambrosie
Qu'aux mortels ont laissé les dieux
Quel est sur moi le froid qui tombe ?
C'est le froid du soir de mes jours
Promettez un rêve à ma tombe
Muses, restez, restez, Amours



LE TAILLEUR ET LA FÉE

CHATEAUX CHATEL A SES AMIS LE 19 AOUT JOUR ANNIVERSAIRE
DE SA NAISSANCE. — 1822

Lit d'A... (t. Wil. 2)

Dans ce Paris plein d'or et de misère,
En l'an du Christ mil sept cent quatre vingt,
Chez un tailleur, mon puvvrec vieux grand père,
Moi nouveau né, sachez ce qui m'advint
Rien ne prédit la gloire d'un Orphée
A mon berceau, qui n'était pas de fleurs
Mais mon grand père, accourant à mes pleurs,
Me trouve un jour dans les bras d'une fée
Et cette fée, avec de gais refrains
Calma le cri de mes premiers chagrins } *bis*

Le bon vieillard lui dit l'âme inquiète
A cet enfant quel destin est promis ?
Elle répond, Vois-le, sous ma bague,
Garçon d'auberge, imprimeur et commis
Un coup de foudre ajoute a mes présages
Ton fils atteint va périr consumé
Dieu le regarde, et l'oiseau ranimé
Vole en chantant braver d'autres orages
Et puis la fée, avec de gais refrains
Calma le cri de mes premiers chagrins

Tous les plaisirs, sylphes de la jeunesse,
Eveilleront sa lyre au sein des nuits
Au toit du pauvre il répand l'allégresse,
A l'opulence il sauve des ennuis
Mais quel spectacle attriste son langage ?
Tout s'engloutit, et gloire et liberté

L'auteur fut frappé de la foudre dans sa jeunesse

« Comme un pêcheur qui rentre épouvanté,
« Il vient au port raconter leur naufrage »
Et puis la fée, avec de gais refrains,
Calma le cri de mes premiers chagrins

Le vieux tailleur s'écrie . « Eh quoi ! ma fille
« Ne m'a donné qu'un faiseur de chansons !
« Mieux jour et nuit vaudrait tenir l'aiguille
« Que, faible écho, mourir en de vains sons
« — Va, dit la fée, a tort tu t'en alarmes,
« De grands talents ont de moins beau succès
« Ses chants légers seront chers aux Français,
« Et du proscrit adouci ont les larmes »
Et puis la fée, avec de gais refrains,
Calma le cri de mes premiers chagrins.

Amis, hier j'étais faible et morose,
L'aimable fée apparait a mes yeux
Ses doigts distraits effeuillent une rose,
Elle me dit « Tu te vois déjà vieux
« Tel qu'aux déserts parfois brille un mirage*,
« Aux cœurs vieillis s'offre un doux souvenir.
« Pour te fêter tes amis vont s'unir
« Longtemps près d'eux revis dans un autre âge »
Et puis la fée, avec ses gais refrains,
Comme autrefois dissipa mes chagrins



LA DÉESSE

SUR UNE PERSONNE QUE L'AUTEUR A VUE REPRÉSENTER LA LIBERTÉ
DANS UNE DES FÊTES DE LA RÉVOLUTION

Air de la petite Gouvionnière,

Est-ce bien vous, vous que je vis si belle
Quand tout un peuple, entourant votre char,
Vous saluait du nom de l'immortelle
Dont votre main brandissait l'étendard ?
De nos respects, de nos cris d'allégresse,
De votre gloire et de votre beauté,
Vous marchiez fière oui, vous étiez deesse,
Déesse de la Liberté

* Les effets fantastiques du mirage trompent les yeux du voyageur
jusque dans les sables du désert, il croit voir devant lui des forêts, des
lacs, des ruisseaux, etc

Vous traversiez des ruines gothiques
 Nos défenseurs se pressaient sur vos pas
 Les fleurs pleuvaient, et des vierges pudiques
 Mêlaient leurs chants à l'hymne des combats
 Moi, pauvre enfant, dans une coupe amère,
 En orphelin par le sort allaité,
 Je me criais Tenez moi lieu de mère,
 Déesse de la Liberté

De noms affreux cette époque est flétrie,
 Mais, jeune alors, je n'ai rien pu juger
 En épelant le doux mot de patrie,
 Je tressaillais d'horreur pour l'étranger
 Tout s'agitait, s'armait pour la défense,
 Tout était fier, surtout la pauvreté
 Ah! rendez-moi les jours de mon enfance,
 Déesse de la Liberté

Volcan éteint sous les cendres qu'il lance
 Après vingt ans ce peuple se rendort
 Et l'étranger, apportant sa balance,
 Lui dit deux fois Gaulois, pesons ton or
 Quand notre ivresse au ciel rendant hommage,
 Sur un autel élevait la beauté,
 D'un rêve heureux vous n'étiez que l'image
 Déesse de la Liberté

Je vous revois, et le temps trop rapide
 Ternit ces yeux où riaient les Amours
 Je vous revois, et votre front qu'il ride
 Semble à ma voix rougir de vos beaux jours
 Rassurez-vous char, autel fleurs, jeunesse,
 Gloire, vertu grandeur, espoir fierté,
 Tout a péri, vous n'êtes plus déesse,
 Déesse de la Liberté



LF MALADE

AVRIL 1825

Air Muse des bois et des accords champêtres

Un mal cuisant déchire ma poitrine
 Ma faible voix s'éteint dans les douleurs,
 Et tout renait, et déjà l'aubépine

A vu l'abeille accourir a ses fleurs.
 Dieu d'un sournie a bém la nature,
 Dans leur splendeur les cieux vont éclater.
 Reviens, ma voix, faible, mais douce et pure.
 Il est encor de beaux jours a chanter.

Mon Esculape* a renversé mon verre
 Plus de gaité ! mon front se rembrunit;
 Mais vient l'Amour et le mois qu'il préfère .
 Deja l'oiseau buttine pour son nid.
 Des voluptés le torrent va s'épandre
 Sur l'univers qui semblait vegeter
 Reviens, ma voix, faible, mais toujours tendre :
 Il est encor des plaisirs a chanter

Pour mon pays que de chansons encore !
 D'un lâche oubli vengeons les trois couleurs;
 De nouveaux noms la France se décore ;
 A l'aigle éteint nous redevons des pleurs
 Que de périls la tribune orageuse
 Offre aux vertus qui l'osent affronter !
 Reviens, ma voix, faible, mais courageuse .
 Il est encor des gloires a chanter.

Puis j'entrevois la liberté bannie,
 Elle revient despotes, a genoux !
 Pour l'étouffer en vain la tyrannie
 Fait signe au Nord de déborder sur nous
 L'ours effrayé regagne sa tanière,
 Loin du soleil qu'il voulait disputer
 Reviens, ma voix, faible, mais libre et fière
 Il est encore un triomphe a chanter.

Que dis-je ? hélas ! oui, la terre s'éveille,
 Belle et parée, au souffle du printemps.
 Mais dans nos cœurs le courage sommeille,
 Chargé de fers, chacun se dit J'attends !
 La Grece expire, et l'Europe est tremblante,
 Seuls, nos pleurs seuls osent se révolter
 Reviens, ma voix, faible, mais consolante
 Il est encor des martyrs a chanter.

* Le celebre docteur Dubois, à qui l'auteur de ces chansons ne peut
 temoigner trop de reconnaissance, et en qui les qualites du cœur egalaient
 la science et l'etonnante habileté



LA COURONNE DE BLUETS.



LA COURONNE DE BLUEYS

A MADAME

Air J'ai vu p' tout dans m's voyag's

Du ciel j'arrive, et mon voyage
 Nous épargne 1 tous bien des pleurs
 Beaute folâtre autant que sage,
 Ne jouez plus avec des fleurs
 Sachez qu'hier, la panse ronde
 Et l'œil obscurci par Bacchus
 Jupin a cru dans notre monde
 Voir une couronne de plus } bis

A la colère il s'abandonne

L'abus, dit-il, devient trop fort
 Encore un front que l'on couronne
 Quand le faiseur de rois est mort
 Sur ce front lançons mon tonnerre
 Du faible enfin vengeons les droits
 Je veux voir un jour sur la terre
 Les rois sujets, les sujets rois

Dans son conseil alors j'arrive
 (Ou les rimeurs n'entrent-ils pas ?)
 En joue il vous met sans qui vive !
 Mais je l'aborde chapeau bas

Jupin, de ton arrêt j'appelle,
 Ta balance et tes poids sont faux
 Ta cour de justice éternelle
 A-t-elle eu ses gardes des sceaux ?

Braque tes lunettes, vieux sire,
 Sur le front couronné par nous,
 De la candeur c'est le sourire,
 De la bonté c'est l'œil si doux
 Lorsque les carreaux de son foudre
 Chez nos sourds passent pour muets,
 Jupin ne mettrait-il en poudre
 Qu'une couronne de bluets ?

Oh ! oh ! dit il, qu'allais-je faire ?

Ailleurs frappons mon foudre est chaud. »
 — « Frappe, mais sur notre hemisphere
 Vise donc plus bas ou plus haut »
 Heureux d'avoir su vous délendre,
 J'accours des célestes donjons
 Quant à Jupin, je viens d'apprendre
 Qu'il a foudroyé deux pigeons



L'ÉPÉE DE DAMOCLES.

Air À soixante ans, etc

De Damoclès l'épée est bien connue ;
 En songe, a table, il m'a semblé la voir.
 Sous cette épée et menaçante et nue
 Denys l'ancien me forçait a m'asseoir. (bis)
 Je m'écriais Que mon destin s'achève,
 La coupe en main, au doux bruit des concerts! (bis)
 O vieux Denys ! je me ris de ton glaive*,
 Je bois, je chante, et je siffle tes vers (bis)
 Servez, disais-je a messieurs de la bouche,
 Versez, versez, messieurs du gobelet
 Malheur d'autrui n'est point ce qui te touche,
 Denys, sur moi fais donc vite un couplet
 Ton Apollon a nos larmes fait trêve,
 Il nous égale au sein d'affreux revers
 O vieux Denys ! je me ris de ton glaive,
 Je bois, je chante, et je siffle tes vers
 Puisqu'a rimer sans remords tu t'amuses,
 De la patrie écoute un peu la voix
 Elle est, crois-moi, la première des Muses,
 Mais rarement elle inspire les rois
 Du frêle arbuste où bout sa noble séve,
 La moindre fleur parfume au loin les airs
 O vieux Denys ! je me ris de ton glaive,

* Denys l'ancien, tyran de Syracuse, était, comme on sait, un metro-
 mane determine il envoyait en prison ceux qui ne trouvaient pas ses
 vers bons Nous avons eu aussi en France des rois qui se mêlaient d'écrire
 et de faire des vers Quant à l'histoire du festin de Damoclès, elle est trop
 connue pour qu'il soit besoin de la rapporter ici Cette chanson appar-
 tient au regne de Louis XVIII, qui, de même que Denys, avait la manie
 d'écrire et a fait beaucoup de petits vers.

Je bois, je chante, et je siffle tes vers
 Tu crois du Pinde avoir conquis la gloire,
 Quand ces lauriers, de ta foudre encor chauds,
 Vont a prix d'or te cacher a l'histoire,
 Ou balayer la fange des cachots
 Mais, a ton nom Chlo qui se soulève,
 Sur ton cercueil viendra peser nos fers
 O vieux Denys ! je me ris de ton glaive,
 Je bois, je chante, et je siffle tes vers

Que du mépris la haine au moins me sauve !
 Dit ce bon roi, qui rompt un fil léger
 Le fer pesant tombe sur mon front chauve
 J'entends ces mots Denys sait se venger
 Me voilà mort, et poursuivant mon rêve,
 La coupe en main, je répète aux enfers
 O vieux Denys ! je me ris de ton glaive
 Je bois, je chante, et je siffle tes vers



LA MAISON DE SANTÉ

A MADAME G POUR LA SAINT JEAN JOUR DE SA FÊTE

Air du M nage du Garçon

Naguère en un royal hospice
 J'allai subir les soins de l'art,
 Esculape me fut propice,
 Je bénis cet heureux hasard (bis)
 Mais l'Amitié toujours craintive
 Me dit Point de sécurité !
 Un quiproquo bien vite arrive
 Change de maison de santé (bis)

A R elle me transporte,
 Je me sens mieux en avançant
 La Bienfaisance est sur la porte,
 Le Malheur salue en passant
 La Jeannette est supérieure,
 Et le ciel fit de sa bonte
 La lampe qui brule a toute heure
 Dans cette maison de santé

Molière a terminé sa vie

Entre deux sœurs de charité.
 Or, quand Jeanne fait œuvre pie,
 C'est un rendu pour un prêté
 De Thalie elle fut tourière
 Avec talent, grâce et beauté,
 Et la suivante de Molière
 Fonde une maison de santé
 L'Amitié seule y donne place
 Moi j'en ai fait mon Hôtel Dieu
 Infirmiers, remplissez ma tasse,
 C'est aujourd'hui le saint du lieu
 Quand il s'agit de fêter Jeanne,
 Mon seul regime est la gaité
 Je veux m'enivrer de tisane
 Dans cette maison de sante



LA BONNE MAMAN

COUPLETS A UNE DAME DE TRENT' ANS, QUE L'AUTEUR APPELAIT
 SA GRAND'MERE

Air J etais bon chasseur autrefois

Au dire du proverbe ancien,
 L'Amitié ne remonte guere
 Bon petit-fils, je n'en crois rien
 Quand je pense a vous, ma grand'mere.
 Ces titres, quelquefois si doux,
 Vous paraîtraient-ils insipides?
 Bonne maman, consolez-vous,
 Vous n'avez point encor de rides.

L'âge a-t-il éteint vos désirs?
 Blamez-vous les tendres chimères?
 Censurer les plus doux plaisirs
 Est le plaisir de nos grand mères
 Les ans font-ils neiger sur nous,
 A nos yeux tout se décolore.
 Bonne maman, consolez-vous,
 Vous ne blanchissez pas encor.

L'Amour a peur des grand'mamans,
 Mais a prix d'or, combien de vieilles
 Ont a leur gage des amants



LE VIOLON BRISÉ.

Dont les missives font merveilles !
On sait, pour lire un billet doux,
Quel moyen prennent ces coquettes
Bonne maman, consolez-vous,
Vous lisez encor sans lunettes

Quoi ! sans rides sans cheveux blancs,
Et sans lunettes, à votre âge !
Voyons si vos genoux tremblants
Des ans n'attestent pas l'outrage
Où je vois trembler vos genoux
Que l'amour tendrement caresse
Bonne maman, consolez-vous,
Prenez un bâton de vieillesse



LE VIOLON BRISÉ

Air Je t'ardais Madeline t

Viens, mon chien, viens ma pauvre bête,
Mange malgré mon désespoir
Il me reste un gâteau de fête,
Demain nous aurons du pain noir (bis)

I es étrangers vainqueurs par ruse,
M ont dit hier dans ce vallon
Fais nous danser ! Moi je refuse
L un d eux brise mon violon

C'était l'orchestre du village
Plus de fêtes ! plus d'heureux jours !
Qui fera danser sous l'ombrage ?
Qui réveillera les amours ? (bis)

Sa corde vivement pressée,
Dès l'aurore d'un jour bien doux,
Annonçait à la fiancée
Le cortège du jeune époux

Aux curés qui l'osaient entendre,
Nos danses causaient moins d'effroi
La gaieté qu'il savait répandre
Eut déridé le front d'un roi (bis)

S'il préluda, dans notre gloire

Aux chants qu'elle nous inspirait,
Sur lui jamais pouvais-je croire
Que l'étranger se vengerait ?

Viens, mon chien, viens, ma pauvre bête,
Mange malgré mon désespoir
Il me reste un gâteau de fête,
Demain nous aurons du pain noir. (bis)

Combien sous l'orme ou dans la grange
Le dimanche va sembler long !
Dieu bénira-t-il la vendange
Qu'on ouvrira sans violon !

Il délassait des longs ouvrajes,
Du pauvre étourdissait les maux,
Des grands, des impôts, des orages,
Lui seul consolait nos hameaux (bis)

Les haines, il les faisait taire
Les pleurs amers, il les séchait
Jamais sceptre n'a fait sur terre
Autant de bien que mon archet

Mais l'ennemi qu'il faut qu'on chasse
M'a rendu le courage aisé
Qu'en mes mains un mousquet remplace
Le violon qu'il a brisé (bis)

Tant d'amis dont je me sépare
Diront un jour si je peris
Il n'a point voulu qu'un barbare
Dansât gaîment sur nos débris

Viens, mon chien, viens, ma pauvre bête,
Mange malgré mon désespoir
Il me reste un gâteau de fête,
Demain nous aurons du pain noir (bis)



LE CONTRAT DE MARIAGE.

IMITE D'UN ANCIEN TABLEAU

Air Ah ! daignez m'épargner le reste

« Sire, de grâce, écoutez-moi !
(Le prince courait chez sa dame)

Sire, vous êtes un grand roi
 Daignez me venir de ma femme
 Le roi dit « Qu'on tienne éloigné
 Ce fou qui m'arrête au passage
 — Ah! sire, vous avez signé
 Mon contrat de mariage

Ces mots font sourire le roi
 Gardes je défends qu'on l'assomme
 Vilain, dit-il, explique toi
 — Sire j'ai fait le gentilhomme
 J'ai acquis d'un argent bien gagné
 Château, blason, titre, équipage,
 Et, sire, vous avez signé
 Mon contrat de mariage!

J'ai pris femme noble aux doux yeux
 Aux mains blanches, au cou de cygne
 Son père a dit Par mes aïeux!
 Mon gendre il faut que le roi signe
 Votre nom fut accompagné
 D'un pâté de mauvais présage,
 Sire, quand vous avez signé
 Mon contrat de mariage

J'étais en habit de gala
 Sire, et, pour abréger l'histoire
 Rappelez-vous que ce jour-là
 Un beau page tint l'écritoire
 Ma femme ici l'avait lorgné,
 Hier je l'ai surpris Quel outrage
 Pour vous dont la plume a signé
 Mon contrat de mariage!

Le roi dit Je n'ai qualité
 Que pour guerir les écouelles
 Un diable, cornard effronté,
 Vilains, ici guette vos belles
 Sur les rois même il a régné,
 Et met un sceau de vasselage
 A tous les gens dont j'ai signé
 Le contrat de mariage

Le livre où j'ai puisé ceci
 Ajoute que l'époux morose
 Faut mourir de noir souci
 Et que d'un dicton il fut cause

Dès qu'un mari peu résigné
Prêtait à rire au voisinage,
Le roi, disait-on, a signé
Son contrat de mariage.



LE CHANT DU COSAQUE.

Air Dis-moi, soldat, dis-moi, t'en souviens-tu ?

Viens, mon coursier, noble ami du Cosaque,
Vole au signal des trompettes du Nord
Prompt au pillage, intrépide a l'attaque,
Prête sous moi des ailes a la Mort
L'or n'enrichit ni ton frein ni ta selle,
Mais attends tout du prix de mes exploits
Hennis d'orgueil, ô mon coursier fidèle !
Et foule aux pieds les peuples et les rois } bis-

La Paix qui fuit m'abandonne tes guides,
La vieille Europe a perdu ses remparts
Viens de trésors combler mes mains avides,
Viens reposer dans l'asile des arts.
Retourne boire à la Seine rebelle,
Où, tout sanglant, tu t'es lavé deux fois.
Hennis d'orgueil, ô mon coursier fidèle !
Et foule aux pieds les peuples et les rois

Comme en un fort, princes, nobles et prêtres,
Tous assiégés par des sujets souffrants,
Nous ont crié Venez, soyez nos maîtres,
Nous serons serfs pour demeurer tyrans
J'ai pris ma lance, et tous vont devant elle
Humilier et le sceptre et la croix
Hennis d'orgueil, ô mon coursier fidèle !
Et foule aux pieds les peuples et les rois.

J'ai d'un géant vu le fantôme immense
Sur nos bivouacs fixer un œil ardent
Il s'écriait Mon règne recommence !
Et de sa hache il montrait l'Occident.
Du roi des Huns c'était l'ombre immortelle :
Fils d'Attila, j'obeis a sa voix
Hennis d'orgueil, ô mon coursier fidèle !
Et foule aux pieds les peuples et les rois



LE CHANT DU GOSAGUE



LE BON PAPE.

Tout cet éclat dont l'Europe est si fière,
 Tout ce savoir qui ne la defend pas,
 S'engloutira dans les flots de poussière
 Qu'autour de moi vont soulever tes pas
 Efface, efface, en ta course nouvelle,
 Temples palais mœurs, souvenirs et lous
 Hennis d'orgueil, o mon coursier fidele !
 Et foule aux pieds les peuples et les rois



LE BON PAPE

Air du Sorcier

Mêlant la fable et l'Ecriture,
 Jadis un malin troubadour,
 D'un pape traca la peinture
 Qu'en me signant je mets au jour
 Ce pontife a sa chambrière
 Disait Quel bon lit d'édredon !

Ma dondon,
 Riez donc,
 Sautez donc

J'ai tout ce qu'exige saint Pierre
 Oui, de Cythere vieux routier,
 Je suis entier (4 fois)

Je suis entier de caractère
 Pour mieux prouver aux novateurs
 Que tout doit obéir sur terre
 Au serviteur des serviteurs
 Du haut du trône ou je me carre,
 Du ciel je tire le cordon

Ma dondon,
 Riez donc,
 Sautez donc

Convenez que sous la tiare
 Les amours ont un air altier
 Je suis entier

Les pauvres peuples ne sont guère
 Qu'un hân d'esclaves abrutis
 Ou discorde, ignorance et guerre,
 Recrutent pour tous les partis

Quand sur eux le mal s'accumule,
De tous les biens Dieu me fait don
Ma dondon,
Riez donc,
Sautez donc.

Vénus met le pied dans ma mule,
Bacchus remplit mon bénitier
Je suis entier

Que sont les rois ? de sots belitres,
Ou des brigands qui, gros d'orgueil,
Donnant leurs crimes pour des titres,
Entre eux se poussent au cercueil
A prix d'or je puis les absoudre,
Ou changer leur sceptre en bourdon
Ma dondon,
Riez donc,
Sautez donc

Regardez-moi lancer la foudre,
Jupin m'a fait son heritier
Je suis entier

Ce vieux conte peu charitable,
Au bon pape fait dire enfin
Quittons les amours pour la table,
Je crains que le monde n'ait faim
Saint Pierre, dans un cas terrible,
A rengainé son espadon.
Ma dondon,
Riez donc,
Sautez donc

Moi, je cesse d'être infallible,
D'Hercule j'ai fait le metier
Je suis entier



LES HIRONDELLES.

Air de la romance de Joseph.

Captif au rivage du Maure,
Un guerrier courbe sous ses fers,
Disait Je vous revois encore,
Oiseaux ennemis des hivers.



LES HERONDELLES

Hirondelles, que l'espérance
Sait jusqu'en ces brûlants climats,
Sans doute vous quittez la France
De mon pays ne me parlez-vous pas ?

Depuis trois ans je vous conjure
De m'apporter un souvenir
Du vallon où ma vie obscure
Se berçait d'un doux avenir
Au détour d'une eau qui chemine
À flots purs sous de frais lilas,
Vous avez vu notre chaumière
De ce vallon ne me parlez-vous pas ?

L'une de vous peut-être est née
Au toit où j'ai reçu le jour,
Là d'une mère infortunée
Vous avez dû plaindre l'amour
Mourante elle croit à toute heure
Entendre le bruit de mes pas
Elle écoute, et puis elle pleure
De son amour ne me parlez-vous pas ?

Ma sœur est-elle mariée ?
Avez-vous vu de nos garçons
La foule, aux noces conviée
La célébrer dans leurs chansons !
Et ces compagnons du jeune âge
Qui m'ont suivi dans les combats,
Ont-ils revu tous le village ?
De tant d'amis ne me parlez-vous pas ?

Sur leurs corps l'étranger, peut-être,
Du vallon reprend le chemin
Sous mon chaume il commande en maître,
De ma sœur il trouble l'hymen
Pour moi plus de mère qui prie,
Là partout des fers ici-bas
Hirondelles de ma patrie
De ses malheurs ne me parlez-vous pas ?



LES FILLES.

COLLÈTES A UN AMI

QUE SA FEMME VENAIT DE RENDRE PERI DONT QUATRIÈME TOUT

Air : Verdun d, v. d'adit' 4e, v. d'adit'

Quand des filles naissent chez vous
 Pour le plaisir de ce monde,
 Dites-moi, messieurs les époux,
 Pourquoi chacun de vous gronde
 Aux filles, morbleu nous tenons,
 Faites-en, faites-en de gentilles
 Qu'elles soient anges ou demons,
 Faites des filles,
 Nous les aimons.

Maris, toujours trop occupés,
 Que, près des gens qui vous aident,
 Aux femmes qui vous ont trompés
 Un jour vos filles succèdent.
 Aux filles, morbleu ! nous tenons,
 Faites-en, faites-en de gentilles
 Qu'elles soient anges ou demons,
 Faites des filles,
 Nous les aimons.

Pour les pères, pour les amants,
 Fille d'humeur folle ou sage
 Ajoute au charme des beaux ans,
 Ote à l'ennui du vieil âge
 A leur cœur aussi nous tenons,
 Faites-en, faites-en de gentilles
 Qu'elles soient anges ou demons,
 Faites des filles,
 Nous les aimons

Pour Bathylle aux fraîches couleurs
 Quand Anacréon detonne,
 Les Grâces arrachent les fleurs
 Dont cet enfant le couonne.
 Aux filles nous nous en tenons;
 Faites-en, faites-en de gentilles
 Qu'elles soient anges ou demons,
 Faites des filles,

Nous les aimons

Mais pour quatre filles buvons
 A toi, mari, qui nous aimes
 Pour nos fils nous te le devons,
 Que n'est-ce hélas' pour nous mêmes ?
 A vos filles, oui, nous tenons,
 Faites en, faites en de gentilles
 Qu'elles soient anges ou démons,
 Faites des filles,
 Nous les aimons



LE CACHET, LETTRE A SOPHIE

1821

Air de la Lette Vill. de B. Wilh. m.

Il vient de toi ce cachet ou le herre
 Serpente en or, symbole ingénieux,
 Cachet ou l'art a gravé sur la pierre
 Un jeune Amour au doigt mystérieux
 Il est sacré mais en vain ma Sophie,
 A ton amant il offre son secours
 De son pouvoir ma plume se défie
 Plus de secret, même pour les amours !

Pourquoi, dis tu, si loin de ton amie,
 Quand une lettre adoucit ses regrets,
 Pourquoi penser qu'une main ennemie
 Brise le dieu qui scelle nos secrets ?
 Je ne crains point qu'un jaloux en délire
 J'imaie Sophie à ce crime ait recours
 Ce que je crains, je tremble de l'écrire
 Plus de secret, même pour les amours !

Il est, Sophie, un monstre à l'œil perfide ,
 Qui de Venise ensanglantant les lois
 Il tend la main au salaire homicide
 Souffle la peur dans l'oreille des rois
 Il veut tout voir, tout entendre, tout lire
 Cherche le mal et l'invente toujours ,

D'un sceau fragile il amollit la cire
Plus de secret, même pour les amours !

Ces mots traces pour toi seule, ô Sophie !
Son œil affreux avant toi les lira
Ce qu'au papier ma tendresse confie
Ira grossir un complot qu'il vendra
Ou bien, dit-il, de ce couple qui s'aime
Livrons la vie au sarcasme des cours,
Et déridons l'ennui du diadème
Plus de secret, même pour les amours !

Saisi d'effroi, je repousse la plume
Qui de l'absence eût charmé la douleur.
Pour le cachet la cire en vain s'allume,
On le rompra, j'aurai fait ton malheur.
Par le grand roi qui trahit La Vallière,
Ce lâche abus fut transmis à nos jours *.
Cœurs amoureux, maudissez sa poussière.
Plus de secret, même pour les amours !



LA JEUNE MUSE.

REPONSE A DES COUPLETS

QUI MONT ETE ADRESSES PAR MADMOISELLE ***,
AGEE DE DOUZE ANS

Air Ou s'en vont ces gais bergers ?

Pour les vers, quoi ! vous quittez
Les plaisirs de votre âge !
Ma Muse, que vous flattez,
Aux amours rend hommage
Ce sont aussi des enfants
A la voix séduisante ,
Mais, hélas ! vous n'avez que douze ans,
Et moi j'en ai quarante ?

Pourquoi parler de lauriers ?
De pleurs on les arrose

* L'établissement du Cabinet noir, ou le secret des lettres fut tant de fois violé, remonte au règne de Louis XIV. Son successeur se faisant un amusement des révélations scandaleuses qu'on arrachait ainsi aux correspondances particulières

Après la révolution de Juillet, le Cabinet noir fut supprimé

Ce n'est point aux chansonniers
Que la gloire en impose
La fleur, orgueil du printemps,
Est le prix qui nous tente
Mais, hélas ! vous n'avez que douze ans,
Et moi j'en ai quarante !

Jeune oiseau prenez l'essor,
Lgayez le bocage
Par des chants plus doux encor
Brillez dans un autre âge
De les inspirer je sens
Combien l'espoir m'enchanter
Mais hélas ! vous n'avez que douze ans,
Et moi j'en ai quarante !

De me couronner de fleurs,
Oui, vous perdrez l'envie,
Sous des dehors plus flatteurs
Vous verrez le génie
Puissez vous pour mon encens
Être alors indulgente !
Mais à peine vous aurez vingt ans,
Que j'en aurai cinquante



LA FUITE DE L'AMOUR

Je vois déjà se déployer tes ailes
Amour adieu ! mon bel âge est passé
D'un air moqueur les Grâces infidèles
Montrent du doigt mon réduit délaissé
S'il fut des jours où j'ai maudit tes armes,
Savais-je, hélas ! que tu m'en punirais ?
Ah ! plus, amour, tu nous causes de larmes
Plus, quand tu fuis, tu laisses de regrets

Je reposais du sommeil de l'enfance
Iorsqu'à ta voix mes yeux se sont ouverts
Dans la beauté j'adorai ta puissance
Et vins m'offrir de moi-même et tes fers
Si jeune encor j'ignorais tes alarmes
Tes sombres feux le poison de tes traits
Ah ! plus, Amour, tu nous causes de larmes,

Plus, quand tu fuis, tu laisses de regrets.

Glacé par l'âge, il se peut que j'oublie
Tous les baisers que Rose me donna,
Mais non les pleurs versés pour Euïalie,
Non les soupirs perdus près de Nina
Pour bien aimer, l'une avait trop de charmes;
Mes vœux pour l'autre ont dû rester secrets
Ah ! plus, Amour, tu nous causes de larmes,
Plus, quand tu fuis, tu laisses de regrets

Fuis donc, Amour, ma couche solitaire,
Fuis ! car déjà tu souris de pitié
De mes ennuis pénétrant le mystère,
Les bras tendus, vers moi vient l'Amitié
Pour l'éloigner fais luire encor tes armes :
Ses soins sont doux, mais j'en abuserais ;
Car plus, Amour, tu nous causes de larmes,
Plus, quand tu fuis, tu laisses de regrets



L'ANNIVERSAIRE.

Air du Partage de la richesse

Depuis un an vous êtes née,
Heloïse, le savez-vous ?
C'est la votre plus belle année,
Mais l'avenir vous sera doux.
Voici des fleurs que l'on vous donne ;
Parez-vous-en, et, s'il vous plaît,
Charmante avec cette couronne,
N'allez point en faire un hochet.

Un enfant qui ne vieillit guère,
Sachant qui vous donna le jour,
Devine que vous saurez plaire,
Vous le connaîtrez, c'est l'Amour.
Redoutez-le pour mille causes,
Bien qu'il vous soit frère de lait,
Car de votre chapeau de roses
Il voudra se faire un hochet

L'Espérance, aux ailes brillantes,
Sur vous se plaît à voltiger



LE VIEUX SERGENT

De combien de formes riantes
 Vous dote son prisme léger !
 A ses doux songes asservie,
 Vous serez heureuse en effet,
 Si pour chaque âge de la vie
 Elle vous réserve un hochet



LE VIEUX SERGENT

1823.

Air Des Femmes de la ville de Paris.

Pres du rouet de sa fille chérie
 Le vieux sergent se distrait de ses maux,
 Et d'une main que la balle a meurtrie,
 Berce en riant deux petits fils jumeaux
 Assis tranquille au seuil du toit champêtre,
 Son seul refuge après tant de combats,
 Il dit parfois : Ce n'est pas tout de naitre,
 Dieu, mes enfants, vous donne un beau trépas !

Mais qu'entend-il ? le tambour qui résonne
 Il voit au loin passer un bataillon
 Le sang remonte à son front qui grisonne,
 Le vieux coursier a senti l'aiguillon
 Hélas ! soudain, tristement il s'écrie
 C'est un drapeau que je ne connais pas
 Ah ! si jamais vous vengez la patrie
 Dieu, mes enfants, vous donne un beau trépas !

Qui nous rendra, dit cet homme héroïque
 Aux bords du Rhin, à Jemmape, à Fleurus,
 Ces paysans fils de la République,
 Sur la frontière à sa voix accourus ?
 Pieds nus, sans pain, sourds aux lâches alarmes,
 Tous à la gloire allaient du même pas
 « Le Rhin lui seul peut retremper nos armes
 Dieu, mes enfants, vous donne un beau trépas !

« De quel éclat brillaient dans la bataille
 « Ces habits bleus par la Victoire usés !
 La Liberté mêlait à la mitraille
 Des fers rompus et des sceptres brisés
 Les nations reines par nos conquêtes

« Ceignaient de fleurs le front de nos soldats
 « Heureux celui qui mourut dans ces fêtes !
 « Dieu, mes enfants, vous donne un beau trépas !
 « Tant de vertu trop tôt fut obscurcie.
 « Pour s'anoblir nos chefs sortent des rangs,
 « Par la cartouche encor toute noircie,
 « Leur bouche est prête à flatter les tyrans
 « La Liberté déserte avec ses armes ,
 « D'un trône à l'autre ils vont offrir leurs bras ,
 « A notre gloire on mesure nos larmes
 « Dieu, mes enfants, vous donne un beau trépas ! »

Sa fille alors, interrompant sa plainte,
 Tout en filant lui chante à demi-voix
 Ces airs proscrits qui, les frappant de crainte,
 Ont en sursaut reveillé tous les rois
 « Peuple, à ton tour que ces chants te réveillent :
 « Il en est temps ! » dit-il aussi tout bas.
 Puis il répète à ses fils qui sommeillent .
 « Dieu, mes enfants, vous donne un beau trépas ! »



LE PRISONNIER.

Air de la Balançoire, d'Amedée de Beauplan

Reine des flots, sur ta barque rapide
 Vogue en chantant, au bruit des longs échos
 Les vents sont doux, l'onde est calme et limpide,
 Le ciel sourit vogue, reine des flots

Ainsi chante, à travers les grilles,
 Un captif qui voit chaque jour
 Voguer la plus belle des filles
 Sur les flots qui baignent la tour.

Reine des flots, sur ta barque rapide
 Vogue en chantant, au bruit des longs échos.
 Les vents sont doux, l'onde est calme et limpide,
 Le ciel sourit vogue, reine des flots

Moi, captif à la fleur de l'âge
 Dans ce vieux fort inhabité,
 J'attends chaque jour ton passage,
 Comme j'attends la liberté

Reine des flots, sur ta barque rapide
Vogue en chantant, au bruit des longs échos
Les vents sont doux, l'onde est calme et limpide,
Le ciel sourit vogue, reine des flots

I eau te reflète grande et belle,
Ton sein forme un heureux contour
A qui ta voile obéit-elle ?
Est ce au Zéphir ? est ce à l'Amour ?

Reine des flots, sur ta barque rapide
Vogue en chantant au bruit des longs échos
Les vents sont doux, l'onde est calme et limpide,
Le ciel sourit vogue, reine des flots

De quel espoir mon cœur s'enivre !
Tu veux m'arracher de ce port
Libre par toi, je vais te suivre,
Le bonheur est sur l'autre bord

Reine des flots, sur ta barque rapide
Vogue en chantant, au bruit des longs échos
Les vents sont doux, l'onde est calme et limpide,
Le ciel sourit vogue reine des flots

Tu t'arrêtes et ma souffrance
Semble moullir tes yeux de pleurs
Hélas ! semblable à l'Espérance,
Tu passes, tu fuis, et je meurs

Reine des flots, sur ta barque rapide
Vogue en chantant, au bruit des longs échos
Les vents sont doux l'onde est calme et limpide,
Le ciel sourit vogue, reine des flots

L'illusion m'est donc ravie !
Mais non vers moi tu tends la main
Astre de qui dépend ma vie,
Pour moi tu brilleras demain

Reine des flots, sur ta barque rapide
Vogue en chantant au bruit des longs échos
Les vents sont doux, l'onde est calme et limpide,
Le ciel sourit vogue, reine des flots



L'ANGE EXILÉ.

A CORINNE DE L...

Air A soixante ans il ne faut pas remettre

Je veux, pour vous, prendre un ton moins frivole.
 Corinne, il fut des anges révoltés
 Dieu sur leur front fait tomber sa païole,
 Et dans l'abîme ils sont précipités (bis)
 Doux, mais fragile, un seul, dans leur ruine
 Contre ses maux garde un puissant secours, (bis.)
 Il reste armé de sa lyre divine
 Ange aux yeux bleus, protégez-moi toujours } bis.

L'enfer mugit d'un effroyable rire,
 Quand, dégouté de l'orgueil des méchants,
 L'ange qui pleure en accordant sa lyre,
 Fait eclater ses remords et ses chants
 Dieu d'un regard l'arrache au gouffre immonde,
 Mais ici-bas veut qu'il charme nos jours
 La poésie enivrera le monde
 Ange aux yeux bleus, protégez-moi toujours

Vers nous il vole en secouant ses ailes,
 Comme l'oiseau que l'orage a mouillé
 Soudain la terre entend des voix nouvelles,
 Maint peuple errant s'arrête émerveillé
 Tout culte alors n'étant que l'harmonie,
 Aux cieux jamais Dieu ne dit Soyez sourds
 L'autel s'épure aux parfums du génie
 Ange aux yeux bleus, protégez-moi toujours.

En vain l'enfer, des clameurs de l'Envie,
 Poursuit cet ange échappé de ses rangs,
 De l'homme inculte il adoucit la vie,
 Et sous le dais montre au doigt les tyrans
 Tandis qu'à tout sa voix prêtant des charmes
 Court jusqu'au pôle éveiller les amours,
 Dieu compte au ciel ce qu'il sèche de larmes
 Ange aux yeux bleus, protégez-moi toujours.

Qui peut me dire où luit son auréole?
 De son exil Dieu l'a-t-il rappelé?
 Mais vous chantez, mais votre voix console :



L'ANGE EXILE

Corinne, en vous l'ange s'est dévoilé
 Votre printemps veut des fleurs éternelles,
 Votre beauté de célestes atours
 Pour un long vol vous déployez vos ailes,
 Ange aux yeux bleus, protégez moi toujours



LA VERTU DE LISETTE

Air Je loge au quatrième étage

Quoi ! de la vertu de Lisette
 Vous plaisantez, dames de cour !
 Eh bien ! d'accord elle est grisette
 C'est de la noblesse en amour (bis)
 Le barreau, l'église et les armes,
 De ses yeux noirs font tres-grand cas
 Lise ne dit rien de vos charmes, } bis
 De sa vertu ne parlons pas

D'avoir fait de riches conquêtes
 Losez-vous bien railler encor,
 Quand le peuple hébreu dans ses fêtes
 Vous voit adorer son veau d'or ?
 L'empire a, pour plus d'un service,
 Longtemps soudoyé vos appas
 Lise est mal avec la police,
 De sa vertu ne parlons pas

Point de cendre si bien éteinte
 Qu'elle n'y retrouve du feu,
 Un marquis dont la vie est sainte
 Veut à la cour la mettre en jeu
 Par elle illustrant son mérite,
 Sur les ducs il aura le pas
 Lisette sera favorite,
 De sa vertu ne parlons pas

Cà, mesdames les dénigrantes,
 Si cet honneur vient la trouver,
 Vous vous direz de ses parentes,
 Vous ferez cercle à son lever
 Mais dut son triomphe et ses suites
 De joie enfler tous les rabats,
 Se confessait-elle aux jésuites,

De sa vertu ne parlons pas.

Croyez-moi, beautés monastiques,
Le mot vertu, dans vos caquets,
Ressemble aux grands noms historiques
Que devant vous crie un laquais
Les échasses de l'étiquette
Giment bien haut des erreurs bien bas.
De la cour Dieu garde Lisette!
De sa vertu ne parlons pas.

LE VOYAGEUR.

Air Plus tu es de plus, plus tu es (c'est la règle)

LI VIEILLARD

Voyageur, dont l'âge interresse,
Quel chagrin flétrit tes beaux jours?

LI VOYAGEUR

Bon vieillaid, plaignez ma jeunesse,
En butte aux orages des cours

LI VIEILLARD

Le sort est injuste sans doute,
Mais n'est pas toujours rigoureux
Dieu, qui m'a placé sur ta route,
Dieu t'offré un ami (*bis*), sois heureux

LE VOYAGEUR

Mes maux sont de tristes exemples
Du pouvoir des dieux d'ici-bas
Bientôt le crime aura des temples,
Des palais il doit être las

LI VIEILLARD

Prends mon bras, car un long voyage
Endolorit tes pieds poudreux
Comme toi j'errais à ton âge
Dieu t'offre un ami (*bis*), sois heureux.

LE VOYAGEUR

Quand j'invoquai dans la tempête
Ce Dieu qu'on dit si consolant,
Les poignards levés sur ma tête
Portaient grave son nom sanglant,



LE VOYAGEUR

LE VILLARD

Te voici dans mon ermitage
 Versons-nous d'un vin généreux
 Hélas ! mon fils aurait ton royaume
 Dieu t'offre un ami (bis), sois heureux

LE VOYAGEUR

Non, il n'est point d'être suprême
 Qui seul peuple l'immensité,
 Et cet univers n'est lui-même
 Qu'une grande inutilité

LE VIEILLARD

Vois ma fille, à qui ta détresse
 Arrache un soupir douloureux,
 Elle a consolé ma vieillesse
 Dieu t'offre un ami (bis), sois heureux

LE VOYAGEUR

Dans cette nuit profonde et triste
 Ce Dieu vient-il guider nos pas ?
 Eh ! qu'importe enfin qu'il existe,
 Si pour lui nous n'existons pas ?

LE VIEILLARD

Voici ta couche et ta demeure
 Chasse tes rêves ténébreux
 Tiens-moi lieu du fils que je pleure
 Dieu t'offre un ami (bis), sois heureux

L'étranger reste, il plaît, il aime,
 Et de fleurs bientôt couronné,
 Époux et père, il va lui-même
 Dire à plus d'un infortuné

Le sort est injuste sans doute,
 Mais n'est pas toujours rigoureux
 Dieu qui m'a placé sur ta route
 Dieu t'offre un ami (bis), sois heureux



OCTAVIF

18 3

Air des Comédiens

Viens parmi nous, qui brillons de jeunesse
 Prendre un amant, mais couronné de fleurs,

Viens sous l'ombrage, où, libre avec ivresse,
La Volupté seule a versé des pleurs.

Ainsi parlaient des enfants de l'empire
A la beauté dont Tibère est charmé.
Quoi ! disaient-ils, la colombe soupire
Au nid sanglant du vautour affamé !

Belle Octavie, a tes fêtes splendides,
Dis-nous, la joie a-t-elle jamais lui ?
Ton char, trainé par six coursiers rapides,
Laisse trop loin les amours après lui.

Sur un vieux maître, aux Romains qu'elle outrage,
Tant d'opulence annonce ton crédit,
Mais sous la pourpre on sent ton esclavage,
Et, tu le sais, l'esclavage enlaidit

Marche aux accords des lyres parasites,
Que par les grands tes vœux soient épiés
Deja, dit-on, nos prêtres hypocrites
Ont de leurs dieux mis l'encens a tes pieds

Mais a la cour lis sur tous les visages,
Traîtres, flatteurs, meurtriers, vils faquins.
D'impurs ruisseaux, gonflés par nos orages,
Font déborder cet égout des Tarquins.

Tendre Octavie, ici rien n'effarouche
Le dieu qui cède a qui mieux le ressent
Ne livre plus les roses de ta bouche
Aux baisers morts d'un fantôme impuissant

Viens parmi nous, qui brillons de jeunesse,
Prendre un amant, mais couronne de fleurs,
Viens sous l'ombrage, où, libre avec ivresse,
La Volupté seule a versé des pleurs

Accours ici purifier tes charmes
Les délateurs respectent nos loisirs
Tous a leur prince ont prédit que nos armes
Se rouilleraient à l'ombre des plaisirs.

Sur les coussins où la douleur l'enchaîne,
Quel mal, dis-tu, vous fait ce roi des rois ?
Vois-le d'un masque enjoliver sa haine,
Pour étouffer notre gloire et nos lois.

Vois ce cœur faux que cherchent tes caresses,
De tous les siens n'aimer que ses aïeux,



LE FILS DU PAPE.

Charger de fers les muses vengeresses,
Et par ses mœurs nous revêler ses dieux

Peins-nous ses feux, qu'en secret tu redoutes,
Quand sur ton sein il cuve son nectar,
Ses feux infects dont s'indignent les voutes
Ou plane encor l'aigle du grand César

Ton sexe faible est oublieux des crimes
Mais dans ces murs ouverts à tant de peurs
N'entends-tu pas des ombres de victimes
Mêler leurs cris à tes soupirs trompeurs ?

Sur le tyran et sur toi le ciel gronde
Avec les siens ne confonds plus tes jours
Ah ! trop souvent la liberté du monde
A d'un long deuil affligé les Amours

Viens parmi nous, qui brillons de jeunesse,
Prendre un amant mais couronne de fleurs,
Viens sous l'ombrage ou, libre avec ivresse,
La Volupté seule a versé des pleurs



LE FILS DU PAPE

Air. Jason dormait d'as la prairie

Ma mère quittez la besace,
Le pape avec vous a couché,
Je cours lui rappeler en face
Qu'il fut un moine débauché
Quoique soldat il va, j'espère,
Me créer cardinal neveu

Ah ! ventrebleu !

Ah ! sacrebleu !

Saint-Père au moins soyez bon père,

Ah ! ventrebleu !

Ah ! sacrebleu !

Où je f... le saint-siège au feu

Au sacre collège je frappe,
Vient un cou-tors Allons cagot,
Par mon sabre ! va dire au pape
Que je suis le fils de Margot
Dis que Margot fut sa commère,

Que moi d'être saint j'ai fait vœu

Ah ! ventreb'eu !

Ah ! sacrebleu !

Saint-Père, au moins soyez bon père,

Ah ! ventreb'eu !

Ah ! sacrebleu !

Ou je f... le saint-siège au feu

J'entre en faisant trois réverences,

Sa Sainteté bâillait d'ennui

Mon fils, veux-tu des indulgences ?

Non, dis-je, on s'en passe aujourd'hui.

J'ai, si j'en crois Margot ma mère,

Vos goûts, votre nez, votre œil bleu

Ah ! ventreb'eu !

Ah ! sacrebleu !

Saint-Père, au moins soyez bon père ;

Ah ! ventreb'eu !

Ah ! sacrebleu !

Ou je f... le saint-siège au feu

Quand mes trois sœurs, vos pauvres filles,

Le soir, pour avoir un jupon,

Vendent le plaisir en guenilles,

Au diable votre âme en répond

Le diable vous sert de compère,

Ayez donc l'air d'y croire un peu

Ah ! ventreb'eu !

Ah ! sacrebleu !

Saint-Père, au moins soyez bon père ;

Ah ! ventreb'eu !

Ah ! sacrebleu !

Ou je f... le saint-siège au feu

Il me répond Dieu nous afflige,

Nous sommes pauvres, mon cher fils.

Mais du purgatoire, lui dis-je,

Où passent donc tous les profits ?

Donnez-moi les os de saint Pierre,

Que je les vende à quelque Hébreu.

Ah ! ventreb'eu !

Ah ! sacrebleu !

Saint-Père, au moins soyez bon père,

Ah ! ventreb'eu !

Ah ! sacrebleu !

Ou je f... le saint-siège au feu



MON ENTERREMENT.

Mon fils, que le diable t'emporte !
Prends ces mille cens, et va t'en
C'est bien peu dis je mais qu'importe !
Dans huit jours j'en viens prendre autant
Tint de sots sont encor sur terre
Bouillir votre vieux pot au feu !

Ah ! ventrebleu !

Ah ! sacrebleu !

Saint Père au moins soyez bon père ,

Ah ! ventrebleu !

Ah ! sacrebleu !

Où je f... le saint siège au feu

Adieu Margot fera ripaille ,
Mes sœurs seront morceru de roi
Quoique j'abhorre la prêtraille ,
D'un chapeau rouge affublez moi
De me transmettre votre chaire ,
Bonhomme occupez-vous un peu

Ah ! ventrebleu !

Ah ! sacrebleu !

Saint Père, au moins soyez bon père ,

Ah ! ventrebleu !

Ah ! sacrebleu !

Où je f... le saint siège au feu



MON ENTERREMENT

Air Q u'ed es t d' t pas d' la re (d' L. L. L.)

Ce matin, je ne sais comment
Je vois d'Amours ma chambre pleine
J'étais couché, sans mouvement
Il est mort disaient ils gaîment
De l'inhumer prenons la peine
Iors je maudis entre mes draps
Ces dieux que j'aimais tant à suivre
Amis si j'en crois ces ingrats
Plaiguez moi (*bis*), j'ai cessé de vivre (*bis*)

De mon vin ils prennent leur part ,
Ils caressent ma chambrière
L'un veut guider le corbillard ,

Et l'autre d'un ton nasillard
 Me psalmodie une prière
 Le plus grave ordonne a l'instant
 Vingt gaboulets pour mon escorte
 Mais déjà la voiture attend.
 Plaignez-moi (*bis*), voilà qu'on m'emporte.

Causant, riant, faisant des leurs,
 Les Amours suivent sur deux lignes.
 Le drap, où l'argent brille en pleurs,
 Porte un verre, un luth et des fleurs,
 De mes ordres joyeux insignes
 Maint passant, qui met chapeau bas,
 Se dit Triste ou gai, tout succombe!
 Les Amours font hâter le pas
 Plaignez-moi (*bis*), j'arrive a ma tombe.

Mon cortège, au lieu de prier,
 Chante la mes vers les plus lestes
 Grâce au ciseau du marbrier,
 Une couronne de laurier
 Va d'orgueil enivrer mes restes
 Tout redit ma gloire en ce lieu,
 Qui bientôt sera solitaire
 Amis, j'allais me croire un dieu
 Plaignez-moi (*bis*), voilà qu'on m'enterre.

Mais d'aventure, en ce moment,
 Par-la passait mon infidèle
 Lise m'arrache au monument
 Puis encor, je ne sais comment,
 Je me sens renaître auprès d'elle
 De la vie et de ses douceurs
 Vous qu'à médire l'âge excite,
 Vous du monde éternels censeurs,
 Plaignez-moi (*bis*), car je ressuscite



LE POÈTE DE COUR.

COUPLETS POUR LA FÊTE DE MARIE ** — 1824.

Air de la Traille de sincérité

On achète
 Lyre et musette,

Comme tant d'autres, à mon tour
Je me fais poète de cour (bis)

Te chanter encore, ô Marie !
Non vraiment, je ne l'ose pas
Ma Muse enfin s'est aguerrie
Et vers la cour tourne ses pas (bis)
Je gage, s'il naît un Voltaire,
Qu'on emprunte pour l'acheter
Prêt à me vendre au ministère,
Pour toi je ne puis plus chanter

On achète

Lyre et musette

Comme tant d'autres à mon tour,
Je me fais poète de cour

Ce que je dirais pour te plaire
Ferait rire ailleurs de pitié
L'amour est notre moindre affaire,
Les grands ont banni l'amitié
On siffle le patriotisme
Ce qu'on sait le mieux, c'est compter
J'adresse une ode à l'égoïsme
Pour toi je ne puis plus chanter

On achète

Lyre et musette,

Comme tant d'autres, à mon tour
Je me fais poète de cour

Je crains que ta voix ne m'inspire
L'éloge des Grecs valeureux,
Contre qui l'Europe conspire
Pour ne plus rougir devant eux
En vain ton âme généreuse
De leurs maux se laisse attrister,
Moi je chante l'Espagne heureuse
Pour toi je ne puis plus chanter

On achète

Lyre et musette,

Comme tant d'autres, à mon tour
Je me fais poète de cour

Dans mes calculs, Dieu ! quel déboire
Si de ton héros je parlais !
Il nous a légué tant de gloire,

Qu'on est embarrassé du legs
 Lorsque ta main pare son buste
 De lauriers qu'on doit respecter,
 J'encense une personne auguste
 Pour toi je ne puis plus chanter,

On achète
 Lyre et musette,
 Comme tant d'autres, à mon tour,
 Je me fais poète de cour

Pourquoi douter, chère Marie,
 Que ton ami change à ce point ?
 Liberté, gloire, honneur, patrie,
 Sont des mots qu'on n'escompte point
 Des chants pour toi sont la satire
 Des grands que j'apprends à flatter
 Non, quoi que mon cœur veuille dire,
 Pour toi je ne puis plus chanter

On achète
 Lyre et musette,
 Comme tant d'autres, à mon tour,
 Je me fais poète de cour.



COUPLET

ECRIT SUR UN RECUEIL DE CHANSONS MANUSCRITES DE M

Air de la République

Si j'étais roi, roi de la chansonnette,
 Comme en secret me l'a dit maint flatteur,
 Votre recueil à ma Muse inquiète
 Denoncerait un jeune usurpateur
 Car les conseils qu'en si bons vers il donne
 Au pauvre peuple, objet de tant d'effroi,
 Feraient trembler mon sceptre et ma couronne,
 Si j'étais roi (bis)



LES TROUBADOURS

DITHYRAMBE

Air Je commence à m'en relever

J entonne sur les troubadours
 Un chant dithyrambique
 Malgre tout et logique,
 Coulez, vers longs, moyens et courts
 Momus sommeille
 Qu on le réveille,
 Gai farfadet qu il rie a notre oreille
 Laissons, malgre maux et douleurs
 L Espérance essuyer nos pleurs
 Lisette, apporte et du vin et des fleurs
 Narguant des lois sévères
 Troubadours et trouvères
 Au nez des rois vidaient gaument leurs verres

Toi, doux rimeur que la beauté
 Mene par la lisière,
 Unis parfois le herre
 Aux roses de la Volupté
 Coupe rimplie
 Par la folie

Met en gaité femme tendre et jolie
 La colombe d Anacreon,
 Dans la coupe de ce barbon,
 Buvait d un vin pere de la chanson
 Narguant des lois sévères
 Troubadours et trouveres
 Au nez des rois vidaient gaument leurs verres

Toi qui fais de religion
 Parade a chaque rime,
 Qui sur la double cime
 Fais grimper la procession,
 Ta muse en masque
 Est lourde et flasque
 Mais qu un tendron te tire par la basque,
 Tu lui souris, et le bon vin
 Pour toi ne vieillit pas en vain
 Beau joueur d orgue au service divin

Narguant des lois sévères,
 Troubadours et trouvères
 Au nez des rois vidaient gaiment leurs verres

Toi qui prends Boileau pour psautier,
 Du joug je te délie
 Veux-tu, près de Thalie,
 De Regnard être l'héritier ?

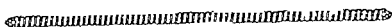
De cette muse
 Parfois abuse,
 Emvre-la, Molière est ton excuse.
 Elle naquit sur un tonneau
 Pour lui rendre un éclat nouveau,
 Puisse la joie au fond de son berceau
 Narguant des lois sévères,
 Troubadours et trouvères
 Au nez des rois vidaient gaiment leurs verres.

Du romantisme jeune appui,
 Descends de tes nuages,
 Tes torrents, tes orages,
 Ceignent ton front d'un pâle ennui.
 Mon camarade,
 Tiens, bois rasade,

C'est un julep pour ton cerveau malade
 Entre naître et mourir, hélas !
 Puisqu'on ne fait que quelques pas,
 On peut aller de travers ici-bas
 Narguant des lois sévères,
 Troubadours et trouvères
 Au nez des rois vidaient gaiment leurs verres

Oui, trouvères et troubadours
 Sablaient force champagne
 Mais je bats la campagne,
 L'ode et le vin font de ces tours
 Le ciel nous dote
 D'une marotte

Tout a tour grave, et quinteuse, et falote.
 Le soleil s'est levé joyeux,
 Le front barbouillé de vin vieux
 Ah ! tout poète est le jouet des dieux
 Narguant des lois sévères,
 Troubadours et trouvères
 Au nez des rois vidaient gaiment leurs verres



LES ESCLAVES GAULOIS

CHANSON ADRESSEE A MANUEL — 18 1

Air Un 3^e t p r e t p f

D anciens Gaulois pauvres esclaves,
Un soir qu'autour d'eux tout dormait,
Levaient la dime sur les caves
Du maître qui les opprimait
Leur gaite s'éveille
Ah ! dit l'un d'eux nous faisons des jaloux
L'esclave est roi quand le maître sommeille
« Enivrons-nous ! (4 fois) »

Amis, ce vin par notre maître
Fut confisqué sur des Gaulois
Bannis du sol qui les vit naître
Le jour même où mouraient nos loix
Sur nos fers qu'il rouille
Le Temps écrit l'âge d'un vin si doux
Des malheureux partageons la dépouille
Enivrons nous !

Savez-vous où git l'humble pierre
Des guerriers morts de notre temps ?
La plus d'épouses en prière,
Là plus de fleurs même au printemps
Ia lyre attendrie
Ne redit plus leurs noms effacés tous
Nargue du sot qui meurt pour la patrie !
Enivrons-nous !

La liberté conspire encore
Avec des restes de vertu
Elle nous dit Voici l'aurore
Peuple toujours dormirais-tu ?
Dété qu'on vante,
Recrute ailleurs des martyrs et des fous
L'or te corrompt, la gloire t'épouvante
« Enivrons nous ! »

Oui, toute espérance est bannie,
Ne comptons plus les maux soufferts
Le marteau de la tyrannie

« Sur les autels rive nos fers
 « Au monde en tutelle,
 « Dieux tout puissants, quel exemple offrez-vous ?
 « Au char des rois un prêtre vous attelle
 « Envrons-nous !
 « Rions des dieux, sifflons les sages,
 « Flattons nos maîtres absolus
 « Donnons-leur nos fils pour otages .
 « On vit de honte, on n'en meurt plus
 « Le plaisir nous venge ,
 « Sur nous du Sort il fait glisser les coups
 « Trainons gaîment nos chaînes dans la fange
 « Envrons-nous ! »

Le maître entend leurs chants d'ivresse ,
 Il crie à des valets « Courez !
 « Qu'un fouet dissipe l'allégresse
 « De ces Gaulois dégénérés »
 Du tyran qui gronde
 Prêts à subir la sentence à genoux,
 Pauvres Gaulois, sous qui tiendra le monde,
 Envrons-nous !

ENVOI

Cher Manuel, dans un autre âge,
 Aurais-je peint nos tristes jours ?
 Ton éloquence et ton courage
 Nous ont trouvés ingrats et sourds ,
 Mais pour la patrie
 Ta vertu brave et périls et dégoûts,
 Et plaint encor l'insense qui s'écrie :
 Envrons-nous !



TREIZE A TABLE.

Air de Preville et Taconnet

Dieu ! mes amis, nous sommes treize à table,
 Et devant moi le sel est repandu.
 Nombre fatal ! présage épouvantable !
 La mort accourt, je frissonne éperdu (ter.)
 Elle apparaît, esprit, fée ou déesse,
 Mais, belle et jeune, elle sourit d'abord (bis.)



TREIZE A TABLE

De vos chansons ranimez l'allégresse,
Non, mes amis, je ne crains plus la Mort

Bien qu'elle semble invitée à la fête,
Qu'elle ait aussi sa couronne de fleurs,
Seul je la vois, seul je vois sur sa tête
D'un arc en ciel resplendir les couleurs
Elle me montre une chaîne brisée
Et sur son sein un enfant qui s'endort
Calmez la soif de ma coupe épuisée
Non, mes amis, je ne crains plus la Mort

Vois me dit-elle, est-ce moi qu'il faut craindre ?
Lille du ciel ! l'espérance et l'ignorance
Dis-moi l'esclave a-t-il droit de se plaindre
De qui l'arrache aux fers d'un oppresseur ?
Ange déchû je te rendrai les ailes
Dont ici bas te dépouilla le Sort
Environs-nous des baisers de nos belles
Non, mes amis je ne crains plus la Mort

Je reviendrai, poursuit-elle et ton âme
Ira franchir tous ces mondes flottants
Tout est azur, tous ces globes de flamme
Que Dieu sema sur la route du Temps
Mais tant qu'au joug elle rampe asservie,
Goute sans crainte un bonheur sans remord
Que le plaisir use en paix notre vie
Non, mes amis, je ne crains plus la Mort

Ma vision passe et fuit tout entière
Aux cris d'un chien hurlant sur notre seuil
Ah ! l'homme en vain se rejette en arrière
Lorsque son pied sent le froid du cercueil
Gais passagers au flot inévitable
Livrons l'esquif qui doit conduire au port
Si Dieu nous compte, ah ! restons treize à table,
Non, mes amis, je ne crains plus la Mort



LAFAYETTE EN AMÉRIQUE

Air A l'orient des îles du p... ..

Républicains, quel cortège s'avance ?
 Un vieux guerrier débarque parmi nous
 Vient-il d'un roi vous jurer l'alliance ?
 Il a des rois allumé le courroux (bis)
 Est-il puissant ? — Seul il franchit les ondes
 Qu'a-t-il donc fait ? Il a brisé des fers (bis)
 Gloire immortelle à l'homme des deux mondes !
 Jours de triomphe, éclairez l'univers !

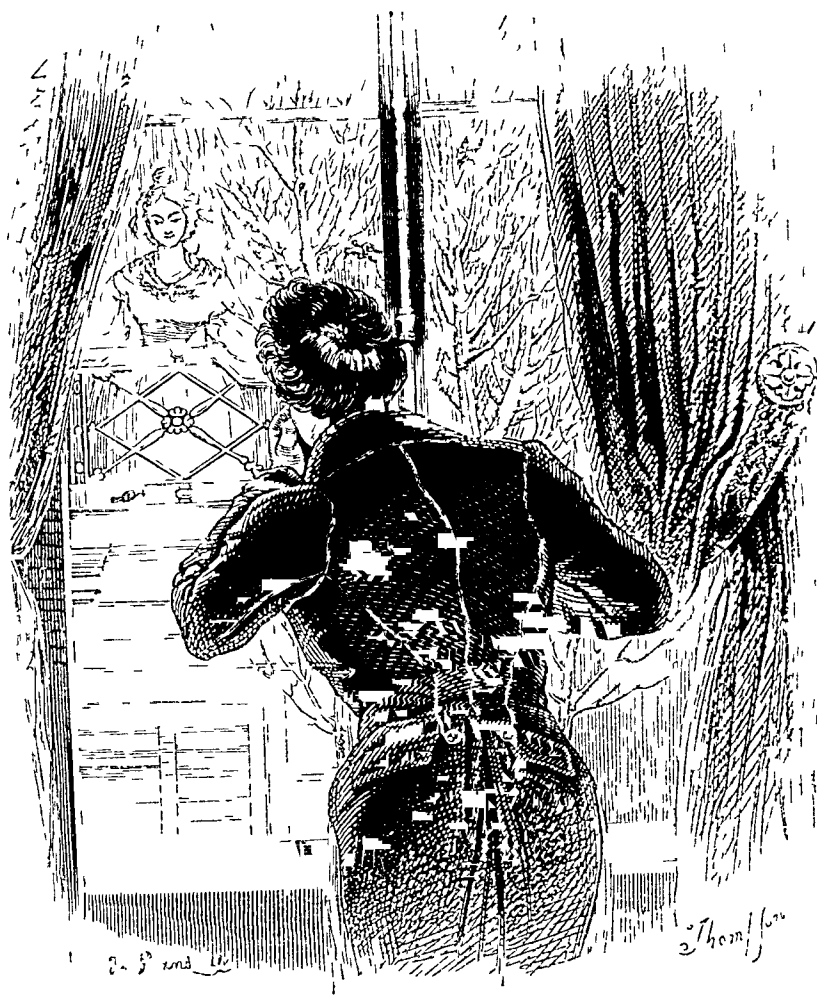
Européen, partout, sur ce rivage
 Qui retentit de joyeuses clameurs,
 Tu vois regner, sans trouble et sans servage,
 La paix, les lois, le travail et les mœurs
 Des opprimés ces bords sont le refuge
 La tyrannie a peuplé nos deserts
 L'homme et ses droits ont ici Dieu pour juge.
 Jours de triomphe, éclairez l'univers !

Mais que de sang nous coûta ce bien-être !
 Nous succombions Lafayette accourut,
 Montra la France, eut Washington pour maître.
 Lutta, vainquit, et l'Anglais disparut
 Pour son pays, pour la liberté sainte,
 Il a depuis grandi dans les revers
 Des fers d'Olmütz nous effaçons l'empreinte
 Jours de triomphe, éclairez l'univers !

Ce vieil ami que tant d'ivresse accueille,
 Par un héros ce héros adopte,
 Benit jadis à sa première feuille,
 L'arbre naissant de notre liberté
 Mais aujourd'hui que l'arbre et son feuillage
 Bravent en paix la foudre et les hivers,
 Il vient s'asseoir sous son fertile ombrage
 Jours de triomphe, éclairez l'univers !

Autour de lui vois nos chefs, vois nos sages,
 Nos vieux soldats, se rappelant ses traits,
 Vois tout un peuple et ces tribus sauvages
 A son nom seul sortant de leurs forêts

—



MAUDIT PRINTEMPS.

L'arbre sacré sur ce concours immense
 Forme un abri de rameaux toujours verts
 Les vents au loin porteront sa semence
 Jours de triomphe, éclairez l'univers !

L'Européen, que frappent ces paroles,
 Servit des rois suivit des conquérants
 Un peuple esclave encensait ces idoles,
 Un peuple libre a des honneurs plus grands
 Hélas ! dit-il, et son œil sur les ondes
 Semble chercher des bords lointains et chers
 Que la vertu rapproche les deux mondes !
 Jours de triomphe, éclairez l'univers !



MAUDIT PRINTEMPS

Air C'est à ce moment d'été d'été

Je la voyais de ma fenêtre
 A la sienne tout cet hiver
 Nous nous aimions sans nous connaître,
 Nos baisers se croisaient dans l'air
 Entre ces tilleuls sans feuillage,
 Nous regarder comblait nos jours
 Aux arbres tu rends leur ombrage
 Maudit printemps ! reviendras tu toujours ?

Il se perd dans leur voûte obscure
 Cet ange éclatant qui là-bas
 M'apparut jetant la pâture
 Aux oiseaux un jour de frimas
 Ils l'appelaient et leur manège
 Devint le signal des amours
 Non, rien d'aussi beau que la neige !
 Maudit printemps ! reviendras tu toujours ?

Sans toi je la verrais encore,
 Lorsqu'elle s'arrache au repos
 Fraîche comme on nous peint l'Aurore
 Du Jour entr'ouvrant les rideaux
 Le soir encor je pourrais dire
 Mon étoile achève son cours
 Elle s'endort sa lampe expire
 Maudit printemps ! reviendras-tu toujours ?

C'est l'hiver que mon cœur implore
 Ah ! je voudrais qu'on entendit
 Tinter sur la vitre sonore
 Le grésil léger qui bondit
 Que me fait tout ton vieil empire,
 Tes fleurs, tes zéphirs, tes longs jours ?
 Je ne la verrai plus sourire
 Maudit printemps ! reviendras-tu toujours ?



PSARA*.

OU CHANT DE VICTOIRE DES OTTOMANS

Air À soixante ans il ne faut pas remettre

Nous triomphons ! Allah ! gloire au prophète !
 Sur ce rocher plantons nos étendards
 Ses défenseurs, illustrant leur défaite,
 En vain sur eux font crouler ses remparts
 Nous triomphons, et le sabre terrible
 Va de la croix punir les attentats
 Exterminons une race invincible
 Les rois chrétiens ne la vengeront pas.

N'as-tu, Chios, pu sauver un seul être
 Qui vint ici raconter tous tes maux **?
 Psara ti emblante eût flechi sous son maître
 Où sont tes fils, tes palais, tes hameaux ?
 Lorsque la peste en ton île rebelle
 Sur tant de morts menaçait nos soldats ***,
 Tes fils mourants disaient N'implorons qu'elle
 Les rois chrétiens ne nous vengeront pas
 Mais de Chios recommencent les fêtes ;

* Le désastre de Psara ou Ipsara est trop connu pour qu'il soit nécessaire d'en rapporter les détails, non plus que de la belle défense et de la fin héroïque de ses habitants. Les Turcs eux-mêmes ont rendu justice aux Ipsariotes. Cette chanson avait pour but, on doit le voir, d'inspirer de l'indignation contre les cabinets de l'Europe, qui laissaient massacrer les chrétiens de la Grèce sans leur porter secours.

** Plus de cinquante mille chrétiens perdirent la vie ou la liberté lors du massacre de Chios ou Scio, car c'est le même nom corrompu par la prononciation italienne.

** Le nombre des cadavres entassés dans la malheureuse Chios fit craindre aux chefs ottomans que la peste ne se mit dans leur armée, livrée au pillage de cette île opulente.



PSARA

M'apporte encor de nouvelles douleurs
 Toujours souffrant, toujours pauvre et timide,
 De ma gaité je vois pâlir les fleurs
 Arrachez-moi des fanges de Lulèce,
 Sous un beau ciel mes yeux devaient s'ouvrir
 Tout jeune aussi, je rêvais à la Grèce,
 C'est là, c'est là que je voudrais mourir

En vain faut-il qu'on me traduise Homère,
 Oui, je fus Grec, Pythagore a raison
 Sous Périclès j'eus Athènes pour mère,
 Je visitai Socrate en sa prison
 De Phidias j'encensai les merveilles,
 De l'Illissus j'ai vu les bords fleurir,
 J'ai sur l'Hymète éveillé les abeilles;
 C'est là, c'est là que je voudrais mourir

Dieux ! qu'un seul jour, éblouissant ma vue,
 Ce beau soleil me réchauffe le cœur !
 La Liberté, que de loin je salue,
 Me crie : Accours, Thrasybule est vainqueur.
 Parlons ! partons ! la barque est préparée
 Mer, en ton sein garde-moi de périr
 Laisse ma muse aborder au Pirée,
 C'est là, c'est là que je voudrais mourir

Il est bien doux le ciel de l'Italie,
 Mais l'esclavage en obscurcit l'azur
 Vogue plus loin, nocher, je t'en supplie,
 Vogue où la-has renaît un jour si pur
 Quels sont ces flots ? quel est ce roc sauvage ;
 Quel sol brillant à mes yeux vient s'offrir ?
 La tyrannie expire sur la plage,
 C'est là, c'est là que je voudrais mourir

Daignez au port accueillir un barbare,
 Vierges d'Athènes, encouragez ma voix
 Pour vos climats je quitte un ciel avare
 Où le génie est l'esclave des rois
 Sauvez ma lyre, elle est persécutée,
 Et, si mes chants pouvaient vous attendrir,
 Melez ma cendre aux cendres de Tyrteé
 Sous ce beau ciel je suis venu mourir



L'IN-OCTAVO ET L'IN-TRENTE-DEUX

(Celle chanson a été faite
pour servir de préface à l'édition in 8 de 1828.)

Ar d Cr -1

Quoi ! mes couplets, encor une sottise !
Osez vous bien paraître in octavo !
Juge critique et docteur de l'Eglise
Vont après vous s'acharner de nouveau
L'in trente-deux trompait l'œil du myope,
Mais vos défauts vont être tous sentis
C'est le ciron vu dans un microscope
Mieux vous allait de rester tout petits
Petits, petits, oui, petits tout petits

Quel trait d'orgueil ! dira la Calomnie
Ferait-on plus pour des alexandrins ?
Le chansonnier vise à l'Académie
Il veut au Pinde noblir ses refrains
Viser si haut, malgré cette imposture,
N'est point mon fait je vous en avertis
Pour conserver vos lettres de roture,
Mieux vous allait de rester tout petits,
Petits, petits, oui, petits, tout petits

Je vois deux sots rendus à leur province
Messieurs dit l'un, sifflons le troubadour
Il veut des croix, et, pour l'offrir au prince
A son recueil a mis l'habit de cour
Le Roi, dit l'autre, a daigné lui sourire,
Même a trouvé ses vers assez gentils
Voyez du roi ce que vous ferez dire !
Mieux vous allait de rester tout petits
Petits, petits, oui, petits, tout petits

L'humble format sut plaire à cette classe
Sur qui les arts sement trop peu de fleurs !
Il se fourrait jusque dans la besace
De l'indigent dont il séchait les pleurs
A la guinguette instruisant ces recrues,
D'obscurs lauriers j'ai fait large abatis
Pour rencontrer la Gloire au coin des rues
Mieux vous allait de rester tout petits,

Petits, petits, oui, petits, tout petits
 Je dois trembler, car moi, qui suis prophète,
 Je vois de loin l'oubli fondre sur vous
 De tant d'échos dont la voix vous répète,
 L'un meurt, puis l'autre, et puis cent et puis tous
 Déjà mon front sent glisser sa couronne,
 Comme les miens vos beaux jours sont partis
 Pour disparaître au premier vent d'automne,
 Mieux vous allait de rester tout petits,
 Petits, petits, oui, petits, tout petits.



COUPLETS

SUR UN PRÉTENDU PORTRAIT DE MOI MIS EN TÊTE D'UNE ÉDITION
 DE MES CHANSONS — 1826

Air Je loge au quatrième étage

Petit portrait de fantaisie
 Mis en tête de mon recueil,
 Penses-tu que par courtoisie
 Le monde entier te fasse accueil? (bis)
 Tu peux te parer si tu l'oses,
 D'un laurier modeste et discret,
 Tu peux te couronner de roses
 Non, non, tu n'es pas mon portrait } bis

Jamais je ne me suis fait peindre
 Mais qui donc représentes-tu?
 Peut-être un cafard qui sait feindre
 Jusqu'au charme de la vertu
 Un petit saint petri de ruse
 Qu'à Mont-Rouge on encenserait
 La bonne enseigne pour ma Muse
 Non, non, tu n'es pas mon portrait

Où serais-tu l'auteur tragique
 Qui calcula, lima, lima
 Maint rôle bien académique
 Qu'en vain a rechauffé Talma?
 Quoi! parer d'une noble image

* Ce portrait est le même que celui que j'ai rencontré quelquefois chez les marchands de caricatures. Depuis l'époque où cette chanson fut faite, il a été gravé un portrait de moi d'après M. Scheffer.





LE GRENIER.

Mes petits vers de cabaret !
 Pour l'alexandrin quel outrage !
 Non, non, tu n'es pas mon portrait
 Dans ton masque à mine pincée
 Est-ce un vil censeur que je vois,
 Rat de cave de la pensée
 Qu'il confisque au profit des rois ?
 J'ai de la fraude en pacotille
 Qu'à la barrière on saisirait
 Tu me tiendras lieu d'estampille
 Non, non, tu n'es pas mon portrait
 Mais ta laideur serait la mienne,
 Que ta gloire y gagnerait peu
 Crains même qu'un prêtre ne vienne
 Saintement te livrer au feu
 Dans l'avenir je devrais vivre,
 Que de toi l'on se prisserait
 Je suis bien mieux peint dans ce livre
 Non, non tu n'es pas mon portrait



LE GRENIER

Air du Carnaval de Metz anier

Je viens revoir l'asile où ma jeunesse
 De la misère a subi les leçons
 J'avais vingt ans, une folle maîtresse
 De francs amis et l'amour des chansons
 Bravant le monde et les sots et les sages,
 Sans avenir, riche de mon printemps,
 Leste et joyeux je montais six étages
 Dans un grenier qu'on est bien à vingt ans !
 C'est un grenier, point ne veux qu'on l'ignore
 La fut mon lit bien chétif et bien dur,
 La fut ma table et je retrouve encore
 Trois pieds d'un vers charbonnés sur le mur
 Apparussez plaisirs de mon bel âge,
 Que d'un coup d'aile a fustigés le Temps
 Vingt fois pour vous j'ai mis ma montre en gage
 Dans un grenier qu'on est bien à vingt ans !
 Lisette ici doit surtout apparaître,

Vive, jolie, avec un frais chapeau
 Deja sa main a l'étroite fenêtre
 Suspend son schall en guise de rideau.
 Sa robe aussi va parer ma couchette,
 Respecte, Amour, ses phs longs et flottants
 J'ai su depuis qu'il payait sa toilette
 Dans un grenier qu'on est bien a vingt ans !

A table un jour, jour de grande richesse,
 De mes amis les voix brillaient en chœur,
 Quand jusqu'ici monte un cri d'allégresse
 A Maiengo Bonaparte est vainqueur !
 Le canon gronde, un autre chant commence,
 Nous célébrons tant de faits éclatants
 Les rois jamais n'envahirent la France
 Dans un grenier qu'on est bien a vingt ans !

Quittons ce toit où ma raison s'enivre
 Oh ! qu'ils sont loin ces jours si regrettés !
 J'échangerais ce qu'il me reste a vivre
 Contre un des mois qu'ici Dieu m'a comptés
 Pour rever gloire, amour, plaisir, folie,
 Pour dépenser sa vie en peu d'instant,
 D'un long espoir pour la voir embellie,
 Dans un grenier qu'on est bien a vingt ans !

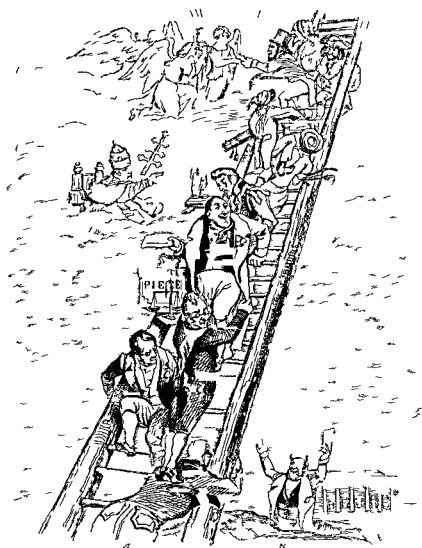


L'ÉCHELLE DE JACOB.

Air Ah ! si ma dame me voyait

Lorsqu'un patriarche, en dormant,
 Vit la plus longue des échelles,
 Où, de crainte d'user leurs ailes,
 Les anges montaient lestement
 Jusqu'aux portes du firmament,
 Il vit ses fils, quelqu'un l'assure,
 Sur l'échelle aussi se hisser,
 Croyant qu'au ciel on fait l'usure
 Grand Dieu ! le pied va leur glisser !

De ce cri du fils d'Isaac
 Sa race ne tient aucun compte
 A l'échelle chaque Hebreu monte,
 Fraudant eau-de-vie et tabac,



L'ÉCHELLE DE JACOB



Des écus rognés dans un sac
Chargés de bijoux et de traites
Ils vont d'abord, pour commercer,
Aux anges vendre des lorgnettes
Grand Dieu ! le pied va leur glisser !

Mais Jacob en voit deux ou trois
Dont nos désastres font la gloire
Un page leur tient l'écritoire,
Ils ont des titres, et, je crois
Des crachats et même des croix
Riches de l'or de cent provinces,
Sur leur coffre ils ont fait tracer
Mont-de-piété pour les princes
Grand Dieu ! le pied va leur glisser !

Ah ! dit Jacob des fils si chers
Prouvent que Dieu tient sa promesse
Seuls ils font la hausse et la baisse
Ont seuls tous les emprunts ouverts,
Mes fils règnent sur l'univers
C'est la peste à qui rien n'échappe
Voyez dix rois les caresser
Ils se font bénir par le pape
Grand Dieu ! le pied va leur glisser !

Qui les suit ? c'est un cordon bleu
Qu'en frère chacun d'eux embrasse
Cet homme est-il bien de ma race ?
Son *trois pour cent* le prouve un peu,
Mais *sandis* ! n'est pas de l'hébreu
A mes fils comme il se cramponne !
Quoi ! pour voir le Jourdain hausser
Ils ont assuré la Garonne !
Grand Dieu ! le pied va leur glisser !

Tandis qu'il les voit à grands pas
Sur l'échelle élever leur course
Vient Satan qui crie A la Bourse !
Messieurs, on craint de grands débats
Bien vite ils regardent en bas
La tête tourne à la séquelle

Sa Sa nteté a su si fait des emprunts
Il est superflu d'appeler le ministre des finances
cette époque était un citoyen de Toulouse

Dont l'orgueil est si haut place
Le diable a secoué l'échelle
Grand Dieu ! le pied leur a glisse !



LE CHAPEAU DE LA MARIÉE.

Demain engagez votre foi ,
A l'église allez sans scrupule
Fille trompeuse, oubliez-moi
Pour un époux riche et credule
Des roses qui naissaient pour lui
La dime a tort me fut payée ,
Mais en retour j'offre aujourd'hui
Le chapeau de la mariée

Acceptez ces fleurs d'oranger ,
Qu'a votre voile on les attache.
Sous le joug fier de se ranger ,
Que l'époux dise Elle est sans tache
L'Amour se plaint, mais c'est tout bas ,
Mais par vous la Vierge est priée
Allez, on n'arrache a pas
Le chapeau de la mariée

Quand vos sœurs se partageront
Ces fleurs qu'on dit d'heureux augure
Les garçons vous déroberont
Une plus secrète parure
La jarretière, pensez-y !
Chez moi vous l'avez oubliée
Me faudra-t-il la joindre aussi
Au chapeau de la mariée ?

La nuit vient, vous poussez deux cris
Imités de ce cri si tendre
Qu'un jour au cœur le plus épris
Votre innocence a fait entendre
Le lendemain l'époux cent fois
Raconte a la noce égayée
Que l'Hymen s'est piqué les doigts
Au chapeau de la mariée

Le voilà trompe ce mari !
Ah ! qu'il le soit bien plus encore.

Dieu ! quel fol espoir m'a souri
 Quand pour lui l'autel se decore !
 Malgré le prêtre et ton serment,
 Oui par tes pleurs justifiée
 Tu viendras payer à l'amant
 Le chapeau de la mariee



LA MÉTEMPSYCOSE

Air du vaudeville de la Robe et les Bottes

Grand partisan de la metempsychose,
 En philosophie hier, sur l'oreiller,
 De mes penchans pour connaître la cause,
 J'ai mis mon âme en train de babiller
 Elle m'a dit Tu me dois un beau cierge
 Car sans mon soufflé au néant tu restais
 Mais jusqu'à toi je n'arrivai point vierge
 — Ah ! mon âme, je m'en doutais } *bis*
 Je m'en doutais je m'en doutais

Je m'en souviens oui, dit-elle, humble lierre,
 J'ai couronné jadis des fronts joyeux,
 Puis, échauffant plus subtile matière
 Petit oiseau je saluai les cieux
 Dans le bocage auprès des pastourelles,
 Je voltigeais, je sautais je chantais,
 L'indépendance agrandissait mes vœux
 — Ah ! mon âme, je m'en doutais
 Je m'en doutais, je m'en doutais

Je fus Médor, des chiens le plus habile
 Qui, d'un aveugle unique et sur appui,
 Entre ses dents sut prendre une sébile
 Guider son maître et mendier pour lui
 Utile au pauvre au riche sachant plaire,
 Pour nourrir l'un chez l'autre je guetais
 J'ai fait du bien, puisque j'en ai fait faire
 — Ah ! mon âme je m'en doutais,
 Je m'en doutais, je m'en doutais

Puis j'aimai la beauté d'une fille
 Que j'étais bien dans ma douce prison !
 Mais de mon gîte on s'empare, on le pille,

Tous les Amours y mettent garnison
En vrais soudards ils y faisaient esclandre,
Et jour et nuit du com que j'habitais,
A la maison je voyais le feu prendre

Ah ! mon ame, je m'en doutais,
Je m'en doutais, je m'en doutais.

Sur tes penchans que mon récit t'eclaire;
Mais, dit mon ame, apprends aussi de moi
Qu'au ciel un jour ayant ose deplaire,
Pour m'en punir, Dieu m'enferma chez toi
Veilles, travaux, artifices de femme,
Pleurs, désespoir, et des maux que je tais,
Font qu'un poete est l'enfer pour une ame

— Ah ! mon ame, je m'en doutais,
Je m'en doutais, je m'en doutais



LES PAUVRES AMOURS.

Air Jupiter un jour en fureur

Trois douzaines de Cupidons,
Qu'une actrice a mis sur la paille,
Hier mendiaient, et la marmaille
Les poursuivait de gais lardons
Chez Lise ils frappent d'un air triste,
Lise répond Nous sommes sourds
Quoi ! vivrez-vous donc toujours,
Vieux petits culs nus d'Amours ?
Allez, Dieu vous assiste ! (bis) ,

Partout en France on vous fourra
Vous avez guindé la sculpture,
Vous avez fardé la peinture,
Vous affadissez l'Opéra
Des Anacréons j'ai la liste,
Ils encombrent ville et faubourgs.
Vous les couronnez toujours,
Vieux petits culs nus d'Amours ,
Allez, Dieu vous assiste ! -

Quittez votre Olympe en débris,
Que Mars, Phébus, Bacchus, Minerve
Voguent avec vous de conserve,



LES PAUVRES AMOURS

A Guide remmenez Cypris
Les Grâces suivront à la piste,
Phebe guidera votre cours
Emigrez, mais pour toujours,
Vieux petits culs nus d'Amours,
Allez Dieu vous assiste!

Emballez avec tous vos dieux
Flore et l'Aurore aux doigts de roses,
Par leur nom appelons les choses,
Les choses n'en plairont que mieux
Mon cœur à l'amant qui persiste
Se rend bien sans votre secours
Sans vous j'aimerai toujours,
Vieux petits culs nus d'Amours,
Allez, Dieu vous assiste!

En leur fermant la porte au nez,
Parlait ainsi la tendre Lise,
Quand près d'eux passe un marquise
Dont à peine ils sont les aînés
La dame quoique moraliste,
Leur dit Rendez-moi mes beaux jours
Dans ma chambre et pour toujours,
Chers petits culs nus d'Amours
Venez, Dieu vous assiste!



A M GOHIER,

DERNIER PRESIDENT DU DIRECTOIRE

QUI M'AVAIT ADRESSE UNE CHANSON DONT LE REFRAIN EST

Fouette Fouette!
Chante toujours ne t'endors pas

182

Air du Vaudeville de Chevill et de Marivaux

Oui, je dormais sur un petit volume
Qui me vaudra d'être encore étrillé,
Lorsqu'en flatteur le bout de votre plume,

On ne se scandalisera pas de ce tain mot placé dans le refrain si l'on se rappelle que ce mot était employé par les dames de la cour à l'antiquité pour désigner une main de dentelle. Madame de Genlis raconte à ce sujet dans ses Mémoires une anecdote on ne peut plus aïe

Me chatouillant, m'a soudain reveillé
 Je me suis dit C'est présage céleste,
 Les mauvais jours seraient-ils donc passés?
 Car je ne sais si quelque fouet nous reste,
 Mais jusqu'ici c'est nous qu'on a fessés
 Tout gai frondeur, semant le ridicule,
 Ne peut chez nous qu'en recueillir du mal
 Notre empeieur portait longue sérule,
 Puis est venu le martinet royal,
 Et puis le knout, et puis les fils d'ignace,
 Dont tous les fouets contre nous sont dressés
 Dieu soit béni! mais s'il ne nous fait grâce,
 Les chansonniers seront toujours fessés.

J'ai bien reçu ma part des écrivinières!
 Grippe-Minaud m'en donna pour trois mois
 En refaisant des nœuds à ses lamères,
 Il me poursuit encor d'un œil sournois.
 Si de Tartufe on n'entend les trois messes,
 Si pour les grands l'encens ne brûle assez,
 C'est fait de nous! nos seigneurs les Jean-fesses
 Aiment à voir les bonnes gens fessés.

Vous qui chantez comme on chante au bel âge*,
 Des rois, des saints, ne plaisantez donc pas,
 Ou trop enclin au joyeux persiflage,
 Vivez longtemps, allez bien tard la-bas
 Car en enfer on marque votre place!
 Des noirs démons les bras sont retroussés
 Vous et Collé, même aussi votre Horace,
 Ensemble un jour vous serez tous fessés



LE SACRE DE CHARLES-LE-SIMPLE**.

Air Du beau Tristan (de Beauplan)

Français, que Reims a réunis,
 Criez Montjoie et Saint-Denis!
 On a refait la sainte ampoule,

* M. Gohier avait alors près de quatre-vingts ans

** Charles III, dit *le Simple*, l'un des successeurs de Charlemagne, fut d'abord évincé du trône par Eudès, comte de Paris. Il se réfugia en Angleterre, puis, en Allemagne. Mais, à la mort d'Eudès (en 898), les seigneurs

Et, comme au temps de nos aïeux
Des pressereaux lâchés en foule
Dans l'église volent joyeux
D'un joug brisé ces vains présages
T'ont souri sa majesté
Le peuple s'écrit Oiseaux, plus que nous soyez sages
Gardez bien, gardez bien votre liberté (bis)

Puisqu'aux vieux us on rend leurs droits
Moi je remonte à Charles Trois
Ce successeur de Charlemagne
De Simple mérita le nom
Il avait couru l'Allemagne
Sans illustrer son vieux pennon
Pourtant à son sacre on se presse
Oiseaux et flatteurs ont chanté
Le peuple s'écrit Oiseaux, point de folle allégresse,
Gardez bien, gardez bien votre liberté

Chamarre de vieux oripeaux,
Ce roi, grand voleur d'impôts,
Marche entouré de ses fideles,
Qui tous en des temps moins heureux,
Ont suivi les drapeaux rebelles
D'un usurpateur généreux
Un milliard les met en haleine
C'est peu pour la fidélité
Le peuple s'écrit Oiseaux, nous payons notre chaine,
Gardez bien, gardez bien votre liberté

Aux pieds de prélats cousus d'or,
Charles dit son Confiteor
On l'habille, on le baise on l'huile,
Puis, au bruit des hymnes sacrés,
Il met la main sur l'Evangile
Son confesseur lui dit Jurez
Rome, que l'article concerne

et les églises se n'ais s'étant attachés à Charles lui rendirent la couronne qu'il perdit enfin lorsque trahi par le comte de Vermandois il fut emprisonné à Peronne où il mourut en 911

Au sacre de Charles X on l'habilla le l'un grand nom et de l'oiseaux qui précipiterent dans toutes les parties de la nef cette imitation d'une si belle coutume usait un des moineaux de poésie plus p'rfais de madame Tasso à qui nous devons tant de productions délicieuses

L'article de la Charte relatif à la liberté des cultes causait dit-on une grande réputation à Charles X qui assure-t-on encore n'en voyait pas jurer l'observation

« Relève d'un serment prête »
 Le peuple s'ecrie Oiseaux, voila comme on gouverne,
 Gardez bien, gardez bien votre liberté

De Charlemagne, en vrai luron,
 Dès qu'il a mis le ceinturon,
 Charles s'étend sur la poussière
 Roi' crie un soldat, levez-vous !
 « Non, dit l'évêque, et, par saint Pierre,
 « Je te couronne enrichis-nous
 « Ce qui vient de Dieu vient des prêtres
 « Vive la légitimité ! »

Le peuple s'ecrie Oiseaux, notre maître a des maîtres,
 Gardez bien, gardez bien votre liberté.

Oiseaux, ce roi miraculeux
 Va guérir tous les scrofuleux.
 Fuyez, vous qui, de son cortège
 Dissipez seuls l'ennui mortel
 Vous pourriez faire un sacrilège*
 En voltigeant sur cet autel
 Des bourreaux sont les sentinelles
 Que pose ici la pitié

Le peuple s'ecrie Oiseaux, nous envions vos ailes,
 Gardez bien, gardez bien votre liberté



LE CONVOI DE DAVID**.

Air de Roland

Non, non, vous ne passerez pas,
 Crie un soldat sur la frontière,
 A ceux qui de David, hélas !
 Rapportaient chez nous la poussière,
 — Soldat, disent-ils dans leur deuil,
 Proscrit-on aussi sa mémoire ?
 Quoi ! vous repoussez son cercueil,

* Allusion à la fameuse loi du sacrilège, loi barbare dont la révolution de Juillet nous a délivrés

** Les enfants de ce grand peintre, ayant sollicité en vain l'autorisation de rapporter sa dépouille en France, ont été obligés de le faire inhumer dans une église de Bruxelles, après en avoir obtenu la permission du roi des Pays-Bas

Et vous héritez de sa gloire !

CHORUR

Fût-il privé de tous les biens
 Lut-il à trembler sous un maître,
 Heureux qui meurt parmi les siens
 Aux bords sacrés (bis) qui l'ont vu naître ! (bis)

Non, non, vous ne passerez pas,
 Dit le soldat avec furie
 — Soldat, ses yeux jusqu'au trépas
 Se sont tournés vers la patrie
 Il en soutenait la splendeur
 Du fond d'un exil qui l'honore,
 C'est par lui que notre grandeur
 Sur la toile respire encore

CHORUR

Fût-il privé de tous les biens
 Eut-il à trembler sous un maître
 Heureux qui meurt parmi les siens
 Aux bords sacrés qui l'ont vu naître !

Non non, vous ne passerez pas,
 Redit plus bas la sentinelle
 — Le peintre de Léonidas
 Dans la liberté n'a vu qu'elle
 On lui dut le noble appareil
 Des jours de joie et d'espérance,
 Ou les beaux-arts à leur réveil
 Fêtaient le réveil de la France

CHORUR

Fut-il privé de tous les biens,
 Fut-il à trembler sous un maître,
 Heureux qui meurt parmi les siens
 Aux bords sacrés qui l'ont vu naître !

Non, non, vous ne passerez pas,
 Dit le soldat, c'est ma consigne
 — Du plus grand de tous les soldats

On sait que David fut l'ordonnateur des cérémonies publiques qui eurent lieu au commencement de la révolution il faut ajouter qu'il fut le plus grand de l'influence sur le mouvement impérial aux arts par la révolution française

Comme tous les réformateurs David a dû passer à l'écart et finit ses principes avec lesquels il combattit l'école de Vanloo et de Boucher al mal ré cette a été et il en restera pas moins une de nos plus grandes joies dans les arts

Il fut le peintre le plus digne
A l'aspect de l'aigle si fier,
Plein d'Homère et l'âme exaltée,
David crut peindre Jupiter
Hélas ! il peignait Prométhée

CHORUR

Fût-il privé de tous les biens,
Eût-il à trembler sous un maître,
Heureux qui meurt parmi les siens
Aux bords sacrés qui l'ont vu naître !

Non, non, vous ne passerez pas,
Dit le soldat devenu triste

Le héros après cent combats
Succombe, et l'on proscriit l'artiste
Chez l'étranger la mort l'atteint
Qu'il dut trouver sa coupe amère !
Aux cendres d'un génie éteint,
France, tends les bras d'une mère

CHOEUR

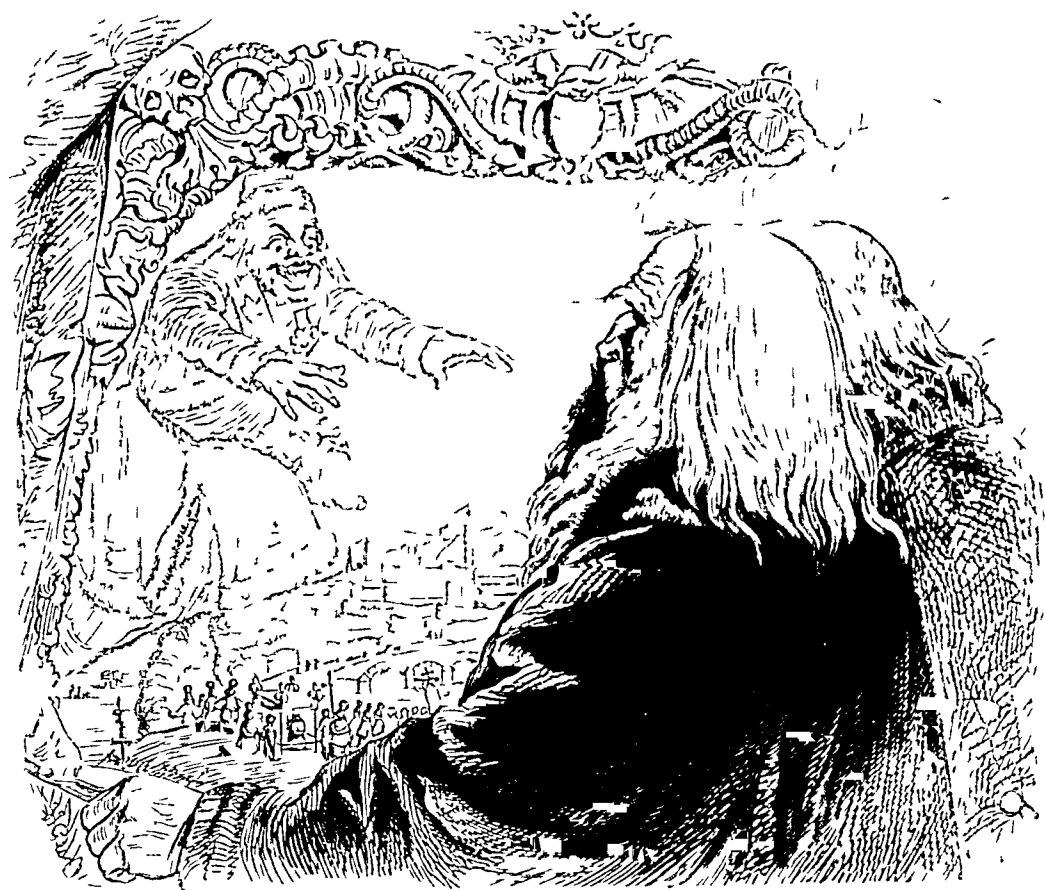
Fût-il privé de tous les biens,
Eût-il à trembler sous un maître,
Heureux qui meurt parmi les siens
Aux bords sacrés qui l'ont vu naître !

Non, non, vous ne passerez pas,
Dit la sentinelle attendrie

— Eh bien ! retournons sur nos pas
Adieu, terre qu'il a chérie !
Les arts ont perdu le flambeau
Qui fit pâlir l'éclat de Rome
Allons mendier un tombeau
Pour les restes de ce grand homme

CHORUR.

Fût-il privé de tous les biens,
Eût-il à trembler sous un maître,
Heureux qui meurt parmi les siens
Aux bords sacrés qui l'ont vu naître !



LES INFINIMENT PETITS.



LES INFINIMENTS PETITS,

OU LA GERONTOCRATIE

AIR ALLELU EN GÉNÉRAL

J'ai foi dans la sorcellerie
Or un grand sorcier l'autre soir
M'a fait voir de notre patrie
Tout l'avenir dans un miroir
Quelle image d'espérance !
Je vois Paris et ses faubourgs
Nous sommes en dix-neuf cent trente,
Et les barbons règnent toujours

Un peuple de nains nous remplace,
Nos petits-fils sont si petits,
Qu'avec peine dans cette glace,
Sous leurs toits je les vois blottis
La France est l'ombre du fantôme
De la France de mes beaux jours
Ce n'est qu'un tout petit royaume
Mais les barbons règnent toujours

Combien d'imperceptibles êtres !
De petits jésuites bilieux !
De milliers d'autres petits prêtres
Qui portent de petits bons dieux !
Béni par eux tout dégénère
Par eux la plus vieille des cours
N'est plus qu'un petit séminaire,
Mais les barbons règnent toujours

Tout est petit palais, usines
Sciences, commerce, beaux arts
De bonnes petites famines
Desolent de petits remparts
Sur la frontière mal fermée
Marche au bruit de petits tambours
Une pauvre petite armée,
Mais les barbons règnent toujours

Enfin le miroir prophétique,
Complétant ce triste avenir,
Me montre un géant hérétique

Qu'un monde a peine a conteur
Du peuple pygmée il s'approche,
Et, bravant de petits discours,
Met le royaume dans sa poche ,
Mais les barbons règnent toujours



LE CHASSEUR ET LA LAITIÈRE.

L'alouette a peine éveillée
Chante l'aurore d'un beau jour ,
Suis le chasseur sous la feuillée,
Laitière il parlera d'amour
Dans la rosée allons, ma chere,
Cueillir pour toi fleurs du printemps
Non, beau chasseur, je crains ma mère
Je ne veux pas perdre mon temps

Ta mère et sa chèvre fidele
Sont loin derrière ce coteau
Ecoute une chanson nouvelle
Qui vient des dames du château
Fille qui la peut faire entendre
Doit fixer les plus inconstants
— Chasseur, j'en sais une aussi tendre
Je ne veux pas perdre mon temps.

Pour la dire apprends l'aventure
Du spectre d'un baron jaloux,
Entrainant à sa sépulture
La beaute dont il fut l'époux.
Ce recit, quand la nuit est noire,
Fait frissonner les assistants,
— Chasseur, je connais cette histoire
Je ne veux pas perdre mon temps

Je puis t'enseigner des prieres
Pour charmer la fureur des loups,
Ou pour conjurer des sorcières
L'œil maléfaisant tourné vers nous
Crains qu'une vieille, en sa misere,
Ne jette un sort sur ton printemps
— Chasseur, n'ai-je pas un rosaire ?
Je ne veux pas perdre mon temps.



LE CHASSEUR ET LA LAITIÈRE

Eh bien' vois cette croix qui brille,
Compte ses rubis précieux
Sur le sein d'une jeune fille
Elle attirerait tous les yeux
Prends-la malgré ce qu'elle coûte
Mais songe au prix que j'en attends !
— Qu'elle est belle ! ah ! je vous écoute
Ce n'est pas la perdre mon temps



BONSOIR

COUPLETS A M. LAISNEY IMPRIMEUR A PERONNE

Air de la R. f. 1^{re} L.

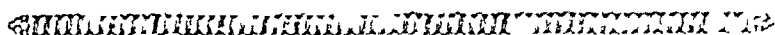
Mon cher Laisney, trinquons trinquons encore
A nos beaux jours promptement écoulés
Comme ils sont loin les feux de notre aurore !
Que de plaisirs avec eux envolés !
Mais de regrets faut-il qu'on se repaisse ?
Non, la gaieté nourrit encore l'espoir
Mon vieil ami quand pour nous le jour baisse,
Souhaitons-nous un gai bonsoir

Cinquante hivers ont passé sur ta tête,
J'ai de bien près cheminé sur tes pas
Mais ces hivers ont eu leurs jours de fête,
Tout ne fut point aquilons et frimas
Aurions-nous mieux employé la jeunesse,
Vécu moins vite avec un riche avoir ?
Mon vieil ami, quand pour nous le jour baisse,
Souhaitons-nous un gai bonsoir

Dans l'art des vers c'est toi qui fus mon maître
Je t'effaçai sans te rendre jaloux
Si les seuls fruits que pour nous Dieu fit naître
Sont des chansons, ces fruits sont assez doux
Dans nos refrains que le passé renaisse,
L'illusion nous rendra son miroir
Mon vieil ami, quand pour nous le jour baisse,
Souhaitons-nous un gai bonsoir

C'est dans son imprimerie que je fus mis en apprentissage et n'ayant pu parvenir à m'en éléver l'orthographe il me fit prendre à la poésie me donna des leçons de versification et commença mes premiers essais

Reposons-nous, car les Amours, sans doute,
Pour qui jadis nous avons tant marché,
Nous critaient tous, s'ils nous trouvaient en route.
Allez dormir, le soleil est couché.
Mais l'Amitié, l'ombre fût-elle épaisse,
Vient allumer nos lampes pour y voir
Mon vieil ami, quand pour nous le jour baisse,
Souhaitons-nous un gai bonsoir.



LE MISSIONNAIRE DE MONT-ROUGE.

POUR LA FÊTE DE MARIF ...

1825

(C'est un dindon qui est censé prier)

At 11:55 a.m. on 11/11/54, the following information was received from the New York City Police Department:

Ire Maria' ma voisine,
 Que le ciel daigne vous toucher !
 Mont-Rouge, ou l'Esprit-Saint domine,
 M'envoie ici pour vous prêcher
 On exalte en vain votre grâce,
 Votre gaieté, vos heureux goûts
 Glous' glous' glous' glous' (bis)
 Reconnaissez la voix d'Ignace
 Pleurez et convertissez-vous

Vous applaudissez aux lumières
D'un siècle aveugle et perversi,
Votre raison ne se plaît guères
Qu'avec Voltaire et son parti.
Ah ! préférez à leur audace
L'esprit d'un frère coupe-choux
Glous' glous' glous' glous'
Reconnaissez la voix d'Ignace
Pleurez et convertissez-vous

Les arts vous tiennent sous le charme,
Phébus pour vous prend son archet,
Mais leur gloire aussi nous alarme
Demandez à l'amî Franchet *
Aigles et cygnes, quoi qu'on fasse,

* Alors directeur de la police au ministère de l'intérieur

Sont toujours de méchants ragouts
 Glous' glous' glous' glous'
 Reconnussez la voix d Ignace
 Pleurez et convertissez-vous

Cessez de vanter l industrie
 Dont votre epoux soutient l honneur
 Vous croyez qu il sert la patrie,
 Que du travail naît le bonheur,
 Mais au peuple on rend la besace
 Pour qu il dépende encor de nous
 Glous' glous' glous' glous'
 Reconnaissez la voix d Ignace
 Pleurez et convertissez-vous

Vous êtes surtout bienfaisante,
 Le pauvre au pauvre le redit,
 Mais la bonte reste impuissante
 Lorsqu on est chez nous sans credit
 Voici les parts qu il faut qu on fasse
 A nous l or, aux pauvres les sous
 Glous' glous' glous' glous'
 Reconnaissez la voix d Ignace
 Pleurez et convertissez vous

Grace a tous les gens de ma robe
 Qui sont martyrs en ces bas lieux,
 Souffrez qu a l enfer je dérobe
 Votre âme si digne des cieux
 Avant peu, si Dieu nous fait grâce
 On rôtera d autres que nous
 Glous' glous' glous' glous'
 Reconnaissez la voix d Ignace
 Pleurez et convertissez-vous

Oui, Marie, en vain on se moque
 Du pauvre pere de la foi,
 Vos beaux esprits, que je provoque,
 A table plairaient moins que moi
 Qu a la vôtre on me donne place,
 J embellirai ce jour si doux
 Glous' glous' glous' glous'
 De truffes parfumez Ignace
 Riez et divertissez vous



COUPLITS

SUR LA JOURNÉE DE WATERLOO.

Air Mu des 105 et des 6 autres

De vieux soldats m'ont dit « Grâce à ta Muse,
 « Le peuple enfin a des chants pour sa voix
 « Ris du laurier qu'un parti te refuse,
 « Consacre encor des vers à nos exploits
 « Chante ce jour qu'invoquaient des perfides,
 « Ce dernier jour de gloire et de revers »
 — J'ai répondu, baissant des yeux humides
 Son nom jamais n'attristera mes vers

Qui, dans Athènes, au nom de Chéronée
 Mêla jamais des sons harmonieux ?
 Par la fortune Athènes détronée
 Maudit Philippe, et douta de ses dieux
 Un jour pareil voit tomber notre empire,
 Voit l'étranger nous rapporter des fers,
 Voit des Français lâchement leur soufre
 Jamais son nom n'attristera mes vers

Périssent enfin le géant des batailles !
 Disaient les rois peuples, accourez tous
 La Liberté sonne ses funérailles,
 Par vous sauvés, nous règnerons par vous
 Le géant tombe, et ces nains sans mémoire
 A l'esclavage ont voué l'univers
 Des deux côtés ce jour trompa la Gloire
 Son nom jamais n'attristera mes vers

Mais quoi ! déjà les hommes d'un autre âge
 De ma douleur se demandent l'objet
 Que leur importe en effet ce naufrage ?
 Sur le torrent leur berceau surnageait
 Qu'ils soient heureux ! leur astre, qui se lève,
 Du jour funeste efface les revers
 Mais, dût ce jour n'être plus qu'un vain rêve,
 Son nom jamais n'attristera mes vers

COUPLET

ÉCRIT SUR L'ALBUM DE MADAME AMÉDÉE DE V

Que bien longtemps cet album vous redise
 Qu'un chansonnier tendre, mais déjà vieux,
 Trouvant en vous bonté, grâce, franchise
 Fut un moment la dupe de vos yeux
 Quoi ! par amour ? Non il n'y doit plus croire
 Mais las ! il prit, par vous trop bien flatté,
 Pour un sourire de la gloire
 Le sourire de la beauté

ORAISON FUNÈBRE DE TURLUPIN

Air C'est a boir a boir a boir etc

Il meurt, et la joie expire !
 Il meurt, lui qui si souvent
 Nous a fait mourir de rire
 A son théâtre en plein vent !
 Il nous charmait a toute heure,
 Ah !

Soit en Gile, soit en Scapin
 Que l'on pleure, pleure, pleure
 Au convoi de Turlupin

Sans daigner le reconnaître,
 Notre siècle si profond
 A vu Socrate renaître
 Sous l'habit de ce bouffon
 Pour que son nom lui survive
 Ah !

Prends, Chlo, prends ton calepin
 Qu'on écrive, écrive, écrive
 L'histoire de Turlupin

Calot d'une sainte abbesse
 Ft d'un prélat respecté
 Turlupin de sa noblesse
 Ne tirait point vanité

Il ne pouvait voir sans rire,

Ah !

Ses aïeux cités dans Turpin
Qu'on admire, admire, admire
Le bon sens de Turlupin

D'abord il prit la Bastille,
Fut soldat, et puis blessé,
Vint jouer à la Courtille,
Par la misère engraisé.
La gaité fut sa recette,

Ah !

Sa poudre de prelinpinpin
Qu'on achète, achète, achète
Le secret de Turlupin.

Doux censeur des grandeurs fausses,
Aux pauvres, ses bons amis,
En rafistolant ses chausses,
Il disait, pauvre et mal mis .
Au vrai bonheur puisqu'il mène,

Ah !

Le sabot vaut bien l'escarpin
Que l'on prenne, prenne, prenne
Des leçons de Turlupin.

— Du roi viens voir la personne
— Non, répondait-il, non pas
Otera-t-il sa couronne
Quand je mettrai chapeau bas ?
Ma foi, s'il faut crier vive !

Ah !

Vive l'ami qui cuit mon pain !
Que l'on suive, suive, suive
L'exemple de Turlupin

— Chante au peuple des dimanches
Les vainqueurs pour dix ecus
Moi, déshonorer mes planches !
Non, dit-il, gloire aux vaincus !
— En prison suis-nous donc vite

— Ah !

Je vous suis, monsieur Crispin
Qu'on imite, imite, imite
Ce beau trait de Turlupin

Veux-tu qu'Ignace t'assiste ?

— Non, si de ces noirs manteaux !
 Entre eux et nous il existe
 Rivalité de tréteaux
 Ton dieu, Marie Alacoque,
 Ah !

N'est pas plus mon dieu que Jupin
 Qu'on invoque invoque invoque
 Le dieu du bon Turlupin

Messieurs, honorons la cendre
 De qui n'eut qu'un seul défaut
 Sa mère était chaude et tendre,
 Turlupin fut tendre et chaud
 Il eut de la pomme d'Ève,
 Ah !

Croque jusqu'au dernier pépin
 Qu'on élève élève, élève
 Une tombe à Turlupin

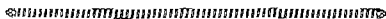


A MADemoiselle ,

EN LUI ENVOYANT SES DERNIÈRES CHANSONS

Air : *Muse des bois*

Accueillez les ces chansons ou ma Muse
 Vous peint l'Amour tout prêt à m'échapper ,
 Vante la Gloire, ombre qui nous abuse
 Qu'un jour produit, qu'un jour peut dissiper
 L'un est pour vous un dieu sans importance
 L'autre séduit votre esprit hasardeux
 Quant à l'Amour, moi, je soutiens, Hortense,
 Qu'il est encor le moins trompeur des deux



LES DEUX GRENADIERS

AVRIL 1814

Air : *Garde-moi pas le Prévôt (des Deux Journées)*

PREMIER GRENADIER

A notre poste on nous oublie
 Richard, minuit sonne au château

DEUXIÈME GRENADIER

Nous allons revoir l'Italie
Demain, adieu Fontainebleau !

PREMIER GRENADIER

Par le ciel ! que j'en remercie,
L'île d'Elbe est un beau climat.

DEUXIÈME GRENADIER

Fût-elle au fond de la Russie,
Vieux grenadiers, suivons un vieux soldat.

ENSEMBLE

Vieux grenadiers, suivons un vieux soldat.
Suivons un vieux soldat (bis)

DEUXIÈME GRENADIER

Qu'elles sont promptes les défaites !
Où sont Moscou, Wilna, Berlin ?
Je crois voir sur nos baionnettes
Lune encoir les feux du Kremlin
Et, livré par quelques perfides,
Paris coûte à peine un combat !
Nos gibernes n'étaient pas vides
Vieux grenadiers, suivons un vieux soldat

PREMIER GRENADIER

Chacun nous répète Il abdique
Quel est ce mot ? Apprends-le-moi
Retablit-on la république ?

DEUXIÈME GRENADIER

Non, puisqu'on nous ramène un roi
L'empereur aurait cent couronnes,
Je concevrais qu'il les cédât,
Sa main en faisait des aumônes
Vieux grenadiers, suivons un vieux soldat.

PREMIER GRENADIER

Une lumière, à ces fenêtres,
Brille à peine dans le château

DEUXIÈME GRENADIER

Les valets à nobles ancêtres
Ont fui, le nez dans leur manteau
Tous dégalonnant leurs costumes,
Vont au nouveau chef de l'état
De l'aigle mort vendre les plumes
Vieux grenadiers, suivons un vieux soldat

PREMIER GRENADEUR

Des maréchaux, nos camarades,
Désertent aussi gorgés d'or

DEUXIÈME GRENADEUR

Notre sang paya tous leurs grâces
Heureux qu'il nous en reste encor !
Quoi ! la gloire fut en personne
Leur marraine un jour de combat ,
Et le parrain on l'abandonne !

Vieux grenadiers suivons un vieux soldat

PREMIER GRENADEUR

Après vingt-cinq ans de services
J'allais demander du repos

DEUXIÈME GRENADEUR

Moi, tout couvert de cicatrices,
Je voulais quitter les drapeaux
Mais quand la liqueur est tarie,
Briser le vase est d'un ingrat
Adieu femme enfants et patrie !

Vieux grenadiers suivons un vieux soldat

ENSEMBLE

Vieux grenadiers suivons un vieux soldat,
Suivons un vieux soldat (bis)



LE PÈLERINAGE DE LISETTE

Air Bababab lan ez vous don

A Notre-Dame de Lèsse
Allons, me dit Lisette un jour
J'ai peu de foi, je le confesse,
Mais Lise, malgré plus d'un tour,
Ferait tout croire à mon amour
Ami notre joyeux ménage
Scandalise le voisinage
Prenons, dit elle prenons donc,
Pour aller en pèlerinage,
Prenons, dit elle prenons donc,
Coquilles, rosaire et bourdon

Presque tous les maréchaux de l'empire portent le nom des batailles
ou ils s'étaient si nâtes sous Napoléon

Dame Sorbonne, ajoute Lise,
Remonte sur ses grands chevaux
Nos ducs vont bâiller a l'église,
Et nos philosophes nouveaux
Se sont faits tant soit peu dévots.
Chaque siècle a son amusette
Nous édifions la Gazette
Prenons, mon ami, prenons donc,
Pour qu'on dise sainte Lisette,
Prenons, mon ami, prenons donc
Coquilles, rosaire et bourdon

Voilà les pèlerins en route
A pied nous chantons en marchant.
A chaque auberge, quoi qu'il coûte,
Nouveau repas et nouveau chant,
Partout trinquant, partout couchant
Le dieu qui d'ai nous asperge
Sourit sous des rideaux de serge.
Ma Lisette, prenions nous donc,
Pour mener l'Amour a l'auberge,
Ma Lisette, prenions-nous donc
Coquilles, rosaire et bourdon ?

Au pied de la Vierge des vierges,
A genoux enfin nous voila
Vient un diacre allumer nos cierges,
Lise se dit A Loyola
Je veux souffler cet abbé-la
Je me fâche, et de ses poursuites
Lui montre, hélas ! les tristes suites
Quoi ! volage, prenez-vous donc,
Pour vous mettre a dos les jesuites,
Quoi ! volage, prenez-vous donc
Coquilles, rosaire et bourdon ?

Mais a souper Lise l'attire,
Le fait boire, jurer, chanter
De l'enfer il se prend a rire,
Du pape il ose plaisanter,
Moi, je m'endors a l'écouter
A mon réveil, Dieu ! le peindrai-je
Abjurant ses goûts de college ?
Ah ! traîtresse, vous prenez donc,
Pour les plaisirs du sacrilège,
Ah ! traîtresse, vous prenez donc

Coquilles, rosaire et bourdon ?
 Des beaux miracles de l'iesse
 Je garde un triste souvenir
 Notre abbé dit messe sur messe,
 Et Dieu l'aidant a parvenir,
 Archevêque il veut nous bénir
 Sainte Lisette par fumine
 Quelque jour se fera béguine
 Prenez, grisettes, prenez donc
 Des leçons de la pèlerine,
 Prenez, grisettes, prenez donc
 Coquilles, rosaire et bourdon



ENCORE DES AMOURS

Je me disais Tous les dieux du bel âge
 M'ont délaissé, me voilà seul et vieux
 Adieu l'espoir que leur troupe volage
 M'avait donné de me fermer les yeux !
 Je le disais lorsqu'une enchanteresse
 Vient, et d'un mot ravit mes sens troublés
 Ah ! c'est encor quelque beauté truitresse
 Tous les Amours ne sont pas envolés

Oui, c'est encor quelque sujet de peine,
 Mais du repos je suis si fatigué !
 Lorsque à trente ans je pliais sous ma chaine,
 Plus malheureux, pourtant j'étais plus gu
 Le ciel m'envoie une reine nouvelle,
 Combien d'attraits les siens m'ont rappelés !
 Rose d'automne, effeuillez vous pour elle
 Tous les amours ne sont pas envolés

Mes yeux encore ont des pleurs à répandre,
 Ma voix encore a des chants amoureux
 Amons chantons La beauté vient m'apprendre
 A triompher des hivers rigoureux
 Tout me sourit les fleurs brillent plus belles,
 Les jours plus purs les cieux plus étoilés
 Dans l'air plus doux j'entends battre des ailes
 Tous les Amours ne sont pas envolés



LA MORT DU DIABLE.

Air du Vilain

Du miracle que je retrace
 Dans ce recit des plus succincts,
 Rendez gloire au grand saint Ignace,
 Patien de tous nos petits saints
 Par un tour qui serait infâme
 Si les saints pouvaient avoir tort,
 Au diable il a fait rendre l'âme (bis)
 Le diable est mort, le diable est mort (ter)

Satan l'ayant surpris a table,
 Lui dit Trinquons, ou sois honni
 L'autre accepte, mais verse au diable
 Dans son vin un poison henn
 Satan boit, et, pris de colique,
 Il jure, il grimace, il se tord,
 Il crève comme un hérétique
 Le diable est mort, le diable est mort

Il est mort ! disent tous les moines,
 On n'achètera plus d'*agnus*
 Il est mort ! disent les chanoines,
 On ne paira plus d'*oremus*
 Au conclave on se désespère
 Adieu puissance et coffre-fort !
 Nous avons perdu notre père
 Le diable est mort, le diable est mort

L'amour sert bien moins que la crainte,
 Elle nous comblait de ses dons
 L'intolérance est presque éteinte,
 Qui rallumera ses brandons ?
 A notre joug si l'homme échappe,
 La vérité lura d'abord
 Dieu sera plus grand que le pape
 Le diable est mort, le diable est mort

Ignace accourt Que l'on me donne,
 Leur dit-il, sa place et ses droits
 Il n'épouvantait plus personne,
 Je ferai trembler jusqu'aux rois



LA MORT DU DIABLE



LE PRISONNIER DE GUERRE.

Tout le gain par moi recueilli
Rose a sa noce en vain me prie .
Dieu ! j'entends le ménétier !

File, file, pauvre Marie,
Pour secourir le prisonnier ;
File, file, pauvre Marie,
File, file, pour le prisonnier

Plus près du feu file, ma chère
La nuit vient refroidir le temps.
— Adrien, m'a-t-on dit, ma mère,
Gémit dans des cachots flottants
On repousse la main flétrie
Qu'il étend vers un pain grossier

File, file, pauvre Marie,
Pour secourir le prisonnier ,
File, file, pauvre Marie,
File, file, pour le prisonnier

Ma fille, j'ai naguère encore
Rêvé qu'il était ton époux.
Même avant la trentième aurore
Mes rêves s'accomplissent tous
Quoi ! l'herbe a peine fleurie
Verra le retour du guerrier !

File, file, pauvre Marie,
Pour secourir le prisonnier,
File, file, pauvre Marie,
File, file, pour le prisonnier.



LE PAPE MUSULMAN.

Air : Et ! ma mère, es-tu qu'a j' sois ça ?

Jadis voyageant pour Rome,
Un pape, ne sous le froc,
Pris sur mer, fut, le pauvre homme,
Mené captif a Maroc
D'abord il tempête, il sacre,
Remuant Dieu bel et bien
Saint-Père, lui dit son diacre,
Vous vous damnez comme un chien

Sur un pal que l'on aiguise
 Croquant déjà qu'on le met
 Le fondement de l'Eglise
 Dit Invoquons Mahomet
 Ce prophète en vaut bien d'autres,
 Je me fais son paroissien
 — Saint Père, au nez des apôtres
 Vous vous damnez comme un chien

Ave ! ave ! on le circonci
 Le voilà bon musulman
 Sinon parfois qu'il se grise
 Avec un coquin d'iman
 Il fait de sa vieille Bible
 Un usage peu chrétien
 — Saint Père c'est trop risible,
 Vous vous damnez comme un chien

Il n'est vrai corsaire il s'équipe,
 Pour le Croissant il combat,
 Prend le sorbet et la pipe
 Dans un harem il s'ébat
 Près des femmes qu'il capture,
 Voyez donc ce grand saurien !
 — Saint-Père quelle posture !
 Vous vous damnez comme un chien

A Maroc survient la peste,
 Soudain fuit notre forban
 Qui dans Rome, d'un air leste,
 Rentre avec son beau turban
 — Souffrez qu'on vous rebaptise
 — Non dit-il, ça n'y fait rien
 — Saint-Père, quelle bêtise !
 Vous vous damnez comme un chien

Depuis frondant nos mystères
 Ce renégat enrage
 Veut vider les monastères
 Veut marier le clergé
 Sous lui l'église déchu
 Ne brûle juif ni païen
 — Saint Père, Rome est fichue
 Vous vous damnez comme un chien



LE DAUPHIN.

CONTR

Air du Carnaval

Du bon vieux temps souffrez que je vous parle.
 Jadis Richard, troubadour renommé,
 Eut pour roi Jean, Louis, Philippe ou Charle,
 Ne sais lequel, mais il en fut aime
 D'un gros dauphin on fêtait la naissance ;
 Richard a Blois était depuis un jour.
 Il apprit la le bonheur de la France
 Pour votre roi chantez, gai troubadour !
 Chantez, chantez, jeune et gai troubadour !

La harpe en main, Richard vient sur la place.
 Chacun lui dit Chantez notre garçon
 Dévotement a la Vierge il rend grace,
 Puis au dauphin consacre une chanson
 On l'applaudit l'auteur était en veine
 Mainte beauté le trouve fait au tour,
 Disant tout bas Il doit plaire a la reine
 Pour votre roi chantez, gai troubadour !
 Chantez, chantez, jeune et gai troubadour !

Le chant fini, Richard court a l'église
 Qu'y va-t-il faire ? il cherche un confesseur,
 Il en trouve un, gros moine a barbe grise,
 Des mœurs du temps inflexible censeur
 Ah ! sauvez-moi des flammes éternelles !
 Mon pere, hélas ! c'est un vilain séjour
 — Qu'avez-vous fait ? — J'ai trop aime les belles.
 Pour votre roi chantez, gai troubadour !
 Chantez, chantez, jeune et gai troubadour !

Le grand malheur, mon pere, c'est qu'on m'aime.

Parlez, mon fils, expliquez-vous enfin
 — J'ai fait, hélas ! narguant le diademe,
 Un gros péché, car j'ai fait un dauphin
 D'abord le moine a la mine ébahie,
 Mais il reprend Vous êtes bien en cour ?
 Pourvoyez-nous d'une riche abbaye
 Pour votre roi chantez, gai troubadour !



LE PETIT HOMME ROUGE.

Chantez, chantez, jeune et gai troubadour !

Le moine ajoute : l'un on fait à la reine
Un prince ou deux on peut être sauvé
Parlez de nous à notre souverain ,
Allez, mon fils, vous direz cinq sec
Richard absous, gagnant la capitale,
Au nouveau roi voit prodiguer l'amour
Vive à jamais notre race royale !
Pour votre roi chantez, gai troubadour !
Chantez, chantez jeune et gai troubadour !



LE PETIT HOMME ROUGE

1806

Et c'est en l'an 1

Loin des mécontents
Comme balayeuse on me loge,
Depuis quarante ans
Dans le château, près de l'horloge
Or mes enfants, sachez
Que là, pour mes péchés,
Du coin, d'ou le soir je ne bouge,
J'ai vu le petit homme rouge
Saints du paradis,
Priez pour Charles dix
Vous figurez vous
Ce diable habillé d'écarlate ?
Bossu, louche et roux,
Un serpent lui sert de cravate
Il a le nez crochu
Il a le pied fourchu,
Sa voix rauque en chantant présage
Au château grand remuénage
Saints du paradis,

Une ancienne tradition populaire supposait l'existence d'un homme rouge qui se paraissait dans le Tullier à chaque évènement malheureux qui menait le maître de ce château. Cette tradition reprit cours sous Napoléon. On a prétendu même que c'était son frère lui-même qui avait paru en Egypte. C'était un vol fait au château de Tulleries en faveur des Pyramides.

Priez pour Charles dix
 Je le vis, hélas !
 En quatre-vingt-douze apparaître.
 Nobles et prélats
 Abandonnaient notre bon maître.
 L'homme rouge venait
 En sabots, en bonnet.
 M'endormais-je un peu sur ma chaise,
 Il entonnait *la Marseillaise*
 Saints du paradis,
 Priez pour Charles dix.

J'eus à balayer, (9 thermid)
 Mais lui bientôt par la gouttière
 Revint m'effrayer
 Pour ce bon monsieur Robespierre.
 Lors il était poudre *,
 Parlait mieux qu'un curé,
 Ou, comme riant de lui-même,
 Chantait l'hymne à l'*Être suprême*.
 Saints du paradis,
 Priez pour Charles dix

Depuis la terreur (Mars 1814)
 Plus n'y pensais, lorsque sa vue
 Du bon empereur
 M'annonça la chute imprévue
 En toque il avait mis
 Vingt plumets ennemis,
 Et chantait au son d'une vielle
Vive Henri-Quatre et Gabrielle !
 Saints du paradis,
 Priez pour Charles dix

Soyez donc instruits,
 Enfants, mais qu'ailleurs on l'ignore,
 Que depuis trois nuits
 L'homme rouge apparaît encore.
 Riant d'un air moqueur,
 Il chante comme au chœur,
 Baise la terre, et puis ensuite
 Met un grand chapeau de jésuite.
 Saints du paradis,
 Priez pour Charles dix

* Robespierre portait de la poudre

LE MARIAGE DU PAPE

Air du Misa re t'empé 11

Vite en carrosse,
Vite à la noce,
Juif ou chrétien, tout le monde est prié
Vite en carrosse,
Vite a la noce
Alleluia ! le Pape est marié

Ainsi chantait un fou que je crois sage,
Simon qu'en pape il s'érigeait un jour,
Disant Corbleu ! tâtons du mariage,
Pour le clergé sanctifions l'amour

Vite en carrosse,
Vite a la noce,
Juif ou chrétien, tout le monde est prié
Vite en carrosse,
Vite a la noce
Alleluia ! le Pape est marié

Oui je suis pape, et prends femme qui m'aime
Chantons ! dansons ! bonne chère et bon vin !
Faisons la noce, et qu'avant neuf mois même,
Mon premier ne soit tenu par Calvin

Vite en carrosse,
Vite a la noce,
Juif ou chrétien, tout le monde est prié
Vite en carrosse
Vite a la noce
Alleluia ! le Pape est marié

Sur l'Evangile on a fait un long somme,
Reveillons-nous, desservants du saint lieu
Pour nous sauver quand un Dieu s'est fait homme,
De son vicairé on osait faire un Dieu !

Vite en carrosse
Vite a la noce,
Juif ou chrétien, tout le monde est prié
Vite en carrosse,
Vite a la noce
Alleluia ! le Pape est marié

Ayons des mœurs, pour sauver du naufrage
L'église en butte à tous nos ennemis,
Mais, par réforme usant du mariage,
N'avouons pas que c'est *in extremis*

Vite en carrosse,
Vite à la noce,
Juif ou chrétien, tout le monde est prié
Vite en carrosse,
Vite à la noce
Alleluia ! le Pape est marié.

Du célibat rompez, rompez l'entrave,
Piélats, cures, chartreux et capucins
Vous, plus d'erreur, Florentins du conclave,
La foi chancelle, il faut faire des saints

Vite en carrosse,
Vite à la noce,
Juif ou chrétien, tout le monde est prié
Vite en carrosse,
Vite à la noce
Alleluia ! le Pape est marié

Nous étions tous intolérants en diable,
Nous changerons sous le joug conjugal.
On est moins prompt à brûler son semblable,
Quand à le faire on s'est donné du mal

Vite en carrosse,
Vite à la noce,
Juif ou chrétien, tout le monde est prié
Vite en carrosse,
Vite à la noce
Alleluia ! le Pape est marié.

Ça, ma papesse, un jour qu'on puisse dire
Qu'en bons époux tous deux avons vécu,
Vous le sentez l'enfer mourrait de rire,
S'il apprenait que le Pape est cocu

Vite en carrosse,
Vite à la noce,
Juif ou chrétien, tout le monde est prié.
Vite en carrosse,
Vite à la noce
Alleluia ! le Pape est marié

Ainsi chantait ce fou que je crois sage,



LES BOHÉMIENS.

Quand un impie arrive en triomphant,
Pour nous parler d'un curé de village
Que sa servante accuse d'un enfant

Vite en carrosse,
Vite a la noce,
Juif ou chrétien, tout le monde est prie
Vite en carrosse,
Vite a la noce
Alleluia! le Pape est marié

LES BOHÉMIENS

Air Mon père m'a donné un mari

Sorciers, bateleurs ou filous,
Reste immonde
D'un ancien monde,
Sorciers bateleurs ou filous
Gais Bohémiens d'ou venez vous?
D'ou nous venons? l'on n'en sait rien
L'hirondelle
D'ou vient-elle?
D'ou nous venons? l'on n'en sait rien
Ou nous irons, le sait-on bien?
Sans pays sans prince et sans lois,
Notre vie
Doit faire envie,
Sans pays, sans prince et sans lois,
L'homme est heureux un jour sur trois
Tous indépendants nous naissons,
Sans église
Qui nous baptise,
Tous indépendants nous naissons
Au bruit du fifre et des chansons
Nos premiers pas sont dégagés,
Dans ce monde
Ou l'erreur abonde
Nos premiers pas sont dégagés
Du vieux maillot des préjugés
Au peuple, en butte a nos larcins,

Tout grimoire
 En peut faire accroire,
 Au peuple, en butte a nos larcins,
 Il faut des sorciers et des saints
 Trouvons-nous Plutus en chemin,
 Notre bande
 Gaiment demande,
 Trouvons-nous Plutus en chemin,
 En chantant nous tendons la main
 Pauvres oiseaux que Dieu benit,
 De la ville
 Qu'on nous exile;
 Pauvres oiseaux que Dieu bémit,
 Au fond des bois pend notre nid
 A tâtons l'Amour, chaque nuit,
 Nous attèle
 Tous pêle-mêle,
 A tâtons l'Amour, chaque nuit,
 Nous attèle au char qu'il conduit
 Ton œil ne peut se detacher,
 Philosophe
 De mince étoffe,
 Ton œil ne peut se detacher
 Du vieux coq de ton vieux clocher
 Voir c'est avoir Allons courir'
 Vie errante
 Est chose emyrante
 Voir c'est avoir Allons courir'
 Car tout von c'est tout conquerir
 Mais a l'homme on crie en tout lieu,
 Qu'il s'agite
 Ou croupisse au gîte,
 Mais a l'homme on crie en tout lieu
 « Tu nais, bonjour, tu meurs, adieu »
 Quand nous mourons, vieux ou bambin,
 Homme ou femme,
 A Dieu soit notre âme!
 Quand nous mourons, vieux ou bambin,
 On vend le corps au carabin
 Nous n'avons donc, exempts d'orgueil,
 De lois vaines,



LES SOUVENIRS DU PEUPLE.

De lourdes chaînes,
 Nous n'avons donc, exempts d'orgueil,
 Ni berceau ni toit, ni cercueil
 Mais croyez-en notre gaité,
 Noble ou prêtre
 Valet ou maître,
 Mais croyez-en notre gaité,
 Le bonheur c'est la liberté
 Oui, croyez-en en notre gaité,
 Noble ou prêtre
 Valet ou maître
 Oui, croyez-en notre gaité
 Le bonheur c'est la liberté



LES SOUVENIRS DU PRUPLI

Air Pas z r i chemin b a u s r e

On parlera de sa gloire
 Sous le chaume bien longtemps
 L'humble toit dans cinquante ans
 Ne connaîtra pas d'autre histoire
 I a viendront les villageois
 Dire alors à quelque vieille
 Par des récits d'autrefois,
 Mère, abrégez notre veille
 Bien, dit on, qu'il nous ait nui,
 Le peuple encor le révère,
 Oui, le révère
 Parlez nous de lui, grand mère,
 Parlez-nous de lui (bis)

Mes enfants, dans ce village
 Suivi de rois, il passa
 Voilà bien longtemps de ça
 Je venais d'entrer en ménage
 A pied grimpant le coteau
 Ou pour voir je m'étais mise,
 Il avait petit chapeau
 Avec redingote grise
 Près de lui je me troublai
 Il me dit Bonjour, ma chère,

Bonjour, ma chère
—Il vous a parlé, grand'mère !
Il vous a parlé !

L'an d après, moi, pauvre femme,
A Paris étant un jour,
Je le vis avec sa cour
Il se rendait a Notre-Dame
Tous les cœurs étaient contents ,
On admirait son cortège
Chacun disait Quel beau temps !
Le ciel toujours le protege
Son sourire était bien doux ,
D'un fils Dieu le rendait père,
Le rendait pere
—Quel beau jour pour vous, grand'mère
Quel beau jour pour vous !

Mais, quand la pauvre Champagne,
Fut en proie aux étrangers,
Lui, bravant tous les dangers,
Semblait seul tenir la campagne
Un soir, tout comme aujourd'hui,
J'entends frapper a la porte ,
J'ouvre, bon Dieu ' c'était lui
Suivi d'une faible escorte
Il s'asseyait où me voila,
S'écriant Oh ! quelle guerre !
Oh ! quelle guerre !
Il s'est assis la, grand'mère !
Il s'est assis la !

J'ai faim, dit-il, et bien vite
Je sers piquette et pain bis ,
Puis il sèche ses habits
Même a dormir le feu l'invite
Au réveil, voyant mes pleurs,
Il me dit Bonne espérance !
Je cours de tous ses malheurs,
Sous Paris, venger la France
Il part , et comme un tresor
J'ai depuis gardé son verre,
Gardé son verre
—Vous l'avez encor, grand'mère !
Vous l'avez encor !



LES NÈGRES ET LES MARIONNETTES.

Le voici Muis à sa perte
 Le heros fut entraîné
 Lui, qu'un pape a couronné
 Est mort dans une île déserte
 Longtemps aucun ne l'a cru,
 On disait Il va paraître
 Par mer il est accouru,
 L'étranger va voir son maître
 Quand d'erreur on nous tira,
 Ma douleur fut bien amère !
 Fut bien amère !
 —Dieu vous bénira, grand mère,
 Dieu vous bénira



LES NÈGRES ET LES MARIONNETTES

FABLE

Air. Pez : est un cheval qui porte

Sur son navire un capitaine
 Transportait des noirs au marché
 L'ennui les tuait par vingtaine
 Peste ! dit-il, quel débouché !
 Ti' que c'est laid sots que vous êtes !
 Mais j'ai de quoi vous guérir tous
 Venez voir mes marionnettes,
 Bons esclaves, amusez-vous } *bis*

Pour tromper leur douleur mortelle,
 Soudain un théâtre est monté,
 Soudain paraît Polichinelle,
 Pour des noirs grande nouveauté
 D'abord ils ne savent qu'en dire,
 Ils se regardent en dessous,
 Puis aux pleurs se mêle un sourire
 Bons esclaves, amusez-vous

Voilà monsieur le commissaire,
 Il s'attaque au roi des bossus,
 Qui trouvant un exemple à faire,
 Vous l'assomme et souffle dessus
 Oubliant tout, jusqu'à leurs chaînes,
 Nos gens poussent des rires fous

L'homme est infidèle a ses peines .
Bons esclaves, amusez-vous.

Le diable vient . l'ange rebelle
Leur plaît surtout par sa couleur
Il emporte Polichinelle ,
Autre accroc fait a la douleur
Cette fin charme l'auditoire
Un noir a triomphé pour tous
Les pauvres gens rêvent la gloire .
Bons esclaves, amusez-vous

Ainsi, voguant vers l'Amérique
Où s'aggraveront leurs destins,
De leur humeur mélancolique
Ils sont tirés par des pantins
Tout roi que la peur désenivre
Nous prodigue aussi les joujoux.
N'allez pas vous lasser de vivre
Bons esclaves, amusez-vous.



L'ANGE GARDIEN.

Air Jadis on eût bre emp reur

A l'hospice un gueux tout perclus
Voit apparaître son bon ange .
Gaiement il lui dit Ne faut plus
Que votre altesse se dérange
Tout compté, je ne vous dois rien
Bon ange, adieu , portez-vous bien

Sur la paille, né dans un coin,
Suis-je enfant du Dieu qu'on nous prêche ?
Oui, dit l'ange , aussi j'eus grand soin
Que ta paille fût toujours fraîche
Tout compté, je ne vous dois rien .
Bon ange, adieu , portez-vous bien

Jeune et vivant a l'abandon,
L'aumône fut mon patrimoine.
Oui, dit l'ange, et je te fis don
Des trois besaces d'un vieux moine.
Tout compté, je ne vous dois rien :



L'ANGE GARDIEN

Bon ange, adieu , portez-vous bien

Soldat bientôt, courant au feu,
Je perdis une jambe en route
Oui, dit l'ange , mais avant peu
Cette jambe aurait eu la goutte
Tout compté, je ne vous dois rien
Bon ange, adieu, portez-vous bien

Pour mes jours gras, du vin fraudé
Mit le juge apres mes guenilles
Oui dit l'ange , mais je plaidai
Tu ne fus qu'un an sous les grilles
Tout compté je ne vous dois rien
Bon ange, adieu , portez-vous bien

Chez Vénus j'entre en maraudeur ,
C'est tout fruit vert que j'en rapporte
Oui, dit l'ange , mais par pudeur,
La je te quittais a la porte
Tout compté, je ne vous dois rien
Bon ange adieu , portez-vous bien

D'un lailron je deviens l'époux,
Priant qu'il ne soit que volige
Oui, dit l'ange , mais nul de nous
Ne se mêle de mariage
Tout compté je ne vous dois rien
Bon ange, adieu , portez vous bien

Vieillard, affranchi de regrets,
Au terme heureux enfin atteins je ?
Oui dit l'ange et je tiens tout prêts
De l'huile, un prêtre et du vieux linge
Tout compté je ne vous dois rien
Bon ange, adieu , portez-vous bien

De l'enfer serai je habitant,
Ou droit au ciel veut-on que j'aille ?
Oui, dit l'ange , ou bien non, pourtant
Crois moi, tire a la courte paille
Tout compté je ne vous dois rien
Bon ange, adieu , portez vous bien

Ce pauvre diable ainsi parlant
Mettait en gaité tout l'hospice
Il eternue, et, s'envolant,

L'ange lui dit Dieu te bénisse !
 Tout compté, je ne vous dois rien
 Bon ange, adieu , portez-vous bien



LA MOUCHE.

Air : Je loge au quatrieme etage

Au bruit de notre gaîté folle,
 Au bruit des verres, des chansons,
 Quelle mouche murmure et vole,
 Et revient quand nous la chassons. (*bis.*)
 C'est quelque dieu, je le soupçonne,
 Qu'un peu de bonheur rend jaloux.
 Ne souffrons point qu'elle bourdonne, } *bis.*
 Qu'elle bourdonne autour de nous

Transformée en mouche hideuse,
 Amis, oui, c'est, j'en suis certain,
 La Raison, déité grondeuse,
 Qu'irrite un si joyeux festin.
 L'orage approche, le ciel tonne ,
 Voila ce que dit son courroux
 Ne souffrons point qu'elle bourdonne,
 Qu'elle bourdonne autour de nous

C'est la Raison qui vient me dire :
 « A ton âge on vit en reclus.
 « Ne bois plus tant, cesse de rire,
 « Cesse d'aimer, ne chante plus. »
 Ainsi son beffroi toujours sonne
 Aux lueurs des feux les plus doux
 Ne souffrons point qu'elle bourdonne,
 Qu'elle bourdonne autour de nous

C'est la Raison , gare à Lisette !
 Son dard la menace toujours
 Dieux ' il perce la collerette .
 Le sang coule ' accourez, Amours !
 Amours, poursuivez la felonne ;
 Qu'elle expire enfin sous vos coups
 Ne souffrons point qu'elle bourdonne,
 Qu'elle bourdonne autour de nous

Victoire ! amis, elle se noie
 Dans l'ai que Lise a versé
 Victoire ! et qu'aux mains de la Joie
 Le sceptre enfin soit replacé
 Un souffle ébranle sa couronne
 Une mouche nous troublait tous
 Ne craignons plus qu'elle bourdonne,
 Qu'elle bourdonne autour de nous

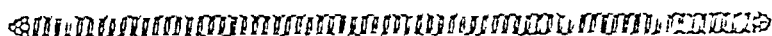


LES LUTINS DE MONTLHÉRI

Air Co-sor-la : us a n c-é-re,

A pied, la nuit, en voyage
 Je m'étais mis à l'abri
 Contre le vent et l'orage
 Dans la tour de Montlhéri
 Je chantais lorsqu'un long rire
 D'épouvante m'a glacé,
 Puis tout haut j'entends dire
 Notre règne est passé
 Des follets brillent dans l'ombre,
 Et la voix que j'entendais
 Se mêle aux cris d'un grand nombre
 De lutins de farfadets
 Au bruit d'une aigre trompette
 Le sabbat a commencé
 Plus haut la voix répète
 Notre règne est passé
 Non, dit la voix plus de fêtes !
 Esprits vite délogeons
 La Raison, par ses conquêtes,
 Nous bannit des vieux donjons
 Le monde a changé d'oracles
 Nos prodiges ont cessé
 L'homme fait les miracles,
 Notre règne est passé
 Nous donnâmes à la Grâce
 Ces dieux créés pour les sens,
 Dont l'éternelle jeunesse
 Vivait de fleurs et d'encens

« Dans la Gaule encor sauvage
 « Pour nous le sang fut versé
 « Hélas ! même au village,
 « Notre règne est passé
 « On nous vit, sous vos trophées,
 « Paladins et troubadours,
 « Enchaîner aux pieds des fées
 « Les rois, les saints, les Amours
 « La magie à notre empire
 « Soumit le ciel courroucé,
 « Des sorciers j'entends rire,
 « Notre règne est passé
 « La raison nous exorcise,
 « Esprits, fuyons sans retour »
 La voix se tait.. O surprise !
 J'ai cru voir crouler la tour
 De leur retraite chérie
 Tous ont fui d'un vol pressé
 Au loin la voie s'écrite
 Notre règne est passé



LA COMÈTE DE 1832 *

Air À sixante ans il ne faut pas remettre

Dieu contre nous envoie une comète,
 A ce grand choc nous n'échapperons pas
 Je sens déjà crouler notre planète,
 L'Observatoire y perdra ses compas (bis)
 Avec la table adieu tous les convives !
 Pour peu de gens le banquet fut joyeux (bis)
 Vite à confesse allez, âmes craintives } bis
 Finissons-en le monde est assez vieux, }
 Le monde est assez vieux (bis)

Oui, pauvre globe, égaré dans l'espace,
 Embrouille enfin tes nuits avec tes jours,

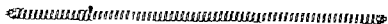
* On n'a pas oublié qu'il y a quelques années, des astronomes allemands annoncèrent, pour 1832, la rencontre d'une comète avec notre globe et le bouleversement de celui-ci. Les savants de l'Observatoire se crurent obligés d'opposer leurs calculs à ceux de leurs confrères d'Allemagne.

Et cerf volant dont la ficelle casse
Tourne en tombant tourne et tombe toujours
Va franchissant des routes qu'on ignore,
Contre un soleil te briser dans les cieux
Tu l'éteindrais, que de soleils encore !
Finiſſons en le monde est assez vieux
Le monde est assez vieux

N'est-on pas las d'ambitions vulgaires
De sots parés de pompeux sobriquets,
D'abus, d'erreurs, de rapines de guerres
De laquais-rois, de peuples de laquais ?
N'est-on pas las de tous nos dieux de plâtre
Vers l'avenir las de tourner les yeux ?
Ah ! c'en est trop pour si petit théâtre
Finiſſons-en le monde est assez vieux,
Le monde est assez vieux

Les jeunes gens me disent Tout chemine,
A petit bruit chacun lime ses fers,
La presse éclaire, et le gaz illumine,
Et la vapeur vole aplanir les mers
Vingt ans au plus bon homme attends encore,
L'œuf éclora sous un rayon des cieux
Trente ans, amis, j'ai cru le voir éclore
Finiſſons-en le monde est assez vieux,
Le monde est assez vieux

Bien autrement je parlais quand la vie
Gonflait mon cœur et de joie et d'amour
Terre, disais je, ah ! jamais ne dévie
Du cercle heureux où Dieu sema le jour
Mais je vieillis, la beauté me rejette
Ma voix s'éteint, plus de concerts joyeux,
Arrive donc, implacable comète
Finiſſons en le monde est assez vieux,
Le monde est assez vieux



LE TOMBEAU DE MANUEL

Air Te souviens-tu ? etc

Tout est fini la foule se disperse
A son cercueil un peuple a dit adieu,

Et l'amitié des larmes qu'elle verse
 Ne fera plus confidence qu'à Dieu
 J'entends sur lui la terre qui retombe
 Hélas ! Français, vous l'allez oublier
 A vos enfants, pour indiquer sa tombe, |
 Prêtez secours au pauvre chansonnier | *bis.*

Je quête ici pour honorer les restes
 D'un citoyen votre plus ferme appui.
 J'eus le secret de ses vertus modestes
 Bras, tête et cœur, tout était peuple en lui.
 L'humble tombeau qui sied à sa dépouille
 Est par nous tous un tribut à payer.
 Près de sa fosse un ami s'agenouille ·
 Prêtez secours au pauvre chansonnier.

Mon cœur lui doit ces soins pieux et tendres
 Voila douze ans qu'en des jours désastreux,
 Sur les débris de la patrie en cendres,
 Nous nous étions rencontrés tous les deux
 Moi, je chantais, lui, vétéran d'Arcole,
 Sourit au luth vengeur d'un vieux laurier
 Grâce à vos dons, qu'un tombeau me console .
 Prêtez secours au pauvre chansonnier.

L'ambition n'effleurait point sa vie,
 Mais, même aux champs, rêvant un beau trépas,
 Il écoutait si la France asservie,
 En appelant, ne se réveillait pas.
 Contre la mort j'aurais eu son courage,
 Quand sur son bras je pouvais m'appuyer.
 Ma voix pour lui demande un peu d'ombrage
 Prêtez secours au pauvre chansonnier.

Contre un pouvoir qui de nous se sépare,
 Son éloquence a toujours combattu.
 Ce n'était point la foudre qui s'égare;
 C'était un glaive aux mains de la Vertu
 De la tribune on l'arrache, il en tombe
 Entre les bras d'un peuple tout entier.
 La haine est là, défendons bien sa tombe ·
 Prêtez secours au pauvre chansonnier

Tu l'oublies, peuple encor trop volage,
 Sitôt qu'à l'ombre il gouta le repos.
 Mais, noble esquif mis à sec sur la plage.

Il dut compter sur le retour des flots
 La seule mort troubla la solitude
 Ou mes chansons accouraient l'égayer
 Pour effacer quatre ans d'ingratitude,
 Prêtez secours au pauvre chansonnier

Oui, qu'un tombeau témoigne de nos larmes
 Assistez-moi, vous pour qui j'ai chanté
 Paix et concorde au bruit sanglant des armes,
 Et sous le joug, espoir et liberté
 Payez mes chants doux à votre mémoire
 Je tends la main au plus humble denier,
 De Manuel pour consacrer la gloire
 Prêtez secours au pauvre chansonnier

CHANSONS

NOUVELLES ET DERNIÈRES.

— 000 —

A

M LUCIEN BONAPARTE,
PRINCE DE CANINO

En 1803 privé de ressources, las d'espérances déçues, versant sans but et sans encouragement sans instruction et sans conseils j'eus l'idée (et combien d'idées semblables étaient restées sans résultat) j'eus l'idée de mettre sous enveloppe mes informes poésies et de les adresser par la poste au frère du Premier Consul M Lucien Bonaparte déjà célèbre par un grand talent oratoire et par l'amour des arts et des lettres Mon épître d'envoi je me le rappelle encore digne d'une jeune tête toute républicaine portait l'empreinte de l'orgueil blessé par le besoin de recourir à un protecteur Pauvre inconnu, désappointé tant de fois je n'osais compter sur le succès d'une démarche que personne n'appuyait Mais le troisième jour ô joie indicible ! M Lucien m'appelle auprès de lui s'informe de ma position, qu'il adoucit bientôt me parle en poète et me prodigue des encouragements et des conseils Malheureusement il est forcé de s'éloigner de la France J'allais me croire oublié, lorsque je reçois de Rome une procuration pour toucher le traitement de l'Institut dont M Lucien était membre avec une lettre que j'ai précieusement conservée et où il me dit

Je vous adresse une procuration pour toucher mon traitement de l'Institut Je vous prie d'accepter ce traitement, et je ne doute pas que, si vous continuez de cultiver votre talent par le travail vous ne soyez

« un jour un des ornements de notre Parnasse Soignez surtout la délicatesse du rythme ne cessez pas d'être hardi, mais soyez plus élégant, etc , etc »

Jamais on n'a fait le bien avec une grâce plus encourageante, jamais, en arrachant un jeune poète à la misère, on ne l'a mieux relevé à ses propres yeux Aux sages avis qui accompagnent de tels bienfaits, on sent que ce n'est pas la froide main d'une générosité banale qui vient vous tirer de l'abîme Quel cœur n'en eût été vivement ému ! j'aurais voulu pouvoir rendre ma reconnaissance publique, la censure s'y opposa Mon protecteur était proscrit comme il l'est encore

Pendant les *Cent-jours*, M Lucien Bonaparte me fit entendre qu'en m'adonnant à la chanson je détournais mon talent de la vocation plus élevée qu'il semblait avoir eue d'abord Je le sentais, mais j'ai toujours penché à croire qu'à certaines époques les lettres et les arts ne doivent pas être de simples objets de luxe, et je commençais à deviner le parti qu'on pourrait tirer, pour la cause de la liberté, d'un genre de poésie éminemment national Je ne sais ce que M Lucien pense aujourd'hui de mes chansons, j'ignore même s'il les connaît Je lui ai plusieurs fois écrit pendant la Restauration sans en obtenir de réponse En vain me suis-je dit qu'en me répondant il craignait sans doute de me compromettre, son silence m'a affligé Depuis la révolution de juillet, j'ai cru devoir attendre la publication de mon dernier recueil pour lui rappeler tout ce qu'il a fait pour moi

En ce moment où mes regards se portent en arrière, il m'est bien doux de les arrêter sur l'homme illustre qui, jadis, m'a sauvé de l'infortune, sur celui qui, en me donnant foi dans mon talent, a rendu à mon âme les forces que le malheur allait achever de lui ravir ! Sa protection placée ailleurs eût pu procurer un grand poète à la France, mais elle ne pouvait rencontrer un cœur plus reconnaissant

Le souvenir de mon bienfaiteur me suivra jusque dans la tombe J'en atteste les larmes que je repands encore après trente ans, lorsque je me reporte au jour bien cent fois, où, assuré d'une telle protection, je crus tenir de la Providence elle-même une promesse de bonheur et de gloire

Puisse l'hommage de ces sentiments si vrais, si mérités, parvenu jusqu'à M Lucien Bonaparte et adoucir pour lui l'exil où mes vœux ne sont que trop habitués à l'aller chercher ! Puisse surtout ma voix être entendue, et la France se hâter enfin de tendre les bras à ceux de ses enfants qui portent le grand nom dont elle sera éternellement fière



LE FEU DU PRISONNIER.

CHANSONS

NOUVELLES ET DERNIÈRES



LE FEU DU PRISONNIER

LA FORCE 1839

Air du Vauterail de Tasc...et.

Combien le feu tient douce compagnie
Au prisonnier, dans les longs soirs d'hiver !
Seul avec moi se chauffe un bon Génie,
Qui parle haut, rime ou chante un vieux air (*bis*)
Il me fait voir, sur la braise animée,
Des bois, des mers, un monde en peu d'instants (*bis*)
Tout mon ennui s'envole à la fumée } *bis*
O bon Génie, amusez-moi longtemps

Jeune, il me fit rêver, pleurer, sourire,
Vieux, il me berce avec mes premiers jeux
Du doigt dans l'âtre, il signale un navire
Je vois trois mâts sur des flots orageux
Le vaisseau vogue, et bientôt l'équipage
Sous un beau ciel saluera le printemps
Moi seul je reste enchaîné sur la plage
O bon Génie, amusez-moi longtemps

Ici, que vois-je ? est-ce un aigle qui vole
Et du soleil mesure la hauteur ?
C'est un ballon ! voici la banderole,
Et la nacelle et le navigateur
L'audacieux si la pitié l'inspire
Doit de ces murs plunder les habitants
Libre la haut, quel air pur il respire !
O bon Génie, amusez-moi longtemps

D'un canton suisse ah ! voilà bien l'image
Glaciers, torrents, vallons, lacs et troupeaux
J'aurais dû fuir quand j'ai prévu l'orage,
La liberté, la, m'offrait le repos
Je franchirais ces monts à crête immense

Quelques personnes m'avaient écrit de Suède pour m'offrir un refuge
si je voulais éviter la détention dont l'état me menaçait

Où je crois voir nos vieux drapeaux flottants
Mon cœur n'a pu s'arracher à la France
O bon Génie, amusez-moi longtemps.

Dans mon désert encor quelque mirage !
Genie, allons sur ces coteaux boisés
En vain tout bas on me dit Deviens sage *,
Plie un genou, tes fers seront brisés
Vous, qui, bravant le geôlier qui nous guette,
Me rendez jeune à pres de cinquante ans,
Sur ce brasier, vite, un coup de baguette.
O bon Génie, amusez-moi longtemps



MES JOURS GRAS DE 1829.

Air Dis-moi donc, mon p'tit Hippolyte

Mon bon Roi, Dieu vous tienne en joie !
Bien qu'en butte à votre courroux,
Je passe encor, grâce à Bridoie **,
Un carnaval sous les verroux.
Ici fallait-il que je vinsse
Perdre des jours vraiment sacrés !
J'ai de la rancune de prince
Mon bon Roi, vous me le paierez
Dans votre beau discours du trône ***,
Méchant, vous m'avez désigné.
C'est me recommander au prône,
Aussi me suis-je résigné
Mais triste et seul, quand j'entends rire
Tout Paris en joyeux emoi,
Je reprends goût à la satire .
Vous me le paierez, mon bon Roi.

Voyez, verre en main, bouche pleine,
Fous deguisés de vingt façons,
Mes amis m'oublier sans peine,

* On avait tenté de me faire entendre qu'il ne tenait qu'à moi d'obtenir des adoucissements à ma captivité

** J'ai passé à Sainte-Pelagie le carnaval de 1822

Amis, voici l'a riante semaine, etc , etc

*** Il y avait, dans le discours du trône de cette année, une phrase où tout le monde a cru voir une application à l'affaire qui m'a été faite
Quel honneur !



LE QUATORZE JUILLET.

Tout en répétant mes chansons
 Avec eux, ma verve en demence
 Fût perdu ses traits acérés
 J'aurais pu boire à la clémence
 Mon bon Roi, vous me le prierez
 Vous connaissiez Lise la folle
 Qui sur mes fers pleure d'ennui
 Ce soir même un bal la console
 Bah ! dit elle, tant pis pour lui !
 J'allais, pour complaire à la belle,
 Nous peindre heureux sous votre loi
 Serviteur ! Lise est infidèle
 Vous me le prierez, mon bon Roi
 Dans mon vieux carquois ou font brèche
 Les coups de vos juges maudits,
 Il me reste encore une flèche,
 J'écris dessus Pour Charles dix
 Malgré ce mur qui me désole
 Malgré ces barreaux si serrés
 L'arc est tendu, la flèche vole
 Mon bon Roi vous me le prierez



LE 14 JUILLET

LA FORCE 1877

Air Alsacien

Pour un captif, souvenir plein de charmes !
 J'étais bien jeune, on criait Vengeons nous !
 A la Bastille ! aux armes ! vite, aux armes !
 Marchands, bourgeois, artisans, couraient tous (bis)
 Je vois p'rir et mère et femme et fille,
 Le canon gronde aux rappels du timbour (bis)
 Victoire au peuple ! il a pris la Bastille !
 Un beau soleil a fêté ce grand jour, } bis
 A fêté ce grand jour (bis)

Enfants vieillards, riche ou pauvre, on s'embrasse
 Les femmes vont redisant mille exploits

Le 14 juillet 1893 il fit un temp. magnifique le 14 juillet 1899 fut
 extrêmement beau. Il n'y eut que le 14 juillet 1899 qui fut terriblement pluvieux

Héros du siège, un soldat bleu qui passe*
 Est applaudi des mains et de la voix.
 Le nom du roi frappe alors mon oreille;
 De Lafayette on parle avec amour
 La France est libre et ma raison s'éveille.
 Un beau soleil a fêté ce grand jour,
 A fêté ce grand jour

Le lendemain un vieillard docte et grave
 Guida mes pas sur d'immenses débris
 « Mon fils, dit-il, ici d'un peuple esclave
 « Le despotisme étouffait tous les cris
 « Mais des captifs pour y loger la foule,
 « Il creusa tant au pied de chaque tour,
 « Qu'au premier choc le vieux château s'écroule
 « Un beau soleil a fêté ce grand jour,
 « A fêté ce grand jour

« La Liberté, rebelle antique et sainte,
 « Mon fils, s'armant des fers de nos aïeux,
 « A son triomphe appelle en cette enceinte
 « L'Égalité, qui redescend des cieux.
 « De ces deux sœurs la foudre gronde et brille.
 « C'est Mirabeau tonnant contre la Cour.
 « Sa voix nous crie Encore une Bastille !
 « Un beau soleil a fêté ce grand jour,
 « A fêté ce grand jour.

« Où nous semons chaque peuple moissonne.
 « Déjà vingt rois, au bruit de nos débats,
 « Portent, tremblants, la main à leur couronne,
 « Et leurs sujets de nous parlent tout bas
 « Des droits de l'homme, ici, l'ère féconde
 « S'ouvre et du globe accomplira le tour
 « Sur ces débris, Dieu crée un nouveau monde.
 « Un beau soleil a fêté ce grand jour.
 « A fêté ce grand jour »

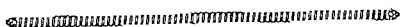
De ces leçons qu'un vieillard m'a données,
 Le souvenir dans mon cœur sommeillait
 Mais je revois, après quarante années,
 Sous les verroux, le Quatorze Juillet
 O Liberté ! ma voix, qu'on veut proscrire,

* Les gardes-françaises portaient l'habit bleu. Une grande partie de cette milice s'échappa des casernes où elle était consignée, et prêter le plus utile secours aux Parisiens pour prendre la vieille forteresse féodale



PASSEZ, JEUNES FILLES

Redit ta gloire aux murs de ce séjour
A mes barreaux l'aurore vient sourire,
Un beau soleil fête encor ce grand jour,
Fête encor ce grand jour



PASSEZ, JEUNES FILLES

Dieu ! quel essaim de jeunés filles
Passe et repasse sous mes yeux !
Au printemps toutes sont gentilles,
Toutes , mais quoi ! me voila vieux
Cent fois redisons leur mon âge
I es cœurs jeunes sont insensés
Endossons le manteau du sage
Passez, jeunes filles, passez

Voila Zoé qui me regarde
Zoé votre mere, entre nous
Dirait de combien je retarde
Quand vient l heure du rendez-vous
Pour un amant elle est sévère
S il n aime trop il n aime assez
Suivez les conseils d une mère
Passez, jeunes filles, passez

Votre grand mere, aimable Laure
Des amours m a transmis la loi
Elle veut l enseigner encore,
Bien qu elle ait dix ans plus que moi
Au salon ou sur la pelouse,
Laure, jamais ne m agacez
Grand maman est un peu jalouse
Passez, jeunes filles, passez

Rose, vous daignez me sourire
Eprouvez vous quelque accident ?
Chez vous, la nuit, ai je oui dire,
On surprit un noble imprudent
Mais la nuit fait place à l aurore ,
Aux maris gaument vous chassez
Pour vous je suis trop jeune encore
Passez jeunes filles passez

Passez vite, folles et belles

Un doux feu cause votre émoi
 Craignez que quelques étincelles
 N'arrivent de vous jusqu'à moi
 Sous les muis d'une poudrière
 Par le temps presque renversés,
 La main devant votre lumière,
 Passez, jeunes filles, passez



LE CARDINAL ET LE CHANSONNIER.

LA FORCE, 1829

Air Je vais bientôt quitter l'empire

Quel beau mandement vous nous faites *
 Prélat, il me comble d'honneur !
 Vous lisez donc mes chansonnets ?
 Ah ! je vous y prends, Monseigneur (bis.)
 Entre deux vins, souvent ma muse
 Perdit son bandeau virginal
 Petit péché, si son ivresse amuse
 Qu'en dites-vous, monsieur le Cardinal ?

Ça, que vous semble de Lisette
 Qui dicta mes chants les plus doux ?
 Vous vous signez sous la barette !
 Lise a vieilli, rassurez-vous.
 Des jésuites elle raffole **,
 Et priant Dieu tant bien que mal,
 Pour leurs enfants Lise tient une école
 Qu'en dites-vous, monsieur le Cardinal ?

* En mars 1829, M de Clermont-Tonnerre, archevêque de Toulouse, publia un mandement pour le carême, ou, dans une attaque aux lumières du siècle, il faisait une longue sortie contre moi et mes chansons, en félicitant toutefois les juges du châtiement qu'ils m'avaient infligé. C'est à la Force que j'ai eu le plaisir de lire ce morceau d'éloquence très-catholique, mais peu chrétienne.

En répondant à cette Eminence, morte depuis, je n'ai oublié ni son grand âge ni sa position sociale.

M de Clermont-Tonnerre n'est pas le seul évêque qui m'ait honoré de son charitable souvenir, celui de Meaux, dans un mandement de même date, a lancé aussi contre moi les foudres de son éloquence, qui heureusement n'est pas celle de Bossuet.

** On sait combien M de Clermont-Tonnerre tenait aux jésuites, et l'on connaît ses protestations contre les ordonnances relatives à l'instruction publique.

A chaque vers patriotique ,
 Je vous vois me faire un procès
 Tout prélat se croit hérétique
 Qui chez nous a le cœur français
 Sans y moissonner, moi, pauvre homme,
 J'aime avant tout le sol natal
 J'y tiens autant que vous tenez à Rome
 Qu'en dites-vous, monsieur le Cardinal ?

Puisque vous fredonnez mes rimes,
 Vous grand levite ultramontain,
 N'y trouvez-vous pas des maximes
 Dignes du bon Samaritain ?
 D'huile et de baume les mains pleines
 Il eût rougi d'aggraver le mal
 Ah ! d'un captif il n'eut vu que les chaînes
 Qu'en dites-vous, monsieur le Cardinal ?

Enfin, avouez qu'en mon livre
 Dieu brille à travers ma gaieté
 Je crois qu'il nous regarde vivre
 Qu'il a bémé ma pauvreté
 Sous les verroux, sa voix m'inspire
 Un appel à son tribunal
 Des grands du monde elle m'enseigne à rire
 Qu'en dites-vous, monsieur le Cardinal ?

Au fond vous avez l'âme bonne
 Pardonnez à l'homme de bien,
 Monseigneur, pour qu'il vous pardonne
 Votre mandement peu chrétien
 Mais au Conclave on met la nappe ,
 Partez pour Rome à ce signal
 Le Saint-Esprit fasse de vous un pape !
 Qu'en dites-vous, monsieur le Cardinal ?

Le titre de *poète national* qu'on va t'h bien m'en donner ju l'quefois
 choquant particulier en t'le j'rin e de l'F l se romaine

D n l'évan ile du *bon Samaritain* un prêt t un l'év t passent
 d'abord auprès d l'homme expirant sans lui porter secours l'ourtant
 J us C rist ne dit p int qu'ils in l'le it a on m l'heur Mais c'est un
 hérétique qui l'a e et j'anse les blessures du moribond

Léon XIII venait de mourir le Concla s s'assemblait et l'archê èque
 de Toulouse se mettait en route pour Rome

COUPLET.

Air C'est le meilleur homme du monde

J'ai suivi plus d'enterrements
Que de noces et de baptêmes ,
J'ai distrait bien des cœurs aimants
Des maux qu'ils aggravaient eux-mêmes
Mon Dieu, vous m'avez bien doté .
Je n'ai ni force ni sagesse,
Mais je possède une gaité
Qui n'offense point la tristesse

MON TOMBEAU.

Air d'Aristippe

Moi, bien portant, quoi ! vous pensez d'avance
A m'ériger une tombe a grands frais !
Sottise ! amis, point de folle dépense
Laissez aux grands le faste des regrets
Avec le prix ou du marbre ou du cuivre,
Pour un gueux mort habit cent fois trop beau,
Faites achat d'un vin qui pousse à vivre,
Buvons gaîment l'argent de mon tombeau

A votre bourse un galant mausolée
Pourrait coûter vingt mille francs et plus
Sous le ciel pur d'une riche vallée,
Allons six mois vivre en joyeux reclus
Concerts et bals où la beauté convie,
Vont de plaisirs nous meubler un château.
Je veux risquer de trop aimer la vie,
Mangeons gaîment l'argent de mon tombeau.

Mais je vieillis, et ma maîtresse est jeune.
Or il lui faut des parures de prix.
L'éclat du luxe adoucit un long jeune ,
Témoin Longchamps où brille tout Paris
Vous devez bien quelque chose a ma belle .

D un cachemire elle attend le cadavre
En viager sur un cœur si fidèle,
Placons gaïment l'argent de mon tombeau

Non, mes amis au spectacle des ombres
Je ne veux point d'une loge d'honneur
Voyez ce pauvre, au teint pâle, aux yeux sombres,
Pres de mourir, ah ! qu'il goûte au bonheur !
A ce vieillard qui las de sa besace
Doit avant moi voir lever le rideau,
Pour qu'au parterre il me garde une place,
Donnons gaïment l'argent de mon tombeau

Qu'importe, à moi que mon nom sur la pierre
Soit déchiffré par un futur vivant ?
Et quant aux fleurs qu'on promet à ma bière
Mieux vaut, je crois, les respirer vivant
Postérité, qui peux bien ne pas naître,
A me chercher n'use point ton flambeau
Sage mortel j'ai su par la fenêtre
Jeter gaïment l'argent de mon tombeau



LES DIX MILLE FRANCS

LA FORCE 1879

Air : T'en souviens-tu et... ou Vaud-ville d'Ta can t

Dix mille francs dix mille francs d'amende !
Dieu ! quel loyer pour neuf mois de prison !
Le pain est cher et la misère est grande,
Et pour longtemps je dine à la maison
Cher président, n'en peut-on rien rabattre ?
Non ! non ! jeûnez et vous et vos parents
Pour fait d'outrage aux enfants d'Henr Quatre
De par le Roi, payez dix mille francs
Je puerai donc, mais, las ! que va-t-on faire
De cet argent que si bien j'emploierais ?
D'un substitut sera-t-il le salaire ?

Le 10 décembre 1883 je fus condamné à neuf mois de prison et à 10 000 francs d'amende

Je fus condamné pour outrage à la personne du roi et à la famille royale

D'un conseiller paiera-t-il les arrêts ?
 Déjà s'avance une main longue et sale .
 C'est la police et ses comptes courants
 Quand sur ma muse on venge la morale *,
 Pour les mouchards comptons deux mille francs

Moi-même ainsi partageant ma dépouille,
 Sur mon budget portons les affamés
 Au pied du trône une harpe se rouille .
 Bardes du sacre, êtes-vous enrhumés ** ?
 Chantez, messieurs, faites pondre la poule,
 Envahissez croix, titres, biens et rangs
 Dût-on encor briser la sainte Ampoule,
 Pour les flatteurs comptons deux mille francs.

Que de géants là-bas je vois paraître *** !
 Vieux ou nouveaux, tous nobles à cordons
 Fiers de servir, ils font au gré du maître
 Signes de croix, saluts ou rigodons
 A tout gâteau leur main fait large entaille
 Car ils sont grands, même infiniment grands
 Ils nous feront une France à leur taille
 Pour ces laquais comptons trois mille francs

Je vois briller chapes, mitres et crosses,
 Chapeaux pourpres, vases d'argent et d'or,
 Couvents, hôtels, valets, blasons, carrosses
 Ah ! saint Ignace a pillé le trésor.
 De mes refrains l'un des siens qui le venge,
 Promet moi l'âme aux gouffres dévorants ****
 Déjà le diable a plumé mon bon ange *****,
 Pour le clergé comptons trois mille francs

Vérifions, la somme en vaut la peine :

* Je fus aussi condamné pour atteinte à la morale publique

** La chanson du sacre de Charles-le-Simple fut la cause première de ma condamnation

La sainte Ampoule, brisée en 95, sur la place publique de Reims, fut retrouvée miraculeusement pour le sacre de Charles X. Je ne sais qui a eu l'honneur de cette invention

*** Allusion à la chanson des *Infiniment petits*, seconde cause de ma condamnation

**** Un prédicateur, dans une des principales églises de Paris, fit une sortie contre moi, après ma condamnation, et dit que la peine qu'on m'infligeait ici-bas n'était rien auprès de celle qui m'attendait en enfer

***** L'*Ange gardien*, prétexte de ma condamnation pour atteinte à la morale publique — on ne voulut pas ne faire porter le jugement que sur des chansons politiques, et on n'osa pas incriminer les chansons contre les jésuites — il fallut bon gré mal gré que l'*Ange gardien* payât pour toutes



LE JUIF ERRANT.

Deux et deux quatre et trois, sept, et trois, dix
 C'est bien leur compte Ah ! du moins La Fontaine,
 Sans rien payer, fut exilé jadis
 Le fier Louis eut biffé la sentence
 Qui m'appauvrit pour quelques vers trop francs
 Monsieur Loyal, délivrez-moi quittance* ,
 Vive le Roi ! voilà dix mille francs

I E JUIF ERRANT

Air du Chœur rouge d'Am de de Beuplan

Chrétien au voyageur souffrant
 Tends un verre d'eau sur ta porte
 Je suis je suis le Juif errant,
 Qu'un tourbillon toujours emporte (bis)
 Sans vieillir accablé de jours,
 La fin du monde est mon seul rêve
 Chaque soir j'espère toujours,
 Mais toujours le soleil se lève
 Toujours, toujours (bis) } bis
 Tourne la terre ou moi je cours,
 Toujours, toujours, toujours, toujours
 Depuis dix huit siècles hélas !
 Sur la cendre grecque et romaine
 Sur les débris de mille états,
 L'affreux tourbillon me promène
 J'ai vu sans fruit germer le bien,
 Vu des calamités fécondes
 Et pour survivre au monde ancien
 Des flots j'ai vu sortir deux mondes
 Toujours, toujours,
 Tourne la terre ou moi je cours,
 Toujours, toujours, toujours, toujours

Le dévouement de La Fontaine pour Fouquet le fit exiler en Turisne
 a c son cousin Jeannard on do t a cet exil les lettre de La Fontaine a
 sa femme On y oit que l lieutenant crim nel leur fournit de l ent
 p ur le oyage Les temp sont bien chan és

M Loyal l huissier d Tartuf

Il y a tel un inexactitud C n'est po nt 10000 mais 11 50 fr n
 qu on ma f il payer gr ce au dixième de uerre et aux frais ju i i e

Dieu m'a changé pour me punir
 A tout ce qui meurt je m'attache
 Mais du toit prêt a me bénir
 Le tourbillon soudain m'arrache
 Plus d'un pauvre vient implorer
 Le denier que je puis répandre,
 Qui n'a pas le temps de serrer
 La main qu'en passant j'aime a tendre

Toujours, toujours,
 Tourne la terre où moi je cours,
 Toujours, toujours, toujours, toujours

Seul, au pied d'arbustes en fleurs,
 Sur le gazon, au bord de l'onde,
 Si je repose mes douleurs,
 J'entends le tourbillon qui gronde
 Eh ! qu'importe au ciel irrité
 Cet instant passé sous l'ombrage ?
 Faut-il moins que l'éternité
 Pour délasser d'un tel voyage ?

Toujours, toujours,
 Tourne la terre où moi je cours,
 Toujours, toujours, toujours, toujours

Que des enfants vifs et joyeux,
 Des miens me retracent l'image,
 Si j'en veux repaître mes yeux,
 Le tourbillon souffle avec rage
 Vieillards, osez-vous a tout prix
 M'envier ma longue carrière ?
 Ces enfants a qui je souris,
 Mon pied balaiera leur poussière

Toujours, toujours,
 Tourne la terre où moi je cours,
 Toujours, toujours, toujours, toujours.

Des murs où je suis né jadis,
 Retrouvé-je encor quelque trace,
 Pour m'arrêter je me roidis,
 Mais le tourbillon me dit . « Passe !
 « Passe ! » et la voix me crie aussi .
 « Reste debout quand tout succombe
 « Tes aïeux ne t'ont point ici
 « Gardé de place dans leur tombe »

Toujours, toujours,
 Tourne la terre où moi je cours,



LA FILLE DU PEUPLE.

Toujours, toujours, toujours, toujours

J'outrageai d'un rire inhumain
L'homme dieu respirant à peine
Mais sous mes pieds fuit le chemin
Adieu, le tourbillon m'entraîne
Vous qui manquez de charité,
Tremblez à mon supplice étrange
Ce n'est point sa divinité,
C'est l'humanité que Dieu venge

Toujours, toujours,
Tourne la terre ou moi je cours,
Toujours, toujours, toujours, toujours

COUPLET

Air Trouvez vous un pareil

Notre siècle, penseur brutal,
Contre Delille s'évertue
Tel vécut sur un piédestal
Qui n'aura jamais de statue
Artiste poète, savant,
À la gloire en vain on s'attache,
C'est un linceul que trop souvent
La postérité nous arrache

LA FILLE DU PEUPLE

Air d'Aristippe

Fille du peuple, au chantre populaire
De ton printemps tu prodigues les fleurs
Dès ton berceau tu lui dois ce salaire
Ses premiers chants calmaient tes premiers pleurs
Va ne crains pas que baronne ou marquise
Veuille à me plaire user ses beaux atours
Ma muse et moi nous portons pour devise
Je suis du peuple ainsi que mes amours
Quand, jeune encor, j'étais sans renommée,

D'anciens châteaux s'offraient-ils à mes yeux ;
 Point n'invoquais, à la porte fermée,
 Pour m'introduire, un nain mystérieux
 Je me disais Tendresse et poésie
 Ont fui ces murs, chers aux vieux troubadours.
 Fondons ailleurs mon droit de bourgeoisie ,
 Je suis du peuple ainsi que mes amours
 Fi des salons où l'ennui qui se berce
 Bâille entouré d'un luxe éblouissant !
 Feu d'artifice éteint par une averse,
 Quand vient la joie, elle y meurt en naissant
 En souliers fins, chapeau frais, robe blanche,
 Tu veux aux champs courir tous les huit jours :
 Viens , tu me rends les plaisirs du dimanche
 Je suis du peuple ainsi que mes amours
 Quelle beauté, simple dame ou princesse,
 A plus que toi de décence et d'attraits ,
 Possède un cœur plus riche de jeunesse,
 Des yeux plus doux et de plus nobles traits ?
 Le peuple enfin s'est fait une mémoire
 J'ai pour ses droits lutté contre deux Cours ;
 Il te devait au chantre de sa gloire
 Je suis du peuple ainsi que mes amours



LE CORDON, S'IL VOUS PLAÎT.

CHANSON FAITE A LA FORCE POUR LA FILLE D^e MARIE

Air des Scythes et des Amazons

Allons aux champs fêter Marie,
 Hatons-nous, le plaisir m'attend
 Le pied poudreux, la main fleurie,
 Là-bas arrivons en chantant. (bis)
 Gai voyageur, j'ai mes pipeaux à prendre,
 Pipeaux qu'un sourd a traités de sifflet
 Portier, ce soir gardez-vous de m'attendre |
 Je veux sortir , le cordon, s'il vous plaît, } bis.
 Le cordon, le cordon, s'il vous plaît (bis)
 Vite, portier , car on m'accuse
 D'oublier l'heure du repas.

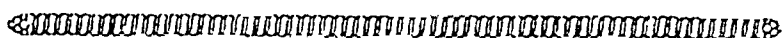
Jouy déjà gronde ma muse
 Dont il soutint les premiers pas
 D amis nombreux quelle troupe riante
 Et de beautés quel brillant chapelet !
 Dans sa prison l'ai s'impatiente
 Je veux sortir, le cordon, s il vous plaît,
 Le cordon, le cordon, s il vous plaît

Deux jours d une fête si chère,
 A revenir toujours trop lents !
 Pour nous l'un de l'autre diffère
 Au plus par quelques cheveux blancs
 Puisse Marie, a ses goûts si fidèle,
 Voir ses élus toujours au grand complet !
 Volons chanter la liberté près d elle
 Je veux sortir, le cordon, s il vous plaît,
 Le cordon, le cordon, s il vous plaît

Mon vieux portier dort dans sa loge
 Mes petits vers vont refroidir
 D un digne époux j y fais l'éloge
 L'oreons Marie à m applaudir
 Puis, montrons la courant plaindre des peines,
 Rendre au malheur l'espoir qui s'envolait,
 Et consoler un ami dans les chaînes
 Je veux sortir, le cordon, s il vous plaît,
 Le cordon le cordon, s il vous plaît

Mais mon portier, las de se taire,
 Répond qu on ne sort pas ainsi
 Que j écrive au propriétaire,
 Que je dois trois termes ici
 Têtez Marie, ô vous a qui l'on ouvre !
 Sans moi pour elle, enfantez maint couplet,
 Je rougirais d'envoyer dire au l'ouvre
 Je veux sortir le cordon, s il vous plaît
 Le cordon, le cordon, s il vous plaît

M de Jouy qui dans les genres élevés a mérité les plus brillants succès est l'auteur de beaucoup de chansons charmantes ce qui ne l'a pas empêché dès mon début de prêter aux miennes l'appui de sa réputation. Rien n'était plus propre à les faire connaître dans toute la France que leur écho souvent répété dans l'Ermitte de la Claustrée d'Antin
 J'étais condamné neuf mois de prison



DENYS, MAITRE D'ÉCOLE *.

LA FORCE, 1829

Air Il faut bientôt quitter l'empire

Denys, chassé de Syracuse,
A Corinthe se fait pédant
Ce roi que tout un peuple accuse,
Pauvre et déchu, se console en grondant. (bis)
Maitre d'école au moins il prime,
Son bon plaisir fait et defait des lois. (bis.)
Il règne encor, car il opprime
Jamais l'exil n'a corrigé les rois (bis)

Sur le dîner de chaque élève
Le tyran des Syracusains,
Comme impôt, chaque jour prélève
Trois quarts des noix, du miel et des raisins
Ça, dit-il, qu'on le reconnaisse
J'ai droit sur tout, je l'ai prouvé cent fois
Baisez la main je vous en laisse
Jamais l'exil n'a corrigé les rois

Un surnois, dernier de sa classe,
Au bas d'un thème mal tourné
Met ces mots Grand roi, qu'un Dieu fasse
Périr tous ceux qui vous ont détrôné'
Vite un prix au sot qui l'adule'
Mon fils, dit-il, tout sceptre est un grand poids,
Sois mon second, prends la fêrule
Jamais l'exil n'a corrigé les rois

Un autre en secret vient lui dire
Seigneur, un écolier transcrit,
La-bas, je crois, quelque satire,
C'est contre vous, car voyez comme il rit!
Ce maître d'humeur répressive,

* Denys, fils de Denys l'Ancien, après avoir opprimé Syracuse pendant plusieurs années, chasse enfin, se retire à Corinthe, où, dit-on, il se fit maître d'école. Soupçonné d'avoir tenté de remonter sur le trône de Sicile, il fut obligé de quitter Corinthe, et s'associa à des prêtres de Cybèle, qui lui prêtèrent à leur culte. Il s'occupait, dansait et courait les campagnes avec eux. C'est ainsi qu'au dire de quelques historiens, il finit sa triste existence.



DENYS, MAÎTRE D'ÉCOLE

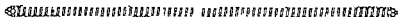


LAIDEUR ET BEAUTÉ.

De l'accusé courant tordre les doigts,
Dit Je ne veux plus qu'on écrive
Jamais l'exil n'a corrigé les rois

Rêvant un jour que l'on conspire,
Rêvant qu'il court de grands dangers,
Ce fou, tremblant pour son empire
Voit ses marmots narguer deux étrangers
Chers étrangers, dans ce repaire
Entrez dit-il, sur eux vengez mes droits,
Frappez, pour eux je suis un pere
Jamais l'exil n'a corrigé les rois

Enfin peres, mères grand mères
De maint enfant trop bien fesse,
L'accablant de plaintes amères,
L'ancien tyran de Corinthe est chassé
Mais pour agir encore en maître,
Maudire encor sa patrie et ses lois
De pédant, Denys se fait prêtre
Jamais l'exil n'a corrigé les rois



LAIDEUR ET BEAUTÉ

Air C'est à race maître en l'art de paire

Sa trop grande beauté m'obsède
C'est un masque aisément trompeur
Oui, je voudrais qu'elle fut laide,
Mais laide, laide a faire peur
Belle ainsi faut-il que je l'aime!
Dieu, reprends ce don éclatant,
Je le demande à l'enfer même
Qu'elle soit laide et que je l'aime autant

A ces mots m'apparait le diable,
C'est le père de la laideur
Rendons la, dit-il effroyable,
De tes rivaux trompons l'ardeur
J'aime assez ces métamorphoses
La belle ici vient en chantant,
Perles tombez fanez-vous, roses
« La voilà laide et tu l'aimes autant

Laide ' moi ' dit-elle étonnée,
 Elle s'approche d'un miroir,
 Doute d'abord, puis, consternée,
 'Tombe en un morne désespoir
 « Pour moi seul tu jurais de vivre,
 « Lui dis-je, a ses pieds me jetant :
 « A mon seul amour il te livre
 « Plus laide encor, je t'aimerais autant »

Ses yeux éteints fondent en larmes,
 Alors sa douleur m'attendrit
 Ah ! rendez , rendez-lui ses charmes.
 Soit, répond Satan qui sourit
 Ainsi que naît la fraîche aurore,
 Sa beauté renaît a l'instant
 Elle est, je crois, plus belle encore,
 Elle est plus belle, et moi je l'aime autant
 Vite, au miroir elle s'assure
 Qu'on lui rend bien tous ses appas,
 Des pleurs restent sur sa figure
 Qu'elle essuie en grondant tout bas
 Satan s'envole, et la cruelle
 Fuit et s'écrie en me quittant
 Jamais fille que Dieu fit belle
 Ne doit aimer qui peut l'aimer autant



LE VIEUX CAPORAL.

1829

Air du Vieux, en Nivernais chez madame de Saligny

En avant ! partez , camarades ,
 L'arme au bras , le fusil chargé
 J'ai ma pipe et vos embrassades,
 Venez me donner mon conge
 J'eus tort de vieillir au service ,
 Mais pour vous tous, jeunes soldats,
 J'étais un père a l'exercice. (bis.)

Conscrits, au pas,
 Ne pleurez pas,
 Ne pleurez pas,
 Marchez au pas,



LE VIEUX CAPORAL.

Au pas, au pas, au pas, au pas !

Un morveux d'officier m'outrage,
Je lui fends ! il vient d'en guérir
On me condamne c'est l'usage
Le vieux caporal doit mourir,
Poussé d'humeur et de rogomme
Rien n'a pu retenir mon bras
Puis moi, j'ai servi le grand homme

Conscrits au pas,

Ne pleurez pas,

Ne pleurez pas,

Marchez au pas,

Au pas, au pas, au pas, au pas !

Conscrits, vous ne troquerez guères
Bras ou jambe contre une croix
J'ai gagné la mienne à ces guerres
Ou nous housculions tous les rois
Chacun de vous payait à boire
Quand je racontais nos combats
Ce que c'est pourtant que la gloire !

Conscrits, au pas,

Ne pleurez pas,

Ne pleurez pas,

Marchez au pas,

Au pas, au pas, au pas, au pas !

Robert, enfant de mon village
Retourne garder tes moutons
Tiens, de ces jardins vois l'ombrage
Avril fleuit mieux nos cantons
Dans nos bois, souvent dès l'aurore
J'ai déniché de frais appas
Bon Dieu ! ma mère existe encore !

Conscrits, au pas,

Ne pleurez pas,

Ne pleurez pas,

Marchez au pas,

Au pas au pas, au pas, au pas

Qui là bas sanglotte et regarde !
Fh ! c'est la veuve du tambour
En Russie, à l'arrière garde,
J'ai porté son fils nuit et jour
Comme le père, enfant et femme

Sans moi restaient sous les frimas,
 Elle va prier pour mon âme
 Conserits, au pas,
 Ne pleurez pas,
 Ne pleurez pas,
 Marchez au pas,
 Au pas, au pas, au pas, au pas'

Morbleu ! ma pipe s'est éteinte.
 Non, pas encore. Allons, tant mieux !
 Nous allons entrer dans l'enceinte,
 Ça, ne me bandez pas les yeux
 Mes amis, fâché de la peine
 Surtout ne tirez point trop bas ,
 Et qu'au pays Dieu vous ramène !
 Conserits, au pas,
 Ne pleurez pas,
 Ne pleurez pas,
 Marchez au pas,
 Au pas, au pas, au pas, au pas'



COUPLET AUX JEUNES GENS.

Un jour assis sur le rivage,
 Bénissant un ciel pur et doux,
 Plaignez les marins que l'orage
 A fatigués de son courroux
 N'ont-ils pas droit à quelque estime
 Ceux qui, las d'un si long effort,
 Près de s'engloutir dans l'abîme,
 Du doigt vous indiquaient le port



LE BONHEUR.

Le vois-tu bien , là bas, la bas,
 Là bas, là bas ? dit l'Espérance,
 Bourgeois, manants, rois et prélats
 Lui font de loin la révérence (bis.)
 C'est le Bonheur, dit l'Espérance.

Courons, courons, doublons le pas
Pour le trouver là bas, là bas,

Là bas, là bas, nous n'irons pas
Le vois-tu là, là bas, là bas,
Là bas, là bas, nous n'irons pas
Il croit à des choses qu'il n'a pas
Même à l'endroit qu'il ne connaît pas
Qu'on est heureux sous la verdure,
Courons, courons, doublons le pas,
Pour le trouver là bas, là bas,

Là bas, là bas, nous n'irons pas
Le vois-tu là, là bas, là bas,
Là bas, là bas, nous n'irons pas
D'enfants et de jeunes gens
Quels projets ont-ils en tête
Qu'on est heureux sous la verdure,
Courons, courons, doublons le pas,
Pour le trouver là bas, là bas,

Là bas, là bas, nous n'irons pas
Le vois-tu là, là bas, là bas,
Là bas, là bas, dans une banque
S'il est un plaisir qu'on aime
C'est qu'on marche ce plaisir d'un pas
Qu'on est heureux dans une banque
Courons, courons, doublons le pas,
Pour le trouver là bas, là bas,

Là bas, là bas

Le vois-tu bien, là bas, là bas, là bas

Là bas, là bas dans une armée

Il mesure au bruit des combats

Tout le bruit de sa renommée

Qu'on est heureux dans une armée

Courons, courons, doublons le pas

Pour le trouver là bas, là bas,

Là bas, là bas

Le vois-tu bien, là bas, là bas, là bas

Là bas, là bas sur un navire

Il voit en ciel brillent ses mâts

Toutes les mers vont lui sourire

Qu'on est heureux sur un navire

Courons, courons, doublons le pas,

Pour le trouver là bas, là bas,

La bas, la bas

Le vois-tu bien, la bas, la bas,
 Là bas, là bas, c'est en Asie ?
 Roi, pour sceptre il porte un damas
 Dont il use à sa fantaisie.
 Qu'on est heureux dans cette Asie !
 Courons, courons, doublons le pas,
 Pour le trouver la bas, la bas,
 La bas, la bas

Le vois-tu bien, la bas, la bas,
 Là bas, la bas, en Amérique ?
 Sous un arbre il met habit bas
 Pour présider sa république
 Qu'on est heureux en Amérique !
 Courons, courons ; doublons le pas,
 Pour le trouver la bas, la bas,
 La bas, là bas.

Le vois-tu bien, là bas, là bas,
 Là bas, là bas, dans ces nuages ?
 Ah ! dit l'homme enfin vieux et las,
 C'est trop d'inutiles voyages
 Enfants, courez vers ces nuages ;
 Courez, courez, doublez le pas,
 Pour le trouver la bas, la bas,
 La bas, la bas



COUPLET.

Pauvres fous, battons la campagne ;
 Que nos grelots tintent soudain
 Comme les beaux mulets d'Espagne,
 Nous marchons tous drelin dindin.
 Des erreurs de l'humaine espèce
 Dieu veut que chacun ait son lot.
 Même au manteau de la Sagesse
 La Folie attache un grelot.



LES CINQ ÉTAGES.



LES CINQ ÉTAGES

A. Dans cette maison a qu'az na ou j'e-ais lon chas ur au-refois.

Dans la soupente du portier
Je naquis au rez de-chaussée
Par tous les laquais du quartier,
A quinze ans je fus pourchassée
Mais bientôt un jeune seigneur
M'enlève à leur doux caquetage
Ma vertu me vaut cet honneur,
Et je monte au premier étage

Là, dans un riche appartement,
Mes mains deviennent des plus blanches,
Grâce à l'or de mon jeune amant,
La tous mes jours sont des dimanches,
Mais, par trop d'amour emporté,
Il meurt Ah' pour moi quel veuvage !
Mes pleurs respectent ma beauté,
Et je monte au deuxième étage

Là, je trompe un vieux duc et pair
Dont le neveu touche mon âme
Ils ont d'un feu payé bien cher,
L'un la cendre et l'autre la flamme
Vient un danseur, nouveaux amours !
La noblesse alors démenage
Mon miroir me sourit toujours,
Et je monte au troisième étage

Là, je plume un bon gros Anglais,
Qui me croit et veuve et baronne,
Puis deux financiers vieux et laids,
Même un prélat, Dieu me pardonne !
Mais un escroc que je chéris
Me vole en parlant mariage
Je perds tout, j'ai des cheveux gris,
Et je monte encore un étage

Au quatrième, autre métier
Des nieces me sont nécessaires,
Nous scandalisons le quartier
Nous nous moquons des commissaires

Mangeant mon pain à la vapeur,
Des Plaisirs je fais le ménage
Trop vieille enfin je leur fais peur,
Et je monte au cinquième étage.

Dans la mansarde me voilà,
Me voilà pauvre balayeuse.
Seule et sans feu, je finis la
Ma vie au printemps si joyeuse.
Je conte à mes voisins surpris
Ma fortune à différents âges,
Et j'en trouve encor des débris
En balayant les cinq étages



L'ALCHIMISTE *.

Air de la bonne Vieille, ou d'Aristippe

Tu vas, dis-tu, vieux et pauvre alchimiste,
Tirer de l'or des métaux indigents,
Et faisant plus pour moi que l'âge attriste,
Me rajeunir par de secrets agents
J'ouvre ma bourse à ta science occulte
Mon cœur crédule au grand œuvre a recours
Chacun pourtant conservera son culte.
Tout l'or pour toi, mais rends-moi mes beaux jours
Sur ce brasier souffle donc en silence,
Ou d'un vieux livre interroge les mots **.
Ton art est sûr, le Pactole et Jouvence
Dans ce creuset vont marier leurs flots

* Il ne faut pas croire que cette espèce de charlatans ou de fous ait entièrement disparu de la France. C'est l'un d'eux qui m'a donné l'idée de cette chanson. Il faut convenir que celui-là avait l'air d'une profonde conviction.

** L'Hermès des anciens Egyptiens passait dans l'antiquité pour avoir découvert tous les secrets de la nature et les avoir transmis aux prêtres de son pays. La transmutation des métaux lui était attribuée, de là le nom de science *hermétique*. Les prétendus livres qui portent son nom sont, dit-on, l'ouvrage des Grecs du Bas-Empire. Ils sont encore la règle des alchimistes et souffleurs, gens qui cherchent le grand œuvre ou la pierre philosophale, secret qui donne à la fois des trésors à volonté et la prolongation indéfinie de la vie humaine. Nicolas Flamel, qui eut la réputation chez nos aïeux d'avoir découvert la pierre philosophale, passait pour être devenu immortel, et je ne sais quel ancien voyageur raconte l'avoir rencontré en Asie deux ou trois siècles après l'époque où il vécut.

L'œil sur ce feu, que tu rêves de choses '
 Vois-tu déjà le sourire des cours ?
 Moi, pour mon front je n'attends que des roses
 Tout l'or pour toi, mais rends-moi mes beaux jours

Ivre d'espoir, quel délire t'égare !
 O rois, dis-tu, baisez mes pieds poudreux
 J'aurai plus d'or que Cortez et Pizarre
 N'en ont conquis pour d'autres que pour eux
 Naguère encor, toi qui vivais d'aumônes,
 Déjà l'orgueil rugit dans tes discours
 Achète au poids et sceptres et couronnes
 Tout l'or pour toi, mais rends-moi mes beaux jours

Où rends-moi les avec leur indigence,
 Rends à mon âme un corps plus vigoureux,
 À mon esprit ôte l'expérience,
 Souffle en mon cœur un sang plus généreux
 Puis t'échappant de ton palais de marbre,
 En char pompeux bercé sur le velours,
 Vois-moi dormir, heureux au pied d'un arbre
 Tout l'or pour toi, mais rends-moi mes beaux jours

Je sais pourtant ce que vaut la richesse
 Mais j'aime encor, je possède, et, cent fois,
 J'ai craint de voir ma trop jeune maîtresse
 Compter mes ans et les siens par ses doigts
 C'est du soleil qui sied à sa peau brune,
 C'est de l'été qu'il faut à nos amours
 Celle que j'aime est sourde à la fortune
 Tout l'or pour toi, mais rends-moi mes beaux jours

Mais au creuset ta main que trouve-t-elle ?
 Rien ! te voilà plus pauvre et moi plus vieux
 Non, non, dis-tu, demain, lune nouvelle,
 Re commençons, demain nous serons dieux
 Tu mens, vieillard, mais d'erreurs caressantes
 J'ai tant besoin, que je te crois toujours
 Sur mon front nu vois ces rides naissantes
 Tout l'or pour toi, mais rends-moi mes beaux jours



CHANT FUNÉRAIRE

SUR LA MORT DE MON AMI QULNESCOURT

Air Échos d's bois, éreints durs ces vallons,

Quoi ! sourd aux cris d'un long *Miséricorde*,
 Sous ce drap noir, que j'asperge en silence,
 Quoi ! ce cercueil, de cieiges entoure,
 C'est mon ami, c'est mon ami d'enfance ?
 Cessez vos chants, prêtres, c'est à ma voix
 De le bénir pour la dernière fois. } *bis*

Descendu là sans s'appuyer sur vous,
 Dans l'autre vie, il entre exempt d'alarmes.
 Qu'est-il besoin que votre Dieu jaloux,
 De son enfer vienne effrayer nos larmes ?
 Cessez vos chants, prêtres, c'est à ma voix
 De le bénir pour la dernière fois

Son âme, hélas ! trop tôt prenant l'essor,
 Tel un fruit mûr qu'un jeune enfant dérobe,
 Nous est ravie Un ange aux ailes d'or
 L'emporte au ciel dans le pan de sa robe.
 Cessez vos chants, prêtres, c'est à ma voix
 De le bénir pour la dernière fois

Modeste et bon, cet homme vertueux,
 Privé des biens que l'opulence affiche,
 A semblé pauvre au riche fastueux,
 Et par ses dons au pauvre a semblé riche
 Cessez vos chants, prêtres, c'est à ma voix
 De le bénir pour la dernière fois

Las, sur les flots, d'aller rasant le bord,
 Je saluai sa demeure ignorée
 Entre, et, chez moi, dit-il, comme en un port,
 Raccommodez ta voile déchirée
 Cessez vos chants, prêtres, c'est à ma voix
 De le bénir pour la dernière fois

Proclamé roi de ses festins joyeux,
 A son foyer je fais sécher ma lyre
 J'y vois pour moi se derider les cieux,
 Et mon pays daigne enfin me sourire
 Cessez vos chants, prêtres, c'est à ma voix





JEANNE LA ROUSSE.

De le bénir pour la dernière fois

A mes chansons que sa joie applaudit !
 Sur mes succès son cœur s'en fait accroître,
 Et s'enivrant des fleurs qu'il me prédit,
 Prend leur parfum pour un encens de gloire
 Cessez vos chants prêtres c'est à ma voix
 De le bénir pour la dernière fois

Au peu d'éclat dont je brille à présent,
 Ah ! qu'il ait part et puisse à ma lumière,
 Comme au flambeau que porte un ver luisant,
 Longtemps son nom se lire sur la pierre !
 Cessez vos chants, prêtres, c'est à ma voix
 De le bénir pour la dernière fois

Des hymnes saints cessez le triste accord
 Il est parti, mais pour un meilleur monde
 A mes chansons s'il peut rester encor
 Dans ce cercueil un echo qui réponde,
 Cessez vos chants prêtres, c'est à ma voix
 De le bénir pour la dernière fois

JEANNE - LA - ROUSSE,

OU LA FEMME DU BRACONNIER

Air. Soir et matin sur la fougère

Un enfant dort à sa mamelle,
 Elle en porte un autre à son dos
 L'ainé, qu'elle traîne après elle,
 Gèle pieds nus dans ses sabots
 Hélas ! des gardes qu'il courrouce,
 Au loin, le père est prisonnier

F ançois Quenescot né à P o n n e ou j'ai passé six ans de ma je
 nes t m o t à Nanterre p ès de Paris J i r e u de lui l a p o u v e d
 l' a m t i l plus t n d r e et la plu onst n t e Cette chanson n e x r i t
 qu' i m p a r f i t m e n t tous les serv i s que cet a m i m a rendus Voici l' e p i
 t p l e que j' l u i i c o m p o s e e qui a p a c h u c e t t o m m e d' u n x t é r i e u
 i i m p l d' u n t o n si m o d e s t e m a d n t l' e s p i t é t a i t si e l v e l e c œ u
 i p a r f i t n e p e u t a p p r e c i e r l e j e u qu' i l y a d e m é r i t e d a n s c e s q u a t r e
 v e s ou j' a i t â h e d e l e p e i n d r e

v q l t i
 Q p i l q à t d t f è
 Brill l h b l h b t d h m
 s l i u p

Dieu, veillez sur Jeanne-la-Rousse ;
On a surpris le braconnier

Je l'ai vue heureuse et parée ,
Elle cousait, chantait, lisait
Du magister fille adorée,
Par son bon cœur elle plaisait.
J'ai presse sa main blanche et douce,
En dansant sous le marronnier
Dieu, veillez sur Jeanne-la-Rousse ,
On a surpris le braconnier.

Un fermier riche et de son âge,
Qu'elle espérait voir son époux,
La quitta, parce qu'au village
On riait de ses cheveux roux.
Puis deux, puis trois, chacun repousse
Jeanne qui n'a pas un denier
Dieu, veillez sur Jeanne-la-Rousse ,
On a surpris le braconnier

Mais un vaurien dit : « Rousse ou blonde,
« Moi, pour femme je te choisis.
« En vain les gardes font la ronde ,
« J'ai bon repaire et trois fusils
« Faut-il bénir mon lit de mousse
« Du château payons l'aumônier »
Dieu, veillez sur Jeanne-la-Rousse ,
On a surpris le braconnier

Doux besoin d'être épouse et mère
Fit céder Jeanne qui, trois fois,
Depuis, dans une joie amère,
Accoucha seule au fond des bois
Pauvres enfants ! chacun d'eux pousse
Frais comme un bouton printanier.
Dieu, veillez sur Jeanne-la-Rousse ,
On a surpris le braconnier.

Quel miracle un bon cœur opère !
Jeanne, fidèle a ses devoirs,
Sourit encor , car de leur pere
Ses fils auront les cheveux noirs
Elle sourit , car sa voix douce
Rend l'espoir a son prisonnier.
Dieu, veillez sur Jeanne-la-Rousse ;
On a surpris le braconnier





LES RELIQUES



LES RELIQUES

Air Donnez vous la peine d'attendre

D'un saint de paroisse en crédit
 Seul un soir je baisais la châsse
 Vient un bon vieillard qui me dit
 Veux-tu qu'il parle ? Oh ! oui, de grâce,
 Oui, dis-je, et me voilà béant,
 Voilà qu'il fait des croix magiques,
 Voilà le saint sur son séant,
 Qui dit d'un ton de mecréant
 Dévots baisez donc mes reliques
 Baisez baisez donc mes reliques

Il rit, ce squelette incivil
 Il rit à s'en tenir les cotes

* Depuis huit siècles, poursuit-il
 Je grille en enfer pour mes fautes,
 Mais un prêtre au nez bourgeonné,
 Pour mieux dimer sur ses pratiques,
 Par un tour bien imaginé,
 Fit un saint des os d'un damné
 Dévots, baisez donc mes reliques,
 Baisez, baisez donc mes reliques

De mon temps je fus bateleur,
 Ribaud, filou, témoin à gage
 Puis en grand m'étant fait voleur,
 J'eus d'un baron mœurs et langage
 De leurs chasses, dans mes larcins,
 J'ai dépouillé des basiliques
 Au feu j'ai jeté de bons saints
 Du ciel admirez les desseins
 Dévots, baisez donc mes reliques,
 Baisez, baisez donc mes reliques

Baisez sous ce dais de velours
 La sainte qu'on priera dimanche
 C'est une Juive, mes amours
 Dont l'œil fut noir et la peau blanche
 Grâce à ses charmes réprouvés
 Dix prélats sont morts hérétiques
 * Vingt moines sont morts enerves

« Trouvez mieux si vous le pouvez
 « Dévots, baisez donc ses reliques,
 « Baisez, baisez donc ses reliques

« Près d'elle est un vieux crâne étroit ;
 « Baisez ce saint d'une autre espèce
 « Jadis de larron maladroit,
 « Il devint bourreau plein d'adresse
 « Nos rois, pour se bien divertir,
 « L'occupaient aux fêtes publiques
 « Hélas ! je lui dois, sans mentir,
 « L'honneur de passer pour martyr.
 « Dévots, baisez donc ses reliques,
 « Baisez, baisez donc ses reliques

« Sous les noms de pieux patrons,
 « Ainsi nos corps, mis en spectacle,
 « Font pleuvoir l'argent dans les trones ,
 « C'est la notre plus grand miracle.
 « Mais du diable j'entends le cor,
 « Bonsoir, messieurs les catholiques »
 Il se recouche, et vole encor
 Sur l'autel un crucifix d'or
 Dévots, baisez donc des reliques !
 Baisez, baisez donc des reliques !



LA NOSTALGIE,

OU LA MALADIE DU PAYS

Air de la République

Vous m'avez dit : « A Paris, jeune pâtre,
 « Viens, suis-nous, cède a tes nobles penchants,
 « Notre or, nos soins, l'étude, le theatre,
 « T'auront bientôt fait oublier les champs »
 Je suis venu, mais voyez mon visage
 Sous tant de feux mon printemps s'est fané.
 Ah ! rendez-moi, rendez-moi mon village,
 Et la montagne où je suis né !

La fièvre court triste et froide en mes veines ;
 A vos désirs cependant j'obéis
 Ces bals charmants où les femmes sont reines,

J y meurs, hélas ! j ai le mal du pays
 En vain l étude a poli mon langage
 Vos arts en vain ont ébloui mes yeux
 Ah ! rendez-moi, rendez-moi mon village,
 Et ses dimanches si joyeux !

Avec raison vous méprisez nos veilles,
 Nos vieux récits et nos chants si grossiers
 De la féerie égalant les merveilles,
 Votre Opéra confondrait nos sorciers
 Au Saint des saints le ciel rendant hommage,
 De vos concerts doit emprunter les sons
 Ah ! rendez-moi rendez moi mon village,
 Et sa veillée et ses chansons !

Nos toits obscurs, notre église qui croule,
 M ont à moi même inspiré des dédains
 Des monuments j admire ici la foule
 Surtout ce Louvre et ses pompeux jardins
 Palais magique, on dirait un mirage
 Que le soleil colore a son coucher
 Ah ! rendez moi, rendez-moi mon village,
 Et ses chaumes et son clocher !

Convertissez le sauvage idolâtre ,
 Près de mourir, il retourne à ses dieux
 La bas, mon chien m attend auprès de l âtre ,
 Ma mere en pleurs repense à nos adieux
 J'ai vu cent fois l avalanche et l orage
 Lours et les loups fondre sur mes brebis
 Ah ! rendez-moi, rendez-moi mon village
 Et la houlette et le pain bis !

Qu entends-je, ô ciel ! pour moi remplis d'alarmes,
 Pars dites vous, demain pars au réveil
 C est l air natal qui séchera tes larmes
 Va refleurir a ton premier soleil
 Adieu, Paris, doux et brillant rivage,
 Où l étranger reste comme enchainé
 Ah ! je revois, je revois mon village,
 Et la montagne ou je suis né



MA NOURRICE.

CHANSON HISTORIQUE

Air Dodo, l'enfant do, etc

De souvenir en souvenir,
J'ai reconstruit mon édifice
Je vais conter pour en finir,
Ce qu'on m'a dit de ma nourrice.
Au soir des ans doit sembler doux
Ce chant qui nous a bercés tous
Dodo, l'enfant do,
L'enfant dormira tantôt

Au mois d'août, voilà bien longtemps !
Six francs et ma layette en poche,
Belle nourrice de vingt ans,
D'Auxerre avec moi prit le coche
Sois bien ou mal, sanglotte ou ris,
Adieu, pauvre enfant de Paris.
Dodo, l'enfant do,
L'enfant dormira tantôt

En Bourgogne je débarquai,
Pour la chanson climat propice.
Nous trouvons, buvant sur le quai,
Le vieux mari de ma nourrice.
Verre en main, Jean le vigneron
Chantait les gaités de Piron
Dodo, l'enfant do,
L'enfant dormira tantôt

Sous son chaume, au bruit du pressoir,
Bientôt j'assiste à la vendange.
Plus ivre et plus vieux chaque soir,
Jean va coucher seul dans la grange.
Sa femme, en s'en moquant tout bas,
Me dit Petiot, ne vieillis pas.
Dodo, l'enfant do,
L'enfant dormira tantôt

Un moine en voisin vint chez nous .
Il entre sans que le chien jappe ,
Le mari sort et l'homme roux



LES CONTREBANDIERS.

De ma table fripe la nappe
 Helas ! l'odeur du Récollet
 Fait pour neuf mois tourner mon lait
 Dodo, l'enfant do,
 L'enfant dormira tantôt

Au vieux moutier, huit jours plus tard,
 Jean, bien payé, soignait la vigne
 Moi gai comme un dieu sans nectar,
 Au vin du cru je me résigne
 Ma nourrice, en m'en abreuvant,
 Soupire et dit Chien de couvent !
 Dodo l'enfant do,
 L'enfant dormira tantôt

Sur cette histoire, en bon devin,
 Mon parrain, dès qu'il l'eut apprise,
 Me prédit le dégoût du vin,
 Le goût de tous les gens d'église
 Pour *requiem* je prédis, moi
 Qu'ils chanteront à mon convoi
 Dodo, l'enfant do,
 L'enfant dormira tantôt



LES CONTREBANDIERS

GHANSON ADRESSEE A M. JOSEPH BERNARD DEPUTE DU VAR
 AUTEUR DU BON SENS D'UN HOMME DE RIF

Air Cette chambre la vaut un palais
 Malheur ! malheur aux commis !
 A nous bonheur et richesse !
 Le peuple a nous s'intéresse
 Il est de nos amis
 Oui, le peuple est partout de nos amis,

Le Bon Sens d'un homme de rien est un livre d'un grand sens fait par un homme de beaucoup d'esprit. Dans un cadre fort original l'auteur philanthrope consciencieux et instructif traite beaucoup de questions économiques qu'il a su revêtir d'une forme la plus piquante et la plus intéressante. Les questions politiques y sont également abordées avec une finesse et une recherche et une nouveauté sans affectation. Le style est remarquable par sa clarté et sa bretonne. Le style de cet ouvrage est remarquable par sa clarté et sa bretonne. L'auteur a fait pour s'illustrer dans la défense de ses intérêts populaires. A l'appui de cette opinion on peut lire le discours prononcé par M. Bernad à la Chambre lors de la discussion sur la réforme du code pénal.

Oui, le peuple est partout, partout de nos amis

Il est minuit Ça qu'on me suive,
Hommes, pacotille et mulets
Marchons, attentifs au qui vive.
Armons fusils et pistolets
Les douaniers sont en nombre,
Mais le plomb n'est pas cher,
Et l'on sait que dans l'ombre
Nos balles verront clair.

Malheur ! malheur aux commis !
A nous, bonheur et richesse !
Le peuple à nous s'intéresse .
Il est de nos amis.

Oui, le peuple est partout de nos amis,
Oui, le peuple est partout, partout de nos amis

Camarades, la noble vie !
Que de hauts faits à publier !
Combien notre belle est ravie
Quand l'or pleut dans son tablier
Château, maison, cabane,
Nous sont ouverts partout
Si la loi nous condamne,
Le peuple nous absout

Malheur ! malheur aux commis !
A nous, bonheur et richesse !
Le peuple a nous s'intéresse .
Il est de nos amis

Oui, le peuple est partout de nos amis,
Oui, le peuple est partout, partout de nos amis

Bravant neige, froid, pluie, orage,
Au bruit des toirrents nous dormons.
Ah ! qu'on aspire de courage,
Dans l'air pur du sommet des monts !
Cimes à nous connues,
Cent fois vous nous voyez
La tête dans les nues
Et la mort sous nos pieds.

Malheur ! malheur aux commis !
A nous, bonheur et richesse !
Le peuple a nous s'intéresse .
Il est de nos amis.

Oui, le peuple est partout de nos amis
 Oui le peuple est partout, partout de nos amis

Aux échanges l'homme s'exerce,
 Mais l'impôt barre les chemins
 Passons c'est nous qui du commerce
 Tiendrons la balance en nos mains
 Partout la Providence
 Veut, en nous protégeant
 Nivelier l'abondance,
 Éparpiller l'argent

Malheur ! malheur aux commis !
 A nous bonheur et richesse !
 Le peuple a nous s'intéresse
 Il est de nos amis

Oui, le peuple est partout de nos amis,
 Oui le peuple est partout, partout de nos amis

Nos gouvernants, pris de vertige
 Des biens du ciel triplant le taux,
 Font mourir le fruit sur sa tige,
 Du travail brisent les marteaux
 Pour qu'au loin il abreuve
 Le sol et l'habitant,
 Le bon Dieu crée un fleuve
 Ils en font un étang

Malheur ! malheur aux commis !
 A nous bonheur et richesse !
 Le peuple a nous s'intéresse
 Il est de nos amis

Oui, le peuple est partout de nos amis,
 Oui, le peuple est partout, partout de nos amis

Quoi ! l'on veut qu'un langage,
 Aux mêmes lois longtemps soumis,
 Tout peuple qu'un frêne partage
 Forme deux peuples d'ennemis
 Non, grâce à notre peine,
 Ils ne vont pas en vain
 Filer la même laine,
 Sourire au même vin

Malheur ! malheur aux commis !
 A nous bonheur et richesse !
 Le peuple a nous s'intéresse
 Il est de nos amis

Oui, le peuple est partout de nos amis,
 Oui, le peuple est partout, partout de nos amis.

A la frontière où l'oiseau vole,
 Rien ne lui dit Suis d'autres lois.
 L'été vient tarir la rigole
 Qui sert de limite à deux rois.
 Prix du sang qu'ils répandent,
 Là, leurs droits sont percus.
 Ces bornes qu'ils défendent,
 Nous sautons par-dessus

Malheur ! malheur aux commis !
 A nous, bonheur et richesse !
 Le peuple a nous s'intéresse
 Il est de nos amis.

Oui, le peuple est partout de nos amis,
 Oui, le peuple est partout, partout de nos amis.

On nous chante dans nos campagnes,
 Nous, dont le fusil redouté,
 En frappant l'écho des montagnes
 Peut réveiller la liberté.

Quand tombe la patrie
 Sous des voisins altiers,
 Mourante elle s'écrie
 A moi, contrebandiers !

Malheur ! malheur aux commis !
 A nous, bonheur et richesse !
 Le peuple a nous s'intéresse :
 Il est de nos amis.

Oui, le peuple est partout de nos amis,
 Oui, le peuple est partout, partout de nos amis.



A MES AMIS DEVENUS MINISTRES.

Non, mes amis, non, je ne veux rien être,
 Semez ailleurs places, titres et croix
 Non, pour les cours Dieu ne m'a pas fait naître
 Oiseau craintif, je fuis la glu des rois
 Que me faut-il ? Maîtresse a fine taille,
 Petit repas et joyeux entretien
 De mon berceau près de bénir la paille,
 En me créant Dieu m'a dit Ne sois rien.

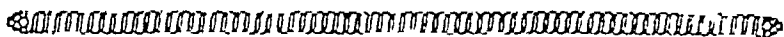
Un sort brillant serait chose importune
 Pour moi, rimeur qui vis de temps perdu
 M'est-il tombé des miettes de fortune,
 Tout bas je dis Ce pain ne m'est pas du
 Quel artisan, pauvre, hélas ! quoi qu'il fasse,
 N'a plus que moi droit à ce peu de bien ?
 Sans trop rougir fouillons dans ma besace
 En me créant Dieu m'a dit Ne sois rien

Au ciel, un jour, une extase profonde
 Vient me ravir, et je regarde en bas
 De là, mon œil confond dans notre monde
 Rois et sujets, généraux et soldats
 Un bruit m'arrive, est-ce un bruit de victoire ?
 On crie un nom, je ne l'entends pas bien
 Grands, dont là-bas je vois ramper la gloire
 En me créant Dieu m'a dit Ne sois rien

Sachez pourtant, pilotes du royaume,
 Combien j'admire un homme de vertu,
 Qui regrettant son hôtel ou son chaume,
 Monte au vaisseau par tous les vents battu
 De loin ma voix lui crie Heureux voyage !
 Priant de cœur pour tout grand citoyen
 Mais au soleil je m'endors sur la plage
 En me créant Dieu m'a dit Ne sois rien

Votre tombeau sera pompeux sans doute,
 J'aurai sous l'herbe une fosse à l'écart
 Un peuple en deuil vous fait cortège en route,
 Du pauvre, moi, j'attends le corbillard
 En vain on court ou votre étoile tombe
 Qu'importe alors votre gîte ou le mien ?
 La différence est toujours une tombe
 En me créant Dieu m'a dit Ne sois rien

De ce palais souffrez donc que je sorte
 À vos grandeurs je devais un salut
 Amis adieu J'ai derrière la porte
 Laisse tantôt mes sabots et mon luth
 Sous ces lambris près de vous accourue,
 La Liberté s'offre à vous pour soutien
 Je vais chanter ses bienfaits dans la rue
 En me créant Dieu m'a dit Ne sois rien



GOTTON.

Air des Gécans

Deux vieilles disaient tout bas
Belzébuth prend ses ébats.
Voyez en robe, en manteau,
Gotton, servante au château.

C'est par-ci, c'est par-la,
Trala, trala, tralala,
C'est par-ci, c'est par-la,
C'est le diable en falbala.

Son maître est jouet d'un sort,
Oui, de l'enfer elle sort
Gageons que son brodequin
Nous cache un pied de bouquin.

C'est par-ci, c'est par-la,
Trala, trala, tralala,
C'est par-ci, c'est par-la,
C'est le diable en falbala

Au vieux baron dès qu'elle eut
Fait abjurer son salut,
Gotton, rouge de bonheur,
Se créa dame d'honneur

C'est par-ci, c'est par-là,
Trala, trala, tralala,
C'est par-ci, c'est par-la,
C'est le diable en falbala.

Bien que le chemin soit long
De la cuisine au salon,
J'en viens, dit-elle, a mes fins,
Dormons tard dans des draps fins.

C'est par-ci, c'est par-la,
Trala, trala, tralala,
C'est par-ci, c'est par-là,
C'est le diable en falbala.

Depuis lors, certain valet,
N'ouvrant qu'un coin du volet,
Au lit, d'un air échauffé,



BUTTON

Porte à Gotton son café

C est par-ci, c est par-la,
Trala, trala, tralala,

C est par ci, c est par-là,
C est le diable en falbala

Au château tous empâtés,
Que d'înes elle a bâtés !
Notre maire, qui l'a fait ?
Gotton et le sous préfet

C est par-ci, c est par-la,
Trala, trala, tralala,

C est par-ci, c est par-la,
C est le diable en falbala

A l'église, Dieu ! quel ton !
Suisse, au banc menez Gotton,
Pour lorgner le sacripant
Qu'elle même a fait serpent

C est par ci, c est par-la,
Trala trala tralala

C est par ci, c est par-là,
C est le diable en falbala

Mais quoi ! l'infâme aux jours gras,
Du beau curé prend le bras,
L'appelle petit coquin,
Et l'habille en arlequin

C est par-ci, c est par-là,
Trala, trala, tralala,

C est par ci, c est par-là,
C est le diable en falbala

Elle a tout meubles, chevaux,
Bals, festins, atours nouveaux,
Riche, on l'accueille en tout lieu
Puis, courez donc prier Dieu !

C est par ci, c est par-là,
Trala, trala, tralala,

C est par-ci, c est par-la,
C est le diable en falbala

L'enfer donne a ses suppôts
Trésors, plaisirs et repos
J'en conclus qu'il est écrit

Que Gotton est l'Antechrist.

C'est par-ci, c'est par-là,
Trala, trala, tralala,
C'est par-ci, c'est par-là,
C'est le diable en falbala.



COLIBRI.

Air • Garde à vous ! (de la France)

Mes amis,
J'ai soumis
L'enfer a ma puissance.
De son obéissance
J'ai pour gage certain
Un lutin (*bis*)
Sous forme d'oiseau-mouche
A mon chevet il couche.
Lutin doux et chéri,
Baisez-moi, Colibri,
Colibri ! (*ter.*)

S'éveillant,
Babillant,
Au jour qui naît et brille,
Son petit corps scintille
D'émeraude et d'azur
Et d'or pur
Fleur qui cherche sa tige,
Le voila qui voltige
L'Aurore en a souri.
Baisez-moi, Colibri,
Colibri !

Je le vois,
A ma voix,
Voler vers qui m'implore
Ses ailes font éclore
Richesse, honneurs, amours
Et beaux jours.
Quelque soif qui m'embrase.
Il peut remplir le vase
Que ma bouche a tari.

Baisez-moi Colibri,
Colibri !

Je puis voir
Son pouvoir
Trancher l'espace et l'onde,
Du Pérou, de Golconde
M'apporter dans nos ports
Les trésors
Mais non, point d'opulence,
Quand un peuple en silence
Souffre et meurt sans abri
Baisez-moi, Colibri,
Colibri !

Je puis voir
Son pouvoir
Me donner des couronnes,
Des palais à colonnes,
Des gardes et l'amour
D'une cour
Mais, non, j'en sais l'histoire
Le monde, à tant de gloire,
De douleur pousse un cri
Baisez moi, Colibri,
Colibri !

Demandons
Pour seuls dons,
Simple toit, portes closes
Des chants du vin, des roses,
Et la paix d'un reclus
Rien de plus
Mon paradis s'arrange
Dieux ! et l'oiseau se change
En piquante houri
Baisez-moi, Colibri,
Colibri !



ÉMILE DEBRAUX *.

CHANSON-PROSPÉCTUS POUR LES ŒUVRES DE CE CHANSONNIER

Air Dis-moi, soldat, dis-moi, t'en souviens-tu?

Le pauvre Émile a passé comme une ombre,
Ombre joyeuse et chère aux bons vivants.
Ses gais refrains vous égalent en nombre,
Fleurs d'acacia qu'éparpillent les vents
Debraux, dix ans, régna sur la goguette,
Mit l'oïgue en train et le cœur des faubourgs
Et roulant, roi, de guinguette en guinguette,
Du pauvre peuple il chanta les amours

Toujours enfant, gai jusqu'à faire envie,
En étourdi vers le plaisir poussé,
Pouffant de ruer à voir couler sa vie
Comme le vin d'un tonneau défoncé,
Sifflant le sot sous les croix qu'il découvre,
Ou sur son char le grand mal affermi,
Sans s'informer par où l'on monte au Louvre,
Du pauvre peuple il est resté l'ami

Mais, dites-vous, il avait donc des rentes !
Eh ! non, messieurs, il logeait au grenier
Le temps, au bruit des fêtes enivrantes,

* Émile Debraux est mort au commencement de 1851, à l'âge de trente-trois ans. Peu de chansonniers ont pu se vanter d'une popularité égale à la sienne, qui, certes, était bien méritée. Les chansons de *la Colonne*, *Soldat t'en souviens-tu ? l'anson la Tulipe*, *Mon petit Mimile*, etc., ont eu un succès prodigieux, non seulement dans les guinguettes et les ateliers, mais aussi dans les salons libéraux.

L'existence de Debraux n'en resta pas moins obscure : il ne savait ni se faire valoir, ni solliciter. Pendant la Restauration, il se laissa poursuivre, juger, condamner, emprisonner, sans se plaindre, et je ne sais si une seule feuille publique lui adressa deux mots de consolation. Souvent il fut réduit à faire des copies et à barbouiller des rôles pour nourrir sa femme et ses trois enfants.

Les sociétés chantantes, dites *Goguettes*, le recherchèrent toutes, et je crois qu'il n'en négligea aucune. Si, dans ces réunions, Debraux se laissa aller à son penchant pour la vie insouciance et joyeuse, il faut dire que par des soins utiles elles adoucirent ses derniers moments, rendus si pénibles par une maladie lente et douloureuse.

Sa pauvre famille n'a obtenu que d'incertains et faibles secours dans la répartition faite par le Comité des récompenses nationales. Pourtant les chansons de Debraux, en contribuant à exalter le patriotisme du peuple, ont concouru au triomphe de Juillet, qu'à son lit de mort il a salué d'une voix défaillante.

Râpait râpait l'habit du chansonnier
Venait l'hiver le bois manqua à l'âtre,
La vitre au nord clincelait de fleurs,
Il grelottait, mais sa muse folâtre,
Du pauvre peuple allait sécher les pleurs

De l'œil des rois on a compté les larmes
Les yeux du peuple en ont trop pour cela
La France alors pleurait l'éclat des armes
Et les grandeurs dont le cours l'entraîna
Ta voix, l'âme évoquant notre histoire,
Du cabaret ennoblit les échos,
C'était l'asile où se cachait la gloire
Le pauvre peuple aime tant les héros !

Bien jeune, hélas ! il descend dans la fosse
Je l'ai conduit au vieux jour d'ennui
Chantant au loin, des buveurs à voix fausse
Aux noirs pensers m'arrachaient en chemin
C'étaient ses chants que disait leur ivresse
Chants que leurs fils sauront bien rajeunir
De son passage est-il un roi qui laisse
Au pauvre peuple un si doux souvenir ?

De sa famille allégez l'indigence
Riches et grands, achetez ce recueil
A tant d'esprit pressez la négligence
Ah ! du talent le besoin est l'écueil
Ne soyez point ingrats pour nos musettes,
Songez aux maux que nous adoucissons
Pour s'en tenir au lot que vous lui faites,
Le pauvre peuple a besoin de chansons



LE PROVERBE

J'ai pris jadis d'une princesse,
Alain vit son cœur rejeté,
Simple écuyer, né sans noblesse,
Comme un vilain il fut traité
La princesse avait une dame,
Dame d'honneur, fleur au déclin,
Alain lui transporte sa flamme,
Il est traité comme un vilain

La dame avait une suivante
 Qui tenait à la qualité.
 En vain de lui plaire il se vante;
 Comme un vilain il est traite
 La suivante avait sa soubrette
 Celle-ci cède au pauvre Alain,
 Surprise, tant bien il la traite,
 Qu'on l'ait traité comme un vilain.

La suivante qu'un mot éclaire,
 Court après Alain mieux goûté,
 La dame a son tour veut lui plaire,
 Comme un baron il est traite,
 La princesse enfin, moins superbe,
 Ouvre au galant ses draps de lin.
 Depuis lors, adieu le proverbe
 Qui dit traité comme un vilain.



LES FEUX FOLLETS.

Air Paut l'oublier, disait Colette

O nuit d'été, paix du village,
 Ciel pur, doux parfums, frais ruisseau
 Vous embellissiez mon berceau,
 Consolez-moi dans un autre âge
 Las du monde, ici je me plais,
 Tout y retrace mon enfance,
 Oui, tout, jusqu'à ces feux follets.
 Jadis leur éclat et leur danse
 M'auraient fait fuir à pas pressés
 J'ai perdu ma douce ignorance,
 Follets, dansez, dansez, dansez

On racontait aux longues veilles
 Qu'ils étaient moqueurs et méchants,
 Que ces feux gardaient dans nos champs
 Bien des trésors, bien des merveilles
 Revenants, lutins, noirs esprits,
 Sorciers, malignes influences,
 A tout croire on m'avait appris,
 Je voyais des dragons immenses
 Sur les donjons des temps passés



LES FEUX FOLLETS.

L'âge a soufflé sur mes croyances
Follets, dansez, dansez dansez

Un soir, j'avais dix ans à peine,
J'garé, couvert de sueur,
Je vois de loin cette lueur
C'est la lampe de ma marraine
Chez elle un gâteau m'attendant,
Je cours, je cours, l'âme ravie
Un berger me crie Imprudent!
La lumière par toi suivie
T'claire un bal de trépassés
Ainsi devant s'user ma vie
Follets, dansez, dansez, dansez

À seize ans, je vis même flamme
Sur la tombe du vieux curé
Soudain m'écriant Je prierai,
Monsieur le curé, pour votre âme,
Je m'imagine qu'il me dit
Faut-il que la beauté te rende
Déjà rêveur, enfant maudit!
Ce soir là, tant ma peur fut grande,
Je crus à des dieux courroucés
Parlez encore et que j'entende
Follets, dansez dansez, dansez

Quand j'aimai Rose au cœur candide,
Un peu d'or eût comblé nos vœux
Devant moi passe un de ces feux
Vers des trésors qu'il soit mon guide
J'ose le suivre, mais hélas!
Dans l'étang que ce ruisseau creuse,
Je tombe, et je ne périrai pas!
A-t-il ri de ta chute affreuse?
Disent encor des insensés
Non, mais sans moi Rose est heureuse
Follets, dansez, dansez, dansez

De mille erreurs l'âme affranchie,
Me voilà vieux avant le temps
Vapeurs qui brillez peu d'instant,
Voyez-vous ma tête blanchie?
Des sages m'ont ouvert les yeux,
Mais j'admire bien plus l'aurore
Quand je connaissais moins les dieux

Du savoir le flambeau dévore
Les sylphes qui nous ont bercés.
Ah ! je voudrais vous craindre encore.
Follets, dansez, dansez, dansez.



HATONS-NOUS.

FEVRIER 1831

Air Ah ! si ma dame me voyait

Ah ! si j'étais jeune et vaillant,
Vrai hussard je courrais le monde,
Retroussant ma moustache blonde,
Sous un uniforme brillant,
Le sabre au poing et bataillant
Va, mon coursier, vole en Pologne,
Arrachons un peuple au trépas
Que nos poltrons en aient vergogne
Hâtons-nous, l'honneur est la-bas. (bis.)

Si j'étais jeune, assurément
J'aurais maîtresse jeune et belle
Vite en croupe, mademoiselle,
Imitez le beau dévouement
Des femmes de ce peuple aimant.
Vendez vos parures, oui, toutes.
En charpie emportons vos draps.
De son sang sauvez quelques gouttes.
Hâtons-nous, l'honneur est la-bas

Bien plus, si j'avais des millions,
J'irais dire aux braves Sarmates
Achetez quelques diplomates,
Beaucoup de poudre, et rhabillons
Vos héroïques bataillons
L'Europe, qui marche à bequilles,
Riche goutteuse, ne croit pas
À la vertu sous des guenilles
Hâtons-nous, l'honneur est la-bas.

Pour eux, si j'étais roi puissant,
Combien je ferais plus encore !
Mes vaisseaux, du Sund au Bosphore,
Iraient réveiller le Croissant,



PONIA TOWSKI.

Des Suédois réchauffer le sang
Criaient Polono, on te seconde!
Un long sceptre au bout d'un bon bras
Peut atteindre aux bornes du monde
Hâtons-nous, l'honneur est là-bas

Si j'étais un jour, un seul jour,
Le dieu que la Pologne implore,
Sous ma justice, avant l'aurore,
Le czar paîtrait dans sa cour
Aux Polonais tout mon amour!
Je saurais trompant les oracles,
De miracles semer leurs pas
Hélas ! il leur faut des miracles !
Hâtons-nous, l'honneur est là-bas

Hâtons-nous ! mais je ne puis rien
O Roi des cieux, entends ma plainte
Père de la liberté sainte
De ce peuple unique soutien,
Fais de moi son ange gardien
Dieu, donne à ma voix la trompette
Qui doit réveiller du trépas,
Pour qu'au monde entier je répète
Hâtez-vous, l'honneur est là-bas



PONIA TOWSKI

JUILLET 1831

Air des Trois Couleurs

Quoi ! vous fuyez vous, les vainqueurs du monde !
Devant Leipzig le sort s'est-il mépris ?
Quoi ! vous fuyez ! et ce fleuve qui gronde

Joseph Poniatowski ne fut du dernier roi de Pologne né en 1765
un très glorieux commandant dans les armées françaises depuis 1806 jusqu'à 1813
Après la bataille de Leipzig Napoléon l'éleva au grade de maréchal d'empire
et lui donna le commandement d'un corps de Polonais et de Français
à la tête duquel il fit de si prodigieuses choses Le 18 octobre les ponts
de l'Elbe ayant été détruits pour couvrir notre retraite Poniatowski
resta à l'arrière-garde et pressé de toutes parts par les troupes ennemies
rejeta les propositions que les généraux lui firent faire Dangereusement
blessé il s'écria *Dieu me a confié l'honneur des Polonais je ne le remet
trai qu'à Dieu* Il tenta de ouvrir un passage à travers le fleuve mais
épuisé de sang et entaillé par les balles il mourut en luttant Le nest

D'un pont qui saute emporte les débris !
 Soldats, chevaux, pêle-mêle, et les armes,
 Tout tombe la, l'Elster roule entravé
 Il roule sourd aux vœux, aux cris, aux larmes .
 « Rien qu'une main, (bis) Français, je suis sauvé ! »

« Rien qu'une main ! malheur à qui l'implore !
 « Passons, passons S'arrêter ! et pour qui ? »
 Pour un héros que le fleuve dévore !
 Blessé trois fois, c'est Pomiatowski.
 Qu'importe ! on fuit La frayeur rend barbare
 A pas un cœur son cri n'est arrivé
 De son coursier le torrent le sépare .
 « Rien qu'une main, Français, je suis sauvé ! »

Il va périr, non, il lutte, il surnage,
 Il se rattache aux longs crins du coursier.
 « Mourir noyé ! dit-il, lorsqu'au rivage
 « J'entends le feu, je vois luire l'acier !
 « Frères, à moi ! vous vantiez ma vaillance,
 « Je vous chéris ; mon sang l'a bien prouvé
 « Ah ! qu'il m'en reste à verser pour la France !
 « Rien qu'une main, Français, je suis sauvé ! »

que quelques jours après que son corps fut trouvé sur les bords de l'Elster

Cette chanson, celles de *Hâtons-nous* ! du 14 juillet 1829, et *A mes amis devenus ministres*, furent publiées en 1831, au profit du Comité polonais. Elles étaient précédées d'une dédicace au général Lafayette, président de ce Comité, et premier grenadier de la garde nationale de Varsovie. Dans la dédicace, trop longue pour être rapportée ici, se trouvaient deux couplets qu'on me saura gré peut-être de donner, parce qu'ils sont un hommage au héros des deux mondes

Sa vie entière est comme un docte ouvrage,
 Par la vertu transcrit, concu dicté
 La gloire y brille à chaque jour sa page
 Point d'errata tout pour la liberté
 De bien longtemps qu'à nos pleurs Dieu ne livre,
 Si plein qu'il soit, le chapitre dernier,
 Et qu'un seul mot constate en ce beau livre
 Que le grand homme aura le chansonnier

Comme il s'agissait de solliciter des secours d'argent pour la Pologne, j'ajoutais, sur l'air de la Sainte-Alliance des peuples

Le Polonais de son schako civique
 Ceint votre front, ce front que tant de fois
 Olmutz, Paris, l'Europe et l'Amérique
 Ont vu si calme intimidé les rois
 Lorsque je chante honneur, gloire souffrance,
 Si dans les cœurs ma voix trouve un écho,
 Pour recueillir l'obole de la France,
 Tendez votre schako

Point de secours ! et sa main défaillante
 Lache son guide adieu, Pologne, adieu !
 Mais un doux rêve, une image brillante
 Dans son esprit descend du sein de Dieu
 Que vois-je ? enfin, l'aigle blanc se reveille
 Vole, combat, de sang russe abreuvé
 Un chant de gloire éclate à mon oreille
 Rien qu'une main, Français, je suis sauvé !

Point de secours ! il n'est plus, et la rive
 Voit l'ennemi camper dans ses roseaux
 Ces temps sont loin, mais une voix plaintive
 Dans l'ombre encore appelle au fond des eaux,
 Et depuis peu (grand Dieu, fais qu'on me croie !),
 Jusques au ciel son cri s'est élevé
 Pourquoi ce cri que le ciel nous renvoie
 Rien qu'une main, Français, je suis sauvé !

C'est la Pologne et son peuple fidèle
 Qui tant de fois a pour nous combattu,
 Elle se noie au sang qui coule d'elle,
 Sang qui s'épuise en gardant sa vertu
 Comme ce chef mort pour notre patrie,
 Corps en lambeaux dans l'Elster retrouvé,
 Au bord du gouffre un peuple entier nous crie
 Rien qu'une main, Français, je suis sauvé !



L'ÉCRIVAIN PUBLIC

184

COUPLETS DE FÊTE ADRESSÉS À M. J. LAFFITTE PAR DES ENFANTS
 QUI IMPLORAIENT SA BIENFAISANCE

Air de la République

LES ENFANTS

Daignez monsieur, nous servir d'interprète
 Chantez pour nous Jacques qui fait du bien

L'ÉCRIVAIN

A le louer, enfants, ma plume est prête
 Des malheureux, oui, Jacques est le soutien
 Je le peindrai pur, dans son opulence,

*Cette chanson est accompagnée de l'air sur lequel on la liouera d'aujourd'hui
 et le jour mieux on se rendra compte du motif qui la fait livrer aujourd'hui à l'impression*

Des titres vains dont l'orgueil se nourrit

LES ENFANTS

Chantez plutôt notre reconnaissance

Des enfants n'ont pas tant d'esprit

L'ÉCRIVAIN.

On peut chez lui célébrer la richesse,

Qui trop souvent corrompt les humains.

Fruit du travail, tout l'argent de sa caisse

Sans les salir a passé dans ses mains

Parfois chez nous la probité prospère;

Aux grands talents parfois le ciel sourit.

LES ENFANTS

Parlez plutôt de notre pauvre père

Des enfants n'ont pas tant d'esprit.

L'ÉCRIVAIN

Je veux surtout le peindre à la tribune

A la raison sa voix donna l'essor

Il défendit la publique fortune

Lorsqu'aux proscrits il prodiguait son or.

Il nous montra la patrie expirante

Sur des trésors que le pouvoir tarit

LES ENFANTS

Peignez plutôt notre mère souffrante :

Des enfants n'ont pas tant d'esprit

L'ÉCRIVAIN

Je veux aussi peindre la calomnie

Point de vertus que respectent ses traits

Mais par le souffle une glace ternie,

Plus pure aux yeux brille l'instant d'après

En vain des sots il connut l'inconstance,

Du citoyen la palme refleurit

LES ENFANTS

Dites plutôt qu'il est notre espérance

Des enfants n'ont pas tant d'esprit

L'ÉCRIVAIN

Pauvres enfants ! je vois ce qu'il faut dire,

De vos parents Jacques est l'unique appui

Les biens si chers auxquels un père aspire,

Vous priez Dieu de les verser sur lui

Pour lui porter ces vœux d'une âme pieuse,

Vous attendiez que sa porte s'ouvrit

Plus grands que vous passent par la serrure,

Des enfants n'ont pas tant d'esprit



A M DE CHATEAUBRIAND

SEPTEMBRE 1811

Air d'Oct. 1718

Chateaubriand pourquoi fuir ta patrie
Fuir son amour, notre encens et nos soins ?
N'entends-tu pas la France qui s'écrie
Mon beau ciel pleure une étoile de moins ?
Ou donc est-il ? se dit la tendre mère
Battu des vents que Dieu seul fait changer
Pauvre aujourd'hui comme le vieil Honore,
Il frappe, hélas ! au seuil de l'étranger
Proscrit jadis la naissante Amérique
Nous le rendit après nos longs discords,
Riche de gloire, et Colomb poétique
D'un nouveau monde étalant les trésors
Le pèlerin de Grèce et d'Ionie,
Chantant plus tard le cirque et l'Alhambra
Nous revit tous dévots à son genie,
Devant le Dieu que sa voix célébra
De son pays, qui lui doit tant de lyres,
Lorsque la sienne en pleurant s'exila,
Il s'enquérât aux débris des empires
Si des Français n'avaient point passé la
C'était l'époque où seondant l'histoire,
La grande épée effroi des nations
Resplendissante au soleil de la gloire,
En fit sur nous rejaillir les rayons
Sa voix résonne, et soudain ma jeunesse
Brille à tes chants d'une noble rougeur

Dans un des couplets qui précèdent ce où-ci je parle de *lyres* que la France doit à M de Chateaubriand Je ne crains pas que ce vers soit démenti par la nouvelle de ce poétique qui nous les aies ! la ! est avec raison glorifiée souvent d'un tel ouvrage L'influence l'auteur du *Cécile* du *Chateaubriandisme* s'est fait sentir et l'auteur du *Childe Harold* est de la famille de René

Après ce que je tiens de rapporter du grand mouvement qu'il a donné à la poésie moderne il importe peu à M de Chateaubriand que je repète ici ce que j'ai dit dans ma préface de l'influence poétique de ses ouvrages sur l'état de la jeunesse Je crois plus à l'effet de ses ouvrages sur le cœur qu'en 1819 M de Chateaubriand n'avait honoré de sa présence

J'offre aujourd'hui, pour prix de mon ivresse,
Un peu d'eau pure au pauvre voyageur.

Chateaubriand, pourquoi fuir ta patrie,
Fuir son amour, notre encens et nos soins ?
N'entends-tu pas la France qui s'écrie .
Mon beau ciel pleure une étoile de moins ?

Des anciens rois quand revint la famille,
Lui, de leur sceptre appui religieux,
Crut aux Bourbons faire adopter pour fille
La Liberté qui se passe d'aïeux.

Son éloquence a ces rois fit l'aumône :
Prodigue fée, en ses enchantements,
Plus elle voit de rouille a leur vieux trône,
Plus elle y sème et fleurs et diamants

Mais de nos droits il gardait la mémoire
Les insensés dirent Le ciel est beau
Chassons cet homme, et soufflons sur sa gloire,
Comme au grand jour on éteint un flambeau

Et tu voudrais t'attacher a leur chute !
Connais donc mieux leur folle vanité
Au rang des maux qu'au ciel même elle impute,
Leur cœur ingrat met ta fidélité

Va , sers le peuple en butte à leurs bravades,
Ce peuple humain, des grands talents épris,
Qui t'emportait, vainqueur aux barricades,
Comme un trophée, entre ses bras meurtris

Ne sers que lui Pour lui ma voix te somme
D'un prompt retour après un triste adieu
Sa cause est sainte, il souffre, et tout grand homme
Auprès du peuple est l'envoyé de Dieu

Chateaubriand, pourquoi fuir ta patrie,
Fuir son amour, notre encens et nos soins ?
N'entends-tu pas la France qui s'écrie
Mon beau ciel pleure une étoile de moins ?

d'intérêt et d'estime, en fut vivement reprimandé par les organes du pouvoir auquel la France était livrée. Je rougis d'avoir si sublement acquitté ma dette envers le plus grand certain du siècle, surtout quand je pense qu'il a consacré quelques pages à immortaliser mes chansons. C'est un plaider en leur faveur que la postérité lira sans doute, mais l'avocat le plus éloquent ne saurait gagner toutes les causes. Puisse du moins la trop grande générosité de M. de Chateaubriand ne lui donner jamais de clients plus ingrats que le chansonnier qu'il a bien voulu placer sous la protection de son génie !



CONSEIL AUX BELGES

Mai 1831

Air de la République

Finissez en nos frères de Belgique
 Faites-un roi, morbleu ! finissez-en
 Depuis huit mois, vos airs de république
 Donnent la fièvre a tout bon courtisan
 D'un roi toujours la matière se trouve
 C'est Jean, c'est Paul c'est mon voisin, c'est moi
 Tout œuf royal éclôt sans qu'on le couve
 Faites un roi, morbleu ! faites un roi,
 Faites un roi faites un roi

Quels biens sur vous un prince va répandre !
 D'abord viendra l'étiquette aux grands airs ,
 Puis des cordons et des croix à revendre
 Puis ducs, marquis, comtes, barons et pairs
 Puis un beau trône, en or, en soie, en nacre
 Dont le coussin prête a plus d'un émoi
 S'il plaît au ciel, vous aurez même un sacre
 Faites un roi, morbleu ! faites un roi
 Faites un roi, faites un roi

Puis vous aurez baisemains et parades,
 Discours et vers feux d'artifice et fleurs ,
 Puis force gens qui se disent malades
 Des qu'un bobo cause au roi des douleurs
 Bonnet de pauvre et royal diadème
 Ont leur vermine un dieu fit cette loi
 Les courtisans rongent l'orgueil suprême
 Faites un roi, morbleu ! faites un roi
 Faites un roi, faites un roi

Chez vous pleuvront laquais de toute sorte,
 Juges, préfets, gendarmes, espions,
 Nombreux soldats pour leur prêter main-forte,
 Joie a bruler un cent de lampions
 Vient le budget ! nourrir Athènes et Sparte
 Lut, en vingt ans, moins coûté sur ma foi
 L'ogre a diné, peuples, payez la carte
 Faites un roi, morbleu ! faites un roi ,

Faites un roi, faites un roi.

Mais, quoi ! je raille ; on le sait bien en France .
 J'y suis du trône un des chauds partisans
 D'ailleurs l'histoire a répondu d'avance
 Nous n'y voyons que princes bienfaisants.
 Peres du peuple, ils le font pâmer d'aise ,
 Plus il s'instituit, moins ils en ont d'effroi ,
 Au bon Henri succède Louis treize
 Faites un roi, moi bleu ! faites un roi ,
 Faites un roi, faites un roi.



LE REFUS.

CHANSON ADRESSÉE AU GÉNÉRAL SILBASTIANI

Air Le premier du mois de janvier

Un ministre veut m'enrichir,
 Sans que l'honneur ait à gauchir,
 Sans qu'au *Moniteur* on m'affiche
 Mes besoins ne sont pas nombreux ,
 Mais, quand je pense aux malheureux ,
 Je me sens né pour être riche.

Avec l'ami pauvre et souffrant
 On ne partage honneurs ni rang ,
 Mais l'or, du moins, on le partage.
 Vive l'or ! oui, souvent, ma foi,
 Pour cinq cents francs, si j'étais roi,
 Je mettrais ma couronne en gage

Qu'un peu d'argent pleuve en mon trou,
 Vite, il s'en va, Dieu sait par où !
 D'en conserver je désespère
 Pour recoudre à fond mes goussets,
 J'aurais dû prendre, à son décès,
 Les aiguilles de mon grand-père

Ami, pourtant gardez votre or.
 Las ! j'épousai, bien jeune encor,
 La Liberté, dame un peu rude
 Moi, qui dans mes vers ai chanté
 Plus d'une facile beauté,
 Je meurs l'esclave d'une prude

La Liberté ' c'est, Monseigneur,
Une femme folle d'honneur,
C'est une bégueule enivrée
Qui, dans la rue ou le salon,
Pour le moindre bout de galon
Va criant A bas la livrée!

Vos écus la feraient damner
Au fait, pourquoi pensionner
Ma muse indépendante et vraie?
Je suis un sou de bon aloi,
Mets en secret argentez-moi,
Et me voilà fausse monnaie

Gardez vos dons je suis peureux
Vais si d'un zèle généreux
Pour moi le monde vous soupçonne,
Sachez bien qui vous a rendu
Mon cœur est un luth suspendu
Sitôt qu'on le touche, il résonne



LA RESTAURATION DE LA CHANSON

JANVIER 1831

Air Jamais a p d d pro e e

Oui, chanson, Muse ma fille
J'ai déclaré net
Qu'avec Charles et sa famille
On t'e détrônait
Mais chaque loi qu'on nous donne
Te rappelle ici
Chanson reprends ta couronne
— Messieurs, grand merci!
Je croyais qu'on allait faire
Du grand et du neuf
Même étendre un peu la sphère
De Quatre vingt neuf
Mais point! on rabadigeonne

A la fin de juillet 1830 j'avais dit On vient de détrôner Charles X
et la chanson Ce mot fut répété à la tribune par je ne sais quel député du
centre

Un trône noirci.
Chanson, reprends ta couronne.
Messieurs, grand merci !

Depuis les jours de decembre *
Vois, pour se grandir,
La Chambre vanter la Chambre,
La Chambre applaudir
A se prouver qu'elle est bonne
Elle a réussi.

Chanson, reprends ta couronne.
— Messieurs, grand merci !

Basse-cour des ministères,
Qu'en France on honnit,
Nos chapons héréditaires
Sauveront leur nid **.

Les petits que Dieu leur donne
Y pondront aussi
Chanson, reprends ta couronne
— Messieurs, grand merci !

Gloire a la garde civique,
Piédestal des lois !
Qui maintient la paix publique
Peut venger nos droits
La haut, quelqu'un, je soupconne,
En a du souci

Chanson, reprends ta couronne
Messieurs, grand merci !

La planète doctrinaire,
Qui sur Gand brillait,
Veut servir de luminaire
Aux gens de juillet
Et d'un froid soleil d'automne,
De brume obscurci !

Chanson, reprends ta couronne.
— Messieurs, grand merci !

Nos ministres, qu'on peut mettre
Tous au même point,
Voudraient que le baromètre
Ne variât point

* Le jugement des ministres de Charles X. La Chambre alors ne voulait point entendre parler de sa dissolution

** On craignait encore que l'hérédité de la pairie ne fut conservée

Pour peu que là bas il tonne,
On se signe ici
Chanson reprends ta couronne
— Messieurs, grand merci !

Pour être en état de grâce,
Que de grands peureux
Ont soin de laisser en place
Les hommes véreux !
Si l'on ne touche a personne
C'est afin que si
Chanson, reprends ta couronne
— Messieurs, grand merci !

Se voila donc restaurée,
Chanson mes amours
Tricolore et sans livree
Montre-toi toujours
Ne crains plus qu'on t'emprisonne,
Du moins a Poissy
Chanson reprends ta couronne
— Messieurs, grand merci !

Mais pourtant laisse en jachère
Mon sol fatigué
Mes jeunes rivaux ma chère,
Ont un ciel si gai !
Chez eux la rose foisonne,
Chez moi le souci
Chanson, reprends ta couronne
— Messieurs, grand merci !



SOUVENIRS D'ENFANCE

1831

A MES PARENTS ET AMIS DE PERON E VILLE OÙ J'AI PASSÉ UNE PARTIE
DE MA JEUNESSE DE 1750 A 1796

Air d la Ronde des Comédiens

Lieux où jadis m'a bercé l'espérance,
Je vous revois a plus de cinquante ans
On rajeunit aux souvenirs d'enfance,
Comme on renait au souffle du printemps

Salut ! a vous, amis de mon jeune age
 Salut, parents que mon amour bénit
 Grâce à vos soins, ici, pendant l'orage,
 Pauvre oiselet, j'ai pu trouver un nid

Je veux revoir jusqu'a l'étroite geôle,
 Où, près de nièce aux frais et doux appas,
 Regnait sur nous le vieux maître d'ecole,
 Fier d'enseigner ce qu'il ne savait pas

J'ai fait ici plus d'un apprentissage,
 A la paresse, hélas ! toujours enclin
 Mais je me crus des droits au nom de sage,
 Lorsqu'on m'apprit le métier de Franklin

C'était à l'âge où naît l'amitié franche,
 Sol que fleurit un matin plein d'espoir
 Un arbre y croit dont souvent une branche
 Nous sert d'appui pour marcher jusqu'au soir.

Lieux où jadis m'a bercé l'Espérance,
 Je vous revois a plus de cinquante ans
 On rajeunit aux souvenirs d'enfance,
 Comme on renaît au souffle du printemps.

C'est dans ces murs qu'en des jours de défaites,
 De l'ennemi j'écoutais le canon
 Ici ma voix, mêlée aux chants des fêtes,
 De la patrie a begayé le nom

Ame rêveuse, aux ailes de colombe,
 De mes sabots, là, j'oubliais le poids
 Du ciel, ici, sur moi la foudre tombe
 Et m'apprivoise avec celle des rois *.

Contre le sort ma raison s'est armée
 Sous l'humble toit, et vient aux memes lieux
 Narguer la glo're, inconstante fumée
 Qui tire aussi des larmes de nos yeux

Amis, parents, témoins de mon aurore,
 Objets d'un culte avec le temps accru,
 Oui, mon berceau me semble doux encoire,
 Et la berceuse a pour tant disparu

Lieux où jadis m'a bercé l'Espérance,

* Dans la chanson du *Tailleur et la Fée*, l'auteur a déjà eu occasion de dire qu'à l'âge de douze ans il fut frappé du tonnerre. Sa vie fut plusieurs jours en danger, et il faillit perdre la vue.



LE VIEUX VAGABOND.

Je vous revois a plus de cinquante ans
On rajeunit aux souvenirs d'enfance,
Comme on renait au souffle du printemps



LE VIEUX VAGABOND

Air : Guid-mis-pas-Providence (d : Deux Jours)

Dans ce fossé cessons de vivre
Je finis vieux, infirme et las
Les passants vont dire Il est ivre
Tant mieux ! ils ne me plaindront pas
J'en vois qui détournent la tête,
D'autres me jettent quelques sous
Courez vite, allez à la fête
Vieux vagabond, je puis mourir sans vous

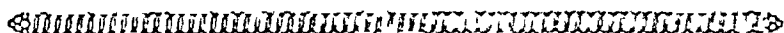
Oui, je meurs ici de vieillesse,
Parce qu'on ne meurt pas de faim
J'espérais voir de ma détresse
L'hôpital adoucir la fin
Mais tout est plein dans chaque hospice
Tant le peuple est infortuné
La rue, hélas ! fut ma nourrice
Vieux vagabond, mourons où je suis né

Aux artisans, dans mon jeune âge
J'ai dit Qu'on m'enseigne un métier
Vr, nous n'avons pas trop d'ouvrage,
Répondaient-ils, va mendier
Riches, qui me disiez Travaillez,
J'eus bien des os de vos repas,
J'ai bien dormi sur votre paille
Vieux vagabond, je ne vous maudis pas

J'aurais pu voler, moi pauvre homme,
Mais non mieux vaut tendre la main
Au plus, j'ai dérobé la pomme
Qui mûrit au bord du chemin
Vingt fois pourtant on me verrouille
Dans les cachots de par le roi
De mon seul bien on me dépouille
Vieux vagabond le soleil est à moi

Le pauvre a-t-il une patrie ?
 Que me font vos vins et vos bles,
 Votre gloire et votre industrie,
 Et vos orateurs assemblés ?
 Dans vos murs ouverts à ses armes,
 Lorsque l'étranger s'engraissait,
 Comme un sol j'ai versé des larmes
 Vieux vagabond, sa main me nourrissait.

Comme un insecte fait pour nuire,
 Hommes, que ne m'écrasiez-vous ?
 Ah ! plutôt vous deviez m'instruire
 A travailler au bien de tous
 Mis à l'abri du vent contraire,
 Le ver fût devenu foumi,
 Je vous aurais chéris en frère
 Vieux vagabond, je meurs votre ennemi



COUPLETS

ADRESSES A DES HABITANTS DE L'ILE DE FRANCE (DE MAURICE),
 QUI, LORS DE L'ENVOI QUI LES PIRENT POUR LA SOUSCRIPTION DES BRESSES
 DE JULIETT, MADRESSE REUT UNE CHANSON
 ET UNE BAILE DE CALE

Air Tendres échos, errants dans ces vallons

Quoi ! vos échos redisent nos chansons !
 Bons Mauriciens, ils sont Français encore !
 A travers flots, tempêtes et moussons,
 Leur voix me vient d'où vient pour nous l'aurore.
 De tant d'échos résonnant jusqu'à nous,
 Les plus lointains nous semblent les plus doux.

Mes chants joyeux de jeunesse et d'amour
 Ont donc aussi fait un si long voyage
 Loin de vos bords leur bruit vole à son tour,
 Et me revient quand je suis vieux et sage
 De tant d'échos résonnant jusqu'à nous,
 Les plus lointains nous semblent les plus doux.

On m'a conté qu'aux bords du Gange assis,
 Des exilés, gais enfants de la Seine,
 A mes chansons, la, berçaient leurs soucis.
 Qu'ainsi ma muse endorme votre peine !

De tant d'échos résonnant jusqu'à nous
 Les plus lointains nous semblent les plus doux
 Si mes chansons vont encor voyager,
 Accueillez-les, ces folles hirondelles,
 Comme un bon fils reçoit le messager
 Qui d'une mère apporte des nouvelles
 De tant d'échos résonnant jusqu'à nous,
 Les plus lointains nous semblent les plus doux
 Vous-même aussi célébrez vos amours
 Dieu permettra que nos voix se confondent,
 Mais en français, frères chantez toujours
 Pour que toujours nos échos se répondent
 De tant d'échos résonnant jusqu'à nous
 Les plus lointains nous semblent les plus doux



CINQUANTE ANS

Pourquoi ces fleurs ? est-ce ma fête ?
 Non, ce bouquet vient m'annoncer
 Qu'un demi-siècle sur ma tête
 Achève aujourd'hui de passer
 Oh ! combien nos jours sont rapides !
 Oh ! combien j'ai perdu d'instants !
 Oh ! combien je me sens de rides !
 Hélas ! hélas ! j'ai cinquante ans

A cet âge tout nous échappe,
 Le fruit meurt sur l'arbre jauni
 Mais à ma porte quelqu'un frappe
 N'ouvrons point mon rôle est fini
 C'est, je gage, un docteur qui jette
 Sa carte où s'est logé le temps
 Jadis, j'aurais dit C'est Lisette
 Hélas ! hélas ! j'ai cinquante ans

En maux cuisants vieillesse abonde
 C'est la goutte qui nous meurtrit,
 La cécité, prison profonde,
 La surdité dont chacun rit
 Puis la raison-lampe qui brisse
 N'a plus que des feux tremblotants
 Enfants, honorez la vieillesse !

Hélas ! hélas ! j'ai cinquante ans
 Ciel ! j'entends la mort qui, joyeuse,
 Arrive en se frottant les mains
 A ma porte, la fossoyeuse
 Frappe, adieu, messieurs les humains !
 En bas, guerre, famine et peste.
 En haut plus d'astres éclatants
 Ouvrons, tandis que Dieu me reste.
 Hélas ! hélas ! j'ai cinquante ans

Mais non ! c'est vous ! vous, jeune amie !
 Sœur de charité des amours !
 Vous tirez mon âme endormie
 Du cauchemar des mauvais jours.
 Semant les roses de votre âge
 Partout, comme fait le printemps,
 Parfumez les rêves d'un sage
 Hélas ! hélas ! j'ai cinquante ans



JACQUES.

Air de Jeannot et Colin

Jacque, il me faut troubler ton somme
 Dans le village un gros huissier
 Rôde et court, suivi du messier
 C'est pour l'impôt, las ! mon pauvre homme.

Lève-toi, Jacques, lève-toi,
 Voici venir l'huissier du roi

Regarde le jour vient d'eclorre,
 Jamais si tard tu n'as dormi.
 Pour vendre, chez le vieux Remi
 On saisissant avant l'aurore.

Lève-toi, Jacques, lève-toi,
 Voici venir l'huissier du roi.

Pas un sou ! Dieu ! je crois l'entendre.
 Écoute les chiens aboyer.
 Demande un mois pour tout payer.
 Ah ! si le roi pouvait attendre !

Lève-toi, Jacques, lève-toi,



JACQUES

Voici venir l'huissier du roi

Pauvres gens ! l'impôt nous dépouille !
 Nous n'avons, accablés de maux,
 Pour nous, ton père et six marmots,
 Rien que ta bêche et ma quenouille

Lève-toi, Jacques, lève-toi,
 Voici venir l'huissier du roi

On compte avec cette mesure
 Un quart d'arpent cher affirmé
 Par la misère il est fumé,
 Il est moissonné par l'usure

Lève-toi, Jacques, lève-toi,
 Voici venir l'huissier du roi

Beaucoup de peine et peu de lucre
 Quand d'un porc aurons nous la chair ?
 Tout ce qui nourrit est si cher !
 Et le sel aussi, notre sucre !

Lève-toi Jacques, lève toi,
 Voici venir l'huissier du roi

Du vin soutiendrait ton courage,
 Mais les droits l'ont bien renchéri !
 Pour en boire un peu, mon chéri,
 Vends mon anneau de mariage

Lève-toi, Jacques, lève toi
 Voici venir l'huissier du roi

Rêverais-tu que ton bon ange
 Te donne richesse et repos ?
 Que sont aux riches les impôts ?
 Quelques rats de plus dans leur grange

Lève-toi, Jacques, lève-toi,
 Voici venir l'huissier du roi

Il entre ! ô ciel ! que dois-je craindre ?
 Tu ne dis mot, quelle pâlour !
 Hier tu t'es plaint de ta douleur,
 Toi qui souffres tant sans te plaindre

Lève-toi, Jacques, lève toi,
 Voici monsieur l'huissier du roi

Il le appelle en vain, il rend l'âme
 Pour qui s'épuise à travailler,

La mort est un doux oreiller.
Bonnes gens, priez pour sa femme
Lève-toi, Jacques, lève-toi ;
Voici monsieur l'huissier du roi.



LES ORANGS-OUTANGS.

Air Un ancien proverbe nous dit , ou de C. 'pizi

Jadis, si l'on en croit Ésope,
Les orangs-outangs de l'Europe
Parlaient si bien, que d'eux, hélas !
Nous sont venus les avocats.
Un des leurs a son auditoire
Dit un jour, consultez l'histoire
« Messieurs, l'homme fut en tout temps
« Le singe des orangs-outangs

« Oui, d'abord, vivant de nos miettes,
« Il prit de nous l'art des cueillettes ,
« Puis d'après nous le genre humain
« Marcha droit la canne à la main
« Même avec le ciel qui l'elfraie,
« Il use de notre monnaie.
« Messieurs, l'homme fut en tout temps
« Le singe des orangs-outangs.

« Il prend nos amours pour modèles ;
« Mais nos guenons nous sont fidèles.
« Sans doute il n'a bien imité
« Que notre cynisme effronté.
« C'est chez nous qu'à vivre sans gêne
« S'instruisit le grand Diogène
« Messieurs, l'homme fut en tout temps
« Le singe des orangs-outangs

« L'homme a vu chez nous une armée,
« D'un centre et d'ailes bien formée,
« Ayant, sous les chefs les meilleurs,
« Garde, avant-garde et tirailleurs
« Il n'avait pas mis Troie en cendre,
« Que nous comptions vingt Alexandre.
« Messieurs, l'homme fut en tout temps



LES ORANGES-OUTANGES

Le singe des oranges-outangs
 Avec bâton, épée ou lance,
 Tuer est l'art par excellence
 Nous l'enseignons Or, dites-moi,
 Pourquoi l'homme est-il notre roi ?
 Grands dieux ! c'est fait pour rendre impie
 Votre image est notre copie
 Oui, dieux, l'homme fut en tout temps
 Le singe des oranges outangs
 Quoi ! dit Jupin à mes oreilles,
 Toujours, singes, castors, abeilles,
 Crieront C'est un ours mal léché,
 Votre homme, ou l'avez-vous pêché ?
 Tout sot qu'il est il me cajole
 Otons aux bêtes la parole,
 Car l'homme encor sera longtemps
 Le singe des oranges outangs



LES FOUS

A l'Épouse, par le Sage

Vieux soldats de plomb que nous sommes,
 Au cordeau nous alignant fous,
 Si des rangs sortent quelques hommes
 Tous nous crions À bas les fous !
 On les persécute, on les tue
 Sauf, après un lent examen,
 À leur dresser une statue,
 Pour la gloire du genre humain
 Combien de temps une pensée
 Vierge obscure attend son époux !
 Les sots la traitent d'insensée,
 Le sage lui dit Cachez-vous
 Mais la rencontrant loin du monde,
 Un fou qui croit au lendemain,
 L'épouse, elle devient féconde
 Pour le bonheur du genre humain
 J'ai vu Saint-Simon le prophète

Le comte Henri de Saint-Simon n'eût au château de Berny à qui !

Riche d'abord, puis endetté,
Qui des fondements jusqu'au faite
Refaisait la société.

Plein de son œuvre commencée,
Vieux, pour elle il tendait la main,
Sûr qu'il embrassait la pensée
Qui doit sauver le genre humain.

Fourier * nous dit Sors de la fange,
Peuple en proie aux déceptions !
Travaille, groupe par phalange,
Dans un cercle d'attractions.
La terre, après tant de désastres,
Forme avec le ciel un hymen,
Et la loi qui régit les astres
Donne la paix au genre humain

ques lieues de Peronne. Il fit partie des jeunes Français qui, à l'imitation de Lafayette, coururent en Amérique prendre part à la guerre de l'indépendance. Rentré en France, il prit du service, mais s'en dégoûta bientôt. La révolution le remplit d'enthousiasme. Ayant obtenu quelques bénéfices par des acquisitions de biens nationaux, il consacra sa nouvelle fortune aux sciences, qu'il se mit à étudier avec toute l'ardeur d'un jeune homme. Il fit plus pour elles, car il prodigua à des capacités maltraitées les secours nécessaires à leur développement. Sa bourse fut bien vite épuisée, il se vit obligé, sous l'empire, d'accepter pour vivre le plus mince emploi dans une administration publique. La réforme sociale ne l'en occupait pas moins, et il publia différents essais remplis d'idées originales, qui toutes attestent son amour de l'humanité. La publication de sa *Parabole*, admirable résumé d'un système nouveau d'ordre social, l'exposa, sous la restauration, à des poursuites judiciaires, qui ne servirent qu'à prouver la force de sa conviction. Il échappa à la condamnation, qu'il eut pu désirer.

En lutte continuelle avec la pauvreté, déçu dans les espérances que lui avaient données ceux dont le concours était nécessaire au triomphe de ses doctrines, le dégoût s'empara de son âme, et il tenta de se donner la mort. Le coup de pistolet qu'il se tira lui creva un œil, et ne fit qu'ajouter de nouvelles souffrances à celles dont il était déjà accablé. Ses pensées acquirent alors une tendance religieuse, et il publia son *Nouveau Christianisme* en 1825.

Saint-Simon mourut l'année suivante entre les bras de M. Rodrigues, dont les soins ont seuls préservé sa fin de toutes les horreurs de la misère.

Il nous manque une histoire consciencieusement faite de ce philosophe, dont le nom a eu après sa mort un retentissement qu'il n'avait sans doute pas prévu.

* M. Charles Fourier, auteur du *Nouveau monde industriel*, de la *Théorie des mouvements* et de la découverte du *Procédé d'industrie sociétaire*.

Le système de l'association n'a jamais été exploré avec plus de puissance que par ce philosophe théoricien, qui fait de l'*Attraction passionnée* la base de son code social. M. Jules Lechevalier, dans un cours public, a expliqué et propagé les idées de M. C. Fourier, et sans lui peut-être ne saurions-nous pas bien encore ce que l'inventeur avait entendu par *phalanstère*, *groupe*, *fonctions attrayantes*, etc.

M. Baudet du Lary tente une application partielle de ce système dans le département de Seine-et-Oise.

L'enfantin affranchit la femme
 Il appelle à partager nos droits
 Il dit : dites-vous sous l'épigramme
 Ces fous rêveurs tombent tous trois
 Messieurs lorsqu'en vain notre sphère,
 Du bonheur cherche le chemin
 Honneur au fou qui ferait faire
 Un rêve heureux au genre humain
 Qui découvrit un nouveau monde
 Un fou qu'on railait en tout lieu
 Sur la croix que son sang moule
 Un fou qui meurt nous lègue un Dieu
 Si demain, oubliant d'éclorre
 Le jour manquant, eh bien ! demain
 Quelque fou trouverait encore
 Un flambeau pour le genre humain

~~~~~

## LE SUICIDE

SUR LA MORT DES JEUNES VICTOR ET COUSIN ET AUGUSTE IFFRA  
 FÉVRIER 18 2

Air de l'Air (de Wifem) ou du Tailleur et la Pée

Quoi ! morts tous deux ! dans cette chambre close  
 Ou du charbon pese encor la vapeur !

J'ai connu ce d'x je ne pe d nt la f a été et d'x fois le Letr  
 m'avait air éq elque pèc d e p r l i q Si n titution tr t  
 faible et mal di e m t tout r n n'vill n lui un cæ r honn te et l'on  
 Mal é l a c u l q e j e l i f i a l a f o e ou l i n t m e v i r l l c e s a d  
 me i l l e r p r m s r t i Je n p l s d e d i r e q u e f r i p e u d e c h o s e  
 J'ai h i n m i e c o u F s e s e t e s t à l a F o r c r l i q u i l v i n t m e  
 t r o u v e r e n m p p o r t a t u n e f r i j l i e l a n s n q u e m d é t e n t i o n l u i r a i t  
 i n s p i r é e A l r t d e p u J e l u i p r o d l l m a r q u e s d u p l u s v i f i n t é r ê t  
 e t l e s c o n e i s d l e x p r i e n c e P i d j e u n a t e u r s m o n t f i t c o n c e o i r  
 u n e m e i l l e r e i d é e d e l e u r a e l r m n s p a r e a l q u e p a r l e j e  
 e n t q u a e e t n t d e r a n d e r i l e n p o r t a t l u i t m m e L o r d u s u c c è s d e  
 l a u c h l e M a i r e l l m e e r i l t J e m e s u i c i d e d e c e q u e j o u s m a i e d i t  
 n e c a i g n e i e n M o n t r i m p h e n e m a p a s e n t r é J e n a i é t é é t o r d  
 t o u t a p l u s c i n q r i t e

S n malheur fut celui q'il menaça plu mo n auj urd hui beaucoup  
 d i m n e d e n e d a n s l e p è r d e s e r r c h r u d e o u n o u v i o n L a  
 r a i o d l e u e n e a l l e q u i s i n e t r p r o m p t e m a t r i t é U n e t e l e  
 r i n f t e r r c o r p d e f n t n e t p r p r q u a s t r i r l a j u n e e  
 q u a d c e t t e p r é c o c t i é n t p a s l e r a r e e f f l d u n e o r a n i a l o n p a r t i c u  
 l e l l e p o d i t u n h e n d e p e r f e c t i n q u i n e s r e l a n t à q o i s e  
 p r e n d r e d c l a n t e l a e r p r h l c J n a t t i b u e q u a i n i  
 p r i e d e d é c o r a e m e t l a f u e t e r è s l l d e c e m a l l e t r e u x e t i n t é

Leur vie, hélas ! était à peine éclosé  
 Suicide affreux ! triste objet de stupeur !  
 Ils auront dit Le monde fait naufrage ·  
 Voyez pâlir pilote et matelots.  
 Vieux bâtiment usé par tous les flots,  
 Il s'engloutit sauvons-nous à la nage.  
 Et vers le ciel se frayant un chemin,  
 Ils sont partis en se donnant la main

Pauvres enfants ! l'écho murmure encore  
 L'air qui berce votre premier sommeil  
 Si quelque brume obscurcit votre aurore,  
 Leur disait-on, attendez le soleil  
 Ils répondaient Qu'importe que la sève  
 Monte enrichir les champs où nous passons ?  
 Nous n'avons rien, arbres, fleurs ni moissons.  
 Est-ce pour nous que le soleil se lève ?  
 Et vers le ciel se frayant un chemin,  
 Ils sont partis en se donnant la main

Pauvres enfants ! calomnier la vie !  
 C'est par dépit que les vieillards le font  
 Est-il de coupe où votre âme ravie,  
 En la vidant, n'ait vu l'amour au fond ?  
 Ils répondaient C'est le rêve d'un ange.

ressant jeune homme Il y eut aussi fatalité pour Lebras et pour lui à  
 s'être rencontrés avec des dispositions semblables Loin l'un de l'autre,  
 peut-être tous deux se fussent-ils soumis à leur destinée, qu'ils s'en ou  
 rageant à terminer violemment

Une feuille publique a accusé Escousse d'incrédulité absolue Pour  
 repousser cette accusation, je me crois obligé de citer les derniers mots  
 de la lettre qu'il m'écrivit quelques heures avant l'exécution de son de  
 plorable dessein *Vous m'avez connu, Béanger Dieu me permettra-t-  
 il de voir du coin de l'œil la place qu'il vous réserve la-haut ?*

Outre les drames de *Faruch* et de *Pierre III*, Escousse a laissé des  
 chansons d'un style un peu négligé sans doute, mais empreintes des nobles  
 sentiments et des pensées généreuses qui inspirèrent quelques actions de  
 sa trop courte carrière

On m'a raconté que, sur le point d'être surpris avec une personne que  
 sa présence pouvait compromettre, il se précipita d'un second étage dans  
 une cour pavée Son dévouement lui porta bonheur, il n'en résulta pour  
 lui ni blessure ni contusion

En 1850, le 23 juillet, il se rendit de grand matin à la place de Grève,  
 y combattit tout le jour, toute la nuit, et se trouva le lendemain à la prise  
 du Louvre et des Tuileries Après la victoire du peuple, Escousse ne dit  
 mot des dangers qu'il avait courus, et, quoiqu'il fût pauvre et sans appui,  
 ne voulut jamais adresser de demande d'aucun genre à la Commission  
 des récompenses nationales

Et c'est à dix-neuf ans qu'il a volontairement mis fin à une existence  
 qui promettait d'être si belle et si féconde !

L'amour<sup>1</sup> en vain notre voix l'a chanté  
De tout son culte un autel est resté,  
Y touchions nous ? l'idole était de fange  
Et vers le ciel se frayant un chemin,  
Ils sont partis en se donnant la main

Pauvres enfants ! mais les plumes venues,  
Aigles un jour vous pouviez, loin du nid,  
Bravant la foudre et dépassant les nues,  
La gloire en face, atteindre a son zénith  
Ils répondaient Le laurier devient cendre,  
Cendre qu'au vent l'Envie aime a jeter,  
Et notre vol dût-il si haut monter,  
Toujours pres d'elle il faudr*ait* redescendre  
Et vers le ciel se frayant un chemin,  
Ils sont partis en se donnant la main

Pauvres enfants ! quelle douce amère  
N'apaisent pas de saints devoirs remplis ?  
Dans la patrie on retrouve une mère  
Et son drapeau nous couvre de ses plis  
Ils répondaient Ce drapeau qu'on escorte  
Au toit du chef le protège endormi  
Mais le soldat, teint du sang ennemi  
Veille et de faim meurt en gardant la porte  
Et vers le ciel se frayant un chemin  
Ils sont partis en se donnant la main

Pauvres enfants ! de fantômes funèbres  
Quelque nourrice a peuplé vos esprits  
Mais un Dieu brille a travers nos ténèbres  
Si vois de père a du calmer vos cris  
Ah ! disaient-ils, suivons ce trait de flamme  
N'attendons pas, Dieu, que ton nom puissant  
Qu'on jette en l'air comme un nom de passant,  
Soit, lettre a lettre, efface de notre âme  
Et vers le ciel se frayant un chemin,  
Ils sont partis en se donnant la main

Dieu créateur, pardonne a leur démente  
Ils s'étaient faits les échos de leurs sons  
Ne sachant pas qu'en une chaîne immense  
Non pour nous seuls, mais pour tous nous naissons  
L'humanité manque de saints apôtres  
Qui leur aient dit Enfants suivez sa loi  
Aimer, aimer, c'est être utile a soi,

Se faire aimer, c'est être utile aux autres.  
Et vers le ciel se frayant un chemin,  
Ils sont partis en se donnant la main.



## LE MÉNÉTRIER DE MEUDON.

Air de la Contredanse des petits pates

Dancez vite ! obéissez donc  
Au menestrier de Meudon ,  
Dancez vite ! obéissez donc,  
Il est le roi du rigodon.

Guilain, sous les char milles,  
Au temps de Rabelais,  
Mit en train femmes, filles,  
Bourgeois, manants, varlets.  
Les bigots, par rancune,  
Au sorcier criaient tous,  
Disant . Au clair de lune  
Il fait danser les loups

Dancez vite ! obéissez donc  
Au menestrier de Meudon ,  
Dancez vite ! obéissez donc,  
Il est le roi du rigodon

Qu'il ait ou non un charme,  
Par lui tout va sautant ,  
Vieux que la danse alarme,  
Jeunes qui l'aiment tant,  
Son coup d'archet sonore  
Fit, et point n'en riez,  
Danser jusqu'à l'aurore  
Deux nouveaux mariés

Dancez vite ! obéissez donc  
Au menestrier de Meudon ,  
Dancez vite ! obéissez donc,  
Il est le roi du rigodon

Un jour, sous sa fenêtre,  
Passe un enterrement :  
Le cortège et le prêtre  
Entendent l'instrument.



LE MÉNÉTRIER DE MEUDON





Ils sautent la prière  
Cède aux joyeux accords,  
Et jusqu'au cimetière  
On danse autour du corps

Dancez vite! obéissez donc  
Au ménétrier de Meudon,  
Dancez vite! obéissez donc,  
Il est le roi du rigodon

A la cour on l'appelle  
Il y va le puvret!  
Là, que d'or étincelle!  
Quel brillant cabaret!  
Là, rois, princes princesses,  
Rubis, perles, velours  
Tout jusqu'à des caresses,  
Tout, hors de vrais amours

Dancez vite! obéissez donc  
Au ménétrier de Meudon,  
Dancez vite! obéissez donc,  
Il est le roi du rigodon

Il joue et l'on dédaigne  
Ce qu'il y met de soin  
Ou l'ambition règne  
La gaité perd son coin  
Maint danseur de quadrille  
Se dit N'oublions pas  
Que plus le parquet brille,  
Plus on fait de faux pas

Dancez vite! obéissez donc  
Au ménétrier de Meudon,  
Dancez vite! obéissez donc  
Il est le roi du rigodon

Dieu! chacun bâille! ô rage!  
Guilain désespéré  
Tant, et meurt au village,  
De tout Meudon pleuré  
La nuit, revient son ombre  
Oyez ces sons lointains  
Guilain dans le bois sombre,  
Fait sauter les lutins

Dancez vite! obéissez donc

Au ménétrier de Meudon ,  
Dansez vite ! obéissez donc,  
Il est le roi du rigodon



## JEAN DE PARIS.

Air : Cette chambre-là vaut un palais

Ris et chante, chante et ris ,  
Prends tes gants et cours le monde ,  
Mais, la bourse vide ou ronde,  
Reviens dans ton Paris ,  
Ah ! reviens, ah ! reviens, Jean de Paris (bis )

Toujours, dit la chronique ancienne,  
Jean sur son grand sabre a saute,  
Quand de leur ville avec la sienne  
Des sots comparaient la beauté  
Proclamant sur son âme,  
En prose ainsi qu'en vers,  
Les tours de Notre-Dame,  
Centre de l'univers

Ris et chante, chante et ris ,  
Prends tes gants et cours le monde ,  
Mais, la bourse vide ou ronde,  
Reviens dans ton Paris ,  
Ah ! reviens, ah ! reviens, Jean de Paris.

S'il franchit la grande muraille,  
S'il cocufie un mandarin ,  
Du peuple magot s'il se raille ;  
A Paris s'il revient grand train ,  
L'espoir qui le domine,  
C'est, chez son vieux portier,  
De parler de la Chine  
Aux badauds du quartier.

Ris et chante, chante et ris ,  
Prends tes gants et cours le monde ,  
Mais, la bourse vide ou ronde,  
Reviens dans ton Paris ,  
Ah ! reviens, ah ! reviens, Jean de Paris  
Je veux de l'or beaucoup et vite,



JEAN DE PARIS



Dit-il au Peron débarquant  
 A s y fixer chacun l invite  
 Me prend-on pour un trafiquant ?  
     Loin de mes dix maitresses  
     Ti de ce vil metal !  
     Je préfere aux richesses  
     Paris et l hopital  
  
     Ris et chante, chante et ris  
     Prends tes gants et cours le monde ,  
     Mais, la bourse vide ou ronde  
     Reviens dans ton Paris  
 Ah ! reviens, ah ! reviens Jean de Paris  
  
     A la guerre gaument il vole  
     Pour la croix ou pour S iladin ,  
     Se bat pure, pille et vole  
     Puis a Paris écrit soudain  
         Que ma gloire s étende  
         Du Louvre aux boulevards ,  
         Qu un ramoneur y vende  
         Mon buste pour six hards  
  
     Ris et chante, chante et ris ,  
     Prends tes gants et cours le monde  
     Mais, la bourse vide ou ronde,  
     Reviens dans ton Paris ,  
 Ah ! reviens, ah ! reviens, Jean de Paris  
  
     En Perse, il prétend qu une reine  
     Lui dit un soir Je te fais roi  
     Soit ! répond il mais pour ma peine  
     Jusqu au Pont Neuf viens avec moi  
         Pendant huit jours de fete  
         Tout Paris me verra  
         Montrer, couronne en tête,  
         Mon nez a l Opera  
  
     Ris et chante chante et ris ,  
     Prends tes gants et cours le monde ,  
     Mais, la bourse vide ou ron le  
     Reviens dans ton Paris  
 Ah ! reviens, ah ! reviens, Jean de Paris  
  
     Jean de Paris, dans ta chronique,  
     C est nous qu on peint nous francs badouds  
     Quittons-nous cette ville unique,  
     Nous voyageons Paris a dos

Que! amour merovable  
Maintenant et jadis,  
Pour ces murs dont le diable  
A fait son paradis!

Ris et chante, chante et ris;  
Prends tes gants et cours le monde,  
Mais, la bourse vide ou ronde,  
Reviens dans ton Paris,  
Ah! reviens, ah! reviens, Jean de Paris

~~~~~

PRÉDICTION DE NOSTRADAMUS *

POUR L'AN DEUX MIL

ALCANTARA

Nostradamus, qui vit naître Henri-Quatre,
Grand astrologue, a prédit dans ses vers,
Qu'en l'an deux mil, date qu'on peut débattre,
De la médaille on verrait le revers
Alors, dit-il, Paris dans l'allégresse,
Au pied du Louvre ouïra cette voix :
« Heureux Français, soulagez ma détresse,
« Faites l'aumône (*bis*) au dernier de vos rois »
Or, cette voix sera celle d'un homme
Pauvre, a scrofule, en haillons, sans souliers,
Qui, ne proscrit, vieux, arrivant de Rome,

* Quand les temps sont mauvais, les prophètes ont beau jeu. Michel de Nostredame, que nous nommons Nostradamus, vécut et mourut sous les derniers Valois. Né en Provence, d'une famille juive convertie, il étudia la médecine, et ses succès lui attirèrent un grand nombre d'envieux, qui le forcèrent de vivre quelque temps dans la retraite. Il se livra à l'astrologie, maladie de l'époque, et publia, en 1557, les fameuses *Centuries*, qui lui ont valu la célébrité populaire dont son nom jouit encore. Elles sont écrites en vers barbares, même pour son temps, et d'un style tellement énigmatique, qu'il semble plutôt être le calcul du charlatanisme que le produit d'un esprit en délire. Aussi, à diverses époques, ont-elles fait naître les interprétations les plus opposées et les plus absurdes. Il faut convenir tout-fois que, dans quelques-unes de ses prophéties, le hasard le servit assez bien pour qu'il ait pu étonner les esprits forts de son temps.

Catherine de Médicis voulut avoir des prédictions de cet astrologue, et le combla de présents et d'honneurs.

Nostradamus mourut à Salon, où l'on crut longtemps qu'on fond de son tombeau il ne cessait pas d'écrire de nouvelles prophéties. Ce qui ne manqua pas de produire un très-grand nombre de *Centuries* posthumes dignes de leurs aïeux et non moins recherchées d'un public ignorant.

A sa mort, arrivée en 1566, Henri IV était dans sa treizième année.



PREDICTION DE NOSTRADAMUS

Tera spectacle aux petits ecoliers,
 Un sénateur crierà L'homme a besace'
 Les mendiants sont bannis par nos lois
 — Hélas! monsieur, je suis seul de ma race
 Faites l'aumône au dernier de vos rois

Es tu vraiment de la race royale?
 — Oui, répondra cet homme fier encor,
 J'ai vu dans Rome, alors ville papale,
 A mon aïeul, couronne et sceptre d'or
 Il les vendit pour nourrir le courage
 « De faux agents, d'écrivains maladroits
 Moi j'ai pour sceptre un bâton de voyage
 « Faites l'aumône au dernier de vos rois

Mon père âgé, mort en prison pour dettes
 D'un bon métier n'osa point me pourvoir
 Je tends la main, riches partout vous êtes
 Bien durs au pauvre et Dieu me l'a fait voir
 Je foule enfin cette plume féconde
 Qui repoussa mes aïeux tant de fois
 Ah! par pitié pour les grandeurs du monde
 Faites l'aumône au dernier de vos rois

Le sénateur dira Viens, je t'emmène
 Dans mon palais vis heureux parmi nous
 Contre les rois nous n'avons plus de haine
 Ce qu'il en reste embrasse nos genoux
 « En attendant que le sénat décide
 « A ses bienfaits si ton sort a des droits
 Moi, qui suis né d'un vieux sang régicide
 Je fais l'aumône au dernier de nos rois

Nostradamus ajoute en son vieux style
 La république au prince accordera
 Cent louis de rente et citoyen utile
 Pour maire un jour, Saint Cloud le choisira
 Sur l'an deux mil on dira dans l'histoire
 Qu'il assise au trône et des arts et des lois
 La France en paix, reposant sous sa gloire,
 A fait l'aumône au dernier de ses rois



PASSY

Air T'en souviens-tu, etc

Paris, adieu, je sors de tes murailles.
J'ai dans Passy trouvé gîte et repos
Ton fils t'enlève un droit de funérailles,
Et sa piquette échappe a tes impôts
Puisse-je ici vieillir exempt d'orage,
Et, de l'oubli près de subir le poids,
Comme l'oiseau, dormir dans le feuillage,
Au bruit mourant des échos de ma voix !



LE VIN DE CHYPRE

Air du Vaud ville de Preville et Terni

Chypre, ton vin qui rajeunit ma verve,
Me fait revoir l'enfant porte-bandeau,
Jupiter, Mars, Vénus, Junon, Minerve,
Ces dieux longtemps rayés de mon *Credo*
Si nos auteurs, tout païens dans leurs livres,
M'ont fait maudire un culte ingénieux,
Ah ! de ce vin c'est qu'ils n'étaient pas ivres
Le vin de Chypre a créé tous les dieux

Au culte grec, enseigne dans nos classes,
Oui, je reviens, tant Bacchus est puissant.
A mes chansons, dansez, Muses et Grâces,
Souris, Phébus, Zéphyr, sois caressant
Faunes, Sylvains, Bacchantes et Dryades,
Autour de moi formez des chœurs joyeux
Mais de ma cave éloignez les Naiades
Le vin de Chypre a créé tous les dieux

Grâce a ce vin de saveur goudronnée,
Je crois voguer vers ces anciens autels
Où la beauté, de myrte couronnée,
Sous un ciel pur ravissait les mortels.
Née dans le Nord, sous un vent de colère,
Figurons-nous ce ciel délicieux.

A le peuple l'homme a du se complaire
Le vin de Chypre a créé tous les dieux

Les yeux en l'air le bonhomme Hesiodé
Cherchait jadis des dieux 7 noms ronflants
Toute d'idée il allait faire une ode,
De Chypre arrive une outre aux larges flancs
Mon Grec s'enivre, et sur Pégase il grimpe,
Chaud du nectar qui pousse au merveilleux
L'outre était pleine, il en sort un Olympe
Le vin de Chypre a créé tous les dieux

Aux déités, fables des vieux empires
Nous opposons des diables peu tentants
Des loups garoux, des goules, des vampires
Du moyen-âge aimables passe-temps
Ti des damnes des spectres et des tombes!
Ti de l'horrible ! il est contagieux
Chut-souris, faites place aux colombes
Le vin de Chypre a créé tous les dieux

Anacréon, Ménandre, Eschyle, Homère,
Ont dans ce vin bu l'immortalité
Ah ! versez-m'en et ma lyre éphémère
Pour l'avenir peut-être aura châtiment
Non mais, d'amours conduisant une troupe
Hébé pour moi quitte un moment les cieux
En souriant elle remplit ma coupe
Le vin de Chypre a créé tous les dieux



LES QUATRE ÂGES HISTORIQUES

Air À soixante ans il ne faut pas remonter

Société, vieux et sombre édifice,
Ta chute, hélas ! menace nos abris
Tu vas crouler point de flamberge qui puisse
Guider la foule à travers tes débris !
Où courons nous ? quel sage, en proie au doute
N'a sur son front vingt fois passé la main !
C'est aux soleils d'être sûrs de leur route
Dieu leur a dit Voilà votre chemin
Mais le passé nous dévoile un mystère

Au bonheur, oui, l'homme a droit d'aspirer :
 Par ses labeurs plus il étend la terre,
 Plus son cerveau grandit pour l'enserrer
 En nation il vogue, nef immense,
 Semer, bâtir aux rivages du temps
 Où l'une échoue une autre recommence.
 Dieu nous a dit . Peuples, je vous attends

Au premier âge, âge de la famille,
 L'homme eut pour loi ses grossiers appétits.
 Groupes épars, sous des toits de chaumière,
 Mâle et femelle abritaient leurs petits
 Ligués bientôt, les fils, tribu croissante,
 Ont, dans un camp, brave tigres et loups.
 C'est au berceau la cite vagissante ,
 Dieu dit Mortels, j'aurai pitié de vous.

Au second âge on chante la patrie,
 Arbre fécond, mais qui croit dans le sang.
 Tout peuple armé semble avoir sa furie
 Qui foule aux pieds le vaincu gemissant
 A l'esclavage, eh quoi ! l'on s'accoutume !
 Il corrompt tout, les tyrans se font dieux.
 Mais dans le ciel une lampe s'allume ,
 Dieu dit alors Humains, levez les yeux

L'âge suivant, sur tant de mœurs contraires,
 Religieux, élève un seul autel.
 Sois libre, esclave Hommes, vous êtes frères.
 Comme ses rois, le pauvre est immortel
 Sciences, lois, arts, commerce, industrie,
 Tout naît pour tous, les flots sont maîtrisés ;
 La presse abat les murs de la patrie,
 Et Dieu nous dit Peuples, fraternisez

Humanité, règne ! voici ton âge
 Que me en vain la voix des vieux échos
 Déjà les vents au bord le plus sauvage
 De ta pensée ont semé quelques mots
 Paix au travail ! paix au sol qu'il féconde !
 Que par l'amour les hommes soient unis,
 Plus près des cieux qu'ils replacent le monde ,
 Que Dieu nous dise Enfants, je vous bénis.

Du genre humain saluons la famille !
 Mais qu'ai-je dit ? pourquoi ce chant d'amour ?

14

15

16



LA PAUVRE FEMME.

Au vin de sa prospérité '
Tous les palais ont leurs nids d'hirondelles.
Ah ! faisons-lui la charité.

Revers affreux ! un jour la maladie
Éteint ses yeux, brise sa voix :
Et bientôt seule et pauvre elle mendie
Où, depuis vingt ans, je la vois
Aucune main n'eut mieux l'art de répandre
Plus d'or, avec plus de bonté,
Que cette main qu'elle hésite à nous tendre.
Ah ! faisons-lui la charité

Le froid redouble, ô douleur ! ô misère !
Tous ses membres sont engourdis
Ses doigts ont peine à tenir le rosaire
Qui l'eût fait sourire jadis.
Sous tant de maux, si son cœur tendre encore
Peut se nourrir de pitié,
Pour qu'il ait toi dans le ciel qu'elle implore,
Ah ! faisons-lui la charité.



LES TOMBEAUX DE JUILLET

1852

Air d'Octavie

Des fleurs, enfants, vous dont les mains sont pures,
Enfants, des fleurs, des palmes, des flambeaux !
De nos Trois-Jours ornez les sépultures.
Comme les rois le peuple a ses tombeaux.

Charle avait dit « Que juillet qui s'écoule
« Venge mon trône en butte aux niveleurs.
« Victoire aux lis ! » Soudain Paris en foule
S'arme et répond « Victoire aux trois couleurs ! »

Pour parler haut, pour nous trouver timides,
Par quels exploits fascinez-vous nos yeux ?
N'imitiez pas l'homme des Pyramides
Dans son linceul tiendraient tous vos aïeux.

Quoi ! d'une charte on nous a fait l'aumône,



LES TOMBEAUX DE JUILLET

Et sous le joug vous voulez nous courber '
 Nous savons tous comment s'écroule un trône
 Dieu juste ! encore un roi qui veut tomber

Car une voix, qui vient d'en haut sans doute,
 Au fond du cœur nous crie l'égalité !
 L'égalité ? c'est peut-être une route
 Qu'aux malheureux ferme la royauté

Marchons ! marchons ! A nous l'Hôtel-de-Ville !
 A nous les quais ! a nous le Louvre ! a nous !
 Entrés vainqueurs dans le royal asile,
 Sur le vieux trône il se sont assis tous

Qu'un peuple est grand qui, pauvre, gai, modeste,
 Seul maître, après tant de sang et d'efforts
 Chasse en riant des princes qu'il déteste,
 Et de l'état garde et jeun les trésors !

Des fleurs, enfants, vous dont les mains sont pures,
 Enfants, des fleurs, des palmes, des flambeaux !
 De nos Trois Jours ornez les sépultures
 Comme les rois le peuple a ses tombeaux

Des artisans des soldats de la Loire,
 Des ecclésiastiques essuyant au canon,
 Sont tombés là, vous léguaient leur victoire,
 Sans penser même à nous dire leur nom

A ces héros la France doit un temple
 Leur gloire au loin inspire un saint effroi
 Les rois, que trouble un aussi grand exemple
 Tout bas ont dit Qu'est-ce aujourd'hui qu'un roi ?

Voit-on venir le drapeau tricolore ?
 Répètent-ils de souvenirs remplis
 Et sur leur front ce drapeau semble encore
 Jeter d'en haut les ombres de ses plis

En praux voguant de royaume en royaume
 A Sainte-Hélène en sa course il atteint
 Napoléon gigantesque fantôme,
 Paraît debout sur ce volcan éteint

A son tombeau la main de Dieu l'enlève
 Je t'attendais mon drapeau glorieux
 Salut ! Il dit, brise et jette son glaive
 Dans l'Océan, et se perd dans les cieux

Dernier conseil de son génie austère '
Du glaive en lui finit la royauté
Le conquérant des sceptes de la terre
Pour successeur choisit la Liberté

Des fleurs, enfants, vous dont les mains sont pures,
Enfants, des fleurs, des palmes, des flambeaux '
De nos Trois-Jours ornez les sépultures.
Comme les rois le peuple a ses tombeaux.

Des corrupteurs la faction titrée
Déserte en vain cet humble monument,
En vain compare a l'émeute enivree
De nos vengeurs le noble devouement.

Enfants, en rêve, on dit qu'avec les anges
Vous échangez, la nuit, les plus doux mots
De l'avenir prédisiez les louanges,
Pour consoler ces âmes de héros

Dites-leur Dieu veille sur votre ouvrage
Par nos erreurs ne vous laissez troubler
Du coup qu'ici frappa votre courage,
La terre encore a longtemps a trembler

Mais dans nos murs fondrait l'Europe entière,
Qu'au prompt départ de vingt peuples rivaux,
La liberté naîtrait de la poussière
Qu'emporteraient les pieds de leurs chevaux

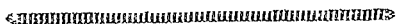
Partout luira l'égalité féconde
Les vieilles lois errent sur des débris
Le monde ancien finit, d'un nouveau monde
La France est reine, et son Louvre est Paris.

A vous, enfants, ce fruit des Trois-Journées
Ceux qui sont là vous trayaient le chemin
Le sang Français, des grandes destinées
Trace en tout temps la route au genre humain.

Des fleurs, enfants, vous dont les mains sont pures;
Enfants, des fleurs, des palmes, des flambeaux '
De nos Trois-Jours ornez les sépultures
Comme les rois le peuple a ses tombeaux.



ADIEU, CHANSONS.



ADIEU, CHANSONS !

Air du Tailleur et la Fée ou d'Aïon

Pour rajeunir les fleurs de mon trophée,
Naguère encor, tendre, docte ou railleur,
J'allais chanter, quand m'apparut la fée
Qui me berça chez le bon vieux tailleur
I hiver, dit-elle, a soufflé sur ta tête
Cherche un abri pour tes soirs longs et froids
Vingt ans de lutte ont épuisé ta voix,
Qui n'a chanté qu'au bruit de la tempête
Adieu, chansons ! mon front chauve est ridé
L'oiseau se tait, l'aiglon a grondé

Ces jours sont loin, poursuit-elle, ou ton âme
Comme un clavier modulait tous les airs
Où la gaïté, vive et rapide flamme,
Au ciel obscur prodiguait ses éclairs
Plus rétréci, l'horizon reste sombre
Des gais amis le long rire a cessé
Combien la bas déjà t'ont devancé !
Lisette même hélas ! n'est plus qu'une ombre
Adieu, chansons ! mon front chauve est ridé
L'oiseau se tait, l'aiglon a grondé

Bénis ton sort Par toi la poésie
A d'un grand peuple ému les derniers rangs
Le chant qui vole à l'oreille saisie,
Souffla tes vers, même aux plus ignorants
Vos orateurs parlent à qui sait lire,
Toi conspirant tout haut contre les rois
Tu marias, pour amener les voix,
Des airs de vielle aux accents de la lyre
Adieu, chansons ! mon front chauve est ridé
L'oiseau se tait, l'aiglon a grondé

Tes traits aigus lancés au trône même,
En retombant aussitôt ramassés,
De près, de loin, par le peuple qui t'aime,
Volaient en chœur jusqu'au but relancés
Puis quand ce trône ose brandir son foudre,
De vieux fusils l'abattent en trois jours

« Pour tous les coups tirés dans son velours
 « Combien ta muse a fabriqué de poudre ! »
 Adieu, chansons ! mon front chauve est ridé
 L'oiseau se tait, l'aquilon a gronde

« Ta part est belle à ces grandes journées,
 « Où du butin tu détournas les yeux
 « Leur souvenir couronnant tes années,
 « Te suffira, si tu sais être vieux
 « Aux jeunes gens raconte-s-en l'histoire,
 « Guide leur nef, instruis-les de l'écueil,
 « Et de la France, un jour, font-ils l'orgueil,
 « Va réchauffer ta vieillesse à leur gloire »
 Adieu, chansons ! mon front chauve est ridé
 L'oiseau se tait, l'aquilon a grondé.

Ma bonne fée, au seuil du pauvre barde,
 Oui, vous sonnez la retraite à propos
 Pour compagnon, bientôt dans ma mansarde,
 J'aurai l'oubli, père et fils du repos
 Mais à ma mort, témoins de notre lutte,
 De vieux Français se diront l'œil mouillé
 Au ciel, un soir, cette étoile a brillé,
 Dieu l'éteignit longtemps avant sa chute
 Adieu, chansons ! mon front chauve est ridé
 L'oiseau se tait, l'aquilon a grondé

TABLE ALPHABETIQUE.

A Antoine Arnault	101	Carrillonneur (le)	89
Académie (l) et le Cavaud	7	Carnaval (mon)	261
Adieu Chénobios	157	Carnaval (le) de 1818	181
Adieu à des amis	171	Cartes (les)	198
Adieux à la campagne	2	Celibataire (le)	77
Adieux (les) à la gloire	23	Ce n'est plus Lisette	12
Adieux de Marie Stuart	9	Censeur (le)	203
Age (l) futur	31	Censure (la)	7
Agent (l) provocateur	60	Champ (le) d'asile	19
Ain ! soit-il	10	Champs (les)	175
Alchimiste (l)	398	Chant (le) du Cosaque	290
A Mademoiselle	311	Chant funéraire sur la mort de mon ami Quénescourt	100
A M de Chateaubriand	423	Chantres (les) de paroisse	12
A M l'ancien Bonaparte	777	Chapeau (le) de la mariée	34
Ame (mon)	171	Charles VII	2
A mes amis devenus ministres	410	Chasse (la)	0
A M Cohier	371	Châsseur (le) et la Laitière	378
Ami (l) Robin	37	Chatte (la)	7
Amitié (l)	1	Chereux (mes)	97
A mon ami Desauvours	11	Cinq (les) états	797
Ange (l) exilé	70	Cinq (le) mal	279
Ange (l) gardien	361	Cinquante an	1
Anniversaire (l)	298	Cinquante (les) écu	180
Aveugle (l) de la nuit	175	Cis (les) du paradis	167
Bacchante (la)	0	Cocarde (la) blanche	131
Beaucoup d'amour	61	Coin (le) de l'amitié	71
Bedeau (le)	103	Collibri	411
Billets (les) d'enterrement	9	Comète (la) d'183	368
Bolusmiens (les)	79	Commencement (le) du voyage	48
Bon Dieu (le)	220	Complainte d'une de ces demoiselles	121
Bon François (le)	191	Complainte sur la mort de Trés-tailon	210
Bonheur (le)	190	Concil aux Belges	17
Bon ménage (le)	18	Conseil (les) de l'Etat	267
Bonne (la) fille ou les Mœurs du temps	287	Contemporaine (ma)	201
Bonne (la) maman	11	Contrat (le) de mariage	88
Bonne (la) vieille	91	Contrebandiers (les)	10
Bon (le) pape	779	Conversation entre mon censeur et moi	111
Bonsoir	10	Convoi (le) de David	311
Bon (le) vieillard	86	Cordon (le) s'il vous plaît	788
Bon Vin et Fillette	81	Couplet	31
Bouquet à une dame âgée de soixante-dix ans	157	Couplet	34
Bouquetière (la) et le Croque- mort	83	Couplet	197
Bouteille (la) volée	7	Couplet	797
Boxeurs (les) ou l'Anticomane	166	Couplet aux jeunes gens	391
Brennus	99	Couplet écrit sur l'album de ma dame Antide de V	711
Cachet (le)	7	Couplet écrit sur un recueil de chansons manuscrites de M	31
Cantharide (la)	119		
Capucins (les)	380		
Cardinal (le) et le Chanonnier			

Couplets adresses a des habitants de l'île de France (île Maurice)	334	Grenier (le)	125
Couplets à ma filleule	154	Guerison (ma)	258
Couplets sur la journée de Waterloo	342	Gueux (les)	27
Couplet sur un prétendu portrait de moi	324	Habit (mon)	141
Couronne (la)	187	Habit (l') de cou	111
Couronne (la) de bluets	283	Halte-là, ou le Systeme des in-	
Curé (mon)	81	terprétations	209
Dauphin (le)	354	Hatons-nous	420
Deesse (la)	280	Hirondelles (les)	292
Dénonciation en forme d'im-		Hiver (l')	127
promptu	254	Homme (l') range	85
Denys, maître d'école	390	Independant (l')	118
<i>Deo gratias</i> d'un épicurien	22	Infidélités (les) de Lisette	75
<i>De Profundis</i> , à l'usage de deux ou trois maris	249	Infiniment (les) petits	337
Dernière (ma) chanson, peut-être	51	In-octavo (l') et l'in trente-	
Descente (la) aux enfers	29	deux	324
Deux (les) cousins	234	Iroque (l) et sa femme	131
Deux (les) grenadiers	345	Jacques	436
Deux (les) sœurs de charité	122	Jein de Paris	446
Dieu (le) des bonnes gens	162	Jeanne-la-Rousse	101
Dix (les) mille francs	383	Jeinette	105
Docteur (le) et ses malades	100	Jeune (la) muse	296
Double (la) chasse	93	Jour (le) des morts	60
Double (la) ivresse	44	Jours (mes) gras de 1829	376
Eau (l') bénite	270	Juge (le) de Charrenton	136
Echelle (l') de Jacob	326	Juif (le) errant	385
Ecrivain (l') public	423	Lafayette en Amérique	318
Education (l') des demoiselles	21	L'ardeur et beauté	391
Eloge des chapons	53	Lampe (ma)	219
Eloge de la richesse	95	Liberte (la)	256
Emile Debraux	416	Louis XI	230
Encore des amours	349	Lutins (les) de Montlhéry	367
Enfant (l') de bonne maison	210	Madame Gregoire	23
Enfants (les) de la France	204	Maison (la) de sainte	285
Enrhume (l')	214	Maitre (le) d'école	72
Enterrement (mon)	309	Malade (le)	281
Epee (l') de Damocles	284	Margot	114
Epitaphe de ma muse	264	Mariage (le) du pape	357
Ermite (l') et ses saints	144	Mariounettes (les)	98
Esclaves (les) gaulois	315	Marquis (le) de Carabais	128
Etoiles (les) qui filent	213	Marquise (la) de Pretinville	223
Exile (l')	155	Maudit Printemps	319
Faridondaine (la), ou la Conspira-		Mauvais (le) vin, ou les car	274
tion des chansons	217	Menetrier (le) de Meudon	444
Feu (le) du prisonnier	375	Meie (la) aveugle	15
Feux (les) follets	448	Messe (la) du Saint-Esprit	244
Fille (la) du peuple	387	Metempsychose (la)	329
Filles (les)	294	Mirmidons (les)	205
Fils (le) du pape	307	Missionnaire (le) de Mont-	
Fortune (la)	228	Rouge	340
Fous (les)	439	Missionnaires (les)	188
Fretillon,	41	Monsieur Judas	161
Fuite (la) de l'Amour	297	Mort (la) de Charlemagne	194
Garde (la) nationale	245	Mort (la) du diable	350
Gaudriole (la)	6	Mort (la) du roi Christophe	226
Gaulois (les) et les Francs	39	Mort (la) subite	179
Gotton	412	Mort (le) vivant	13
Gourmands (les)	50	Mouche (la)	366
Grand'meie (ma)	11	Muse (la) en fuite	252
Grande (la) orgie	57	Musique (la)	49
		Nabuchodonosor	242
		Nacelle (ma),	159
		Nature (la)	196
		Negres (les) et les marionnet-	
		tes	363
		Nostalgie (la)	404

Nourrice (ma)	406	Roi (le) d'Yvetot	1
Nouveau (le) Diocèse	69	Romans (les)	107
Nouvel ordre du jour	917	Rosette	291
Octavie	30	Rosignols (les)	908
Oiseaux (les)	121	Sainte Alliance (la) barbare	
Ombre (l') d'Anacréon	27	que	113
On s'en fiche	101	Sainte Alliance (la) des peu	
Opinion de ces demoiselles	109	ples	199
Orage (l')	236	Sacre (le) de Charles-le-Simple	332
Oraison funèbre de Turlupin	313	Scandale (le)	99
Oranges-Outan's (les)	438	Sciences (les)	978
Paillasse	133	Sénateur (le)	3
L'ape (le) musulman	32	Si j'étais petit oiseau	169
Paray	9	Soir (le) des nocces	116
Parques (les)	80	Souvenirs d'enfance	431
Passez jeunes fille	379	Souvenirs (les) du peuple	371
Pis y	10	Suicide (le)	411
Pauvre (la) femme	453	Sylphide (la)	96
Pauvres (les) amour	330	Tailleur (le) et la fée	279
Pèlerinage (le) de Liette	317	Temps (le)	917
Petit (mon) coin	113	Tombeur (mon)	39
Petite (la) fée	158	Tombeau (le) de Manuel	379
Petit (le) homme gris	16	Tombeaux (les) de juillet	451
Petit (le) homme roux	355	Tour (un) de marotte	42
Petits (les) coups	91	Tournebroche (le)	977
Piccon (le) messenger	69	Traité de politique à l'usage de	
Plus de politique	112	Lise	108
Poste (le) de cour	310	Treize à table	117
Poniatowski	41	Trembleur (le)	92
Prediction de Nostradamus pour		Trinquons	71
l'an deux mil	418	Troisième (le) mari	77
Préface Novembre 1815	1	Troubadours (les)	313
Préface	21	Vendanges (les)	235
Préface de l'auteur	vii	Ventre (le) ou Compteur rendu de	
Prière d'un épicurien	75	la session de 1818	185
Prince (le) de Navarre	177	Ventre (le) aux élections de	
Printemps (le) et l'automne	11	1819	195
Prisonnier (le)	300	Vertu (la) de Liette	303
Prisonnier (le) de guerre	351	Vieillesse (la)	91
Prisonnier (la) et le chevalier	97	Vieux (le) caporal	39
Proverbe (le)	417	Vieux (le) célibataire	11
Psara Chant de victoire des Ot-		Vieux (le) drapeau	1
tomans	320	Vieux habits vieux patron	67
Quatorze (le) juillet	377	Vieux (le) ménestrier	119
Quatre (les) des historiens	451	Vieux (le) sergent	99
Qu'elle est jolie	11	Vieux (le) vagabond	131
Refus (le)	48	Vilain (le)	118
Reliques (les)	403	Vin (le) de Chypre	450
République (ma)	130	Vin (le) et la Coquette	11
Requête présentée par les chiens		Violon (le) brisé	297
de qualité	61	Vivandière (la)	152
Restauration (la) de la chanson	49	Vocation (ma)	117
Retour (le) dans la patrie	183	Voisin (le)	87
Révérands (les) pères	203	Voyage (le) imaginaire	71
Réverie (la)	16	Voyageur (le)	301
Rober Bontemp	8	Voyage au pays de Cocagne	1